N° 808 43e Année T. CCXXXIV 15 Février 1932

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT TRENTE QUATRIÈME

15 Février — 15 Mars 1932

15 Février — 15 Mars 1932 Tome CCXXXIV

MERCVRE

DE

FRANCE



(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXII

LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE L'ÉTAT

—

« *Tutti gli Stati, tutti i dominii che hanno avuto ed hanno imperio sopra gli Uomini sono stati e sono o repubbliche o principati.* » Dans cette phrase, par laquelle s'ouvre le célèbre ouvrage de Miachiavel, *Le Prince,* le mot latin *status* est, pour la première fois, employé pour désigner un groupement humain organisé sous le contrôle d'un gouvernement souverain. Le mot Etat, pris dans son sens actuel, compte donc maintenant quatre siècles d'existence, puisque c'est au début de 1532 que l'ouvrage du Florentin, après avoir circulé pendant quelque temps sous le manteau, fut imprimé à Rome (1).

Avant cette date le terme générique communément employé était *respublica,* dont Bodin, qui écrivait trois quarts de siècle après Machiavel, fait encore usage. Mais, plutôt qu'à leur caractère commun, on s'attachait alors aux différences qui séparaient les uns des autres les empires, royaumes, villes libres, duchés, etc... Ce ne fut que lorsque s'imposa la doctrine d'Hugo Grotius, suivant laquelle les Etats entre eux étaient des sujets de droit « libres et égaux » dont les relations devaient être réglées d'après le droit naturel, que l'on ressentit véritablement le besoin d'une désignation qui fît entrer toutes ces puissances, grandes et petites, dans une seule et même catégorie.

(1) On consultera utilement à ce sujet la brochure de H. C. Dowdall : *The « Word » State* (Stevens et Sons, Londres, 1928.)

Quand, au cours du XVIIe siècle, le français prit comme instrument diplomatique la place du latin, le mot *status* (état, state, etc...) s'était, de l'italien, glissé dans la plupart des langues européennes. Pourtant ce vocable, qui désignait jusqu'aux principautés les plus insignifiantes, ne jouissait alors que d'un faible prestige en comparaison des anciennes appellations, telles que Royaume de France ou Saint Empire Romain, dont la majesté inspirait le respect. « L'Etat » était surtout requis lorsqu'il s'agissait de faire passer quelque action plus ou moins honorable dont le roi ne se souciait pas de revendiquer la responsabilité. Où la justice faisait défaut, on invoquait la raison d'Etat. Rien là de très délicat, ni de particulièrement respectable. Aussi l'anecdote, si connue, qui nous montre Louis XIV, le fouet de chasse en main, déclarant au Parlement de Paris : « L'Etat, c'est moi », paraît-elle bien peu vraisemblable au point de vue historique et, sinon inventée de toutes pièces, du moins inexactement rapportée.

Ce ne fut qu'après que Frédéric le Grand se fut dénommé « le premier serviteur de l'Etat » que le mot prit son lustre véritable.

Dans le code qui porte son nom et dont il suivit minutieusement la rédaction, le roi ne figure qu'en tant que chef de l'Etat; il se dissimule derrière ce paravent. Comme roi, Frédéric reste soumis aux lois, se montre débonnaire, permet même qu'on le raille et se montre indulgent vis-à-vis du célèbre meunier de Sans-Souci. Mais gare à celui qui s'aviserait d'entraver la voie du « premier serviteur de l'Etat » — en cette qualité il est souverain — ou de censurer les actes de son gouvernement. En dépit des belles maximes philosophiques dont Frédéric fait un si fréquent usage, toute liberté individuelle est réduite à néant par son code dont on a pu dire que, telle la tête de Janus, il a deux faces, l'une

tournée vers le monde moderne et l'autre vers le Moyen Age. Au point de vue de l'organisation judiciaire et en tant qu'ouvrage purement juridique, ce code marque un grand progrès. Mais, socialement, il n'innova rien. Au contraire, les prérogatives que la noblesse possédait en fait furent sanctionnées par la loi et le servage des paysans fut, en réalité, maintenu, bien que masqué sous une appellation nouvelle. Dans l'intérêt de l'Etat, Frédéric exige que tout le monde travaille et mène une vie sobre et frugale. Mais dans cette louable intention, il intervient dans la vie privée de ses sujets d'une façon inconnue jusqu'alors. La partie pénale est d'une grande sévérité, surtout lorsqu'il s'agit des délits contre l'Etat et la « question » est maintenue.

Le code de Frédéric le Grand ne fut promulgué qu'en 1794, huit ans après sa mort. Son successeur se méfiait des doctrines philosophiques exprimées dans l'introduction, qui lui paraissaient d'inspiration révolutionnaire. Mais, en fin de compte, la sévérité minutieuse de la partie pénale le rassura.

La création de la Prusse par Frédéric modifia en fait la notion d'Etat. D'après Machiavel, tout pouvoir souverain, si insignifiant fût-il, en constituait un. Désormais on associa l'idée d'Etat à celle d'une forte monarchie, couvrant de vastes territoires, capable d'entretenir une puissante armée et de réaliser de grands travaux publics. C'est à partir de cette conception que se développa la « science de l'Etat » allemande — *Staatswissenschaft.* — Les duchés, comtés, principautés autres ou villes libres tombèrent au second rang et devinrent de « petits Etats ».

Pour bien comprendre l'énorme influence que Frédéric le Grand et son œuvre exercèrent sur l'esprit allemand, il faut se rappeler combien jusqu'alors l'Allemagne avait souffert de son morcellement. Lorsque la Révolution éclata, la France n'avait guère vu d'armée

étrangère sur son territoire depuis plus de deux siècles. L'Allemagne, pendant ces deux cents ans, avait été le champ de bataille de l'Europe. Directement mêlées ou non aux guerres incessantes de l'époque, les minuscules principautés allemandes ne pouvaient empêcher que leurs territoires fussent traversés ou occupés par les troupes belligérantes. En temps de paix, les Allemands n'étaient certes pas mieux traités par leurs princes que les Français par le gouvernement du roi; mais en temps de guerre leur situation était infiniment plus précaire. C'est ce qui explique que la conception d'un Etat fort, capable de les protéger, enthousiasma les Allemands au moment même où les Français, eux, se soulevaient contre l'Etat, devenu trop puissant, et contre les abus qu'on lui imputait. Comme Frédéric avait réalisé leur idéal politique, les Allemands lui pardonnèrent volontiers les moyens fourbes et violents par lesquels il avait réussi à atteindre son but et l'on accepta comme nécessaires les mesures qu'il avait jugées indispensables pour assurer, au dedans comme au dehors, la stabilité de son Etat.

Comme tout prophète d'une divinité nouvelle, Frédéric eut son apôtre. Ce fut Hegel, le philosophe de la Sainte Alliance. Il porta l'Etat à son apogée. Pour lui, cette « unité supérieure, qui comprenait le roi, ses conseillers et ses fonctionnaires », était « l'empreinte tracée par le pas de Dieu sur la terre ».

Le scepticisme de Frédéric le Grand, puis, et surtout, la Révolution avaient porté un coup fatal à la royauté de par la grâce de Dieu. Mais dans leur nouveau rôle, comme représentants de l'Etat, les rois retrouvaient tout le prestige perdu et même au delà. Assistés par leurs conseillers, ils pouvaient en toute bonne foi déclarer : « Nous seuls savons ce qui peut mener au véritable bien de nos sujets. » Au dehors comme au dedans, l'Etat devait être pleinement souverain. Ainsi que toutes les lois,

tous les droits découlaient de l'Etat et les sujets n'en possédaient d'autres que ceux dont l'Etat, dans la limitation qu'il s'imposait à lui-même (*Selbstbegrenzung*), voulait bien leur faire l'octroi. Il était donc absurde de parler des droits naturels de l'homme.

Hegel fut le porte-paroles de la réaction contre la philosophie individualiste du XVIII[e] siècle. Sa théorie de l'Etat marque la victoire « intellectuelle » de l'époque de la Restauration sur les doctrines révolutionnaires. Il faut aussi considérer qu'au temps du Congrès de Vienne on ressentait le besoin urgent d'une « saine » doctrine d'Etat. Parmi les princes allemands qui y étaient rassemblés, il y en avait vingt-huit qui, en 1813, avaient promis des constitutions libérales à leurs sujets afin de les inciter à un dernier effort pour se libérer de Napoléon. Le despote abattu, ces constitutions auraient dû être promulguées; aussi, de tous les coins de la Germanie, des réclamations pressantes se faisaient-elles entendre. Mais, à Vienne, ces récriminations n'étaient pas bien accueillies. « *Totus mundus stultitat et vult habere novas constitutiones* », disait l'empereur François II. Les princes ne pouvaient guère renier ouvertement leurs promesses, mais, comme représentants de leurs Etats, leur devoir était d'en différer la réalisation jusqu'à des temps plus propices. Le bien commun exigeait qu'on soumît à un nouvel examen les engagements pris sous la pression d'une opinion qui, en 1813, était encore égarée par l'influence des idées françaises. La Révolution n'avait-elle pas démontré à satiété à quelles extrémités funestes les peuples risquaient d'être entraînés par les pernicieuses théories qui prétendaient reconnaître aux sujets d'autres droits que ceux qui leur étaient octroyés par l'Etat? Comme des professeurs à longue barbe s'obstinaient dans les réunions d'étudiants et en d'autres occasions à réclamer des constitutions libérales, le bien public exigea qu'on mît sous les

verrous ces brouillons mal avisés, qui voulaient « opposer leur propre petite intelligence à la sagesse éclairée des représentants de l'Etat ». La phrase est de Hegel, qui approuva hautement qu'on procurât à ces penseurs l'occasion de revenir à des idées plus raisonnables dans le silence des cachots. On ne faisait ainsi que se conformer au code du grand Frédéric.

Appuyés sur le concept d'Etat hégélien, les rois et les princes furent plus puissants, dans la plus grande partie de l'Europe, au temps de la Sainte Alliance et jusqu'en 1848, qu'ils ne l'avaient jamais été auparavant. Les privilèges de la noblesse et ceux des corporations, barrières qui naguère avaient limité le pouvoir absolu, étaient tombés et les assemblées consultatives, créées au fur et à mesure que les constitutions octroyées par les gouvernements étaient promulguées, se bornaient le plus souvent à exprimer l'affection des sujets pour leurs princes dans des adresses pleines de loyalisme.

A partir de 1848, les idées commencèrent à changer, et surtout après 1870 des démocraties parlementaires se sont peu à peu installées dans le lit des souverains de la Restauration. En même temps que le mobilier, les démocraties ont conservé la conception de l'Etat des anciens occupants. Pas plus que les rois, les parlementaires et les partis n'aiment qu'on critique trop librement leurs lois, non plus que les remèdes au moyen desquels l'Etat entreprend de guérir tous les maux sociaux. « N'êtes-vous pas des rois? Ne sentez-vous pas la souveraineté du peuple couler dans vos veines? » clamait à ses collègues un des membres de la Convention. Dans tous les parlements, on trouve des représentants du peuple qui ont une idée aussi exaltée de leur mission et qui ne craignent pas de la manifester. Ils veulent que l'Etat — du moins lorsque leur parti est au pouvoir — soit absolument souverain pour assurer le bonheur de tous

selon leurs théories politiques, sans que les récalcitrants puissent s'y opposer par leurs critiques ou, éventuellement, leur « sabotage ».

Pourtant, chose remarquable, au cours du dernier siècle, même dans les pays où la doctrine des droits de l'homme a été le plus énergiquement tenue pour nulle et non avenue, les Etats se sont généralement comportés comme si leurs sujets possédaient tout de même des droits propres. Partout, les serfs furent peu à peu libérés, en dernier lieu en Russie (1860). En Allemagne, les princes aspiraient à être considérés comme les pères de leurs peuples, et l'on n'entendait que rarement des plaintes contre leurs gardes-chasse. Jusqu'en 1848, le droit de parole et de réunion fut soumis à de strictes limitations. Mais, pour le reste, on admettait dans la pratique que les rapports des sujets avec l'Etat devaient être réglés selon le droit, tout comme les rapports des sujets entre eux.

Si nous comparons les ressources des Etats qui, il y a une centaine d'années, n'étaient souvent même pas suffisantes pour payer régulièrement aux peu nombreux fonctionnaires leurs modestes traitements avec les grands moyens — que tant de gens se figurent illimités — dont disposent les Etats modernes, on arrive à cette conclusion que ces Etats ont suivi une sage politique. La caractéristique de cette sage politique était de reconnaître par des actes les Droits de l'homme qu'on reniait en théorie, et les résultats ainsi obtenus ont démontré aussi que l'Etat pour prospérer n'a pas besoin d'exercer sur ses sujets une prise trop absolue.

Les ressources toujours croissantes des divers Etats ont suffi non seulement au perfectionnement des armements ainsi qu'aux autres obligations traditionnelles, mais leur ont encore fourni les moyens nécessaires pour entreprendre des tâches dont il ne pouvait autrefois être

question, dans le dessein d'améliorer les conditions matérielles et morales des sujets. Ces largesses ont fortifié la croyance dans la toute-puissance de l'Etat, qu'on veut capable de guérir toutes les plaies sociales; mais, justement à cause de ces largesses, il s'est créé un nouveau concept, qui fait maintenant une concurrence formidable à l'idée même de l'Etat.

Ce qui s'est passé, c'est que les sujets se sont dressés de nouveau contre l'Etat; contribuables, ils revendiquent pour eux-mêmes une partie des impôts, non pas en tant qu'individus, mais en tant que masse inorganisée. Cette masse, l'ensemble d'une nation, qu'on ne peut guère appeler la société, serait mieux désignée par le mot de *communauté,* terme dont les équivalents sont employés en ce sens dans plusieurs langues. Comme membres de cette communauté, les individus s'opposent maintenant à l'Etat, réclament des égards et une participation à l'avoir général. On peut dire que l'Etat a été ruiné par sa propre richesse, qui lui a permis de nourrir dans son sein ce serpent qui menace de dévorer tous les deniers publics, sans se soucier des besoins que l'Etat peut avoir pour lui-même. Dans tous les parlements du monde, on peut entendre maintenant que les crédits que l'Etat réclame pour ses propres fins, administration efficace et défense extérieure, sont exagérés, tandis que les crédits alloués aux œuvres sociales sont toujours estimés absolument insuffisants.

Mais, détrôné, l'Etat n'a pas perdu son prestige, bien au contraire. Il y a une centaine d'années, l'Etat non seulement était sage et pieux, mais encore pauvre. Maintenant, devenu riche, et « premier serviteur de la communauté », il tient dans l'imagination populaire le rôle de génie de la lampe magique qui peut tout réaliser grâce à ses trésors inépuisables, trésors qui aujourd'hui doivent être utilisés pour assurer le bien-être de la dite commu-

nauté par des mesures *sociales* prises d'après les vues des *idéalistes*. Mais, ici, on se heurte aux réalités. L'Etat a lui-même de grands besoins et des défenseurs qui prétendent que ces besoins doivent passer avant les devoirs à remplir envers la communauté. Il importe donc que la lampe merveilleuse soit entre les mains des idéalistes. Malheureusement les membres de la communauté restent les sujets de l'Etat en tant que contribuables et, comme tels, ils se refusent à emplir d'huile la lampe d'Aladin, même quand il s'agit de leur propre bien. La conception que l'Etat doit se mêler de tout mène inévitablement à cette impasse. Pour tâcher d'en sortir, on a recours aux moyens des nègres qui fouettent leurs fétiches lorsque la pluie refuse de tomber. C'est-à-dire qu'on fustige les prêtres de l'idole, les gouvernements, qu'ils soient blancs ou rouges. C'est un soulagement, mais qui au point de vue financier n'a que peu d'efficacité.

Que faire alors? Se résigner, admettre que ceux-là ont peut-être raison qui prétendent que l'Etat est une institution humaine, douée d'un pouvoir limité et susceptible de commettre bien des erreurs et croire qu'il faut avoir plus confiance dans l'effort des individus pour réaliser quelque chose par eux-mêmes que dans l'action de l'Etat? Impossible. Ce serait revenir aux idées de 1789 et vouloir protéger les sujets contre l'ingérence de l'Etat. Non, le tort n'est pas que l'Etat s'occupe de trop de choses. Au contraire, il n'a pas assez entrepris. Il doit encore s'emparer de toutes les industries du pays et consacrer au bien public les bénéfices qu'il en pourra retirer. Rien de plus facile aux yeux des socialistes, les vrais disciples de Hegel. Il suffit d'une petite « vacance de la légalité » et l'Etat trouvera les moyens de créer une existence heureuse pour tous les hommes, désormais unités élémentaires et égales de l'Etat. Mais la plupart des Français ne veulent pas de cette existence béate qui, à leur sens,

ferait d'eux les serfs d'un petit groupe de dirigeants privilégiés. Et comme les socialistes n'ont pas partout, comme les bolchevistes, une armée battue et débandée à leur disposition, la voie qui conduit au paradis terrestre par une vacance de la légalité semble barrée pour bien longtemps. Pour ceux qui ont peur de quitter la voie légale, mais estiment cependant que la socialisation des mines, des forêts et de toute espèce d'usines constitue un aboutissement idéal, il existe deux moyens d'y parvenir : l'abolition de tout héritage et la socialisation graduelle contre indemnités. Quant au premier de ces moyens, il est à remarquer que tous les Etats ont une fâcheuse tendance à gaspiller les successions qui leur reviennent, et que, même si on trouvait dans les parlements une majorité pour voter cette mesure, la voie en question serait pour mainte raison terriblement longue.

Pour ce qui est de la socialisation contre indemnités, en laissant de côté toutes les difficultés financières, il resterait toutefois à démontrer non par des preuves mathématiques, mais tout au moins par un calcul de probabilités, que les mêmes hommes, une fois transformés en fonctionnaires, dirigeront mieux les industries diverses qu'ils ne pouvaient le faire, en tant que personnes privées.

L'idée des manufactures d'Etat est fortement enracinée en France depuis Colbert. Il est incontestable qu'autrefois les industries françaises, soit directement, soit indirectement, ont dû beaucoup à l'Etat. Mais il est rarement question de ce que ces industries ont réellement rapporté et encore moins de ce qu'elles ont coûté aux « taillables et corvéables à merci » qui devaient fournir bois et charbons, et, de plus, transporter les produits manufacturés.

Cela est oublié; et, il n'y a que trois ans, le Parlement a proclamé par son vote que l'idéal démocratique exigeait que l'Etat continuât à fabriquer des allumettes.

Pourquoi l'Etat ne produirait-il pas aussi bien des bougies et des lampes électriques? Mais les contribuables hésitent, comme le renard devant la caverne du lion. Ils savent trop bien que l'Etat ne peut rien gagner, ni en édifiant de nouvelles usines, ni en socialisant celles qui existent déjà, sauf s'il monopolise l'industrie en question, c'est-à-dire s'il crée une nouvelle contribution indirecte.

Des raisons plus décisives encore que les pécuniaires exigent d'ailleurs que la communauté, dans son intérêt même, s'oppose à la socialisation. C'est que la socialisation d'une industrie par l'Etat en amène à coup sûr la stagnation. L'expérience nous montre que les salariés de l'Etat n'ont jamais fait une invention de quelque importance dans les arts et métiers, sauf dans le domaine propre de l'Etat, c'est-à-dire l'industrie de la guerre. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi il en a été et il en sera toujours ainsi. En premier lieu, ceux qui dirigent les usines n'ont rien ou presque rien à gagner en s'efforçant de sortir de la routine; mais ils sont bien sûrs, par contre, de s'attirer tous les ennuis possibles. Ensuite et surtout, une amélioration industrielle signifie un plus grand rendement par ouvrier des unités fabriquées. Rationalisation veut dire chômage, prétendent les socialistes. Les ouvriers, menacés par l'introduction de nouvelles machines, auront toujours l'appui du parlementaire local qui les protégera contre toute innovation. Qui douterait de la justesse de cette remarque n'a qu'à rechercher à quelle date les presses à bras furent supprimées dans les imprimeries de l'Etat.

Envisageons encore un exemple très actuel, le plan quinquennal des Soviets. Pour parler comme Renan, nous voyons le Caliban russe s'emparer des outils et instruments du Prospero américain et s'imaginer qu'il peut devenir l'égal de Prospero en les utilisant dans ses ex-

ploitations agricoles. Admettons que le plan réussisse. Il en résultera une production formidable de blé que le monde ne pourra pas absorber et qui, par conséquent, ne rapportera ni de près ni de loin ce qu'on en attend. L'Etat sait mal calculer les besoins du marché. Mais que ce tour de force soit réalisé, croit-on vraiment que désormais on s'adresserait à la Russie pour lui demander les améliorations qu'il convient d'apporter aux procédés de culture? Il est permis d'en douter.

Ces considérations mènent à cette conclusion irrévérencieuse que les gouvernements ne sauraient célébrer plus heureusement le quatrième centenaire de l'Etat qu'en renonçant à revendiquer pour cet Etat l'autorité et la surhumaine sagesse que Hegel a bien voulu lui attribuer, en admettant son origine toute terrestre, en reconnaissant que ni la perspicacité des ministres, ni la sagesse collective des parlements ne sont infaillibles (2). Cela posé, il est facile d'accorder que l'Etat ne doit pas s'immiscer dans toute sorte d'affaires que ses représentants n'ont pas la compétence nécessaire pour mener à bonne fin. Il faut aussi que l'Etat prenne garde à sa nouvelle concurrente, la communauté, et qu'il maintienne énergiquement que ses besoins propres, nécessaires pour assurer une bonne justice au dedans et une défense efficace contre les dangers venant de dehors, sont plus anciens et plus pressants que les besoins de la communauté. Si, malgré tant de vicissitudes, les Etats aujourd'hui sont

(2) Du temps même du grand Frédéric, en 1772, le poète Thus Stolberg, un ami de Gœthe, écrivait cette strophe caractéristique :

Die Freiheit scheint uns bald ein Jugendrausch,
Es sinkt das Vaterland herab zum Staat
Ein luftig Wort, das jeden Unsinn weiht,
Ein leeres Götzenbild, dem Menschenmark
Geopfert wird, dem Minautorus gleich.

(La liberté n'est plus qu'ivresse juvénile.
Ce qui était patrie se dégrade en Etat.
vocable vide à tout l'absurde idoine.
idole creuse à qui la moëlle humaine
est sacrifiée ainsi qu'au Minotaure.)

bien plus prospères qu'il y a une centaine d'années, c'est que, pendant ce siècle, ils ont suivi dans leurs grandes lignes les maximes de 1789. La sagesse politique de la Restauration consistait à se méfier de ces principes. Il faut y revenir. Il est permis de croire, en tout cas, que les Français sont capables de forger leur propre bonheur.

Les Etats modernes ont rendu des services de premier ordre en assurant la paix interne sur de vastes territoires, ainsi qu'en protégeant la liberté individuelle. Leurs sujets en ont profité pour accroître dans une mesure énorme les ressources matérielles du monde. Au cours des cent dernières années, la production humaine a, pour la première fois, fourni un excédent véritable, grâce auquel les famines ont disparu dans les pays civilisés.

Avant la guerre, on aurait nié qu'il fût possible pour l'Etat le plus puissant, et cela après quatre années désastreuses, d'entretenir par charité publique pendant de longues périodes des millions de chômeurs. Mais c'est néanmoins un fait et les sans-travail sont mieux nourris et mieux logés que ne l'étaient des artisans habiles il y a un demi-siècle à peine. En dépit de ces résultats magnifiques obtenus par la « production anarchique et inorganisée de l'industrie privée », on exige que l'on chasse cette bonne servante de la communauté et que l'on confie sa besogne au serviteur mâle, à l'Etat, qui a tant de fois prouvé son incapacité aux tâches qui lui étaient propres. Ne comprend-on donc pas que derrière cet Etat-abstraction, il faut voir qu'il y a des hommes, que l'on suppose être capables de tout réaliser parce qu'ils portent l'uniforme de cet Etat? Et quels sont ces hommes? Ce sont des politiciens, parfois assez beaux parleurs, mais souvent mauvais raisonneurs, intoxiqués par leur propre éloquence. Comme ministres ils pensent diriger les affaires, mais eux-mêmes ils sont dirigés par une multi-

tude de fonctionnaires, quelques-uns habiles, la plupart assez médiocres, et qui, pris dans leur ensemble, ne sont nullement supérieurs à ceux qui entretiennent leur phalange toujours croissante.

§

C'est pourquoi une dernière réflexion s'impose. Le mot *status*, dans le sens d'Etat, n'a-t-il point déjà accompli sa mission en facilitant le concept d'un droit international et la création de ce dernier droit? Pour cette fin le mot est désormais superflu. C'est la Société des Nations et non celle des Etats qui tient conseil à Genève. L'Etat, fétiche surnaturel qui soit tout et peut tout réaliser, est un être nuisible qui égare l'imagination de bon nombre d'esprits faibles. La raison d'Etat, ce prétexte de tant de violences et d'actes inavouables, ne disparaîtra peut-être pas avec le mot Etat. Mais il serait un peu gênant d'avoir à alléguer des raisons de République pour trouver une excuse à quelque action indéfendable. Nos gouvernants ne seraient pas diminués si, au lieu de grands hommes d'Etat, ils devenaient simplement de grands citoyens.

L'Etat est un mot court et commode dans beaucoup de combinaisons verbales. Mais il faut prendre garde au mot pris seul, surtout lorsqu'il s'agit de ce que l'Etat « doit faire ». L'Etat *doit* augmenter les salaires de ses employés et, en même temps, diminuer les impôts. Il *doit* protéger l'agriculture et, simultanément, faire baisser le coût de la vie. Ce qui revient à dire que l'Etat doit produire de la vapeur sans user de charbon. Et, chose admirable, bien que tout le monde sache que la République française est accablée de charges et qu'elle ne peut faire face à ses obligations que grâce à une fiscalité exorbitante, il surgit constamment et partout des gens bien intentionnés qui s'accupent à dénicher de nouveaux devoirs d'Etat, destinés à accroître le bonheur de la

communauté, sinon celui de l'humanité tout entière. A travers les abstractions, on ne distingue plus l'homme réel, le contribuable, qui, lui, est attrapé à coup sûr, tandis qu'il est plus que douteux que la félicité visée soit atteinte. Ne serions-nous pas, somme toute, un peu plus près de la terre si nos politiciens voulaient bien s'occuper un peu moins des « *devoirs* » de l'Etat, si souvent irréels et irréalisables, et davantage des véritables besoins de la République Française, besoins certes bien plus importants et plus impérieux que ceux de la communauté.

P.-C. SOLBERG et GUY-CHARLES CROS.

LE LION ET SON JEAN-FILLE

—

I

LE GENDARME ENTRE DEUX RUBANS

C'était vers la fin du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire en ces temps arriérés où, malgré les visions prophétiques de Merlin l'Enchanteur, de Jules Verne et de Victor Hugo, on ne prévoyait encore ni la merveilleuse pullulation des autos, des gaz asphyxiants et des nouveaux riches, ni les charmes de la grosse Bertha, ni les beautés du bolchevisme, ni les agréments de l'inflation, ni les suggestives indiscrétions du docteur Freud, ni la mode des danses nègres et de l'art *dada* ou *caca,* ni la tonte des femmes, ni l'aviateur disputant au boxeur, des rivages de l'Europe à ceux de l'Amérique, les honneurs dus aux modernes demi-dieux. Il s'en fallait de quelques années qu'on ne fût entré dans notre mirifique SIÈCLE DU VOL, dont le parrainage, d'abord promis aux hommes de l'air, leur a été victorieusement filouté par les hommes de Bourse, bien plus féconds encore en catastrophes.

Pourtant, même à cette époque d'avant le progrès, il survenait parfois, çà et là, un événement sensationnel.

C'est ainsi qu'un beau dimanche, au petit bourg de Chambonnet (300 âmes, région du centre, 400 kilomètres de Paris), on n'abordait ses voisins qu'avec un sourire impressionnant.

— Et vous savez la nouvelle? — Quoi donc? — Ce pauvre Persaud! — François, notre clerc? Qu'est-ce qui lui arrive? — Il lui est arrivé... devinez quoi! — Un héritage? — Non, deux héritiers. — Comment, comment? — Oui, deux jumeaux, cette nuit. — Ah! par exemple! Et dire que ce bon François fait l'article pour assurer les gens contre les accidents! Il s'est donc oublié lui-même, le *Père-sot!*

L'instituteur, qui traversait la place, déclara avec une docte ironie :

— Mais pour un coup d'essai, voilà un coup de maître. On n'aurait pas attendu ça de lui. Ça n'est pas un pas de clerc. Et sa petite femme! Pas mal pour une *primipare.*

On demandait :

— Ce pauvre François, de quel air a-t-il pris ça?

Mon Dieu, ça l'avait quelque peu suffoqué. Après le premier instant de surprise béante, il s'était comme réveillé en sursaut en s'écriant :

— Mais, nom d'un chien, que va dire l'oncle Lechorgnat? Et que va-t-il faire?

En effet, c'était là un grand problème.

Cependant, une bonne commère racontait à ses voisines :

— Ils sont pareils, mes pauv's femmes, si tellement pareils qu'y a pas moyen de les distinguer. Quand je suis entrée dans la chambre, elles étaient là trois empotées qui s'ébahissaient et s'écarquillaient, et se passaient à tour de rôle les moutards, comme des paquets piaulards. J'ai demandé : « Lequel qu'est le premier né? » Alors, elles se sont *arregardées* en bayant... Personne savait; et impossible de savoir. J'ai dit : « Vous êtes trop dindes. Faut leur attacher des rubans pour les reconnaître. » Vite, on a mis au bras de ç'ui-ci un ruban bleu, au bras de ç'ui-là un rouge. Et elles ont juré au père que l'aîné, c'était le bleu. Mais c'est l'hasard; on

sait pas. La femme-sage prétend que l'aîné, c'est ç'ui-là qui s'*a* présenté le dernier.

— Tiens! Tout à l'heure en sirotant son apéro au Bon Coin, paraît que not'maire discutait ça, et il a dit que l'aîné, c'est le premier arrivé. « Autrefois, qu'i'dit, c'était le contraire. Mais au jour d'aujourd'hui, c'est comme ça. C'est la loi. »

— Ah! si c'est la loi, y a rien à dire. Mais pourquoi aussi qu'ils sont toujours à la défaire et la refaire et l'embrouiller, la loi? C'est encore ces « messieurs » les conseillers *municipals* qu'auront fabriqué ça.



— Mais, nom d'un chien, que va faire l'oncle Lechorgnat?

Par cette exclamation, le père des jumeaux prouvait que, même sous le coup d'un grand événement, sa tête de bon clerc ne perdait pas le sens des affaires.

Il venait d'humble lieu, ce Persaud, fils naturel, d'abord maudit au ventre de sa mère, une pauvre couturière de campagne, qui, vieille fille dédaignée, entre vingt-cinq et trente ans, s'était laissé trop bien enjôler par le beau coiffeur de la grand'place de Chambonnet. L'enfant venu, elle s'était attachée à lui et, pour l'élever convenablement, elle avait passé sa vie à tirer l'aiguille, faire des ménages, aller « en journée » chez les autres, sans prendre un jour de repos. Elle avait voulu que son fils eût de l'instruction, elle sentait que cela la relevait dans la société. Elle l'avait envoyé avec soin à l'école, glorieuse le jour où il conquit péniblement le certificat d'études primaires, lequel, institué depuis peu, était alors, aux yeux qui ne savaient pas lire, quelque chose de prestigieux, le signe même de la Science qui des petits fait les égaux des grands et doit les conduire, par un mystère magique, au paradis des honneurs et de la

fortune. Un peu après 1880, cette foi en l'école primaire était dans sa vive nouveauté chez les pauvres gens, dont elle leurrait singulièrement les naïves ambitions.

— Ah! c'est un savant, mon garçon.

Elle en fut encore plus convaincue lorsque son petit François fut proposé par le maître d'école à maître Brichotard. Ce notaire, c'était le grand bourgeois de Chambonnet. On appelait sa maison le Grand-Logis. Etre attaché à cette maison, ne fût-ce qu'en qualité de domestique, cela donnait de la considération. Mais ce que cherchait maître Brichotard, ce n'était pas un domestique, c'était mieux : un petit clerc. Pour le trouver, il s'était adressé au directeur de l'école de Chambonnet, et celui-ci, dévidant son chapelet d'élèves, en avait égrené un à un une dizaine, commençant par les plus intelligents, — presque tous un peu dissipés, par exemple. Puis, voyant que maître Brichotard demeurait froid, il avait ajouté, non sans quelque hésitation :

— J'en ai encore un, — heu! ce n'est pas un prodige, heu! heu!... Il vient d'avoir quatorze ans. A vrai dire, il n'a qu'une intelligence bien moyenne, mais il est plein de bonne volonté, attentif, très soumis.

— Bonne volonté, très soumis, intelligence médiocre, terre à terre, sans aucun élan, aucune fantaisie déplacée? Mais c'est justement ce qu'il me faut, s'était écrié maître Brichotard. Envoyez-moi vite ce gamin!

Deux jours après, le jeune François était conduit par sa mère à l'étude et, bien que *brave* par sa veste des dimanches, il avait un trac dont le souvenir devait lui rester toute sa vie. Son écriture étant trop écolière, il ne fut accepté d'abord qu'à l'essai. Et, durant des mois, sous la direction de l'autre clerc (le grand, le vrai clerc), il fit l'exercice sur du papier blanc; puis, quand, à force d'efforts, il eut acquis une graphie assez notariale, on voulut bien lui confier du papier timbré. La première fois où, s'aidant d'un transparent, il partit à tracer, sur

ce papier consacré, des lignes qui s'efforçaient désespérément de marcher droit ,il eut encore un furieux trac, tant il craignait de gâter cette belle feuille qui portait le timbre du « gouvernement » et coûtait trente-six sous (une somme pour lui, à cette époque!). Mais à sa peur se mêlait un doux orgueil, car ce n'est pas tout le monde qui est admis à noircir du « papier notarié ».

On le mit à faire, du matin au soir, des expéditions, c'est-à-dire à copier, en gros caractères, les petits caractères des minutes. Les minutes (actes originaux), c'était le grand clerc qui les faisait. Si le travail pressait trop, maître Brichotard daignait parfois écrire un acte, mais en règle générale, sa fonction consistait à recevoir les clients, à les écouter, à les conseiller, à leur en imposer par sa belle prestance, qui ensuite faisait dire aux paysans, pénétrés de leur impuissance admiratrice, jalouse et résignée :

— Si on comprenait tout ça, nous autres, on serait tous riches comme lui.

François ne gagnait pas le Pérou : 200 francs la première année, 300 la seconde, pas même vingt sous par jour. Mais il avait une ambition : être élevé à l'honneur d'écrire des minutes, de filer ces fines pattes de mouches (c'est si distingué, les pattes de mouches) qu'on entasse par milliers, par millions, en grosses liasses, sur les rayons séculaires des études, où elles invitent à naître les araignées noires qui se confondent avec la poussière des ans.

Ecrire des minutes! Oh! rêve de gloire! L'occasion se fit attendre vingt-deux mois. Enfin, un soir qu'on était débordé, on chargea le petit clerc de s'escrimer sur une toute petite quittance. Et, de temps à autre, on recommença. On ne lui confiait que les actes les plus élémentaires, ceux qu'on fait mécaniquement, en copiant presque tout sur un modèle. Il copiait en épelant à voix basse, et, dès qu'il y avait un mot à changer, un blanc à

remplir par un nom, par une date, il était déconcerté et tâtonnant comme l'enfant qui, hasardant ses premiers pas, se sent tout à coup lâché par la main de sa nounou. A la longue, notre François parvint à se raffermir un peu, soutenu par la fierté d'être maintenant un vrai clerc, quelque chose comme une petite fraction de notaire, — oh! une fraction minuscule, le quinzième tout au plus, ou le vingtième de maître Brichotard. Mais jamais il n'aurait osé se comparer.

Quand il n'écrivait pas, il étudiait. On lui avait mis dans les mains un gros code jauni et pelé, et il se croyait tenu de l'apprendre par cœur. L'esprit n'entrait guère, mais la lettre finissait par s'imprimer dans cette caboche lourde et dure. Elle y dormait obscurément, passive, immobile, et quand il fallait la réveiller, cette bonne lettre, et la faire parler, l'adapter à quelque affaire actuelle, elle se mettait à clignoter éperdument sous ce crâne, comme un oiseau de nuit qu'on vient d'agripper par la patte et qu'on tire de force vers le jour.

Des années passèrent. François, petit à petit, était parvenu à écrire presque toutes les sortes d'actes, même les partages, même les contrats de mariage, pourvu toujours qu'il pût suivre servilement un modèle. Dans ce grand marais notarial où sa barquette tournait en rond sans cesse, le démon avait glissé des écueils et des reptiles : c'étaient les clauses spéciales qui ne reviennent que dans certains actes et rarement. François avait un gros cahier où toutes les formules difficiles étaient griffonnées. Mais il vivait dans la crainte perpétuelle de la clause inédite, inconnue, qui vous surprend tout à coup, comme une bête diabolique, surgissant de la tête d'un client trop imaginatif. Cette clause qu'il faut habiller, rédiger en français et même en « style notarial », l'abrutissait, le laissait paralysé, perdu. Comble de détresse, ses deux supérieurs prenaient un malin plaisir à le laisser barboter dans son impuissance, pour le maintenir

souple et soumis. Enfin, le grand clerc, après l'avoir épuisé par deux ou trois heures d'efforts aussi illusoires qu'acharnés et avoir repoussé, d'un air de froide commisération, quatre ou cinq projets successifs, présentés en tremblant par le malheureux, — le grand clerc se décidait à jeter, du bout de ses doigts déliés et du haut de son sourire pincé, la clause fatidique sur un brouillon qu'il lui tendait ensuite avec un muet dédain, tandis que maître Brichotard, trop important pour descendre à ces misères de détail, ne disait que par de menus haussements de ses larges épaules : « Ce pauvre garçon! Rien à en attendre! Rien à faire! »

Eh bien, pourtant, le petit clerc devait un jour hériter la place du grand. Celui-ci, depuis longtemps, guettait une étude sise à quelques lieues de Chambonnet, dans son pays d'origine. Elle devint vacante, il l'acheta. Maître Brichotard parla de le remplacer, fit deux ou trois vagues démarches, laissa couler plusieurs mois. En attendant, François, tout en ayant dans les os le vertige du vide, tenait l'étude, et il perdait le boire et le manger, travaillait dix ou onze heures par jour, y compris dimanches et fêtes, copiait des monceaux d'actes d'après des formules déjà copiées par lui des centaines de fois et s'étonnait (non sans un chatouillement d'orgueil) que cela marchât; car, mon Dieu, oui, cela marchait, comme un pantin articulé et bien monté! Maître Brichotard était obligé de surveiller un peu plus qu'autrefois le travail et de corriger quelques grosses fautes de syntaxe ou d'orthographe, mais il y gagnait une assez belle économie d'argent, même lorsque, ayant renoncé à remplacer le grand clerc, il eut fait le geste généreux d'augmenter les appointements du petit, qui, de quarante francs par mois, monta du coup à soixante. François faisait ce métier depuis plus de dix ans, il en avait lui-même près de vingt-cinq, et il était content en pensant que sa mère, avec laquelle il vivait dans une chambre en location,

n'allait plus être obligée d'aller si souvent en journée. Malheureusement, elle n'en profita guère, car elle commençait à languir, usée par le travail et les privations. Elle traîna encore une quinzaine de mois et mourut. Mais elle avait eu la joie d'entendre des paysans appeler son fils « Monsieur François ».

Dame, s'il n'était pas riche, c'était tout de même un *écrivain,* ce François, et il ne portait pas la blouse des campagnes, mais un paletot, — trop souvent râpé, par exemple, — acheté à la confection et qui, à dire vrai, lui allait assez mal, d'autant plus que ce pauvre corps, courbé sur un bureau dès la prime adolescence, avait pris la déformation professionnelle, un peu voûté, l'épaule humble et basse. Sa constitution de gringalet mal bâti avait du moins valu à l'homme de plume d'échapper à la caserne; et, avec l'aide du notaire qui, disait-on, avait le bras long, elle l'avait fait classer dans le service auxiliaire.

François aurait bien voulu être coquet pour plaire aux filles, mais il ne savait guère. Il se sentait gauche et, pour cacher son embarras, il essayait de prendre un air grave et profond d'homme d'affaires. Ne sachant que copier, il mettait tout son savoir-faire à être la pauvre contrefaçon de maître Brichotard; mais, hélas! comment conquérir son aisance et sa belle voix de tête?

Après la mort de la maman, le pauvre garçon, resté seul et désorienté, eut grande envie d'une ménagère. Maints tâtonnements maladroits le conduisirent finalement à une orpheline qui venait de dépasser vingt-quatre ans et qui consentit à épouser ses vingt-sept à lui. Oh! sans enthousiasme, mais elle était elle-même très seule, son père et sa mère étant morts d'une épidémie, à quelques jours d'intervalle, un an plus tôt. C'étaient de petits marchands de drap, de mercerie et de menus objets divers. Ils possédaient, au bourg de Chambonnet, une maison laide et vieille, — deux petites chambres

au rez-de-chaussée, où l'une, la plus grande, servait de boutique, et deux pièces au-dessus. Au cours de leur existence étroite et médiocre, leur chétive avarice n'avait pas amassé beaucoup d'argent. Leur fille unique, Solange, petite personne sans beauté, mais assez vive et délurée avec un faux air de ruse qui se cache, tenait la boutique après eux comme elle pouvait, mais cette situation ne pouvait durer. Bien que François n'eût rien d'un séducteur, elle préféra le clerc sans le sou à un gros paysan qui avait quelque bien et qui semblait prêt à lui proposer le mariage. Avec l'*écrivain* en paletot, elle serait presque une dame. Et la petite campagnarde ambitieuse caressait confusément un espoir de grandeur qu'elle n'osait s'avouer à elle-même. Plus tard, qui sait? Madame la notairesse! Non, ce serait trop beau. Et pourtant? Il y avait quelqu'un qui... si on pouvait le mettre dans le jeu... Ah! un bon atout, si on pouvait l'y mettre! Car il valait certainement plus de quarante mille francs, peut-être cinquante mille, l'oncle Lechorgnat.

Et c'était une somme d'avant le déluge, — d'avant la Grande Guerre.



— *Mais, nom d'un chien, que va-t-il dire, l'oncle?*

Rien qu'à l'apercevoir, cet oncle Lechorgnat, on sentait que ce n'était pas le premier venu. Sec, mais musculeux, droit comme la justice immanente sous ses quarante-sept ans bien sonnés, la tête haute et le port raide comme toujours prêts à se mettre au « garde à vous », l'allure dégagée, le geste décidé et rapide, la voix brusque et claironnante, le teint coloré, le visage anguleux et charpenté solidement, les yeux d'un gris-bleu d'acier, le nez enfin, — non pas le nez de Cyrano, mais un nez tout de même bien puissant, strict comme la discipline, droit comme toute la personne du maître, comme le sabre en minia-

ture de l'autorité, et qui s'avançait d'un air impératif entre les deux crocs, virilement relevés, d'une moustache rousse dont pas un poil ne blanchissait encore, — tout cet ensemble évoquait le brave gendarme.

Et de fait, l'oncle était un gendarme en retraite. Né de paysans pauvres dans un hameau de la commune de Chambonnet, il était parti pour le régiment en 1872, à cette époque où la France, portant à vif les blessures de la guerre et du désastre, essayait de se consoler en chantant l'espoir de la revanche. Nourri de ces chants, de ces espoirs, des discours ardents que les officiers faisaient aux recrues, le jeune Lechorgnat s'était senti très patriote, et, pour le montrer, il avait demandé à partir, comme volontaire, pour l'Algérie, où il y avait encore de petites menaces de guerre. Il avait eu juste le temps d'y débarquer, d'y passer quelques mois, d'y faire quelques marches, et il avait attrapé la fièvre typhoïde. Il s'en était du reste très bien tiré, sauf que sa tête était restée fort chaude et facile à enflammer, pour la colère ou l'enthousiasme. Mais sa maladie l'avait fait rapatrier, et il avait achevé son temps de service à Paris, — plusieurs années d'exercices, de parades, de discipline mécanique, de joyeuse insouciance, de succès auprès des petites boniches, si accueillantes aux *tourlourous.* Quand, après cinq ans de cette vie militaire, où il avait gagné le galon de caporal, il se trouva sur le point d'être libéré, il s'aperçut qu'il avait perdu le goût du travail des champs, et il fit la grimace à la pensée de troquer son uniforme bien astiqué contre le droguet sans prestige et les gros sabots qui l'attendaient au pays.

C'est alors qu'il avait demandé son admission dans la gendarmerie. Il avait bien failli échouer, tellement il était peu instruit, à peine capable de gribouiller une note. Mais il avait de bonnes jambes pour courir après les délinquants, une bonne constitution pour braver les fatigues, une bonne tête pour faire respecter l'autorité et

garder le trésor de l'obéissance passive, — si bien qu'il fit un très bon gendarme, bon type d'homme au surplus, non tracassier ni méchant par nature, mais homme de devoir et gendarme avant tout.

Gendarme avant tout, mais homme, certes, et qui savait se faire valoir auprès des dames, comme un crâne militaire qu'il était. Il eut même de-ci, de-là quelques menues aventures insuffisamment discrètes, qui auraient pu amener des histoires. Mais, vers l'âge de trente ans, dans une bourgade du Midi, il épousa une jeune veuve qui, à ses avantages physiques, ajoutait ceux de la fortune, car elle possédait bien vingt-sept à vingt-huit mille francs. Hélas! le bonheur fut court. Un an et demi après le mariage, la petite Mme Lechorgnat mourait, tuée par la venue d'un enfant qui ne vécut pas. Du moins, elle avait par testament laissé à son beau gendarme ses billets de banque et ses titres de rente.

Il les conserva, les fit sagement fructifier, en homme d'ordre. Il eut, bien sûr, encore des liaisons, mais prudentes, et sans conséquence; et il employa désormais le meilleur de sa virilité à chasser les chasseurs en fraude. Le temps l'épargnant, il était, à quarante-cinq ans, souple et alerte comme un jouvenceau. Mais son père venait de mourir, sa mère était morte depuis quatre ans, la terre en friche l'appelait. Il prit sa retraite et retourna au village. Il put alors constater qu'il ne savait plus tenir la charrue. Il lâcha tout, vendit les quelques champs et la bicoque. Il fit ainsi dix-huit mille francs, sur lesquels il en préleva sept mille, qui achetèrent au bourg de Chambonnet une assez jolie maison, avec un grand jardin derrière. Et il vint y vivre en bourgeois.

Il était là depuis un peu plus d'un an quand survinrent les jumeaux. Il menait une vie simple, mais distinguée et qui le rendait fort content de lui. Lever de bonne heure, comme au régiment. Haltères. Un peu de jardinage, quand il faisait beau, — ou bien, partie de chasse

quand elle était permise, car, après avoir été si longtemps un coureur de chasseurs, notre gendarme était devenu un enragé coureur de gibier. Quand la chasse était fermée, il s'attardait un peu plus au café du Bon Coin, qui n'était, si j'ose le dire, qu'un assez vulgaire cabaret, mais qui avait pour patronne une forte veuve de trente-cinq ans, dont les charmes plantureux excitaient « monsieur Lechorgnat » à faire le beau.

Pourtant, il ne s'éternisait pas au café. Pour se distraire, il possédait l'art de s'occuper chez lui. Il avait du goût pour la menuiserie, et il s'exerçait en amateur à fabriquer de petits objets en bois, que ses flatteurs admiraient bruyamment, pour lui faire la cour; car il avait des flatteurs et des courtisans, comme tout oncle à héritage. Notamment, à deux lieues et demie de Chambonnet, il y avait les cousins de Saint-Sulpice-les-Bois, qui, lorsqu'ils pouvaient le voir, se montraient tout débordants d'attention et de sourires. Dame! si des fois, dans son testament... — on ne sait jamais. Si des fois... Mais ils n'avaient guère d'espoir, et ils disaient avec un soupir : « C'est la Solange qu'aura le tout, pardi! »

La Solange, c'était Mme François Persaud, nièce authentique de l'ancien gendarme. Qu'elle savait bien s'y prendre, la rusée! Avec son air de chat sans malice, — l'air d'une demoiselle de boutique, élevée dans la préoccupation d'enjôler et de rouler ces terribles marchandeuses que sont les paysannes, — c'est étonnant comme elle trouvait bien les mots capables de flatter l'oncle. Discrètement, elle épousait jusqu'à sa haine, car le brave homme avait une haine, un mépris : c'était la compagnie de sapeurs-pompiers de Chambonnet.

Elle avait été créée au moment même où il revenait au pays, et on n'avait pas pensé à l'attendre pour l'en nommer commandant; on avait pris un bon gros paysan qui s'appelait ridiculement Paillassoux et qui avait fait juste trois ans de service militaire. Quand la compa-

gnie, avec sa petite pompe à bras, se livrait à des exercices sur la place de Chambonnet, l'ancien gendarme sortait de chez lui et, planté dans une attitude d'indicible dédain, il contemplait ces espèces de soldats, ces empaillés dont le commandant ne savait pas commander. Ni le ton, ni le geste, ni la dégaine, rien, — un fagot en uniforme. Et dire qu'il essayait de se faire valoir, avec son galon de sous-lieutenant sur la manche! Et dire qu'on l'appelait le capitaine, un peu par blague, mais quelques-uns sérieusement! Le brave Lechorgnat ne pouvait supporter tant de bêtise. Il se tapait sur la cuisse, haussait les épaules, éclatait d'un rire nerveux, crachait de dégoût à voir un exercice pareil, et enfin, tournant le dos, il rentrait chez lui avec une dignité de lauréat manqué, qu'on a frustré du prix qui lui était dû.

« Ah! je saurais les faire marcher au pas, si c'était moi! » Solange approuvait, s'exclamait. Puis, doucement, elle s'insinuait dans les petites affaires de l'oncle, elle veillait à son bien-être. Elle avait même réussi, vrai chef-d'œuvre diplomatique, à lui faire accepter une servante vieille, laide, un peu sourde, excellente pour la cuisine, mais non pour le lit, car, bien qu'elle eût mis deux fois le feu dans la cheminée, il n'était pas à craindre qu'elle le mît au cœur d'un galant, si inflammable qu'il fût. Le brave gendarme aurait choisi plus volontiers quelque gentille « jeunesse ». Mais les « jeunesses » qui ne tenaient pas à compromettre leur réputation se méfiaient de lui, et la sage Solange, priée de lui dénicher un spécimen de ce gibier trop sauvage, avait fini par persuader au cher oncle qu'il valait mieux pour lui se contenter du vieux laideron. « Elle ne peut pas être coquette, elle en sera plus fidèle. Elle ne peut pas écouter aux portes, elle en sera plus discrète. »

Là-dessus, les médisants, les envieux, les jaloux, laissaient entendre que, si l'oncle s'était laissé priver des avantages ancillaires, c'est qu'il trouvait des compensa-

tions auprès de sa nièce en personne. Mais la Solange était si prudente dans sa conduite qu'en général ceux qui croyaient les mauvaises langues n'en avaient, en définitive, pas moins de considération pour elle. Au fond, certains lui en accordaient même davantage. C'étaient ceux qui, *in petto,* estiment plus l'intelligence que la vertu.

Et François, le mari, le bon clerc? « En tout bien, tout honneur », comme on dit à Chambonnet, il admirait sa femme, et, de même qu'il copiait les actes et les gestes de maître Brichotard, il s'efforçait de copier Solange (son Ange, comme il l'appelait par une abréviation flatteuse) dans l'art de plaire à l'oncle Lechorgnat. Mais il n'avait point ce qu'il fallait. Il n'avait pas été soldat, il n'était pas chasseur. Il ignorait tout de ce qui, pour l'oncle, était tout. La vie pour lui ne dépassait pas les bornes d'une feuille de papier timbré où la main travaille avec une patience de souris grignoteuse.

Or, justement, le vieux avait une rancune sourde, inavouée, mais profonde, contre ces pattes de mouche qu'il n'avait jamais pu apprendre à tracer proprement, et qu'en lui-même il accusait d'avoir empêché les galons de brigadier de se poser sur sa manche. Aussi, devant l'homme de plume, une secrète vexation le portait à exagérer d'instinct sa raideur militaire, et François, voyant l'effet sans bien deviner la cause, tombait dans le malaise, la timidité, l'embarras. Il forçait à se montrer un sourire qu'il voulait aimable et gracieux et qui ne paraissait que sournois et gêné. Il hasardait d'une voix molle :

— Eh bien, mon oncle, cette chasse a bien marché?

La plupart du temps, l'oncle était revenu bredouille, après avoir tiré en vain sept ou huit cartouches; car, bien que soldat et chasseur dans l'âme, il n'avait pas l'œil juste. Ce n'était pas comme maître Brichotard, qui ne manquait pas un coup. La question du clerc agaçait

l'oncle comme une impertinence et lui donnait parfois l'envie d'envoyer son pied dans les fesses de ce gamin, qui avait la tête de moins que lui et qui, avec son épaule basse et sa mine pâlote à l'odeur d'enfermé, faisait vraiment piètre figure auprès de l'ex-gendarme au port fier et à la trogne rubiconde.

— Si ça a marché? répétait-il d'un ton sarcastique. Peuh! De quoi parles-tu là? Est-ce que tu sais marcher, toi? Toujours assis, jamais chaud, pas même au cul, avec ton foutu rond de cuir!... Je te crois, mon neveu, que ça a marché, et même couru et galopé. Oui, j'ai mené un lièvre... ah! ah! tambour battant, tu sais! Mais connais-tu ça, le tambour? Hein! Quoi? Tu l'as entendu? Où donc? T'as jamais sorti de Chambonnet. Or, y en a pas, à Chambonnet. Le tambour de ville? Il a crevé sa peau d'âne, tellement sa façon de taper dessus lui faisait honte à lui-même. Et les pompiers en ont pas. Ils ont qu'un clairon. Et faut l'entendre; je ferais mieux avec mon derrière. Nom d'une bombe! — Oui, ç'a été drôle, cette course au lièvre... Et si cette sale compagnie de perdreaux était pas venue se fourrer en travers... Mais je peux pas te raconter ça. Tu n'y comprendrais rien.

Malgré la rebuffade, le clerc préférait qu'il ne racontât pas; car, lorsque sa fantaisie le prenait de raconter (et c'était principalement quand il venait de boire un bon coup), c'est alors qu'il devenait suppliciant. Et des histoires, et des prouesses, — oui, des prouesses qu'il allait faire quand le diable s'en était mêlé, — donc, des prouesses, et des trucs, et des surprises, et des prodiges, et des merveilles, — et tout cela se bousculant et s'embrouillant parmi les éclats de voix, et les fines remarques, et les gros rires, — tout cela et ce nez en arrêt entre ces deux accroche-cœur qui palpitaient pour bondir, et cette bouche pleine de détonations, et ces yeux de feu, braqués sur les yeux de l'écoutant, pour y enflam-

mer au moins une étincelle, — et, à la fin, après trois quarts d'heure de cynégétique et martiale éloquence, cette colère soudaine, cette colère fouettant la triste figure dont le sourire contraint, vacillant de lassitude, se révélait de plus en plus éteint, faux, ahuri :

— Fous le camp, tiens, nigaud! Tu comprends rien.

D'autres fois, il est vrai, quand l'oncle était « dans ses bonnes », il l'appelait notaire. « Eh bien, notaire, qu'est-ce que tu dis de ça, toi? » C'était un compliment, car, bien qu'il eût à se plaindre des pattes de mouche et qu'il se fût persuadé qu'il les méprisait, le brave homme ne pouvait se défendre de les admirer tout de même, précisément parce que ses rudes doigts n'avaient jamais pu se plier à leur finesse, et aussi et surtout parce que cette finesse insolente cédait si bien aux doigts non moins rudes, mais plus habiles, du brigadier Grosbois.

Ah! c'était un chef, celui-là. « Une vraie rosse dans le service, disait avec admiration l'oncle Lechorgnat. Une vraie rosse, mais qui savait vous donner du cœur au ventre et des ailes au cul, pour vous faire filer droit. » L'oncle en pouvait parler, ayant marché huit ans sous ses ordres. Mais, du reste, il y marchait encore, et voici comment.

Ce brigadier avait pris sa retraite quelques années avant notre gendarme. Retiré dans une petite ville du Midi et s'ennuyant de l'inaction, il avait cherché un emploi, il s'était fait représentant d'une grande maison de vins. A peine installé à Chambonnet, l'oncle de Solange avait reçu de lui une lettre, moulée de sa main militaire et pleine de l'éloge des crus qu'il plaçait. Le brave Lechorgnat sauta aussitôt sur sa plume pour commander (commander comme on obéit) une petite barrique à son supérieur.

Elle arriva, il y goûta, il y trouva ce qu'il n'avait trouvé dans nul autre breuvage : un bouquet magique, fait de tout le parfum du passé, — un bouquet, vous

dis-je, où refleurissaient toutes les bonnes aventures de sa vie de tourlourou et de gendarme, les bonnes aventures de la petite guerre et des petites amourettes, les bonnes brimades aussi, qui vous laissent frétillant comme l'âne sous l'étrille. Une étrille de choix, ce vin du brigadier. Il ne se contentait pas de vous gratter délicieusement l'intérieur, mais il vous éblouissait l'imagination et vous ouvrait, dans le cœur et dans le cerveau, toute la merveilleuse boîte de Pandore (c'est le cas de le dire). Si bien que, le soir de ce beau jour, l'oncle Lechorgnat, manifestement gris, racontait les plus intimes souvenirs de sa vie galante et parlait de se faire réintégrer dans la gendarmerie, pour devenir, en un tournemain, brigadier et vendre des *barriquots* à ses subordonnés.

Et les jours suivants, il recommença, le gredin. Lui qui, en homme d'ordre, s'était toujours contenu dans une sobriété relative, mais suffisante, voilà que, depuis quelques mois, il plongeait dans la cuite sans plus de réserve qu'un phoque dans l'eau salée. Et, comme un vice ne vient jamais seul, sa nièce le surprit un matin, fort occupé à lutiner le vieux laideron. Le brigadier continuait d'écrire, recommandait de nouveaux crus, le poussait à boire. La discipline et l'oisiveté s'entendaient pour débaucher l'oncle.

Cette situation donnait de graves inquiétudes à Solange et à François (car, ainsi que le clerc l'avait lu quelque part, l'ivrognerie fait le malheur de ses victimes et, hélas! de leurs pauvres héritiers), quand, après dix-huit mois de mariage, la nièce du gendarme constata qu'elle allait bientôt, comme disent les gens distingués, être mère. Elle se chargea d'annoncer la nouvelle à l'oncle et de le solliciter, avec forces flatteries et gentillesses, pour qu'il voulût bien être le parrain du rejeton qui s'annonçait : une façon de l'attacher, lui et l'héritage, par un lien de plus.

Tout le jour, François fut inquiet à son étude, et ses

premiers mots, le soir, en rentrant au logis, furent :

— Eh bien?

— Eh bien, il accepte, répondit sa femme. Il a dit : « Ça va, mais à une condition, c'est qu'on l'appellera Emile, ton moutard... Emile comme moi. » Bien entendu, j'ai dit oui. Il y tenait, il a répété jusqu'à cinq ou six fois : « Emile, comme moi! »

Désormais, l'oncle ne put apercevoir les Persaud sans leur crier, avant toute politesse : « Et ce sacré Emile, est-ce qu'il arrive? »

Un matin, François eut la maladresse de répondre :

— Emile, mon oncle, ça sera peut-être Emilie.

— Hein! Quoi? Emilie? Qu'est-ce que c'est que ça, Emilie? Ah! non, je ne marche pas pour Emilie. Est-ce qu'il a jamais été question d'Emilie? Bougre de nigaud, est-ce qu'on pourrait faire un brigadier de ça, Emilie?... Emile, oui, ça va, mais Emilie!

François balbutiait, pour calmer l'oncle : « Oui, oui, c'est entendu, c'est Emile que nous attendons, Emile, oui, Emile! Je... je me trompais. »

Mais cette scène l'avait bouleversé; et, tout pâle, il dit ensuite à sa femme :

— Si c'est une fille, nous sommes fichus. Sûr qu'il se laissera embobiner par son cousin Lascarrot, de Saint-Sulpice-les-Bois, qui a un gosse de cinq ou six ans, lequel justement doit s'appeler Emile.

Solange gardait son sourire discret et rusé, qui semblait dire qu'elle connaissait le moyen de retenir le bonhomme. Mais, à mesure qu'approchait l'heure de l'accouchement, le clerc devenait de plus en plus perplexe; et voilà pourquoi, craignant une fille et se trouvant en présence tout à coup de deux garçons, nous l'avons vu d'abord abasourdi, puis s'écriant dès qu'il avait pu rassembler ses idées :

— Mais que va dire l'oncle Lechorgnat? Et que va-t-il faire?



L'oncle venait de se lever. Pan, pan! Il va ouvrir.

— Comment, c'est toi, notaire! Que tu es matinal! Ah! je devine. Emile est arrivé?

— Oui, mon oncle, mais... c'est-à-dire... Emile... Emile.. ils sont deux.

Le brave gendarme ne comprenait pas, et, quand il eut compris, il en resta baba, lui aussi. Puis il avala un grand verre du vin de son brigadier, pour s'éclaircir le cerveau.

— Tonnerre! s'écria-t-il, allons voir ça!

Deux minutes après, ils entraient dans la maison Persaud. Une petite visite et une petite chiquenaude à la nièce qui, dans son lit, n'avait pas l'air trop abattue. Où sont les jumeaux? Les voici, deux têtes dans le même berceau, — et ruban bleu, et ruban rouge.

— Lequel est Emile? demande l'oncle. Lequel est mon filleul? Lequel est l'aîné?

— L'aîné, répond François, il paraît que c'est le bleu.

— Qui qu'a dit ça?

— Mais, mon oncle, les femmes qui étaient là et qui leur ont mis les rubans.

L'ancien gendarme haussait les épaules en faisant : Pouh! Pouh!

— Allons donc! s'écria-t-il enfin. Rien ne me dit, à moi, lequel est mon filleul. Rien de rien. Y a pas de choix à faire. Guette-moi ces deux bobines! Guette-les! Elles se ressemblent comme mes deux couilles. Oui, ma parole! reprit-il avec un gros rire, on dirait mes deux couilles qui me regardent en me faisant la grimace.

— Ils sont tous les deux vos filleuls, mon oncle, susurrait le clerc de sa voix la plus mielleuse. Tous les deux à vous... tous les deux...

— Comment? interrompit l'ancien gendarme. Tous les deux à moi? Et on les appellera Emile tous les deux, alors? Mais tout Chambonnet rigolerait de nous. Tu

dérailles, mon garçon. J'ai promis, je serai parrain d'un Emile, mais d'un seul, bien entendu.

Et il partit sans daigner en écouter davantage.

Il revint le soir, puis le lendemain, mais c'était toujours la même cérémonie. Il se penchait sur les petites figures, jusqu'à les frôler de ses accroche-cœur. Les enfants se mettaient à crisper leurs bouches jumelles, à grimacer et vagir. L'oncle se redressait en s'esclaffant et sortait en répétant :

— Comme mes deux couilles! Comme mes deux couilles!

— Que faire? Que faire? se demandait François. Solange non plus ne savait que faire, à moitié endormie de fatigue dans son lit. Cependant, il fallait se décider, car la loi n'accordait que trois jours pour déclarer les enfants et donner leurs prénoms à la mairie.

Or, le troisième jour était arrivé, et le pauvre clerc continuait à se demander : Que faire? Duquel des deux faut-il faire un Emile? Est-ce le bleu? Est-ce le rouge?

Mais voilà qu'à midi, quittant l'étude de maître Brichotard, il aperçut l'oncle Lechorgnat qui, à l'autre bout de la place, sortait de la mairie.

Il se tenait plus raide encore qu'à l'ordinaire, raide comme à l'exercice, et il faisait avec sa main des gestes rapides, ce qui chez lui était le signe d'une grande exaltation.

— Arrive! cria-t-il à François. Arrive, il y a du nouveau.

— Du nouveau? répéta le neveu en accourant, tout tremblant de joie et de crainte. Et il est bon, ce nouveau?

— Viens avec moi, tu verras toi-même s'il est bon.

Il l'emmena chez lui, et dès la première pièce, une bouteille attendait, où riait le vin rouge. Il emplit deux grands verres, saisit le sien et, l'ayant vidé d'une large lampée :

— Comment le trouves-tu? Pas trop bon, hein! Il est plutôt, comment dirait-on?...

— Euh! fit le clerc qui, pour se montrer aussi brave que l'oncle, avait en même temps que lui englouti l'énorme rasade, mais en restait étourdi et l'haleine coupée. Euh! il est... il est...

— Il est... oui, tu le sais pas, ce qu'il est. Et toi, tu es quoi? Un con, mon garçon. Mais je vais te le dire, moi, ce qu'il est. D'abord, quand je t'ai annoncé du nouveau, eh bien, c'est lui, le nouveau. Le barriquot m'a été apporté ce matin, je l'ai reçu en même temps qu'une lettre de mon brigadier Grosbois. Tiens, la voici, regarde si c'est bien tracé. Mieux qu'un notaire; c'est plus solide, c'est plus franc. Et il me dit là-dedans ce qu'il est, ce vin qu'il m'envoie. Il m'en avait pas encore expédié de ce cru. C'est du Saint-Emilion, entends-tu? Et pas du faux, du faiblard, du gnan-gnan, pas du Saint-Emilion clerc de notaire, mais du Saint-Emilion gendarme, du vrai, du pur, du corsé, du superlatif, — enfin, pour tout dire, du Saint-Emilion du brigadier Grosbois. Et tu peux le saluer, ce saint-là, car c'est lui le patron de ton gosse.

— Le patron! fit le clerc, tout écarquillé. Le patron duquel gosse?

Dressé sur ses ergots comme le maître-coq du village, l'ancien gendarme prononça :

— Ce Saint-Emilion, c'est lui, mon bonhomme, qui m'a tout à l'heure apporté le petit nom de ton fils aîné. Emilion! Emilion, c'est chic, c'est pas banal, ça sonne, c'est crâne. Emilion! Y a du lion là-dedans. En répétant ce nom-là, pendant que je dégustais le jus de mon brigadier, une idée m'a sauté à la tête, j'ai dit : Mais ça y est, mais c'est trouvé! — Et j'ai fait qu'un saut d'ici jusqu'à la mairie. Et tu n'as pas besoin de te déranger. Tes moutards sont déclarés.

— Déclarés? Mes jumeaux? Sans moi? Sans me prévenir? Et leurs prénoms? Déclarés aussi?

— Parfaitement, mon neveu, s'écria le brave homme avec un rire triomphant. L'aîné s'appelle Emilion, comme le vin de mon brigadier, — l'autre, Emile comme moi.

— L'aîné, c'est-à-dire le bleu?

— Veux-tu bien te taire avec ton bleu! s'écria l'oncle en haussant les épaules. Le bleu, c'est fade, c'est bête, ça te ressemble, sacré François-les-Bas-Bleus! Parle-moi du rouge, qui brille, qui flambe, qui vous réchauffe, qui vous rajeunit, qui vous fait lever la queue comme à un cheval de guerre et vous met des idées jusque dans les bottes!... L'aîné, c'est le rouge, parbleu!

Content d'être tiré d'affaire, mais vexé d'être traité comme un zéro, François ne savait que dire. Dès qu'il put se rendre libre, il courut, tout hors de lui, annoncer la nouvelle à Solange, qui attendait dans son lit et qui fut d'avis que tout allait bien.

— C'est aussi ce qu'il me semble, reprit le clerc, mais jamais à l'étude je n'ai vu d'affaire aussi compliquée. Hier, comme j'osais en dire un mot à maître Brichotard pour lui demander conseil, il s'est contenté de rire et de me répondre qu'avec les militaires il ne faut pas chercher à comprendre. Qu'il a donc raison! J'ai beau faire, je ne comprends pas et je me fatigue inutilement le cerveau. Ainsi, l'oncle ne voulait être parrain que d'un Emile; et à présent voici qu'il passe au bleu, Emile. Hein! c'est, ma foi, le mot, il passe au bleu. Et pourtant, Emile, c'est son nom, à l'oncle, et Emilion... Emilion, ce n'est que le nom d'une barrique. Et cet amour du rouge! Aurait-on pu prévoir ça, d'un homme d'ordre comme lui? Ah! oui, certes, maître Brichotard a raison, — c'est un homme si profond, maître Brichotard! — pour ma santé, je ne dois pas chercher à comprendre. Dans tout cet embrouillement de rouge et de bleu, ce que j'aperçois seulement de clair, c'est que ça n'est pas toujours rose d'avoir un oncle à héritage.



Le double baptême eut lieu un mois après. Les Persaud l'avaient fait hâter, craignant pour le ruban bleu et impatients de faire de l'oncle le parrain des deux rubans. Nous ne disons pas des deux enfants, car, ceux-ci s'obstinant à rester absolument semblables, ce n'était toujours qu'une affaire de rubans. L'oncle s'obstinait, lui, à ne voir que le rouge. Tous les jours, il allait chez les Persaud. Sa bonne trogne, de plus en plus rouge aussi, montrait que le Saint-Emilion continuait d'opérer. On l'entendait qui criait dès le seuil :

— Eh bien, et Emilion? Qu'est-ce qu'il fabrique, ce sacré Emilion?

Arrivé près des petits, il cherchait des yeux le ruban rouge et se mettait à faire à celui qui le portait des mines, des grimaces, des agaceries, de grosses risettes. « Bonjour, Emilion!... Au revoir, Emilion! » Pas même un coup d'œil à Emile.

Un jour qu'il était très éméché, il arriva avec une bouteille de son Saint-Emilion, qu'il voulait absolument faire goûter au jeune héros, fort occupé pour l'heure à baver dans son biberon. « Rien qu'une petite larme sur la lèvre », disait-il. On eut beaucoup de mal à lui faire admettre que c'était encore un peu trop tôt.

Le clerc se réjouissait de voir l'oncle si attentionné. Mais Solange, mieux avertie par son instinct de femme et de mère, était contrariée et un peu inquiète qu'un de ses jumeaux ne fût jamais à l'honneur. Un matin, elle fit la plaisanterie d'interchanger les rubans. L'oncle, naturellement, ne s'aperçut de rien et, durant une demi-heure, il fit le Jacques devant Emile, qu'il appelait sur tous les tons Emilion, et qui reçut ainsi, sans en être plus fier, tous les fins ou gros hommages destinés à l'autre.

C'est au cours de cette séance que Solange dit très haut, en embrassant les jumeaux et en regardant du coin de l'œil le brave gendarme :

— Vous avez de la chance, mes petits gaillards, d'avoir un si bon oncle pour parrain *tous les deux!*

— Tous les deux? fit-il, comme surpris.

— Dame, cher oncle, vous voulez bien être le parrain d'Emilion, n'est-ce pas? Et il faut bien aussi que vous soyez le parrain de son frère, puisqu'il s'appelle Emile comme vous.

— Diable, diable! C'est logique, ça, — comme la décision à la caserne. Mais tant de parrainages à la fois, est-ce que ça n'est pas un peu bête?

— Comment donc? Ne savez-vous pas que ça se fait tous les jours dans le grand monde? Et, du reste, nos jumeaux vont avoir aussi la même marraine.

En effet, pour mieux persuader l'oncle, elle avait cherché une marraine double et l'avait trouvée dans la personne d'une cousine éloignée, une paysanne pleine de santé, grosse rougeaude de vingt-trois ans, qui se maria l'année suivante et alla, avec son mari, chercher fortune à la capitale et y perdre ses couleurs.

Le galant Lechorgnat, qui aimait les couleurs vives, se sentit agréablement chatouillé d'avoir une telle commère près des fonts baptismaux, et, pour la faire s'épanouir, il fit beaucoup d'esprit, même à l'église, — lâchant tout bas de bonnes blagues qui avaient pour sujet un Emilion militaire.

— Attention, Emilion! Au port d'arme, mon bonhomme! Oh! oh! voici le moment! Fixe! Ah! mais non, remuez pas, sacrebleu! — je veux dire *sacrerouge...* Garde à vous, garde à vous! V'là le gradé qui s'avance. Il a mis son uniforme, mais ça n'est pas bien guerrier, ce grand jupon. Aussi, maître Emilion ne veut rien savoir. Oh! oh! Emilion! Comme il se démène! Fixe, mon gars, fixe, je vous dis!... Mais aussi, quelle drôle

d'idée, de baptiser avec de l'eau! Ah! là là! si j'étais curé! On verrait avec quoi je baptise, moi.

A la sortie, au milieu de l'envolée des cloches, le beau gendarme, fier de la grosse rougeaude à son bras, fit sur la troupe des gosses braillards, qui s'étaient rassemblés sur la place, un furieux bombardement de dragées. Puis, on alla banqueter en famille chez les Persaud, où le Saint-Emilion, fourni par le parrain, arrosa si largement rôtis et pâtés qu'à la fin, si les corps tenaient à peu près l'équilibre, toutes les cervelles faisaient plus ou moins du roulis et du tangage.

On en était aux chansons quand maître Brichotard, que son clerc, depuis une semaine, invitait avec de balbutiantes prières, fit son apparition. Toujours imposant avec son sourire de cérémonie qui semblait collé et figé à son visage, il resta seulement quelques minutes, mais il débita avec aisance un petit compliment qui lui avait déjà servi un certain nombre de fois dans des circonstances analogues (baptêmes, mariages, etc.), et qui, venant d'un si grand monsieur, gonfla d'enthousiasme et d'attendrissement tous les convives. Même il daigna goûter le vin du brigadier et le déclarer excellent. Et c'est ce qui, aussitôt après son départ, poussa le brave Lechorgnat, charmé de l'honneur que venait de faire à la gendarmerie ce notariat qu'il n'affectait de mépriser que par une sorte de jalousie secrète, — c'est, disons-nous, ce qui poussa le brave homme, dans sa joie exubérante, à crier qu'il allait rebaptiser le porteur du ruban rouge avec un plein verre de Saint-Emilion.

François, trouvant cela drôle, pouffa d'un rire idiot. Solange essayait de s'opposer, mais l'oncle-parrain s'entêtait, s'exaltait, et, d'une main sûre (ferme comme un roc, affirmait-il), il versa le précieux breuvage, moitié sur la tête de l'enfant et moitié sur la robe de la marraine.

Emilion beugla sous la douche, mais l'oncle jura en-

suite qu'il n'avait pas pleuré, et il en conclut que ce petit gaillard serait un fier luron, lui qui, à l'âge d'un mois et quatre jours, n'avait pas mis d'eau dans son vin.

On pourrait répondre que, s'il ne pleura pas, le filleul n'en manifesta pas moins nettement son émotion, car tout à coup les nez se remplirent d'un tel parfum que l'oncle s'écria :

— Mais, nom d'un pétard, voyons, François, mets donc un bouchon à ton Emile! Il pue, le chiard!

Or, c'était Emilion qui embaumait ses langes, mais il est vrai qu'Emile presque aussitôt l'imita, sans doute pour ne pas manquer à cette ressemblance parfaite qui, devant les deux jumeaux, émerveillait tout le monde.

Car les mois avaient beau passer, cette ressemblance quasi surnaturelle ne passait point. Et ce n'étaient pas seulement ces visages, ces corps, qui étaient l'identité même. C'étaient les nuances des cheveux, l'expression des yeux, le sourire ou la grimace des bouches, les moindres gestes. Et la double palpitation de ces petites vies était un étonnant synchronisme. Les jumeaux riaient ensemble, pleuraient ensemble, gazouillaient ensemble, tétaient ensemble et faisaient ensemble ce que nous venons de constater. Evidemment, ils se suggestionnaient, comme disait le maître d'école, qui se plaisait à rechercher les mots savants.

Même, un petit bouton étant apparu sur la fesse gauche d'Emilion, un bouton pareil s'empressa de se montrer sur la fesse d'Emile, mais il est vrai que c'était la droite, ce qui fit dire à la famille que le petit bonhomme ne savait pas encore distinguer sa droite de sa gauche. Bientôt, les boutons s'effacèrent, et l'uniformité absolue reprit son empire.

A deux mois, c'était comme au premier jour. François s'y perdait, l'oncle ne s'y retrouvait que grâce aux

rubans. On devine la personne qui, la première, par une sorte d'instinct, s'y reconnut un peu : ce fut la mère.

A trois mois, elle enleva les rubans. Mais l'oncle jeta les hauts cris. Sans le ruban rouge, il n'avait plus de filleul. C'est justement à cause de cette tyrannie du fatidique ruban que Solange avait fait son geste. Mais l'oncle était plus fort que la mère, car tout le poids de l'héritage faisait descendre la balance de son côté. Solange remit donc le ruban rouge au bras d'Emilion. Le bleu lui faisait honte, c'était la marque de l'infériorité, du délaissement. Elle le jeta dans un coin, et Emile ne fut plus désigné que par l'absence d'insigne, comme les parias sans décoration.

— Dis donc, Emilion, vas-tu pas bientôt marcher? Je n'aime pas les feignants, moi.

Emilion ne savait encore que se traîner sur son derrière, quand déjà l'oncle parlait de lui apprendre à faire l'exercice. Pour l'exciter à se lancer, il apportait de jolies merveilles, une grosse bille d'agate qui ressemblait à un arc-en-ciel, une boule qui miroitait au soleil, un petit mouton qui bêlait dans la main, et qu'il approchait et retirait, tantalisant son filleul et criant :

— Viens chercher! Allons, debout! En avant,... arche!

François était toute la journée à l'étude. Sa femme s'occupait bien des jumeaux autant qu'elle le pouvait, mais, outre les soins du ménage, elle était souvent retenue à sa boutique où, pour vendre deux mouchoirs à une bonne femme, il fallait trois quarts d'heure de marchandage, en français, en patois, et toutes les finesses de la diplomatie villageoise. Aussi, Solange avait été obligée de se payer une bonne. Pour qu'elle coûtât moins cher de gages et mangeât un peu moins, la mère des jumeaux s'était contentée d'une gamine, une petite paysanne qui n'avait pas tout à fait quatorze ans et qui avait plus envie de rire que de travailler. Et, dame, elle ne s'amusait pas toujours quand la patronne était sur

son dos, mais elle s'amusait fort quand le brave gendarme était là, qui s'escrimait à apprendre l'exercice à Emilion, et multipliait les gestes énergiques, les commandements ronflants, les mots drôles. Il était tout réjoui, le vieux galant, tout ragaillardi, tout allumé de plaire à cette jeunesse dont la robuste santé campagnarde, réveillant en lui de bien agréables et bien frétillantes sensations, lui rappelait ses exploits de tourlourou auprès des bonnes d'enfant, dans les jardins publics de la capitale. On peut même supposer que c'est la petite bonne, plus encore que le ruban rouge, qui attirait l'oncle chez les Persaud.

Toujours est-il que c'est l'oncle-parrain qui fit faire ses premiers pas à Emilion. C'est par lui (le fait n'est pas discutable) que naquit la première dissemblance entre les jumeaux. C'est grâce à lui qu'Emile resta à se traîner par terre, tandis qu'Emilion, pour atteindre la jolie boule resplendissante, aventurait un pied, puis l'autre, s'en allait tomber, moitié effrayé, moitié ravi, dans les bras du parrain, — et ensuite recommençait la tentative pour avoir le mouton bêlant, vibrait avec des rires et des cris, luttait, palpitait, chancelait, s'affermissait, enfin devenait un homme. Et l'autre ne devenait pas un homme, parce qu'on ne lui offrait rien pour l'encourager. Lui aussi, il admirait l'agate, s'éblouissait de la boule, convoitait le mouton bêlant, s'enthousiasmait de l'éléphant et de sa trompe, et il poussait des : *Euh! euh!* extasiés, en contemplant ces joujoux féeriques. Il agitait ses menottes, même une fois il se mit à pleurer, tellement il avait envie de l'éléphant, mais il pleurait tout doucement, pour lui, non pour les autres, parce qu'il sentait bien qu'on n'y faisait pas attention. Or, les petits bonshommes sont déjà comme les grands : ils ne crient fort que lorsqu'ils savent qu'il y a des oreilles pour entendre.

C'est ainsi qu'au sortir des langes, Emile commença

l'apprentissage de la résignation qui paralyse, de la passivité qui émascule.

Pourtant, il apprit aussi à marcher, aidé par sa mère. « Ah! tu es après ton paresseux d'Emile! » disait l'oncle en arrivant. Il n'y mettait, le brave homme, aucune malice. Nous ne croyons pas qu'Emile lui déplaisait; il le laissait indifférent, un peu dédaigneux, voilà tout. De temps à autre, quand il y pensait, il disait au paresseux un mot gentil, — comme à une fille. L'autre, il le traitait en mâle et déjà en soldat. En voyant Emilion courir comme un lapin, pendant qu'Emile en était encore à vaciller sans oser lâcher le doigt maternel, l'oncle était le dernier à se douter que l'auteur de cette différence n'était que lui-même. Non, c'est avec une entière bonne foi qu'il sentait alors son admiration pour l'un augmenter son dédain pour l'autre.

François, qui était absent les trois quarts du temps et nigaud les quatre quarts, n'en voyait pas plus long et constatait :

— Notre Emilion est plus dégourdi qu'Emile.

La mère comprenait mieux. Mais on s'accoutume à tout, et l'habitude finissait par lui faire trouver naturelle cette inégalité qui d'abord l'avait fâchée, peinée. Emilion attachait plus solidement à la famille l'oncle à héritage : c'était un mérite, cela, un mérite par le fait seul. Hasard? Chance du ruban rouge? On ne discute pas la chance. Même quand on la déteste, on l'admire et on en subit l'attrait.

Une après-midi, Solange était dans sa boutique, patoisant depuis déjà une heure avec deux paysannes qui lui marchandaient une aune de drap. De la pièce voisine, où étaient les jumeaux avec l'oncle et la petite bonne, partaient de puissants : « Une, deux! une, deux! » que l'ancien militaire scandait d'une voix extrêmement animée, à laquelle se mêlaient parfois les cris joyeux d'Emilion et les gloussements charmés de la gamine. Evidem-

ment, c'était le grand exercice, la parade. Ayant oublié ses ciseaux dans cette chambre (prétexte pour voir ce qui s'y passait), Solange y revint brusquement, juste à la seconde où la main du vétéran, en battant la mesure pour mieux marquer le pas, s'élançait à l'assaut tout à coup sous les jupes de la petite ingénue aux joues roses, — cependant qu'Emilion faisait le tour d'une chaise en répétant avec une charmante furie : « Une, deux!, une, deux! » et qu'Emile, accroupi et silencieux dans un coin, regardait d'un œil atone.

Solange n'eut pas l'air de voir. Mais elle n'aimait pas que son cher oncle s'intéressât de cette façon à des personnes étrangères. Aussi, peu après, elle congédia sa bonne et la remplaça par une fille qui avait l'avantage d'être boiteuse et camuse, avec un teint de chaudron.

L'oncle bouda pendant près d'une semaine. Mais à présent, les jumeaux n'avaient pas besoin d'aide pour se servir de leurs jambes. Seulement, on remarquait qu'Emilion avait une allure ferme, vive, décidée, et qu'Emile avait quelque chose de timide, d'indécis, d'hésitant, qui du reste ne manquait pas (pour qui aurait su voir) d'une certaine grâce touchante.

Emilion allait, Emile suivait.

Et l'on ne savait pas que dans ces deux allures s'ébauchait, se formait, prenait vie un futur mystère, le jeu, à la fois tragique et bouffon, du double destin qui, dans ces pas d'enfants, se mettait en marche.



Un coup d'œil sur Chambonnet!

Ce chef-lieu de commune, ce bourg, comme on l'appelait, n'était en réalité qu'un assez grand village. Il comptait un peu plus de 300 habitants, répartis dans une centaine de maisons qui, pour la plupart, n'avaient sur le rez-de-chaussée qu'un premier étage et un grenier. Les

4

honnêtes âmes qui logeaient là-dedans étaient, comme les toits, très près de terre.

Une seule chose montait haut, mais d'une façon bien connue, rassurante comme la coutume, si familière qu'on n'y fait plus attention : c'était le clocher dont on apercevait de loin la pointe, avec son coq dans le ciel. Cette pauvre vieille église, sentinelle des siècles, dressée toute seule dans un coin de la place publique, ressemblait à des milliers d'autres, et elle pouvait monter la garde en dormant debout dans son ombre grise et tranquille, sans risquer d'être troublée par l'indiscrète visite des amateurs d'art.

Devant elle, un vieux marronnier vénérable s'élevait sur la place, et celle-ci était une sorte de rectangle dont les côtés alignaient des maisons et dont les angles s'ouvraient sur des routes vicinales, qui, déroulées en longs rubans, s'en allaient vers les communes voisines. Sur les bords de trois de ces routes, des maisons encore, pendant quelques dizaines ou quelques centaines de mètres... Et puis, adieu, Chambonnet!

La boutique de Solange était presque en face de l'église, sur un grand côté du rectangle. De la porte, on voyait, sur le petit côté à droite, la belle maison de l'oncle, à soixante ou quatre-vingts pas.

Tableau sans grande variété. Çà et là, une tête à une fenêtre, à une porte. Un ou deux passants sur la place. Une charrette cahin caha. Quelques vaches au pas assoupissant. Et le calme clair, le silence rafraîchissant de la campagne.

Le silence, oui, mais traversé toutefois par les cris de la bonne vie animale : le chant des coqs qui se répondent, le caquetage triomphalement criard des poules pondeuses, le fausset suraigu des oies qui se carrent dans les cours, s'ébattent dans les ruisseaux et poursuivent les petits enfants de leur bec grand ouvert, sifflant au bout de leur long cou tendu... Et les jours de foire, le 15 de

chaque mois! Grouillements de bêtes et de gens, de paysans et de maquignons, de voix qui se font gueulardes pour discuter les marchés; et, noyant tout cela, les longues, stridentes, épouvantables clameurs des gorets, qui veulent aller où l'on ne veut pas, et qu'on tape sur le nez et qu'on tire par la queue, sans pouvoir les empêcher de courir aux ruisseaux fangeux et aux tas d'ordure.

Que dirons-nous des habitants de Chambonnet? Qu'ils étaient pareils à ceux de tous les petits coins de province, travaillant à leurs affaires, s'intéressant plus ou moins aux potins de leur clocher et aux débats de la politique locale. La politique! Quelques malins avaient la spécialité d'en faire au cabaret, où ils se réunissaient et commentaient les journaux. Il fallait voir ces airs entendus, ce contentement qu'ils avaient d'eux-mêmes. C'était délicieux.

Toutefois, les politiciens et grands hommes de cabaret n'étaient pas très nombreux. Les autres citoyens les jalousaient pour leur science et leur esprit, mais se vengeaient en les traitant de « feignants », car, dans ces honnêtes campagnes, on estimait surtout les gens « intéressés », qui luttent, qui piochent, gagnent de l'argent et achètent du *bien*.

Le bourg ne manquait ni de commerçants ni d'artisans. On y comptait deux magasins de nouveautés (les Persaud et leur concurrent Vessendoux), un quincaillier, deux charrons, quatre forgerons, deux tailleurs, deux perruquiers, trois sabotiers, un pharmacien, deux bouchers, deux boulangers, une dizaine d'épiciers, quatre ou cinq cafés-restaurants, parmi lesquels le plus distingué était l'hôtel des Commis-Voyageurs et le plus populaire auprès de la démocratie était le Bon Coin... Quant aux petits bistros, ils pullulaient, plus d'une vingtaine, et chaque saison voyait s'ouvrir un débit nouveau.

N'oublions pas les cultivateurs. Nombreux au bourg

même, ils étaient la presque unanimité dans les quarante-huit hameaux (appelés hyperboliquement villages) qui, éparpillés à travers la campagne jusqu'à six kilomètres à la ronde, contenaient les huit neuvièmes des habitants de cette vaste commune.

Mais le bourg (et c'était une de ses gloires) possédait le « grand monsieur » Brichotard, fils d'une vieille famille bourgeoise qui, depuis trois générations, transmettait du père au fils l'étude du Grand-Logis. Cependant, le Brichotard actuel semblait devoir être le dernier de cette lignée notariale, car il n'avait pas d'enfants de sa femme, une grande perche orgueilleuse et froide, née là-bas au loin, à la ville, et qui ne parlait qu'à ses familiers, mais ne daignait pas en avoir à Chambonnet. De temps en temps, des parents à elle venaient passer quelques jours au Grand-Logis, ou bien c'était elle qui allait faire un séjour dans sa famille. Pas d'autres relations. Quand François, le clerc, la rencontrait dans les escaliers, il saluait jusqu'à terre, mais elle passait sans le regarder, et il s'écartait avec un frisson de respect et de crainte.

Le Grand-Logis n'était pas si grand que cela, mais l'était plus que les autres maisons de Chambonnet. Il était séparé d'elles, détaché dans un coin vers les champs. La façade était intérieure et donnait sur un beau jardin. L'étude, vaste pièce au premier, où l'on montait par un antique escalier de pierre, avait sa fenêtre sur ce jardin et sur les champs au delà, les prés, les cultures, les vallons, les collines, les hameaux que le lointain faisait tout petits, petits comme des jouets de fée, avec leurs vitres où le soleil couchant allumait des aurores flamboyantes, fascinantes, — enfin, un paysage fait pour un poète. Mais notre maître Brichotard était un homme trop sérieux pour perdre son temps à des rêveries sans intérêt. Et quant à François... nous savons que François avait pour idéal de ressembler de

son mieux au patron, et nous savons encore que son unique lecture était le code civil, dont la prose mal digérée, mal assimilée, maintenait son cerveau dans une torpeur lourde et le protégeait contre toute poésie.

Une seule chose, à l'étude, éveillait parfois chez le clerc un soupçon de rêve, oh! bien vague : c'est le sifflet des locomotives; car Chambonnet avait son chemin de fer et même à quatre cents mètres de la place du bourg, une petite station dénommée « gare ». La ligne en question avait été inaugurée deux ans avant la naissance des jumeaux. De la fenêtre de l'étude, on entrevoyait la « gare » à travers les arbres, on voyait la fumée, on entendait arriver les trains; et quand ils repartaient en crachant du feu et soufflant des nuages, François sentait d'aventure le désir de s'en aller un peu, lui aussi, voir des pays nouveaux, surtout cette capitale où l'oncle avait caserné, dont il avait gardé un si joyeux souvenir de plaisirs défendus. Mais le bon clerc demeurait sagement cloué à son rond de cuir et se contentait d'envoyer promener bien vite loin de lui ce désir mal placé.



— Emilion! Eh! Emilion!

C'est l'oncle qui se lève, qui met le nez dehors et donne de la voix. Il est cinq heures du matin. Le soleil levant fait joujou avec le coq du clocher.

— Emilion! Eh! paresseux!

Emilion, il roupille comme un ange, après avoir fait le lutin, le loup-garou, toute la journée d'hier. L'oncle rentre, content. Il vient de sonner le réveil en fanfare et, s'il est encore des fainéants au pieu, dans les maisons de la place, ils n'ont pu manquer d'entendre sa bonne grosse voix claironnante... Deux heures, trois heures se passent.

— Tiens, voilà Emilion! exclame l'oncle-parrain, dont

le nez reparaît à sa porte, juste au moment où une petite frimousse éveillée se montre à celle des Persaud. Et, derrière la petite frimousse éveillée, une autre petite frimousse, un peu moins éveillée.

— Tiens, voilà Emilion et son Emile!

La première des petites frimousses se met à courir vers le brave homme. L'autre la suit, — comme son ombre.

— Bonjours, parrain! crie Emilion.

Et l'autre, l'ombre, n'a-t-elle pas dit quelque chose? Oui, d'une petite voix qu'on n'a pas entendue, je crois qu'elle a murmuré :

— Bonjour, tonton!

Vous saisissez la nuance. Le bon gendarme est le parrain d'Emilion, c'est sûr et certain. Mais l'est-il d'Emile? Il ne le sait plus lui-même. Il est l'oncle, voilà ce qu'on sait. Maman Solange l'appelle *mon oncle*. Papa François l'appelle *mon oncle*. Et, puisqu'il est l'oncle de tout le monde, Emile aussi l'appelle mon oncle, — c'est-à-dire tonton, parce que c'est plus naturel, plus joli.

— Arrive, Emilion! Sacré Emilion! Arrive, arrive!

Il arrive, et le parrain secoue la menotte d'Emilion, embrasse Emilion, enlève en l'air Emilion, fait des pantomimes avec Emilion, — et, à la fin (tiens, il est là, l'autre!), il glisse une petite tape amicale sur la joue d'Emile.

Et tous les matins, c'est la même chose. Et tous les matins, et aussi parfois dans la journée et le soir, on entend l'exclamation devenue rituelle :

— Tiens!... Emilion et son Emile.

Si bien que les autres gosses du bourg, et puis les grands, la bouchère du coin et le boulanger d'à côté, tous ont pris l'habitude, comme des perroquets, de s'écrier en voyant les jumeaux :

— Emilion et son Emile!

Quelquefois (oh! pas souvent), c'est Emile qui, par

hasard, est le premier, et Emilion derrière. Mais ça ne fait rien. Emilion doit être le guide, on ne sait pas pourquoi, mais c'est réglé, acquis, définitif. Et ces mots : *Emilion et son Emile,* sont maintenant une formule consacrée, une sorte de raison sociale comme « Dupont et compagnie ».

Et même si, par extraordinaire, on ne voit qu'un seul des jumeaux, il n'importe que ce soit celui-là ou celui-ci; on l'appelle encore, par routine autant que par blague, Emilion-et-son-Emile.

Quand la maman veut les faire rentrer, elle crie, comme le parrain : Emilion! Eh! Emilion!

C'est Emile qui ,plus obéissant, fait le premier le geste d'accourir. Mais Solange s'est mise à l'unisson, — elle a pris la consigne, dirait le vétéran. Et si, la langue lui fourchant, elle criait une fois : *Emile,* elle en serait toute surprise elle-même.

Un soir que François, en revenant de l'étude, s'était arrêté pour faire la cour à l'oncle, qui prenait le frais devant sa porte, le clerc dit en montrant les jumeaux qui jouaient à quelques pas d'eux :

— C'est curieux. Quand ils sont nés, ils étaient presque blonds... châtain blond, quoi! Et maintenant, Emilion brunit, tandis qu'Emile...

— Emile reste blondasse, acheva l'oncle. Ça veut dire que *mon* Emilion se fait mâle et que *ton* Emile se fait *fumelle.*

— Mais, dit François pour l'amadouer, il paraît, mon oncle, que vous les aimez bien, les... les filles.

— Tiens! Qui t'a dit ça?

Le neveu aurait pu répondre : « Vous-même. Et vos exploits auprès des petites bonnes! » Mais devant l'air sarcastique et sous le regard aigu du vieux galant, il eut l'impression d'avoir dit quelque sottise et, tout décontenancé :

— Mais... mais... balbutia-t-il, c'est mon Ange qui...

A ces mots, le rictus devint si diaboliquement moqueur que le pauvre clerc en fut définitivement démonté.

— C'est, reprit-il précipitamment, c'est Solange qui le disait l'autre jour.

D'instinct, il cherchait un refuge derrière sa femme, comptant sur l'affection de l'oncle pour elle.

— Ah! c'est ton Ange! pouffa le vieux Méphisto. Ah! c'est ton Ange qui te raconte que j'aime les *fumelles!* Voyez-vous la bonne farce? Mais, parbleu! bien sûr que je les aime, les vraies, pas les garçons manqués... J'aime la fille comme la bouteille, pour ce que je tire de l'une et mets dans l'autre.

Il répétait en s'esclaffant : *Ah! c'est ton Ange!* Et il paraissait trouver cela si drôle, si cocasse, que le neveu en demeurait tout pantois, comme devant un mystère vaguement pressenti. Heureusement que ce bon clerc était sans malice et n'avait aucune imagination.

Emilion, s'étant approché, avait tout à coup saisi le gendarme par une jambe et tentait d'y grimper comme à un mât de cocagne. Le parrain l'enleva et le tenant à bout de bras au-dessus de sa tête :

— Ça, cria-t-il, c'est un gaillard, un lascar, un débrouillard, un futur brigadier, un décoré du ruban rouge. C'est le mien, ça, le mien, mon *fieu* à moi. Et l'autre, celui qui est *fumelle,* c'est le tien, sacré cocu de notaire, cria-t-il au nez de François qui, penaud, mal à l'aise, se forçait à rire, comme toutes les fois où, raillé, secoué par l' « oncle à héritage », il essayait de cacher sa confusion sous le semblant d'admirer tant d'esprit.

LOUIS MANDIN.

(A suivre.)

AUX MANES D'ANDRÉ CHÉNIER

Salut! Déesse France!...
A. C.

Nous qui, comme Chénier, ne daignons rien connaître,
Ni des Dieux qui sont morts, ni des Dieux qui mourront,
Dont la parole n'est qu'une chanson d'Ancêtre,
Dont chaque an vers la terre incline encor le front,

Nous dont l'espoir stérile aura fui comme une onde,
Et qui ne revivons, trop proches du linceul,
Que dans la jeune fleur de notre race blonde,
Par la noblesse grave et sombre de l'aïeul,

Nous te voyons, André! dans les champs d'asphodèles,
Où, parmi les héros des antiques cités,
Accompagnés du chœur de nos Neuf Sœurs fidèles,
S'apaisent lentement les Mânes irrités.

Grande Ombre, dont l'exemple, autant que l'œuvre enseigne,
Au stoïque la force, au mâle la vertu,
Dans le pâle royaume où Perséphone règne,
O Poète inspiré! peut-être ignores-tu

Que, de ton testament de gloire et de colère,
Sous l'échafaud hideux, ont été retrouvés,
Teints du sang égoutté du glaive populaire,
Cinq vers que ton trépas nous lègue inachevés :

« Salut! Déesse France! » écrivais-tu, Poète!
A l'heure où, vagissant, l'Hercule Liberté
Etranglait, de sa main aux travaux déjà prête,
Les reptiles vomis par leur antre empesté.

« Salut! Mère Patrie! Idole de nos âmes! »
Telle du Peuple-Roi l'auguste majesté,
Parmi les cultes vains et les rites infâmes,
Rayonnait sur l'autel de sa divinité.

Et, telle, quand Pallas abandonna son socle,
Devant sa ville en cendre et ses temples déserts,
Au soir de Salamine, où combattit Sophocle,
Athènes renaissait dans sa Vierge aux yeux pers,

Telle t'apparaissait, belle comme l'antique,
Ivoire drapé d'or ou marbre palatin,
Déité sœur de Rome et fille de l'Attique,
La Grande Nation, maîtresse du Destin,

Et, chryséléphantine ou bien marmoréenne,
Vivante harmonieuse au port impérial,
Le front ceint de laurier ou couronné de chêne,
Celle vers qui montait ton hymne filial.

Le triangle d'acier a fait tomber ta tête,
En t'épargnant de voir, de tes yeux outragés,
Par les mêmes bourreaux, serviteurs de la Bête.
Et tes vœux accomplis, et les justes vengés.

Ombre errante dans la prairie élyséenne,
Dont tes pas frôlent l'herbe et ne la courbent pas,
Es-tu de celles que l'amour comme la haine
Délaissent sur le seuil des portes du trépas?

Ou, toi qui célébras la vierge cornélienne,
Et comparas, devant le cadavre encor chaud
Du monstrueux Marat, charogne à face d'hyène,
Le fer d'Harmodius à son humble couteau,

Les lyriques fureurs encor t'animent-elles
Assez, pour que ton verbe, en appels enivrants,
Liant le myrte vert aux palmes immortelles,
Exalte le poignard, justicier des tyrans!

Non! jeune olympien au visage sans rides!
Là-bas, dans la clarté d'un crépuscule d'or,
L'Aveugle de Cymé, suivi des Homérides,
Te parle de Patrocle, et d'Achille, et d'Hector.

Il marche, en appuyant son épaule à la tienne,
Et, dans le jour sans fin qui n'a point de soleil,
Dit des princes tombés sur la rive troyenne
Le sort aimé des Dieux, à ton destin pareil.

Les chastes déités, filles de Mnémosyne,
Chantent, sous le rayon de ton front lumineux :
Les Sages, t'accueillant dans leur langue divine,
La retrouvent en toi, qui la trouvas en eux;

Les Muses de Sicile et les nymphes camènes,
Fleurs dansantes des eaux, t'avertissent tout bas
Du bruit que fait ton nom sur les lèvres humaines...
Mais tous charment ton songe, et ne le troublent pas.

Nous, devant les fragments d'une œuvre, où ton génie,
Sublime mutilé, chante encore, accordant
L'austérité dorique aux grâces d'Ionie,
Et révèle la Grèce au barbare Occident,

Nous, pour qui ces débris, beaux comme des ruines,
Demeurent les témoins sacrés de tes travaux,
Dont le prix fut l'essor, sur les doctes collines,
D'un vers renouvelé par des pensers nouveaux,

Nous, derniers sectateurs de ta règle héroïque,
Ou disciples obscurs ou successeurs altiers,
De ton art souverain et de ta foi civique,
Nous garderons les lois et l'héritage entiers.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

ITALIE-FRANCE

—

A Monsieur Arrigo Solmi.

L'article touchant *quelques aspects de la politique extérieure du Fascisme* » qui parut, le 1er janvier 1931, dans cette revue, semble avoir causé de l'émotion dans les milieux politiques et la presse d'outre-monts.

La *Critica Fascista* y a répondu longuement, le 16 janvier, par la plume de M. Arrigo Solmi. Plusieurs feuilles de la Péninsule se sont empressées de reproduire cette réponse.

La *Critica Fascista*, de Rome, revue que dirige M. Giuseppe Bottai, ministre des Corporations, passe pour un organe officiel du régime fasciste. M. Arrigo Solmi, membre du Parlement italien, fut en 1929 rapporteur de la loi sur les Accords de Latran; c'est donc un homme politique considérable. Il a publié l'an dernier un livre fort remarqué sur les rapports de l'Italie et la France (1).

Quant à moi qui écris ces lignes, je ne suis rien. Je ne suis rien, dans la vie politique, qu'un passant solitaire et curieux, qui regarde. Mais j'ai la pensée, la parole et la plume libres, comme tout citoyen français, et c'est à ce seul titre qu'après m'être incliné devant mon illustre et courtois contradicteur, je lui demande la permission de donner une courte réplique à son article de la *Critica fascista*.

§

Afin que les lecteurs du *Mercure de France* voient clair dans ce débat, il est nécessaire que je leur fasse

(1) Arrigo Solmi : *Italia e Francia nei problemi attuali della politica europea*, Milano, Fratelli Treves, 1931.

connaître en bref les critiques de M. Solmi; c'est chose facile, car ce dernier a suivi de point en point le plan de mon propre article. Je dirai ensuite, à la fin de chaque partie, mes raisons.

M. Solmi débute par me reprocher la faiblesse de ma documentation : quelques morceaux détachés des discours de Mussolini et de Grandi, dit-il, avec d'autres déclarations fascistes, c'est là une documentation qui conduit à une méconnaissance complète et à une déformation évidente des vraies directives de la politique extérieure fasciste; elle tend à rapetisser cette politique et à en dénaturer les conséquences.

A quoi je réponds qu'en citant non pas seulement M. Mussolini et M. Grandi, mais aussi M. Giuriati, par exemple, et M. Solmi lui-même — et non point avec parcimonie, mais fort abondamment — je pense avoir assez bien choisi mes garants. Je me vante d'avoir fouillé aussi bon nombre de revues et de journaux fascistes. Le visage de l'Italie nouvelle que j'ai présenté à mes lecteurs, c'est celui que toute la presse fasciste compose depuis des années sous nos yeux. Est-il déformé? Comme nous serions heureux de le croire!

La pensée et la politique de Mussolini à l'égard des traités de paix, assure M. Solmi, n'ont jamais varié depuis 1922. Le « Duce » n'a jamais envisagé une revision restreinte, pratiquée à l'intérieur de l'Entente; en proposant aux nations de redresser, dans un congrès général, les injustices les plus criantes et les erreurs les plus graves des traités, il entend prévenir les dangers d'une guerre. Cette guerre — qu'il ne craint point, — il souhaite que les peuples en fassent l'économie. Mais l'Italie « mal servie par les traités de paix », ne désarmera certainement pas la première.

Quelle interprétation, demanderai-je alors, devons-nous donc donner aux paroles de M. Mussolini (discours du 16 novembre 1922) que j'ai reproduites intégrale-

ment dans mon article du *Mercure* (p. 7) et qu'il me plaît de répéter ici :

De même que l'Italie fasciste n'a pas l'intention de déchirer les traités, de même, pour maintes raisons d'ordre politique, économique et moral, elle n'entend point abandonner ses alliés de guerre. Rome est sur la même ligne que Paris et Londres. Mais l'Italie doit s'imposer et imposer à ses alliés le courageux et sévère examen de conscience qu'ils n'ont pas encore affronté depuis l'armistice jusqu'à ce jour... *De cet examen sortiront deux hypothèses : ou bien l'Entente, assainissant ses plaies internes, guérissant de ses contradictions, deviendra vraiment un bloc homogène, équilibré, égalitaire dans ses forces — à devoirs égaux, droits égaux, — ou bien son heure aura sonné, et l'Italie, reprenant sa liberté d'action, pourvoira par une autre politique à la défense de ses intérêts.*

Ou bien, en somme, l'Angleterre et la France, après un sévère examen de conscience, répareraient leurs torts envers l'Italie — *et cela ne pourrait avoir lieu que par une revision des traités en faveur de la troisième alliée,* — ou bien l'Italie changerait de route politique afin de mieux défendre ses intérêts. Tel était le dilemme posé à l'Entente. M. Mussolini, par delà l'enceinte de Montecitorio, avertissait l'Angleterre et la France, solennellement, qu'il pourrait être conduit un jour — par leur faute — à un renversement de la politique extérieure italienne.

Je le dis sans ambages, comme je le pense, et comme je l'ai toujours pensé : l'Angleterre et la France eurent tort, en ce temps-là, de ne point tenir compte de l'avertissement de M. Mussolini. Sans doute l'Italie elle-même, par l'esprit de fronde qu'elle avait adopté depuis trois ans à l'intérieur de l'Entente, ne leur facilitait pas cette démarche; il eût fallu cependant voir plus loin, plus large, plus *profondément.* Je prie mon honorable contradicteur de croire que ce ne sont pas les fantômes de

mon imagination « *spaurita* » qui me suggèrent ces paroles. Elles ne partent pas davantage de la sympathie — très réelle et très ancienne — que j'ai pour l'Italie. Elles sont entièrement étrangères à l'intérêt et au sentiment...

Donc M. Mussolini parut plus tard — environ 1927-1928 — incliner sa pensée vers un autre plan. J'ai lu tous ses discours (la bagatelle de 3.200 pages, en 12 volumes); je les ai lus, la plume à la main, et j'aurai l'audace de dire — parce que j'en ai noté les variations sur mon papier — que la politique du « Duce », comme son éloquence, est un instrument à plusieurs registres. Et l'on ne saurait, finalement, blâmer M. Mussolini de cela. M. Mussolini est un homme d'Etat *réaliste*. Un homme d'Etat réaliste ne peut pas toujours rester ce qu'il était au début, puisqu'il s'inspire, précisément, de la perpétuelle mobilité des hommes et des événements. M. Mussolini est et restera un Italien, un grand patriote italien.

Mais retournons à notre polémique.

— L'Italie, continue M. Arrigo Solmi, a un besoin irrésistible d'expansion. Quels sont les remèdes à son malaise et à ses difficultés? — Massoul, qui passe sous silence la déclaration mussolinienne *qu'on ne peut ni ne doit penser à des guerres pour la conquête de territoires de colonisation*, rappelle le double remède qu'a adopté le Fascisme (et qu'il applique encore aujourd'hui): bonification du territoire national, émigration. Mais il insinue que la politique exposée de la sorte par le « Duce » à l'époque de l'opposition aventinienne a fait son temps et qu'elle ne répond plus à la pensée intime de Mussolini. Or il n'est pas vrai que ce programme — bonification, émigration — ait jamais été réformé. Massoul, d'autre part, n'aperçoit que deux routes par où puisse s'engager l'expansion italienne : celle de la Méditerranée et de l'Afrique et celle du Danube et des

Balkans. Mais comme ces deux routes traversent — toujours au dire de Massoul — les intérêts directs de la France et ceux des amis de la France, il ne reste plus à l'Italie — conclut M. Solmi — qu'à éclater (*schiattare*).

La vérité, ajoute mon honorable contradicteur, est qu'il y a, en Afrique et dans la péninsule balkanique, une place suffisamment large pour le développement de tous les intérêts.

La France n'a rien à craindre de l'expansion italienne, et, pareillement, les amis de la France, s'ils ne sont pas aveuglés par des haines injustifiées, n'ont à redouter aucune menace pour leurs intérêts vitaux.

Je réponds.

M. Solmi me permettra-t-il de lui dire qu'il a commis d'abord, à cet endroit, une petite erreur d'interprétation ou, plus simplement, qu'il marque, à ce propos, une légère absence de mémoire? Je n'ai point passé sous silence (« *taciuto* ») l'affirmation mussolinienne qu' « on ne peut ni ne doit penser à des guerres pour la conquête de territoires de colonisation ». Cette déclaration, je l'ai citée textuellement (page 12 du *Mercure*).

D'autre part, j'ai dit que le problème de l'expansion italienne présente deux aspects « *principaux* », et je suis bien forcé de le croire, puisque la presse de la Péninsule y revient sans trêve. Mais je n'ai pas dit ni n'ai jamais pensé que ce problème ne comportait point d'autres solutions.

Pour le reste, j'applaudis aux déclarations, évidemment autorisées, de l'honorable député italien, et je ne tiendrai plus désormais les convoitises exprimées par les journaux fascistes — à l'endroit du département français de la Corse par exemple — que pour de déplaisantes facéties.

— L'Italie, reprend M. Arrigo Solmi, attend que la France remplisse les obligations, touchant les frontières

méridionales de la Libye, auxquelles elle a souscrit dans le pacte de Londres (article XIII). Elle attend depuis douze ans.

Or Massoul, dans une précieuse confession, éclaircit les raisons de la résistance française, et il avertit que, l'Italie fondant ses prétentions non seulement sur l'article XIII du pacte de Londres, mais sur l'ancienne souveraineté de la Turquie sur ces territoires, il convient à la France de ne point céder. Il est difficile d'imaginer un raisonnement plus captieux et plus injuste. L'interprétation de Massoul n'est qu'un prétexte pour exonérer la France de l'exécution de ses engagements, volontairement et librement contractés.

Avouerai-je qu'en lisant ces lignes de M. Arrigo Solmi, dans la *Critica Fascista*, j'ai fait un soubresaut? Je crus, ma parole, avoir la berlue. Faut-il que je m'exprime maladroitement et obscurément pour que l'honorable M. Solmi ait pu croire pareille chose!

Mais je me suis reporté à mon texte (p. 20 du *Mercure*), et j'ai trouvé :

...*A la lumière de la thèse italienne* (2), les expéditions d'un Fiegenschuh, d'un Moll, d'un Chauvelot et de tant d'autres, ne semblent plus que des exploits d'aventuriers à la solde d'un Etat usurpateur; livrer à l'Italie les territoires africains qu'elle réclame ici, ce ne serait point encore, de notre part, satisfaire aux obligations que nous avons souscrites dans le pacte de Londres : ce serait simplement réintégrer l'Italie dans ses droits et réparer un tort ancien; « juridiquement », notre dette demeurerait la même, notre billet serait toujours impayé.

Toute cette tirade, comme on voit, dépend des mots placés en tête : *A la lumière de la thèse italienne;* elle n'est qu'un exposé succinct des conséquences logiques et juridiques de la thèse italienne. Je ne dis nulle part que celle-ci nous permette d'esquiver nos engagements.

(2) Exposée par M. Solmi lui-même dans *Italia e Francia.*

Je n'ai pas dit cela. Je ne le pense pas. Mais pourquoi des Italiens — M. Solmi lui-même — ont-ils jeté cette thèse dans le débat? Ils nous réclament les territoires du Tibesti, du Borkou, de l'Ennedi, en faisant cette réserve : « Sachez-le, en nous cédant cela, vous ne nous accorderez rien, puisque ces régions nous revenaient de droit depuis 1912, donc bien avant le traité de Londres. » S'il est un raisonnement « captieux », c'est bien, n'est-il pas vrai? celui-là. Si nous l'admettions, il demeurerait toujours loisible à un gouvernement italien quelconque de soutenir « juridiquement » que nous n'aurions point accordé à l'Italie les « compensations équitables » prévues par le pacte de Londres, par la simple raison qu'on ne paie pas ses dettes avec de l'argent trouvé dans la poche de son créancier.

Que M. Solmi me permette de le rassurer : mon faible entendement n'est nullement enclin aux fâcheuses subtilités qu'il lui plaît ici de me prêter; et mon grand pays est tout à fait incapable de se soustraire, par la voie du machiavélisme, à ses obligations internationales. La France est une personne hautement morale qui fait honneur à sa signature. Ne lui reproche-t-on pas plutôt, quelque part, d'attacher une importance vraiment superstitieuse à la parole écrite des traités et des accords?

Mon contradicteur, à ce point de notre discussion, ajoute :

> Dès le jour que la France aura satisfait aux modestes conditions du Pacte de Londres, l'Italie ne manquera pas de lui donner quittance entière de sa dette, comme elle l'a fait pour l'Angleterre lors de la cession du Jubaland.

Massoul, poursuit la *Critica Fascista,* interprète pareillement, c'est-à-dire d'une manière tout à fait tendancieuse, les aspirations anciennes de l'Italie sur la côte orientale de l'Adriatique et les traités d'amitié conclus par le Fascisme avec les Etats danubiens et bal-

kaniques. Il voit déjà l'Italie installée partout dans l'Orient européen. Et il fonde ses idées étranges sur le livre désormais classique d'Antonio Salandra : *L'Intervention.* Or Salandra ne réclama la possession d'une partie de la Dalmatie que pour assurer les côtes italiennes contre les périls auxquels les exposait l'étroitesse de l'Adriatique, jadis golfe de Venise. Il ne vint jamais à l'esprit de cet homme d'Etat de *noyer* les populations balkaniques sous un raz de marée italien. — Au reste, Massoul ne balance pas à déclarer que les aspirations de l'Italie dans ces contrées doivent être repoussées, par la raison qu'offensant un protégé de la France, elles offensent la France elle-même. La vérité, fort heureusement, est que l'Italie ne s'oppose point à une Yougoslavie pacifique dans ses frontières et respectueuse des droits d'autrui. La politique fasciste proteste seulement contre l'hostilité injustifiée de la Yougoslavie envers l'Italie et tout ce qui est italien. L'Italie, par ses victoires, n'a-t-elle pas contribué, elle aussi, à créer cet Etat? N'a-t-elle pas tenté, en 1924, de se rapprocher de lui?

Parmi ces affirmations fort réjouissantes de M. Arrigo Solmi, je n'aperçois qu'un petit malentendu entre lui et moi, au sujet de la politique dalmate du très regretté M. Salandra. En citant dans mon article plusieurs passages de l'*Intervention,* j'ai entendu seulement montrer que le président du Conseil italien de 1915, dans la négociation de l'alliance, avait revendiqué la possession de la Dalmatie en premier lieu pour des besoins stratégiques. Et c'est là un fait que M. Solmi veut bien reconnaître.

L'article de la *Critica fascista* traite ensuite de la politique du désarmement préconisée par le gouvernement de Rome. — Massoul, proteste l'écrivain italien, a tort de voir dans cette politique une manœuvre oblique ayant pour but d'affaiblir la France et de procurer la revision

des traités de Versailles. Le polémiste français ne comprend-il pas que la formule du désarmement, dérivant du Pacte de la Société des Nations, est une nécessité absolue pour l'Europe d'aujourd'hui, et que le principe mussolinien : *Aucune puissance continentale plus armée que l'Italie*, indique la seule voie qui conduise à la pacification et à l'union des grandes puissances continentales, et la seule chance de sauvegarde pour la civilisation occidentale?

— Hélas! non. Je ne crois pas encore à ces belles choses. Je n'ai pas encore atteint, malgré mes efforts, l'état philosophique du docteur Pangloss. Je me défie toujours d'une certaine variété, agressive et rapace, de l'animal humain...

Enfin, M. Arrigo Solmi conteste que l'Italie fasciste fasse une distinction entre les nations « prolétaires », au rang desquelles l'Italie elle-même se placerait, et les nations « ploutocratiques », en tête de qui serait la France. Il est faux, dit-il, qu'elle cherche à transporter le principe de la lutte des classes, après l'avoir éliminé de sa politique intérieure, sur le plan international : la politique mussolinienne a des applications et des vues autrement nobles et autrement vastes que celles où voudraient la confiner les insinuations intéressées de quelques écrivains français.

Là-dessus encore, je ne puis que renvoyer mon honorable contradicteur à la presse de son propre pays. Je n'ai certainement pas trouvé cette idée au fond de mon encrier. Il me souvient d'un article de M. Francesco Coppola où l'Italie actuelle était présentée comme un peuple au service de nations capitalistes. J'ai rencontré encore tout récemment cette expression : « l'Italie, la grande Prolétaire », dans un journal fasciste. Quant aux articles italiens sur l'*Oro francese*, dans lesquels l'Etat français apparaît sous la forme d'un Harpagon aux mains crispées sur sa cassette, ils sont innombrables.

§

Je ne puis me tenir de citer en entier la péroraison du beau plaidoyeur de M. Arrigo Solmi :

...Mais il est un point où Massoul a raison. C'est quand il éveille le souvenir d'une vieille étude d'Auguste Brachet intitulée *L'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas* (Paris, Hachette, 1881). Il y avait en effet, à la fin du XIXe siècle, à côté d'une Italie officielle et visible, une Italie obscure et ténébreuse, une Italie inquiète et agressive, ennemie de la justice, ennemie de la paix.

Mais cette Italie obscure et ténébreuse que Brachet avait révélée aux yeux étonnés des Français de son temps, c'est justement celle qui, en 1914, lorsqu'elle entendit sonner la diane terrible de la guerre et vit la civilisation occidentale, la civilisation latine, menacée par un nouveau militarisme prussien, c'est cette Italie, dis-je, qui se trouva sur-le-champ du côté de la France et qui se révéla riche d'énergies généreuses et digne de la victoire. En France, ceux qui se rappelaient alors le livre de Brachet s'empressaient d'affirmer que l'Italie courrait au secours du vainqueur. Mais dix mois s'étaient à peine écoulés depuis le premier coup de canon que déjà, à l'heure où l'armée franco-anglaise était clouée dans les tranchées, assez près de Paris, où la Belgique était presque tout entière envahie, où la Russie, battue à plate couture, se repliait précipitamment, l'armée italienne s'assemblait sur un front de plus de six cents kilomètres, contre la masse formidable des Empires centraux; et, dès les mois de mars et avril 1916, elle empêchait que les renforts austro-hongrois, avec leurs terribles 305, n'apparussent sur le sol bouleversé et ensanglanté de Verdun; enfin, plus tard, en 1917, en 1918, elle contribuait efficacement à la victoire commune.

Telle fut l'œuvre de l'Italie qu'on ne voyait pas et telle serait l'œuvre de l'Italie qui, aujourd'hui, se voit, s'il s'agissait de défendre une thèse décisive de justice, dans l'intérêt de la civilisation. Et il ne faut pas oublier que celui qui, aujourd'hui, est le chef du Fascisme, fut, dès le mois de

septembre 1914, le premier à se détacher de la foule des neutralistes, aujourd'hui exaltés en France, et à se livrer au destin incertain de la guerre.

J'avoue que je n'ai pu lire sans émotion ce passage de votre article, monsieur, et qu'au moment de vous répondre je sens ma plume trembler légèrement entre mes doigts.

En effet... 1914... la « diane terrible »... La clique impériale de Berlin met tant de hâte à déclarer la guerre à la France qu'elle ne prend pas seulement la peine de consulter l'Italie, son alliée. Pourquoi le ferait-elle? Elle sait la France politiquement divisée (à son habitude) et militairement mal préparée : sans artillerie lourde. Bon moment pour faire le coup. Comment l'alliée italienne balancerait-elle à profiter d'une conjoncture si favorable?

Cependant l'Italie ne bouge pas. Alliance n'est point complicité. L'horrible boucherie commence. La petite Belgique, neutre et inoffensive, est écrasée. Louvain, Andenne, Dinant, Tamines, Termonde... *Krieg ist Krieg!*... Votre compatriote Luigi Barzini (3) a vu cela et l'a dépeint dans des pages inoubliables : « *Quello che così si è svalutato, quello che si è escluso, quello che si è bandito, quello che si è abolito, si chiama Civiltà* (4) »... Et vous écrivez vous-même aujourd'hui, monsieur : « La civilisation occidentale, la civilisation latine était menacée par le militarisme prussien. »

La France, près d'être atteinte au cœur, arrête l'ennemi sur la Marne.

Alors l'Italie s'agite. Le socialiste-révolutionnaire Benito Mussolini quitte l'*Avanti!* pour fonder le *Popolo d'Italia.* 25 novembre 1914 : l'homme devant son parti déchaîné qui, injurieusement, le rejette... Oui, je sais

(3) *Scene della Grande Guerra*, viste da Luigi Barzini, II, 1915, « *Kriegsbrauch im Landkriege* », p. 160-193. Milan, Treves, 1915.

M. Luigi Barzini, de sentiments très fascistes, est depuis peu directeur du grand journal *Mattino*, de Naples.

(4) « Ce qui, ainsi, est avili, ce qui est exclu, ce qui est banni, ce qui est aboli, cela s'appelle Civilisation. »

tout cela... « *Molti di voi, se non tutti, usciranno di qui con la coscienza turbata. Voi oggi mi odiate perchè mi amate ancora* (5). » Vraiment, c'est de l'histoire d'hier...

Puis, 1915. Von Bülow et Erzberger au travail à Rome... Le *parecchio* de M. Giolitti... L'*oraison* de D'Annunzio à Quarto, 5 mai... La séance du 20 mai 1915 à la Chambre des Députés... Le 23 mai, l'Italie entre dans la fournaise... Quelles clameurs, dans le monde pangermaniste! *Italien hat eine Gant eingerichtet und sich ans Meistgebot verkauft. Italiens Verhalten schlägt jeden Rekord der geschichtlichen Erbärmlichkeiten* (6)...

Il n'y avaient rien compris. Ils n'y comprennent rien encore. Savez-vous que ce sont les mêmes qu'en 1914, ces gens qui, aujourd'hui, rôdent autour de vous pour vous proposer une affaire?...

Cependant, sur le champ de bataille infini, les enfants d'Italie commencèrent de joncher le sol, en même temps que les nôtres, pour la même cause, par dizaines de mille, par centaines de mille. Cela dura plus de trois ans encore...

Que penseraient-ils de nous, nos braves et beaux enfants d'Italie et de France, si, du fond de leurs tombes innombrables, ils percevaient le bruit de nos disputes?

Les grands souvenirs que nous venons finalement d'évoquer, monsieur, ne commandent-ils pas à nos deux pays de demeurer unis? Pourquoi nous montrer d'une humeur si contraire, puisque nous devons un jour nous rejoindre? Pourquoi mettre dans nos relations tant de péripéties puisque nous sommes bien décidés, de part et d'autre, à ne point aller jusqu'à la catastrophe?

HENRY MASSOUL.

(5) « Beaucoup d'entre vous, sinon tous, sortiront d'ici la conscience troublée. Vous me haïssez aujourd'hui parce que vous m'aimez encore. »

(6) « L'Italie a organisé une vente aux enchères et s'est vendue au plus offrant. La conduite de l'Italie bat tous les records des vilenies historiques... » — (*Kunstwart*, juin 1915, entre tant d'autres documents.)

L'ORGANISATION DE LA PÈGRE EN ALLEMAGNE

La propagande allemande a toujours excellé dans l'art d'affirmer certains faits, sans aucune preuve à l'appui, de les affirmer avec force, et constamment, de façon à ce que ces affirmations deviennent des articles de foi, des manières de dogmes. C'est ainsi qu'avant la guerre c'était une affaire entendue, outre-Rhin, une vérité indiscutable, que la France était le pays de la corruption et de la dégénérescence, que la femme française était la plus frivole et la plus dépravée des femmes, que Paris était la ville close de l'Europe.

Ces affirmations firent leur chemin par le monde et aujourd'hui encore on les retrouve non seulement dans quelques feuilles racistes, dans les organes autonomistes d'Alsace, mais aussi dans certains journaux fascistes. Tant il y a que les légendes, quand la mauvaise foi s'en mêle, ont la vie dure et qu'il est difficile de les extirper.

Et pourtant s'il est un pays où fleurit l'immoralité, où le vice s'étale crûment, en innombrables organisations, c'est l'Allemagne. Nous y découvrons des organisations extraordinaires, dont on ne trouverait l'équivalent dans aucun autre pays, par exemple des unions de prostituées, chargées de défendre les intérêts matériels de la corporation, et des unions de mendiants.

Il existe même un *Bund der Vorbestraften*, ou Ligue des Gens dont le casier judiciaire n'est plus vierge. Il existe aussi un *Deutscher Freundschaftsbund*, ou Ligue des homosexuels, aux multiples ramifications, dont nous

nous sommes occupé longuement, il y a quelques années, dans le *Mercure de France* (1).

Déjà avant la guerre, quelques bandes s'étaient groupées sous le vocable pacifique de « clubs de loterie » ou de « clubs de sociabilité » (sic). Ces sociétés étaient enregistrées légalement, leurs statuts déclarés et, bien que la police n'eût aucun doute sur les éléments qui les composaient, elle se trouvait impuissante à leur endroit, car les statuts ne contenaient que des clauses anodines, comme celles que l'on trouve habituellement dans tous les statuts.

Après la guerre, la criminalité s'accrut et, parallèlement, le nombre des cambrioleurs, des pickpockets et aussi celui des chevaux de retour. Les associations de la pègre bénéficièrent de leur côté de cette prospérité de l'armée du crime et l'on dénombre aujourd'hui, rien qu'à Berlin, vingt-cinq sociétés de malfaiteurs, qui groupent de prétendus garçons de café, des artistes de music-hall, des boxeurs, des pseudo-commis-voyageurs. Elles tiennent leurs assises dans de petits cabarets, d'apparence bourgeoise, de l'Est berlinois : dans la Linienstrasse, la Holzmarkstrasse et dans toutes les rues voisines de la gare de Silésie ou de la gare de Stettin. Ce sont, sous des noms d'emprunt, des sociétés de bienfaisance ou d'épargne, des clubs sportifs, voire des groupements littéraires. Leurs noms sont bien suggestifs: les « Toujours fidèles », les « Incroulables », les « Fermes comme roc ».

L'organisation de la pègre ne se limite pas à la capitale; ses rameaux s'étendent à toute la province.

Les associations connues, dont l'identité a été révélée au cours d'un récent procès à Hambourg, intenté à dix-huit individus inculpés de proxénétisme, sont l'association *Ferner liefen* (Ils coururent plus loin) de Brême, le *Kegelklub Leu* (Club de quilleurs du lion) à Brunswick, le club « sportif » *Deutsche Eiche* (Chêne alle-

(1) N° 591, 1er février 1923.

mand) à Dresde et le club d'épargne et de joueurs de quilles *Treue* (Fidélité) à Hanovre. Leipzig et Hambourg sont particulièrement riches en associations de souteneurs, puisqu'on en dénombre dans chaque ville trois: le *Kegelklub Altstadt* (Club de joueurs de quilles de l'ancienne ville), le *Rotschwänzchen* (le Rouge-Queue) et le *Zentrum* (Centre) à Leipzig; le *Geselligkeitsverein Fidelio* (Association de sociabilité), le club *Roland* et la Société *Unter Uns* (Entre nous) à Hambourg.

Toutes les villes d'une certaine importance possèdent des clubs du même genre soudés en ligues et en fédérations. Les sociétés de l'Allemagne du Nord sont groupées dans un *Nordring* (Anneau du Nord) et celles de l'Allemagne centrale en un *Mitteldeutscher Ring*, celles du Sud en un *Südring*. L'ensemble se rattache à une fédération baptisée *Deutscher Ring*.

Voilà quel est, dans ses grandes lignes, l'ordre de bataille de cette hideuse chevalerie, que la police allemande traque nonchalamment et tente sans grande conviction de réduire à l'impuissance. En effet, les procès intentés à cette nouvelle Maffia n'ont eu qu'un caractère sporadique. Citons celui de Francfort, qui se termina par la condamnation de cinquante criminels organisés et celui de Hambourg, auquel nous avons fait allusion, au cours duquel dix-huit « alphonses » ont été jugés.

§

La fédération, qui est à la tête de tous les clubs, a un bureau central qui dispose d'une organisation fort moderne. C'est là qu'on prépare les grandes expéditions et que l'on entretient quelques jurisconsultes marrons, prêts à fournir consultations et conseils aux membres de la fédération.

La *Spitzenorganisation* comporte un tribunal vehmique, le *Ganovengericht* (*Ganoven* est, en argot berlinois,

l'appellation de la pègre), constitué à l'instar des cours moyenâgeuses de la Sainte-Vehme. Son existence est bien connue de la police et a déjà donné des tracas à la justice régulière. Dernièrement, à Moabit, un témoin a refusé de déposer en déclarant qu'il avait été condamné une première fois par la haute cour de la pègre à huit cents marks-or d'amende pour avoir « mangé le morceau » et qu'en cas de récidive il serait « rendu inoffensif ».

Tous les ans le bureau central organise une grande fête, à laquelle aucun membre ne saurait se dérober, à moins qu'il n'ait des raisons majeures pour se cacher : c'est le bal de *Ganoven,* auquel la police est toujours représentée par ses meilleurs limiers. N'est-ce pas une occasion unique de passer en revue le monde des malfaiteurs et de renouer connaissance?

Au printemps dernier, le *Ganovenball* fut ordonné par l'association *Immertreu* (Toujours fidèles), la plus fameuse et aussi la plus nombreuse, qui célébrait le dixième anniversaire de sa fondation.

Ce fut le clou de la saison, encore que la *Schupo,* ou police dite de protection, n'eût pas eu le savoir-vivre de respecter les agapes de ces messieurs et de leurs dames.

En effet, la police berlinoise jugea l'occasion propice pour effectuer une rafle au beau milieu de la fête. La razzia fut fructueuse, puisque une cinquantaine de fêtards furent conduits au poste de police où ils durent fournir des explications détaillées sur leurs prouesses.

Néanmoins, cette brutale intervention ne réussit pas à troubler la belle ordonnance et l'exubérante gaîté de la réunion. Il semble au contraire que l'irruption de la *Schupo* en ait marqué le point culminant.

Le programme, particulièrement copieux, se déroula dans l'ordre établi. Onze bannières brodées d'or et d'argent, représentant autant de sociétés affiliées, furent promenées dans la salle par d'élégants éphèbes en frac ou

en smoking, et l'association musicale au nom poétique de *Heimatklaenge* (Airs du pays natal) déversa pendant la procession des torrents d'harmonie. C'est Mozart qui fut surtout à l'honneur.

A la musique succéda la danse, puis une tombola, ensuite le vin coula à flot. Les dames avaient, cela va de soi, revêtu leurs plus beaux atours.

On se serait cru à une réunion de la haute société du « Westend » berlinois.

Quand une société de malfaiteurs se forme, ses promoteurs tâchent de recruter quelques braves ouvriers et artisans, qui servent d'hommes de paille auprès de la police. Ils ne se doutent pas que, si on leur donne une place dans le bureau de la société, c'est uniquement pour se servir de leur nom et couvrir des faits délictueux.

Leur présence rend les investigations de la police d'autant plus ardues que les noms des véritables malfaiteurs ne figurent jamais que sous des pseudonymes ou sobriquets de guerre dans les registres des sociétés ou les livres de la fédération.

Les membres sont astreints à une cotisation hebdomadaire, qui doit être ponctuellement versée. Pour enrichir la caisse commune, on organise plusieurs fois dans l'année des fêtes, des bals et des tombolas.

Ces clubs ne donnent pas seulement à leurs membres l'occasion de s'entretenir des questions qui intéressent spécialement l'exercice de leur profession en marge de la loi, de se réunir et de préparer leurs coups à l'abri d'une étiquette neutre; ils leur permettent aussi de trouver les moyens propres à déjouer l'action de la police.

L'assistance sociale de ces sociétés est fort développée. Lorsqu'un des adhérents est arrêté, son groupe lui paye des avocats et le réconforte pendant la prison préventive par l'envoi fréquent de colis de victuailles et de friandises. Dès qu'il est mis en liberté, l'association s'entre-

met en sa faveur, lui donne de l'argent et lui procure des « outils » pour qu'il puisse reprendre le « métier » sans tarder.

Si un membre est victime du « devoir » professionnel, ses funérailles, de première classe, sont célébrées aux frais de l'association. Selon une vieille tradition, qui est en vigueur ailleurs que chez les criminels, après l'enterrement les initiés se rendent dans un « lokal », ou débit de boissons, où ils se livrent à de copieuses libations.

§

Certaines organisations ont pour principe de n'accueillir que les individus qui sont réellement des souteneurs de profession, qui tirent leurs moyens d'existence de l'exercice de ce métier inavouable. Chaque novice doit prouver qu'il a sur le trottoir au moins une prostituée dépendant de lui.

Le but principal de ces associations est de créer une ligue de défense contre la police des mœurs, de la combattre efficacement, de mettre en garde contre certains agents particulièrement zélés, de les signaler et, le cas échéant, de s'en débarrasser.

Chaque association a un local permanent qui est, règle générale, une auberge ou un restaurant. Afin de maintenir le contact et de sauver les apparences, le tenancier engage comme garçons et, bien entendu, pour la forme, un certain nombre de souteneurs, qui, en cas de difficulté, peuvent prouver à la police qu'ils ont une occupation normale.

Tous les affiliés sont pourvus de cartes de membre. Chaque club possède son *Stamtischbanner* (bannière de table d'habitués) comme il sied. Récemment une association, inaugurant un nouvel étendard, qui avait coûté six cents marks-or, avait convié mille huit cents souteneurs venant de toutes les villes du Reich à la cérémonie, au banquet et à la beuverie qui s'ensuivit. L'his-

toire ne nous dit pas si ces dames accompagnèrent leurs seigneurs.

Il y a un an, une centaine d'hommes armés, en habit et chapeau haut de forme, descendirent d'un grand nombre de taxis devant un restaurant berlinois, situé non loin de la gare de Silésie, en plein *Ostend*, et assaillirent à coups de revolver une société de charpentiers hambourgeois qui y tenaient leurs agapes de fin d'année. L'échauffourée fut particulièrement sanglante, puisque lorsque la police survint — un peu tard comme les carabiniers d'Offenbach — un mort et sept blessés gisaient sur le carreau.

Il s'agissait d'un acte de représailles, exercé par l'association de repris de justice *Immer Treu* (Toujours fidèles) contre certains charpentiers qui les auraient dénoncés ou bafoués.

Peu de temps après se produisit un incident analogue dans la Dunckerstrasse, les adeptes d'une société de jeunes criminels, intitulée « Pirates du Nord », donnant l'assaut à une auberge où s'étaient réunis des membres d'une autre association, rattachée au *Nordring*.

Les *Ringvereine* recrutent en partie leurs membres dans des sociétés de jeunes voyous, ou *Yugendcliquen* (cliques d'adolescents), aux mœurs desquelles le public et la police commencent à s'intéresser.

Aussi ces cliques, qui sont alimentées par les innombrables adultes sans travail, constituent-elles un danger de plus en plus grave pour la capitale.

Dernièrement deux sociétés rivales se sont livré une bataille homérique dans la Beusselstrasse. On comptait plus de quatre cents combattants armés de bâtons, de gourdins en caoutchouc ou de courroies, qui s'assommaient à qui mieux mieux. Il fallut une intervention énergique de l'*Uberfallkommando* (police mobile) pour séparer les adversaires, dont beaucoup jonchaient le pavé

Ces clans de jeunes apaches ont organisé il y a quelques mois leur « meeting de printemps », au cours duquel ils ont élu leurs chefs.

Ils portent des appellations plus reluisantes que celles de leurs aînés : « Ecrevisses de la bourbe », « Sang de Tartare », « Pirates du Nord », « Pavillons Noirs » ou « Longs coutelas ».

Leurs effectifs montent à quatre mille membres. La plupart ne sont affiliés à aucun parti politique; on en compte pourtant cinq pour cent qui adhèrent au national-socialisme et quinze pour cent au communisme. Les extrêmes se touchent!

Le désœuvrement, certains films d'aventure et surtout les romans policiers sont responsables de ce dévoiement de la jeunesse.

On retrouve dans ces unions de jeunes gens, qui forment la contrepartie des sections d'éclaireurs, le goût de l'aventure marié à un romantisme de bas étage, celui des romans de Karl May, et aux histoires d'indiens de Fenimore Cooper, le tout avec un relent d'Eugène Sue et de bal musette.

C'est dans ce milieu que se façonne la pègre de demain et que les jeunes gens se forgent un idéal aussi faux que périlleux : celui du bandit gentilhomme, popularisé par les fascicules à bon marché et le cinéma.

Les scènes que nous avons décrites projettent une lumière crue sur la vie de la lie de la population berlinoise et sur son organisation, qui peut rivaliser avantageusement avec celle des bandits de Chicago.

La presse a exprimé son étonnement et son indignation que pareilles associations de criminels puissent exister et se développer dans la capitale du Reich. Elle se demande comment cette tourbe d'apaches peut être maîtresse de certains quartiers et terroriser la population sans que la police soit capable de mettre un terme à ses exploits.

L'explication que donne celle-ci de son inaction est assez curieuse : il ne lui déplaît pas que le monde de la pègre s'organise et fréquente certains établissements, car cela facilite la surveillance de ses menées.

Il ne paraît pas, à en juger par les récents événements, que ce contrôle se soit exercé d'une façon bien efficace.

On dirait que l'Allemagne, ne possédant plus l'hégémonie militaire, tient à être la première du monde dans l'organisation du vice. C'est la patrie par excellence du vice organisé! Voilà une primauté qu'on lui abandonnera volontiers.

§

Si la pègre « sédentaire », celle des grandes villes, est articulée en *Vereine* et en *Ringe*, la pègre « ambulante », celle des grands chemins, elle aussi, est dotée d'une organisation exemplaire...

Depuis la naissance du tourisme, depuis que tous les Allemands, du haut en bas de l'échelle sociale, sont gagnés par la manie du « wandern », de l'excursion à pied, les vagabonds jouissent chez nos voisins d'une vogue certaine et de sympathies évidentes.

Pour beaucoup de nos voisins le vagabondage n'est pas seulement l'état normal de l'homme primitif : ils aspirent à retrouver cet état, c'est leur idéal. Ils ont la bougeotte dans le sang et, si on les laissait faire, l'époque des grandes migrations de peuples ne serait pas encore révolue.

L'instinct de rapine et le goût de la route sont du reste deux besoins qui se complètent...

On se rappelle encore le congrès retentissant organisé à Stuttgart par les associations de vagabonds. Car les vagabonds ont leurs associations avec leurs statuts; ils ont un journal, un ordre social, bref une hiérarchie comme tous les corps constitués.

Toutes les associations de vagabonds s'assemblent en

une ligue intitulée « Confrérie des vagabonds », qui englobe les vagabonds allemands et autrichiens. Le sentiment ethnique, on peut le constater, règne dans la corporation !

L'organe de la confrérie est baptisé « Der Kunde », c'est-à-dire le Client, appellation du chemineau qui a atteint l'âge de raison, si tant est qu'il l'atteigne jamais.

Les vagabonds ont un roi, Gregor Gog, qui, bien entendu, porte le titre de docteur et habite une cabane aux portes de Stuttgart, la capitale du Wurtemberg.

Gregor Gog présida avec infiniment de tact et de distinction le congrès dont nous faisions mention, lequel adopta un certain nombre de résolutions aussi amusantes que suggestives.

En premier lieu le congrès réclama pour les vagabonds le pied d'égalité avec les autres membres de la société. Ensuite il invita les Etats à prendre des mesures contre les autorités qui interdisent la mendicité et refusent aux chemineaux le droit à la route. Enfin il demanda une réforme du système des « Herbergen ». Les « Herbergen », textuellement auberges, sont les asiles destinés à abriter les vagabonds.

Nous ignorons la suite qui a été donnée à ces revendications du congrès des « usagers » de la route, mais il est incontestable que le vagabond continue à être populaire et que le romantisme qui sommeille en l'âme de tout bon Germain ne demande qu'à s'employer en sa faveur.

Témoin le nouveau film créé sous le patronage de la Ligue allemande des Droits de l'Homme et qui s'intitule *Vagabond*. Il s'agit d'un reportage social dans lequel nous retrouvons notre vieille connaissance Herr Doktor Gregor Gog et d'autres types ramassés sur les grands chemins, sans doute quelques-uns de ceux qui, en vertu de leurs mérites, ont droit à l'appellation de « chasseurs de lard ».

Les « chasseurs de lard », parmi lesquels on cite le

Silésien, le Baron boiteux, le Beau Lion, le Docteur Marbuse, sont les vétérans de la route, ceux qui, ayant dépassé la quarantaine, continuent à rouler leur bosse sur tous les grands chemins de notre continent.

§

L'Allemagne n'a pas seulement le monopole des associations les plus bizarres, celles qui groupent les invertis, les courtisanes, voire les habitués du crime, les récidivistes de la cambriole et les vagabonds : elle possède de surcroît une école de pickpockets!

L'organisation des criminels et des chevaux de retour ne s'arrête pas à la défense de leurs intérêts corporatifs, à la création de sociétés de secours mutuels, elle veille encore à ce que l'armée de demain ne manque pas d'effectifs, à ce que ses cadres soient bien garnis. A cet effet, Berlin a été doté d'un institut pour la formation de pickpockets.

Ce n'est là ni un canard, ni une plaisanterie de mauvais goût, puisque c'est un journal des plus sérieux, le *Hamburger Fremdenblatt*, qui nous l'annonce en nous fournissant en même temps mille détails ahurissants sur l'agencement et le fonctionnement de cet établissement d'un nouveau genre.

Il va de soi que l'école de pickpockets ne jouit d'aucun caractère officiel et qu'elle ne confère ni titres ni diplôme légal à ceux qui ont subi avec succès l'examen de fin d'études.

Du reste à quoi bon : les apprentis pickpockets n'ont cure des parchemins et en vérité ils se passent volontiers de toute sanction gouvernementale. Moins ils ont affaire aux autorités et plus ils ont de facilités pour pratiquer lucrativement leur métier de vide-goussets.

L'école des pickpockets, nous affirme la gazette de Hambourg, est des plus prospères et l'affluence des candidats y est même trop grande. Les étudiants appartien-

nent aux classes de la société parmi lesquelles se recrute depuis la guerre l'immense légion des dévoyés. La seule condition pour y être admis, c'est d'être dénué de tout scrupule. Les admissions n'ont lieu toutefois que sur recommandation.

Tous les élèves sont animés du désir d'acquérir le plus rapidement possible la dextérité nécessaire à l'exercice de leur profession.

Les cours se font la nuit, la plupart des élèves se livrant dans la journée à la mendicité ou à tout autre métier que la loi réprouve.

Le directeur de l'école est un vieux pickpocket, blanchi sous le harnais, qui a été une bonne moitié de sa vie pensionnaire des maisons d'arrêt. Il met à la disposition des élèves, moyennant une modeste rémunération, son expérience, ses connaissances des villes et des quartiers et sa riche psychologie.

Tout comme à l'université, les études se répartissent en semestres. Néanmoins on devient maître-pickpocket plus rapidement que licencié : trois semestres suffisent pour obtenir le brevet.

Le premier semestre est consacré à enseigner à l'élève la manière dont il doit entrer en contact avec sa future victime. Ce cours d'entrée en matière, c'est toute la formation diplomatique du candidat : il s'agit de faire preuve à la fois de doigté, de bagout et d'entregent.

L'enseignement est donné par un professeur spécial, victime, si j'ose ainsi m'exprimer, d'un accident de travail : sur le champ de bataille (des pickpockets) il s'est cassé un bras, de sorte qu'il ne peut plus opérer lui-même. Il en est réduit à faire du prosélytisme.

Lorsque les étudiants sont suffisamment rompus à ce premier genre d'exercices, le directeur de l'école les prend lui-même en mains pour leur enseigner l'adresse, au cours du second semestre. Il faut que les élèves soient capables d'effectuer sans accroc une série de manipulations bap-

tisées « cercle bohémien » dans le jargon de la pègre germanique, c'est-à-dire qu'ils puissent dévaliser, sans qu'elle s'en doute, une victime dont le portefeuille est bien garni.

A cet enseignement mi-théorique, mi-pratique succède dans le troisième et dernier semestre une formation purement pratique, chaque élève s'évertuant à vider les poches de ses camarades.

Le clou des études, c'est l'examen final, épreuve redoutée entre toutes, car il faut que le candidat réussisse à effectuer un vol sur la personne du directeur lui-même.

Si l'élève a satisfait avec succès à toutes les épreuves imposées, il fait son tour d'Europe avec en poche un diplôme du directeur. Le premier champ d'opérations des compagnons est la ville de Prague, privilège dont elle se dispenserait volontiers; le suivant, Vienne.

Après avoir passé quelque temps dans ces deux villes où, paraît-il, il est aisé de faire des dupes, les maîtres-pickpockets se dispersent dans toute l'Europe. Quelques-uns se rendent à Budapest pour se perfectionner dans leur noble art. Il y existerait en effet une école supérieure de pickpockettisme, sur laquelle, hélas, le *Hamburger Fremdenblatt* omet de nous renseigner.

§

Ajoutons qu'au cours de vol à la tire est adjoint à Berlin un cours de mendicité, l'un complétant l'autre.

On se fait difficilement une idée des choses que doit savoir un étudiant en truanderie pour devenir un as et mériter d'être admis dans l'organisation internationale des mendiants, dont les anciens exploits sont relatés dans l'*Opéra de Quatre Sous*, car les mendiants, eux aussi, sont organisés et possèdent leur internationale.

Pourtant les cours ne durent qu'un mois. Ils comprennent l'étude de la langue secrète, des signes secrets, l'art

de bégayer et de se maquiller pour truquer une maladie ou une infirmité.

A dire le vrai, il nous semble qu'il est bien difficile d'acquérir tant de connaissances en quatre semaines, à moins d'être particulièrement doué...

Tant il y a que l'Allemagne d'après-guerre nous offre mille sujets d'émerveillement : l'instinct grégaire de ce peuple, se greffant sur le don inné de l'organisation, est tel qu'il n'a pas seulement rationalisé les méthodes de production de l'industrie, mais qu'il a aussi standardisé les procédés les plus habiles des voleurs à la tire. Bientôt nous lirons dans les journaux d'outre-Rhin des réclames prônant de nouveaux manuels de pickpockettisme et nous ne tarderons pas à y découvrir une rubrique vouée à la critique de cette littérature ultra-moderne.

Et nous apprendrons aussi l'inauguration d'une université destinée à parfaire les méthodes de travail de toutes les catégories de malfaiteurs !...

AMBROISE GOT.

AU CŒUR DES BLÉS[1]

XVI

« Sottes, disait le charron aux femmes qui pleurnichaient parce qu'on parlait de la guerre, est-ce que la Belgique n'est pas neutre... neutre à perpétuité? » Et il tapait de la main sur son journal qui le rappelait. « Ce sera justement comme en 1870, ajoutait le tailleur. Alors aussi nous avons vu arriver des soldats; mais c'étaient des Belges, de braves lanciers qui ne faisaient de mal à personne. » « Sûr! sûr! » approuvait le vieux Laurent, tout en se grattant le crâne pour se rappeler les noms des généraux français dont les portraits se voyaient alors dans toutes les maisons : Canrobert, Bourbaki, Mac-Mahon... Le cantonnier, ses bésicles remontées sur son front, riait de toutes ces sottises. Il affirmait que les guerres ne sont plus possibles depuis qu'existe l'Internationale. Son journal le disait et son journal...

Ainsi discutaient ces hommes simples devant l'église après leur dîner. Quand une heure sonnait au clocher, ils tiraient leurs grosses montres pour les régler et s'éparpillaient dans tous les chemins. La plupart gagnaient la campagne où les appelaient les durs travaux de la moisson.

La terre tourne malheureusement comme il lui plait. Quelques jours plus tard, tout le village était de nouveau réuni au même endroit. La porte de l'église était ouverte. Des cierges brûlaient devant l'autel de la Vierge. De temps

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 806 et 807.

à autre quelqu'un se détachait du groupe pour aller prier. Les Allemands, qui étaient entrés en Belgique, avaient pris Liège et marchaient, disait-on, sur Bruxelles. Que fallait-il faire? Qu'allait-on devenir? Tous les regards interrogeaient le bourgmestre, l'instituteur, M. Destokay, M. Delvigne. C'étaient des hommes influents et qui savaient beaucoup de choses. Ils connaissaient des députés, écrivaient aux ministres; par des démarches habiles, ils faisaient exempter des jeunes gens du service militaire. Aujourd'hui on avait beau les interpeller. Ils ne savaient plus rien; ne pouvaient plus rien. Ils étaient là perdus parmi les autres, ni plus ni moins que les autres, malgré leur fortune, leur instruction et leur malice. Comme les autres, ils avaient devant les yeux les grandes flammes qu'on pouvait observer chaque soir de la campagne ou de la lucarne d'un toit et qui, au loin, tout au loin, dévoraient des villages... Des femmes pleuraient, le nez dans leur tablier. Des hommes même se frottaient les yeux. Seul le maréchal, qui avait fait jadis du service, gardait un air résolu. Il avait toujours été fier de ses forces. Rien, ni personne ne l'avait jamais fait reculer. En dehors de Bernard Nicolet, qui lui avait un jour fait toucher terre, il ne se connaissait pas de rival à la lutte. Ses deux puissants bras croisés sur sa large poitrine qu'agrandissait encore un lourd tablier de cuir, il marmotta quelques instants tout bas, puis cria qu'il se défendrait jusqu'à la mort et qu'on entendrait parler de son fusil. Jean-Baptiste lui donna un coup de poing : « Ne fais pas le sot! »

A ce moment Lalie arriva en courant. Où était Philippe? On l'avait vu entrer dans l'église. Elle s'y rendit, ne le trouva pas et regagna sa demeure, toujours courant. En temps de guerre, chacun pour soi. Lalie ne songeait qu'à rentrer ses récoltes au plus vite.

Son apparition n'avait intéressé personne. Personne n'avait du reste toujours rien à dire. On continuait à se

regarder. Un homme alluma sa pipe. Un autre huma une prise. Le Bossu se dirigea vers un cabaret. Quelques-uns entrèrent dans l'église. Parmi eux se trouvait le cantonnier. Comme il franchissait le seuil, le tailleur le prit par le bras :

— Alors, le petit Georges est parti?

— Il est parti... répondit le cantonnier et il hocha la tête d'un air désespéré.

La place était maintenant déserte; des abeilles bourdonnaient dans les branches du gros tilleul qui ombrageait l'église; et le drapeau national qu'on avait comme partout arboré en berne au clocher, en signe d'alarme, se balançait au vent dans un geste affreux d'indifférence.

Quand M. Destokay, qui était parti un des premiers, rentra chez lui, il ne trouva pas sa femme. La servante lui dit qu'elle était au jardin. Il la découvrit, assise sur un banc, dans un coin reculé, sous un arbre. Il s'installa à son côté. Elle demanda :

— Quelle nouvelle?

— Rien de nouveau...

Elle regardait le grand ciel bleu, en se passant de temps en temps la main sur le front. Après un moment de silence, elle dit :

— Que fera notre fils?

— Il fera son devoir.

Il avait répondu d'une voix nette, comme d'une chose qui ne se discutait pas. C'était de la même voix décidée qu'il avait encouragé, quelques jours auparavant, les jeunes soldats de la commune qui avaient terminé leur service militaire et que la guerre avait rappelés. Il avait parlé sur le même ton au cantonnier pour le féliciter de son fils qui était bravement parti pour s'engager. Mais maintenant qu'il voyait des larmes perler aux yeux de son épouse, il se sentait lui-même le cœur tordu. Il se mit,

comme sa femme, à interroger du regard le grand ciel impassible.

C'est alors que Joachim vint, en courant et hors d'haleine, lui narrer l'affaire.

Une femme, qui sortait de l'église, avait aperçu une casquette sur les dalles du parvis. Elle la ramassa puis, l'ayant examinée, leva les yeux sur la tour et s'enfuit en criant :

— Un homme là-haut!...

Ceux qui s'étaient attardés au café, où ils avaient entendu le passage d'une automobile et un coup de feu et qui s'en retournaient maintenant en hâte, rebroussèrent chemin.

Ils virent ce que la femme avait vu : un corps plié en deux, au haut de la tour, une tête chauve qui pendait entre deux longs bras, pareille à une tête de marionnette que son partenaire aurait abattue d'un coup de latte.

— C'est le vieux Philippe! dit le maréchal.

C'était Philippe, en effet, qui, sa prière finie, était monté dans la tour pour voir si les Allemands ne s'approchaient pas du village. Un des occupants de l'automobile l'ayant aperçu, l'avait pris pour un observateur et l'avait canardé.

De toute la journée, on ne vit plus personne dans les chemins et, le soir, aucune lampe ne fut allumée.

La nuit descendit, douce et claire, sur les maisons et sur les arbres, sur les moissons dorées, sur le clocher de l'église où le pauvre Philippe pendait toujours comme une marionnette.

XVII

A cette heure et par un temps pareil, M. le Curé, avant de se coucher, avait l'habitude de se promener dans son jardin. Il avait la conscience en paix. Il avait dit la messe le matin, enseigné le cathéchisme aux enfants, consolé

des malades, administré l'un ou l'autre mourant. Il avait scruté l'infirmité de l'homme, touché du doigt les misères humaines. Il avait rempli saintement son devoir de prêtre. Et maintenant, il respirait le parfum des roses auprès desquelles il passait; il écoutait les bruits mélancoliques de la nature qui s'endort; il regardait le ciel. Il connaissait les noms des étoiles : voici Cassiopée, voilà Pégase, voilà Andromède... et voici Jupiter, le Scorpion, la Vierge, la Balance, Véga, Altaïr... et la Grande Ourse... et le Dragon... Mais c'était surtout « les Etoiles », le monde mystérieux et infini, le grand ciel « qui raconte la gloire de Dieu et sa toute puissance... »

Ce soir, l'âme de M. le Curé était restée sur la terre avec celes de ses pauvres frères. Il était assis dans la cuisine, auprès de la table, à l'autre bout de laquelle était assise aussi sa vieille servante. Son bréviaire et un chapelet se trouvaient devant lui. Ils n'avaient pas allumé la lampe non plus et c'est à peine s'ils distinguaient mutuellement leurs visages.

La nuit était lourde, l'obscurité inquiétante. Le silence surtout était insupportable. Pour y échapper, ils récitaient le chapelet à voix haute :

« Gloire au père, au fils... » Ils priaient pour le Roi, pour la patrie, pour nos soldats, pour le village, pour Philippe, le pauvre paroissien, qui venait de trouver une mort misérable.

« Notre père qui êtes aux cieux... »

Ici, la prière fut interrompue par un coup de sonnette. Quelqu'un appelait le curé à la porte de la rue.

— Il ne faut pas ouvrir, dit la servante, d'une voix étranglée.

Le prêtre ne répondit pas. Lui, non plus, n'était pas rassuré. Au second coup de sonnette pourtant il se leva.

Par la fenêtre, la servante le vit traverser la cour, ou-

vrir la porte de la rue, parler avec un homme qu'il amena dans la cure.

C'était le Bossu. Il le fit asseoir en lui demandant de l'attendre un instant, « le temps de passer sa vieille soutane ».

Le curé parti, la servante considéra cet homme avec de grands yeux. C'était bien lui... le Bossu!... L'individu qui, quand il était en ribote, venait crier « Couac! » devant la cure! Oui, il était là, devant elle... assis à la place du curé! Et il était bien à l'aise, autant qu'elle pouvait s'en assurer dans cette obscurité...

Le Bossu, lui, ne la regardait pas. Il feignait même de ne pas s'apercevoir de sa présence. Il n'aimait pas les « femmes d'église ». Il savait que, quand elles se réunissaient le dimanche, après vêpres, tantôt chez l'une et tantôt chez l'autre — le plus souvent chez la grosse Léocadie, qui portait des lunettes et vivait d'une petite rente — il était souvent l'objet de leurs cancans. « Le Bossu avait encore fait ceci... Le Bossu avait encore fait cela... Il avait encore été saoul comme un pourceau... Il avait encore chanté toute la nuit des chansons crapuleuses... Il avait encore poursuivi une femme dans la campagne... » Le Bossu donc ne regardait pas la servante. Celle-ci, travaillée par la curiosité et la peur, se risqua à l'interroger :

— Dites-moi, Ferdinand, qu'allez-vous faire avec M. le Curé?

Bien qu'elle eût pris sa voix la plus mielleuse, il ne répondit pas, mais marqua, par un geste de la main, qu'il s'agissait d'une affaire qui ne la regardait pas.

Cependant le curé reparut. Il avait sa vieille soutane, une soutane rapiécée, verdie et toute tachée. Il avait aussi échangé ses souliers à boucles contre de grosses chaussures. Il dit : « Nous y sommes... » Le Bossu se leva. Les deux hommes sortirent.

— Vous n'allez pas me laisser seule?... gémit la servante.

— N'aie pas peur, Justine... Tu n'as rien à craindre... Je vais revenir...

— Mais où allez-vous?

Elle ne reçut pas de réponse. Le curé et son compagnon étaient déjà dans la cour. Par la fenêtre, elle les vit entrer dans la remise. Ils y restèrent longtemps. Finalement, ils ressortirent. Le Bossu marchait tout courbé sous une charge de planches. Le curé suivait avec une scie à l'épaule, une bêche dans sa main droite et une hachette dans la main gauche. Il n'avait pas mis la barrette et son crâne chauve luisait dans la nuit. En les voyant se diriger vers l'église, la servante pensa :

— Ils vont enterrer Philippe.

Elle pensa encore :

— C'est le Bossu qui commande...

Les deux hommes traversèrent rapidement le jardin. La nuit était toujours belle et claire. Au-dessus d'eux, le ciel était rempli d'étoiles et la lune brillait d'un vif éclat. Ses rayons dessinaient les branches des arbres, où aucune feuille ne remuait. Une bonne odeur de fleurs se mêlait au parfum des herbes, qui commençaient à se couvrir de rosée. Quand le curé introduisit la clef dans la porte de la sacristie, il se sentit secoué d'un frisson. Ce n'était cependant pas un homme peureux. Il était entré dans son église à toute heure du jour et de la nuit. Il savait qu'il y était sous la protection de Dieu. Mais aujourd'hui, il semblait que Dieu se fût retiré du monde et eût abandonné les hommes. Cette nuit, dans son grand silence, était si lourde!

Dans la sacristie un rochet et des vêtements d'enfants de chœur pendaient à la muraille; les burettes d'argent attendaient, sur leur plateau, la messe du matin. Devant l'autel, le curé fit une génuflexion que le Bossu s'efforça

d'imiter, bien qu'embarrassé par sa charge de planches. La petite lampe, qui brûlait au milieu du chœur, jetait un léger glacis sur le chêne usé des stalles, tandis que, debout sur leurs socles, les saints, aux deux côtés de la nef, avaient revêtu de grandes chapes d'ombre sous lesquelles on ne reconnaissait plus saint Jacques de saint Joseph, ni saint Denis de saint Roch. Les deux hommes déposèrent leurs charges dans le porche et montèrent à la tour.

Par ci, par là, un rayon de lune glissait sur l'escalier, à travers lequel passaient les cordes des cloches. Les hommes s'avançaient avec précaution pour ne pas faire gémir les marches. Arrivés devant le corps de Philippe, le curé, qui suait à grosses gouttes, tira son mouchoir pour s'essuyer le crâne. Comme il s'avançait vers Philippe, pour le retirer de la lucarne, le Bossu l'écarta, puis, saisissant le cadavre à bras le corps, il l'attira à lui tout doucement et le déposa sur le plancher. Il cracha alors dans ses mains et dit à son compagnon : « Prenez-le par les épaules... » Lui le saisit par les jambes. Pas à pas, avec d'infinies précautions, s'arrêtant chaque fois que leurs pieds avaient heurté trop violemment les marches, ils arrivèrent au bas de la tour et déposèrent Philippe sur les dalles du porche. A ce moment, le curé poussa un soupir de soulagement, s'essuya de nouveau le front et les joues, puis, se laissant tomber à genoux, joignit les mains et se mit à prier. Le Bossu se rappela alors qu'il était dans une église; il enleva sa casquette et la fourra dans sa poche.

Quand le prêtre se fut relevé, ils allumèrent un cierge. La figure de Philippe était couverte de sang coagulé. « *Ils* l'ont mal arrangé! » dit le Bossu, après avoir tiré une ficelle de sa poche pour mesurer le corps.

Faire un cercueil avec quelques mauvaises planches et des outils de fortune n'est pas chose facile. Mais le Bossu était un homme de ressources et qui savait mettre la main à tout. Il écarta son compagnon, scia, tailla, cloua et fina-

lement enferma Philippe dans une longue caisse qu'il consolida avec une grosse corde qu'ils avaient apportée. Puis il tira la civière qu'on remisait sous l'escalier du clocher et les deux hommes emportèrent le mort dans le cimetière, derrière le chevet de l'église, où il leur parut facile de creuser une tombe sans être aperçus ni entendus de personne.

— C'était un brave homme, dit le curé, pendant que le Bossu pelait le gazon avec sa bêche.

— Un homme comme on n'en fait plus, répondit l'autre.

Au loin, on entendit un roulement de charroi. C'était l'ennemi qui, là-bas, sur la grand'route, marchait en hâte vers Bruxelles et vers la France. Le curé, ayant haussé la tête par-dessus le mur du cimetière, vit une immense lueur rouge qui incendiait tout un coin de ciel et que traversaient des flammèches et des jets violents de fumée.

— *Ils* brûlent encore des maisons, dit-il.

Le Bossu sauta hors de la fosse et regarda à son tour, les deux mains accrochées à la crête du mur. Puis, s'étant laissé retomber, il souffla un instant et reprit son travail.

Un quart d'heure plus tard, Philippe était couché dans la terre, dans la bonne terre de son village, dans cette terre qu'il avait remuée toute sa vie, qui lui avait causé beaucoup de fatigue, mais qui lui avait aussi donné beaucoup de joies, les seules réelles que son âme simple eût jamais connues. Debout à ses pieds, le curé récita les dernières prières qu'on donne aux morts, puis le Bossu combla le trou, égalisa le sol, remit soigneusement en place les carrés de gazon, pour que personne ne pût découvrir la tombe.

De retour au presbytère, il but d'un trait les deux gouttes que le curé lui versa, mais il repoussa la pièce de cent sous que l'autre voulait aussi lui faire accepter.

Lorsqu'il fut parti, la servante, qui avait les yeux

rouges — elle avait pleuré pendant toute l'absence de son maître — regarda le curé d'un air si étrange qu'il en fut impressionné. Mais il se ressaisit et dit :

— Nous avons donné une sépulture chrétienne au pauvre Philippe.

— Oui, répondit la femme, oui... avec un beau monsieur... Et demain...

Le curé l'arrêta d'un geste bref. Les femmes, pensa-t-il, sont toujours là pour vous effrayer.

— A la grâce de Dieu, se dit-il ensuite; s'il arrive quelque chose, je prendrai tout sur moi.

Cette nuit-là, M. le Curé pria beaucoup et ne dormit guère.

XVIII

Il n'arriva rien. Les Allemands ne cherchèrent pas à savoir qui était Philippe, ni ce qu'il était allé faire dans la tour de l'église. Ils lui avaient réglé son compte. C'était fini. Philippe devait rester une fourmi comme les autres parmi toutes les fourmis que la guerre allait écraser. On lui consacra une belle messe, au retour de laquelle le charron dit à Lalie : « Vous devez être fière, Lalie; on vous a fait de l'honneur... » Elle haussa les épaules : « Le vieux sot! il avait bien besoin de se faire tuer! » Elle songeait que c'était encore deux bras de moins dans la maison, deux bras solides qu'il faudrait aussi remplacer. Puis, il y avait cet inconnu devant lequel on se trouvait. Si la guerre avait épargné la région, les Allemands l'occupaient. La veille, elle avait vu arriver chez elle deux soldats de gris vêtus, chaussés de courtes bottes, coiffés d'un petit bonnet rond, avec un fusil à l'épaule et une baïonnette au ceinturon. Ils lui avaient demandé elle ne savait quoi, dans un baragouin qu'elle n'avait pas compris. Elle n'avait heureusement pas perdu la tête. Tout de suite, elle leur avait fourré dans les mains une solide

tranche de lard et une motte de beurre. Ils s'étaient mis à rire, d'un large rire et, l'ayant remerciée (Danke, danke, brave Frau!), ils avaient touché de leurs doigts noirs, en s'inclinant, le bord de leurs bonnets.

Lalie en avait conclu que c'étaient des hommes comme les autres.

Et elle s'était rapidement adaptée au nouveau régime. Au printemps et à l'automne, elle se rendait, comme autrefois, chez Clémentine pour commander les vêtements de Prosper et de Mathilde. La couturière, qui devenait vieille, n'y voyait plus guère; elle portait des lunettes et gémissait sur son sort : « Les pauvres gens doivent travailler jusqu'à leur mort... »

Les jours où Prosper devait assister à la réunion que tenaient périodiquement les cultivateurs pour aviser au ravitaillement de la commune, elle ne manquait jamais de lui dire :

— Attention, hein!... Ne parle pas trop... Ne te laisse pas rouler...

Prosper n'avait pas l'habitude de trop parler. Par contre, il appliquait toute son attention à ce que disaient les autres. Il tâchait surtout de bien retenir ce qu'on lisait « sur les papiers ». Ces mots « le Kreischef » lui causaient chaque fois des battements de cœur. Le bourgmestre et M. Destokay — son fils avait aussi rejoint le front — le traitaient poliment, avec des égards mêmes. Ils le consultaient quelquefois : « Vous, Prosper, qui avez de l'expérience... » Cela le flattait. C'étaient des hommes ceux-là! Il les respectait. Par contre, son collègue Delvigne le jetait souvent hors de lui. Ne s'entêtait-il pas à ne l'appeler que « le riche Nicolet »?

— Riche! lui... On pouvait venir chez lui, fouiller les meubles, retourner les tiroirs, abattre les murs...

— Oh! répliquait l'autre. On sait que vous avez enterré vos picaillons!

Prosper ne répondait plus. Mais il soufflait de rage.

Il les avait enterrés en effet. Il les avait même déplacés plusieurs fois. Car il ne fallait se fier à personne. Lalie et lui surveillaient de près les gens qu'ils occupaient : le vieux Laurent, la sotte Catherine, le Bossu — ce dernier surtout, qui rôdait souvent où il n'avait que faire.

A l'époque des récoltes, Jean-Baptiste venait frapper à leur fenêtre dès que la nuit était tombée. Prosper sortait. Les deux hommes, armés chacun d'un gourdin, allaient faire un tour dans la campagne pour surveiller leurs biens.

S'ils apercevaient le cantonnier sur leur route, ils faisaient un détour. Le pauvre homme avait perdu son fils à la guerre. Depuis lors, il buvait un peu trop et radotait. Il arrêtait les gens et leur disait toujours la même chose: « Un si brave garçon... qui chantait si bien... et qui ne songeait pas à se marier... »

En passant devant la propriété de M. Destokay, il leur arrivait, les jours où l'on avait de bonnes nouvelles de la guerre, d'entendre sa fille qui chantait d'une voix frêle, en s'accompagnant sur le piano :

Salut à la paix...

Le Bossu, de son côté, jouait quelque part de l'accordéon, dans une maison où l'on veillait avec les volets clos. Quelquefois aussi un joueur de cartes sortait d'un cabaret, se plantait contre le mur, y restait un instant, puis regrimpait rapidement l'escalier, en tirant sur sa pipe et en reboutonnant sa culotte. Le chemin s'enfonçait entre deux haies, si hautes, si rapprochées qu'on ne voyait plus rien. Puis c'était la campagne : le silence avec le bruit étouffé d'une canonnade lointaine. Parfois le ciel était clair, plein d'étoiles. D'autres fois de gros nuages s'y promenaient, rapides ou lents, suivant l'intensité du vent. Jean-Baptiste, qui était nerveux, bavardait volon-

tiers. La guerre l'avait presque fait riche. Il parlait de s'acheter des terres, d'agrandir ses étables, de reconstruire sa grange, de clôturer sa cour par un mur.

— Tais-toi, Jean-Baptiste, disait Prosper.

Lui observait prudemment tout ce que la nuit permettait de découvrir et tendait l'oreille à tous les bruits. C'était le vent qui soufflait, des épis qui se frôlaient, une fouine qui traversait le chemin, un lièvre ou un lapin qui détalait à leur approche. Parfois, tout au fond du grand vide qui les enveloppait, on voyait un bloc sortir de l'obscurité, prendre insensiblement une forme humaine, la forme d'un homme courbé sous une charge. Leurs cœurs battaient un instant. Ils auraient voulu arrêter ce maraudeur, demander d'où il venait, savoir où il avait été voler. Mais cet homme était visiblement plus fort qu'eux. Puis il avait peut-être une arme. Craignant de recevoir un mauvais coup, ils se glissaient derrière une meule ou s'aplatissaient dans un sillon.

Quand ils passaient devant les cinq bonniers, Prosper s'arrêtait :

— Une belle terre, Jean-Baptiste.

Bernard l'avait vendue à Matagne, ce qui avait étonné tout le village. Où, diable, Matagne avait-il pris l'argent? C'était un de ces hommes qui ne peuvent passer devant un cabaret sans y pénétrer et qui commencent à rentrer leurs récoltes quand les autres ont fini. Les gens supposaient qu'il avait fait un emprunt, Joachim en était sûr et Prosper nourrissait l'espoir que la terre repasserait aux enchères. Mais, depuis la guerre, Matagne, comme les Nicolet, gagnait beaucoup d'argent. Au « Retour d'Egypte », ses fils (c'était connu) jouaient aux cartes des billets de cent, ses filles étaient bien nippées et lui-même s'était fait « remettre des dents ». Prosper considérait maintenant les cinq bonniers comme définitivement per-

dus, et chaque fois qu'il les longeait avec Jean-Baptiste, il laissait échapper le même soupir.

— Une belle terre, Jean-Baptiste.

Au retour, Prosper, qui devenait gros, soufflait. Il s'inquiétait de ses marks. Ayant perdu l'espoir de racheter les cinq bonniers, qu'en ferait-il? Les mettrait-il à la banque? Les placerait-il sur hypothèques? Et s'il lui en restait après la guerre que vaudraient-ils? Jean-Baptiste le rassurait. Il avait entretenu Durdu de tout cela et Durdu assurait que les marks seraient toujours les marks.

Durdu était un homme qu'on ne connaissait pas dans le pays avant la guerre. Depuis lors, il passait tous les quinze jours. Chez les Nicolet, il entrait sans frapper. Souvent Lalie, occupée à quelque ouvrage, le surprenait derrière elle, en se retournant. Elle ne s'étonnait pas :

— Vous êtes là, maître!

Il répondait :

— Je suis là.

Les Nicolet avaient toujours quelque chose à vendre et Durdu quelque chose à acheter. Tout le monde savait qu'il trafiquait avec les Allemands, mais presque tout le monde feignait de l'ignorer. M. Destokay assurait qu'il serait fusillé après la guerre. Jean-Baptiste en doutait. Il admirait ce gros homme mal vêtu, qui vous regardait hardiment, avait le verbe bref et pour qui la guerre n'était qu'un instrument comme un autre qu'il utilisait comme il lui plaisait. Pour payer son monde, il sortait parfois deux portefeuilles de ses poches. Quand Prosper et Lalie voyaient apparaître le plus gros, celui qu'il serrait à l'intérieur de son gilet, ils étaient éblouis :

— Vous n'avez pas peur d'être assassiné, M. Durdu?...

Il riait :

— Que vous êtes bêtes, les gens!

Il semblait, en effet, n'avoir peur de rien ni de personne et si Jean-Baptiste lui demandait — pour le faire parler — comment il croyait que la guerre tournerait, il répondait simplement :

— Les Allemands sont forts!

Lorsque Prosper rentrait chez lui après avoir donné le bonsoir à son compagnon, Lalie dormait. Mathilde était également couchée, mais malgré la fatigue qui pesait de plus en plus sur ses vieilles épaules, elle s'endormait rarement tout de suite. Un jour, le charron, comme il le faisait souvent, était entré chez eux, en voisin. Il avait allumé sa pipe, secoué ses sabots et posé ses deux pieds sur le socle du poêle. Mathilde était seule. Il s'était mis, comme il en avait également l'habitude, à parler de toutes sortes de choses qui tourbillonnaient dans sa tête comme la fumée de sa pipe devant son nez. Il avait parlé de la guerre, de son travail, du prix des œufs, de Philippe, du fils du cantonnier; tout à coup, il avait lâché le nom de Valère. Il s'était ensuite tu un instant, avait regardé le pavé, puis, se tournant vers la vieille fille, il avait dit : « C'est pour toi qu'il est mort. »

Mathilde n'avait pas levé la tête, mais son cœur avait fait un bond dans sa poitrine. Le soir, dans son lit, elle s'était répété cette parole et depuis se la répétait souvent. Des larmes coulaient parfois de ses yeux comme le jour où Philippe l'avait vue pleurer à ses côtés dans le jardin, tandis qu'on fêtait les noces de Bernard et que le petit Georges lançait au ciel sa belle chanson : « Brise des nuits... » Elle se tournait et se retournait sur son lit, le cœur battant, heureuse ou triste, elle ne savait, et quand la fatigue enfin lui fermait les paupières, elle entendait encore les paroles du charron, mais ce n'était plus la voix du charron, c'était celle du petit Georges, puis une voix plus douce encore, une voix qui venait de loin, de très loin : « C'est pour toi qu'il est mort! »

XIX

Lalie se vantait de ne pas « connaître les médecins ». Elle n'avait en effet jamais été malade. Son grand corps sec, bruni comme s'il avait été passé au feu, semblait un de ces outils de trempe impeccable qui résistent à tous les coups et défient les morsures du temps. Un soir cependant — un soir glacial d'hiver — son frère et sa sœur l'entendirent gémir.

Prosper était debout sur une chaise, un grand couteau entre les dents. Il tenait dans ses mains une pièce de lard qui pendait au plafond et dans laquelle il allait tailler une tranche pour le dîner du lendemain. Il retira son couteau :

— Qu'as-tu?

— J'ai mal au doigt.

— C'est peut-être quelque chose qu'on t'a donné, observa Mathilde; à ta place, j'irais voir Jean-Baptiste.

— Jean-Baptiste... grommela Prosper en haussant les épaules.

— Oui, Jean-Baptiste... N'a-t-il pas guéri sa femme de l'érysipèle?

Il l'avait guérie avec une tourterelle, qu'il avait rapportée de Liége et qui, mise en cage, roucoulait depuis dans son vestibule.

Ces bêtes-là, certifiait Jean-Baptiste, prennent la maladie.

Prosper, étant descendu de sa chaise, examina le doigt de sa sœur. Il jugea que c'était un panari et repassa son canif sur le bord du pot à eau, pour y faire une incision quand le mal serait mûr.

Lalie en souffrit beaucoup la nuit. La bise secouait les arbres autour de la maison et fouettait les murs en sifflant. La femme ne dormait pas. Tantôt, elle sortait sa main du lit; tantôt elle la plongeait dans les draps. Son

doigt battait comme un pendule et, par moments, elle avait la sensation qu'on le lui écrasait entre deux pierres. Tandis qu'elle suait de douleur sous ses couvertures, elle entendait la bise gémir, les arbres craquer, l'horloge de l'église qui sonnait les heures.

Tout à coup, elle dressa l'oreille. On avait marché dans la cour... Quelqu'un venait de gratter à la porte... Qui cela pouvait-il être?... Le chien?... Mais Prosper l'avait enfermé... C'était peut-être une illusion... Peut-être avait-elle la fièvre... Pendant quelques instants, elle n'entendit plus rien; puis le bruit recommença. Cette fois, elle songea aux voleurs, dont la gazette parlait continuellement... D'un bond, elle fut hors du lit, jeta un châle sur ses épaules, entortilla dans un coin sa main malade et ouvrit la fenêtre.

Un homme était debout contre la porte...

Elle se jeta instinctivement en arrière, saisie de peur; mais elle se remit vite, passa de nouveau la tête par la fenêtre et cria :

— Qui est là?

L'homme leva la tête :

— C'est moi...

Lalie se pencha en fronçant les sourcils, pour mieux voir l'individu. Celui-ci portait, noué par dessus sa casquette, un mouchoir qui cachait presque toute sa figure. Il était vêtu d'un vieux paletot et grelottait.

— Qui? toi... demanda la femme.

L'homme hésita un instant. Puis, il balbutia quelque chose que Lalie ne comprit pas. Finalement, sa voix s'éleva :

— Moi... Bernard...

Lalie sursauta :

— Comment! Toi... Ber...! Et que fais-tu là?

— J'ai froid! balbutia Bernard.

— Va-t'en!

— J'ai faim! continua-t-il.

— Va-t'en!

Bernard se tut, mais ne bougea pas. Finalement, il passa la main sur ses yeux et, reculant de quelques pas, tandis que le fumier gelé craquait sous ses pieds, il se tourna du côté de l'écurie :

— Vous me laisserez au moins entrer dans l'étable...

Lalie ricana :

— Vas-y! J'appellerai Prosper; il te fera sortir à coups de fourche.

— Mon Dieu!... Je ne suis pourtant pas un chien...

— Si, cria Lalie; tu es un chien!

Bernard fit un pas pour s'en aller, puis se retournant de nouveau :

— Lalie... ma sœur...

— Tu n'as plus de sœur ici, plus de frère... Rien!

— J'ai mal aux jambes et les pieds me cuisent.

— Va-t'en!

Bernard leva les bras au ciel comme pour l'appeler à son secours. Mais Lalie, impitoyable, répéta :

— Va-t'en!

— On s'en va... On s'en va...

Bernard, cette fois, tourna sur ses talons et retraversa lentement la cour en tâtant le fumier du bout de son bâton. La barrière s'ouvrit et se referma. L'homme disparut.

La bise sifflait toujours, les arbres continuaient de s'agiter. Au-dessus de la terre s'étendait un grand ciel noir où brillaient beaucoup d'étoiles, non pas de ces étoiles éclatantes et chaudes qui transforment en féeries les nuits d'été, mais des étoiles pâles et froides, qui, elles-mêmes, semblaient glacées par l'âpre bise.

XX

Après avoir fait quelques pas sur la route, Bernard hocha le front et murmura :

« Elle est dure... »

Il s'arrêta.

Maintenant où aller?

Il eut le sentiment que tout était fini et les souvenirs affluèrent dans sa tête.

Il revit d'abord le Bernard d'avant « l'aventure », celui qui, le dimanche, après la première messe, assis sur un vieux banc de bois de la maison qu'il venait de quitter, contre la fenêtre, mangeait sa « fricassée », puis faisait, comme le lui avait rappelé Philippe, le tour des étables avec une belle chemise blanche. Presque au même instant, il se retrouva à Liége, au « Bar du Centre », un beau café où il ne pouvait faire un pas sans être accompagné par son image, tellement les glaces y étaient nombreuses. Et son image ne lui déplaisait pas; c'était celle d'un vrai monsieur, surtout quand il avait passé son veston de mohair et mis sa cravate de couleur. Les clients l'appelaient « le patron » et le faisaient boire avec eux. Le soir, il était souvent saoul. C'est alors qu'il aimait le plus sa femme et qu'il l'admirait le plus tendrement. Assise derrière le comptoir, sur sa chaise haute, elle semblait une reine, une vraie reine, avec sa tête bien coiffée, sa figure maquillée, le collier de fausses perles qui cerclait son cou, largement découvert, et la montre-bracelet qu'elle portait au poignet gauche. Quand ils commençaient à être pris de boisson, les clients s'approchaient volontiers d'elle, lui prenaient les doigts, lui pinçaient le bras, promenaient sur sa poitrine une main goulue. Elle se laissait faire et riait. Lui, alors, devenait sombre. Mais il se disait que c'était le métier qui voulait ça et luttait contre sa jalousie. Il avait confiance en elle. C'était une maîtresse

femme — ainsi la jugeait-il — et si leurs affaires n'avaient pas marché, ce n'était pas de sa faute. Tout le monde ne réussit pas. Stoïquement, il avait accepté la dégringolade qui les avait conduits, au moment de la guerre, dans un petit « caboulot », situé dans une rue pauvre aux confins de la ville, où habitent des maraîchers et des houilleurs. C'est dans une de ces rues qu'il s'était battu avec un ivrogne, qui l'avait arrêté pour lui dire que sa femme couchait avec les Boches.

Les soldats allemands avaient fait de son café leur lieu de rendez-vous. Le soir, les voisins les y entendaient hurler des chansons de leur pays et des refrains de guerre : « Gloria... gloria... » Il respirait quand il apprenait qu'on allait les envoyer au front et qu'il les voyait vider bouteilles sur bouteilles, casser des verres, chanter plus fort, éclater de rire ou se mettre à pleurer. Mais il en revenait d'autres et les mêmes scènes recommençaient. Ils devinrent toutefois de moins en moins nombreux. Dans les derniers temps, il n'en venait même plus qu'un, un long diable de sergent, chargé de graisse, avec une tête comme une boule, toute rasée et trouée de deux grands yeux fades. Celui-ci se présentait tous les soirs, déposait son fusil dans un coin, s'installait comme chez lui, faisait un signe : « Hier! » et la Rousse courait s'asseoir auprès de lui. Si Bernard entrait dans le café, il fixait sur lui ses gros yeux, des yeux foudroyants, des yeux de maître, qui lui commandaient de sortir. Et Bernard sortait. La Rousse alors riait. Bernard se demandait : « Suis-je encore Bernard, oui ou non! » Toutes les nuits, il faisait de mauvais rêves. C'était la première fois qu'un homme l'intimidait, la première fois aussi qu'il était tenté de croire les propos de l'ivrogne avec lequel il s'était battu. Un soir, qu'après avoir quitté le café, il était venu regarder par le trou de la serrure, il fut fixé. La nuit, il ne dormit pas. Qu'allait-il faire? Tuer le sergent? Lui planter son couteau dans la

gorge? Le saigner comme un cochon? Pendant qu'il réfléchissait ainsi, la lune s'était levée et toute sa lumière tombait sur la tête de la Rousse. Elle dormait paisiblement à son côté, sa toison fauve éparpillée sur le coussin, la poitrine découverte. Il se souleva doucement, ouvrit ses deux grandes mains, les approcha de cette chair blanche. Comme il hésitait, la femme entr'ouvrit les yeux. Il se retira vivement. La Rousse sourit, soupira et se rendormit. Non, ce n'était pas cela qu'il fallait faire? Mais quoi? Pendant le reste de la nuit et toute la journée qui suivit, il roula dans sa tête des projets de vengeance. Le soir, il vint de nouveau épier sa femme et le sergent. Celui-ci, cette fois, s'expliquait avec animation, en faisant de grands efforts pour se faire comprendre, traduisant par des gestes les mots français qu'il ne trouvait pas et ponctuant ses phrases de « Ia! Ia! » Bernard comprit que les Allemands préparaient une rafle de chômeurs. Le sergent ferait empoigner Bernard... Ia!... On l'enverrait dans les mines... Ia!... Galicie... Mines de sel... Ia! Terrible!...

La panique s'était emparée de Bernard. Le cœur battant, à pas de loup, il était monté dans sa chambre, avait mis ses gros souliers, son chaud paletot, sa grosse écharpe; puis il avait noué un mouchoir sur ses oreilles, empoigné son bâton et était parti...

Maintenant, il était là, dans son village, par cette nuit de gel, abandonné de tout le monde, renié par les siens.

Il se remit à marcher.

Où il allait? Il n'en savait toujours rien. Il savait seulement qu'au bout de son chemin se trouvait la campagne. Lorsqu'il l'eut atteinte, il continua à marcher machinalement pendant quelque temps. Mais ici, la bise était plus mordante : elle traversait ses vêtements et sa chair, elle glaçait la moelle de ses os. Il s'arrêta de nouveau et, dans un accès de révolte, piétina la terre, la frappa à coups de

bâton. Puis il se mit à pleurer, pensa qu'il avait assez souffert et qu'il fallait en finir.

Il sortit son mouchoir de sa poche et le tordit comme une corde. Il était assez solide, mais serait-il assez long? Il le mesura sur son bras étendu.

Cela fait, il se sentit le cœur plus calme et, oubliant le froid, s'amusa même à raisonner. Qui aurait jamais cru qu'un Nicolet en arriverait là? Et que ce Nicolet serait justement lui, Bernard! Car il avait été autrefois un homme sérieux et même un homme de bon conseil. Il avait aussi été un homme heureux...

Il fit un geste large pour balayer le passé. Puis il reprit son mouchoir, le tordit de nouveau, le mesura de nouveau... Il lui fallait maintenant trouver un arbre propice ou une poutre. Il avait un peu oublié la disposition des arbres du village, mais il se souvint d'une poutre qui se trouvait dans son vieux hangar et où il avait autrefois lui-même enfoncé de solides crochets. Oui, c'est là qu'il devait aller mourir. Il se vengerait ainsi des siens. Lalie aurait beau gratter, la tache serait ineffaçable. Elle aurait beau ergoter, les gens hocheraient la tête et diraient : « C'était tout de même votre frère! »

Soutenu par cette pensée de vengeance, il chercha à s'orienter. Il lui fallait longer une prairie, la contourner et pénétrer ensuite dans le jardin des Nicolet.

Il venait de se remettre en marche lorsqu'un air de musique vibra dans la nuit. Il pensa tout de suite :

— Tiens, le Bossu vit encore!

Après avoir amusé les autres pendant la soirée, le Bossu se donnait souvent un concert à lui-même en s'en retournant. L'oreille collée contre son accordéon, il jouait avec plus de sentiment, plus d'ardeur, plus de passion, agitant la tête, frappant du pied les cailloux de la route. Les gens qui ne dormaient pas poussaient quelquefois leur volet pour l'écouter. Bernard lui-même avait entendu cette

musique bien des fois, surtout en été, quand la chaleur l'obligeait à tenir sa fenêtre ouverte.

Bien qu'il n'eût pas en ce moment le cœur à la joie, il éprouva un certain plaisir à la réentendre. C'était justement un air qu'il connaissait. Petit à petit, il se mit à scander les notes par des hochements de tête. Puis il se dit :

— En voilà un qui est toujours heureux... Il doit pourtant avoir vieilli, lui aussi... Je suis sûr qu'il est maintenant tout blanc...

Et de plus en plus séduit par ce vieil air qui lui remuait décidément le cœur, il s'arrêta de nouveau.

Le Bossu avait-il toujours été heureux, comme le pensait Bernard? Avait-il souffert? En ce moment même, ne songeait-il pas à sa vieillesse ou y songeait-il trop? Son âme de faune s'exaltait-elle dans le vide ou regrettait-elle tous les plaisirs auxquels elle n'avait pas assez mordu? Etait-ce l'ivresse ou le désespoir qui mouvait ses doigts? En tous cas, Bernard ne l'a jamais entendu jouer comme aujourd'hui. Sa musique semble lutter avec le vent du ciel. Elle remplit de ses sons la nuit glaciale. Elle est tour à tour douce et ardente, sauvage et désordonnée. Elle se répand en notes si étranges qu'on ne sait plus si cela sort d'un instrument inerte ou d'une poitrine humaine, si c'est une voix qui chante, une âme qui soupire ou un cœur qui pleure...

Bernard écoutait toujours. Sous l'influence de cette musique exaltée, sa poitrine recommençait à battre. Une sorte d'ivresse même le transportait. Il en oubliait la faim; il en oubliait le froid. N'avait-il pas la vie dure? N'était-il pas d'une forte race, comme disait Michel? Il avait même été jadis l'homme le plus fort du village... Jadis!... Il fit jouer ses biceps pour se prouver à lui-même que cette force était toujours là. Pour mieux s'en convaincre, il lâcha son bâton et se jeta sur une borne qu'il

venait d'apercevoir. L'ayant serrée dans ses deux mains, il la secoua, l'ébranla, l'arracha du sol gelé. La pierre était lourde. N'importe! Les pieds écartés, le torse raide, il l'éleva au-dessus de sa tête, la fit passer d'une main dans l'autre et finalement la lança au loin.

Puis il leva la tête et respira à longs traits.

Quand il se baissa pour ramasser son bâton, il faillit tomber. « C'est la faim, pensa-t-il; j'aurais dû mettre une croûte dans ma poche. »

Le vent soufflait toujours avec colère, accompagné au loin par le bruit étouffé du canon. Un nuage était venu voiler les étoiles, mais une lampe brûlait encore dans une maison du village. C'était la lampe de M. Destokay, qui venait aussi de perdre son fils à la guerre et qui cherchait des consolations dans les livres.

Quelques flocons de neige tombèrent. Bernard chercha à s'orienter. Ses yeux ne voyaient devant lui qu'une plaine gelée, une plaine immense qui se perdait dans de profondes ténèbres et sur laquelle tombait lentement la neige. Mais là, là et là, il savait que se trouvaient d'autres villages. En coupant à travers les labours, il tomberait certainement sur l'un ou sur l'autre. Au petit jour, il frapperait à la porte d'une ferme, où on ne lui refuserait pas un quignon de pain, une tasse de café, une botte de paille dans le coin d'une grange. Après... Après (il haussa les épaules), il irait il ne savait où, ferait il ne savait quoi, mais comptait bien trouver encore, ici ou là, un peu de vie à grignoter.

— Allons, Bernard, en route...

Il allait piquer son bâton dans le sol pour partir. Il hésita, hocha deux ou trois fois la tête. Puis il se retourna. Son village était là, derrière lui, le « vieux nid » était derrière lui, mais il ne les voyait plus. La petite lampe même avait disparu.

— Allons, Bernard.

Et Bernard, dont le cœur était lourd comme un sac de blé, poussa un han! s'appuya solidement sur son bâton et de nouveau quitta son village.

EPILOGUE

Le lecteur chercherait vainement aujourd'hui la vieille ferme des Nicolet dans ce village qui n'a pas de nom. Lalie, Prosper et Mathilde sont morts, chacun à son heure. Comme ils n'avaient que des parents éloignés, leurs biens ont été vendus. Là où se trouvait leur demeure, s'élève maintenant une belle habitation moderne — genre villa. Elle a été construite par un étranger (les gens du village disent « un nouveau riche »). Joachim, le charron, qui vit toujours, évoque volontiers, comme tous les vieux, le passé. Il n'oublie aucun des Nicolet et raconte en long et en large l'aventure de Bernard, un homme comme un arbre, qui avait fait un sot mariage et dont personne ne sait où il a laissé ses os.

HUBERT KRAINS
de l'Académie royale belge
de Langue et de Littérature françaises.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Louis Madelin : *La Fronde*. Plon. — *Mémoires de Robert Challes, écrivain du roi*. Publiés par A. Augustin Thierry, Plon.

L'histoire de **la Fronde** a été écrite bien souvent et toujours d'une façon fragmentaire. Sainte-Aulaire, Capefigue, Henry Martin, Augustin Challamel, Chéruel, et, de nos jours, Henry Courteault se bornèrent, en effet, à nous présenter des tableaux de la guerre parisienne. Or, le mouvement révolutionnaire du XVIIe siècle ne se produisit pas seulement dans la capitale et dans les limites de sa région. Il s'étendit aux deux tiers de la France et il fut ressenti, avec une particulière dureté, dans les provinces où il laissa, après son apaisement, des misères cruelles et des haines persistantes.

Seul Feillet, étudiant le rôle pacificateur et charitable de Vincent de Paul, fournit quelques renseignements sur l'état lamentable de ces provinces après l'an 1652. Encore n'avait-il pu utiliser, à l'époque où il faisait son enquête, les documents classés depuis lors dans les archives et offerts à la curiosité des érudits.

Ces érudits, pour la plupart écrivains locaux, se sont chargés, quelquefois de manière remarquable, de conter les faits de la guerre intestine dont leur contrée fut le théâtre. Nul ne tient compte de leurs travaux et cela est très regrettable. Nous souhaitons fort que la Fronde fasse enfin l'objet d'un travail synthétique. Il semble bien insuffisant, en effet, de consacrer, dans une histoire de cette nature, un court paragraphe à l'action de Turenne à Stenay et Sedan, quelques lignes à l'intervention des Longueville en Normandie, une brève mention à l'agitation de La Rochefoucauld en Poitou et des pages insignifiantes à la rébellion bordelaise, laquelle prit, un moment, une importance capitale.

Michelet qui eût pu nous donner le travail synthétique que

nous réclamons plus haut, ne disposait pas, à l'époque où il écrivait son volume sur la Fronde, de moyens d'informations suffisants pour étudier, dans son ensemble, la grande discorde des Français. Son admirable récit des troubles parisiens, exubérant de couleur et de vie, œuvre combinée d'un grand artiste et d'un étonnant psychologue, fait encore aisément oublier tous les autres.

Aujourd'hui, M. Louis Madelin nous donne une nouvelle relation des cabales et des échauffourées qui bouleversèrent le pays pendant quatre années. Pas plus que ses prédécesseurs il ne s'est intéressé à la Fronde provinciale. Nous ne songeons pas à l'en blâmer. Il avait pour but, composant cette relation, d'instruire un auditoire qui l'aurait sans doute suivi avec indifférence s'il l'avait conduit hors de Paris, centre principal d'intrigues, de négociations et de combats. Son livre est, en effet, un recueil de conférences parfaitement équilibré. Le goût des idées plutôt que celui des anecdotes y domine.

M. Louis Madelin s'est efforcé, à travers la grande confusion des témoignages, de pénétrer l'esprit du temps et de découvrir quels mobiles secrets propulsèrent les acteurs de la funeste tragédie. Comme la plupart des historiens, et avec des raisons valables, il se montre hostile aux adversaires de Mazarin, invoquant, pour les houspiller, l'intérêt supérieur de la France qui, en ce temps, bien plus certainement qu'au temps d'Henri II et de Louis XVI, fut sacrifié aux intérêts particuliers. Soutenu par un style ferme, abondant en images pittoresques et en pages chaudes de légitime passion, son ouvrage plaît par sa clarté d'exposition.

Il ne soulève la critique que dans le détail. M. Louis Madelin examine, avant d'étudier la Fronde proprement dite, les périodes qui la précédèrent. A son avis, Richelieu avait procuré à la France une merveilleuse harmonie, une tranquillité parfaite et une puissance qu'elle n'avait point connue depuis des siècles. Le Parlement, foyer de désordre, détruisit son œuvre en cassant le testament de Louis XIII et en attribuant la Régence à la reine Anne d'Autriche, c'est-à-dire en substituant un pouvoir sans énergie à un pouvoir absolu.

Dès lors, l'esprit public évolua. Le sens de l'ordre et de la soumission diminua. De fâcheux ferments d'insubordination se firent sentir. Le Parlement, luttant pour s'emparer de l'exécutif et dominer la monarchie, excitant les passions populaires, accentua le malaise et, en définitive, garda la responsabilité initiale des événements qui allaient survenir.

Cette thèse ne nous semble qu'en partie acceptable. Richelieu avait bien instauré l'ordre en France, mais par la force et la violence, décollant les têtes trop chaudes, peuplant les prisons, multipliant les exils, réduisant les seigneurs au rôle de bas courtisans, privant les protestants, qui détenaient toutes les sources de la richesse publique, de leurs places de sûreté, chassant les parlementaires indépendants, faisant du *Mercure François*, puis de la *Gazette de France*, seuls journaux existant sous son ministère, des recueils de nouvelles censurées, portant sans cesse la guerre aux frontières, bref étranglant la liberté nécessaire, comme l'air, aux Français, dilapidant des sommes immenses et accablant d'impôts la masse laborieuse de la nation.

Des haines innombrables l'entouraient et le mécontentement était général. Sa mort fut saluée par un immense cri de joie. L'homme, mal compris à son époque, avait conçu de grands desseins politiques et les avait, en partie, réalisés. Nous ne songeons nullement à diminuer son génie et à contester la valeur de son œuvre. Nous disons seulement qu'il s'était peu occupé du peuple, qu'il l'avait, sans le vouloir peut-être, accablé d'écrasantes obligations et que ce peuple se trouvait, à sa mort, aussi bien que les seigneurs jugulés, dans un état moral très voisin de l'exaspération.

Survint la Régence d'Anne d'Autriche. Cette « bonne régence », vantée par les seigneurs et par les épicuriens, procura-t-elle au peuple quelque allégement à son sort? Nous ne le croyons pas. Les citoyens jouissaient d'une liberté élargie, mais la misère publique s'aggravait.

La reine, soucieuse de satisfaire l'avidité des prisonniers et des exilés qui avaient souffert pour avoir participé à ses cabales, Mazarin, désireux de s'acquérir l'appui des grands, distribuaient, à mains pleines, l'argent du trésor. Le nouveau ministre, nul n'en peut plus douter aujourd'hui, incertain

de son avenir politique, cherchait à réaliser une rapide fortune. Il pactisait avec les financiers, traitants, partisans et maltôtiers, déjà puissants sous Richelieu, et imposait à la France le règne de ces cyniques fripons. Fermiers, en nom ou par personnes interposées, de toutes les fermes royales, formant des associations puissantes, soutenant le pouvoir de leurs écus et prodiguant les pots de vin au cardinal, ces trafiquants faisaient subir à la masse taillable et corvéable une infernale tyrannie. Le pire d'entre eux, en état continu de collusion avec eux, Michel Particelli d'Emery, italien d'origine, dirigeait, à l'aide d'expédients successifs, qui, de nouveau, atteignaient les besogneux, les finances du royaume.

On peut considérer sans crainte d'erreur que les financiers par leurs exactions et leurs violences, Mazarin et D'Emery par leurs édits destinés à remplir les caisses de l'Etat, excitèrent, bien plus sûrement que les parlementaires par leur assaut contre le pouvoir, les esprits à la révolte. Le peuple, désintéressé de la lutte pour la conquête de l'exécutif, envisageait par contre avec impatience des mesures financières qui ajouteraient à ses tourments. Sa haine contre les financiers éclate dans plusieurs centaines de mazarinades généralement ignorées des historiens de la Fronde. Les pamphlétaires firent surtout grief à Mazarin d'avoir protégé les rapines de ces coquins et de les avoir partagées. Pour l'ensemble du peuple, le ministre avait pris figure de patron de la volerie générale.

De tout ce que nous venons d'écrire, il ressort, ce semble, que les abus de pouvoir de Richelieu, les dilapidations de la reine, les concussions de Mazarin et celles de ses affidés, les dépenses de la guerre extérieure, accroissant le dénuement du peuple saigné à blanc par les collecteurs d'impôts, furent les causes premières de la Fronde. Bien à tort les historiens accusent-ils le Parlement d'avoir provoqué le mouvement révolutionnaire en affaiblissant l'autorité royale. Les responsabilités de la haute compagnie nous ont toujours paru plus limitées. Nul ne souhaitait, sous les voûtes du Palais, conduire la monarchie à sa perte. M. Louis Madelin donne des parlementaires une image collective un peu pessimiste, ce semble. Gens de peu, écrit-il, pour la plupart sortis de la

plèbe et, dans les Chambres des Enquêtes, de jeunes trublions désireux d'accroître le désordre. N'exagérons rien. Sans doute des gens de finance s'étaient-ils introduits dans le groupe des robes rouges par suite de la vénalité des charges, mais ils étaient encore en petit nombre et ils avaient tout intérêt à conserver un pouvoir qui faisait si bien leurs affaires. En général, les magistrats sortaient de familles de la noblesse. Ils ne tenaient nullement à s'acoquiner avec des gredins. Leurs charges, bien qu'achetées à haut prix, n'étaient définitivement attribuées aux nouveaux venus qu'après enquête de moralité. Montauron, financier équivoque, et bien d'autres ne purent entrer dans leur compagnie. Aux enquêtes, figuraient des hommes de tout âge et non pas seulement des jouvenceaux.

M. Louis Madelin, nous le répétons, a clarifié avec aisance un sujet historique entre tous complexe. Il le présente dans ses grandes lignes. Il n'est pas entré et il ne pouvait entrer dans le détail. De ci, de là on relèverait, dans son texte, quelques passages volontairement traités selon certaines traditions et certaines doctrines — les relations de Mazarin avec la reine, par exemple — ou certaines erreurs sans gravité — La Rochefoucauld entraînant à la rébellion Mme de Longueville notamment, — mais l'ensemble de ce texte constitue une bonne histoire de de la Frande, nourrie de faits essentiels.

M. Louis Madelin croit fermement que, la Fronde apaisée, la monarchie établie dans son absolutisme, tout recommença à marcher dans le royaume comme au temps de Richelieu et mieux qu'au temps de Richelieu. On avait enfin conquis la mesure et la raison. La France s'étalait comme un lac paisible et harmonieux. Hélas! les lacs sont, aussi bien que la mer, sujets aux tempêtes. La tranquillité régnait en apparence. La cour donnait à toute l'Europe l'impression de grandeur que les traditions nous ont transmise. Il y avait la façade et il y avait la réalité. Le Français ne s'accommodera jamais du joug. Des cabales, des révoltes isolées ou collectives, vite bridées, se produisirent sans cesse sous le règne du grand roi. L'esprit d'indépendance ne fut jamais étouffé. La situation du peuple n'avait guère été améliorée. Les financiers, forcés, par périodes, de rendre gorge, continuaient

leurs fructueuses opérations. Ils détenaient encore les fermes royales et leurs agents pressuraient toujours les malheureux assujettis à l'impôt. Nombreux voyageurs parcourant la France du XVIIe siècle nous ont révélé la conditions lamentable d'existence de l'artisan et du paysan. Diverses histoires de la province, faites d'après des documents d'archives, montrent que les magistrats des Grands Jours châtiaient les crimes les plus patents, mais n'apportaient aucun remède à la triste situation des pauvres. Seuls les intendants et les évèques, signalant des misères poignantes, obtenaient parfois, rarement, quelque dégrèvement d'une région trop déshéritée.

Les **Mémoires de Robert Challes** que M. A. Augustin Thierry vient de publier, d'après un manuscrit appartenant à M. Gabriel Hanotaux, apportent de curieuses précisions sur la puissance des financiers au temps de Louis XIV et, par endroits, sur les abus de pouvoir des collecteurs d'impôts. On peut même dire que ce curieux volume forme contre cette race d'argent le plus furieux des réquisitoires. A ce titre, et aussi parce qu'ils fournit de ci, de là des détails de mœurs très particuliers, il nous a vivement intéressé.

Qu'était donc ce Robert Challes écrivant avec tant de liberté à une date n'outrepassant pas l'an 1701? Champfleury, l'ayant rencontré au cours de ses promenades à travers le passé, avait vu en lui un précurseur de nos modernes réalistes et tracé son portrait un peu estompé dans son ouvrage : *Le Réalisme*. Depuis lors, nul ne s'était plus intéressé à ce fantoche perdu dans la nuit du temps, sauf M. Georges Pillement qui, publiant une de ses nouvelles : *Histoire de M. Dupuis et de Mlle de Londé*, extraite de son volume *Les Illustres Françoises* (La Connaissance, 1927, 2 vol. in-18) lui avait consacré, en tête de cette publication, une excellente notice.

De cette notice, et de celle au surplus de M. A. Augustin Thierry, il résulte que Robert Challes, sorti de très petite origine, fit de solides études, fut reçu avocat et eût sans nul doute connu une existence toute tissée de tranquillité, sans son humeur aventureuse et l'indépendance de ses propos. Après un duel, il dut s'éloigner de France et dut à son con-

disciple Seignelay la faveur d'entrer dans la marine royale en qualité d'écrivain du roi, c'est-à-dire de subrécargue. Ainsi parcourut-il le monde, fit-il des séjours dans nos colonies, connut-il exactement leurs besoins et prévit-il leur pitoyable avenir.

Après avoir longtemps navigué, sans amasser une grande fortune, il abandonna la marine et substitua à sa plume d'écrivain du roi la plume d'écrivain tout court, collaborant au *Journal littéraire de La Haye*, publiant en Hollande ses *Illustres Françoises* (1713), écrivant, sans dessein de les imprimer, un *Journal d'un Voyage fait aux Indes orientales* et enfin ses *Mémoires*.

C'était un épicurien bien vivant, un bon biberon, un soldat brave à l'occasion, un esprit assez libre pour encourir, pendant une période de sa vie, un temps d'exil, enfin un littérateur non négligeable.

Ses *Mémoires* se présentent à nous sans grand équilibre, sans plan bien arrêté, mais ils sont pleins de faits que l'on ne rencontre point dans les ouvrages contemporains de même nature. L'homme paraît avoir eu ses entrées dans les bureaux des ministères, avoir approché beaucoup de personnages puissants et avoir entendu beaucoup de confidences. Il donne de Louis XIV vieilli une image qui se rapproche beaucoup de l'image fournie par Saint-Simon. Il parait avoir, mieux que ce dernier, aperçu quel désastre allait causer à la France la Révocation de l'Edit de Nantes et sa haine des jésuites, étalée tout au long de son ouvrage, parait découler de sa vue fort nette de l'influence néfaste que ces derniers et Mme Maintenon, leur auxiliaire, exerçait sur le roi.

S'il juge Mazarin avec violence, par contre il étudie Colbert et son œuvre avec une admiration passionnée. Pour lui, Colbert fut le plus consciencieux et le plus utile serviteur de la France et de la monarchie. Comme nous le disons plus haut, Challes, voyageur expérimenté, discerne avec pénétration les fautes inexpiables de la politique coloniale du roi et donne sur nos possessions en Amérique des renseignements pleins d'intérêt. La plus grande partie de son travail concerne les grands ploutocrates, comme le fameux

Deschiens, dont il paraît avoir, on ne sait comment, connu la vie et les actes secrets.

De ci, de là, les *Mémoires* sont émaillés d'anecdotes caractéristiques. L'une d'elles concerne la mort de Foucquet dont elle nous donne une version tout à fait sensationnelle.

M. A. Augustin Thierry a annoté avec beaucoup de précision cette œuvre curieuse et d'une lecture attachante; mais il n'a cherché nulle part à contrôler les dires souvent singuliers du mémorialiste. On peut regretter aussi qu'il n'ait pas ajouté, à un texte abondant en faits nouveaux, un index alphabétique des noms permettant de le consulter facilement.

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

Yanette Delétang-Tardif : *Vol des Oiseaux*. Aristide Quillet. — Solange Rosenmark : *Amour, cher menteur*, « Les Presses Universitaires de France ». — Ferdine Héria : *Poèmes Tristes*, Figuière. — Germaine de la Boutetière : *Vous chantiez, grillons*, « La Revue des Poetes ». — Comtesse R. de Dampierre : *Amor... Roma*, Figuière. — Roger Chatain : *Feuilles mortes et Renouveau*, « la Jeune Académie ». — Roger Hollier-Larousse : *Premiers Vers*, L. Jouan et R. Bigot. — Claude de Fréminville : *Le Cœur aux Fenêtres ouvertes*, « la Jeune Académie ». — Pierre Moussarie : *Au vent...*, « la Bouteille à la mer ».

Certes, Mme Yanette Delétang-Tardif ne manque pas de lecture, mais elle a su lire, et s'approprier les effluves qu'elle a senti s'en exhaler. Cela vaut mieux que se soumettre, s'adapter surtout à des formules dont s'est perdue ou est ignorée la signification souvent profonde, encore que lointaine. Son art est-il bien toujours d'invention spontanée, nonobstant des vestiges involontaires d'influence? Je n'ose l'affirmer; je me méfie de qui a pu, au titre d'un précédent recueil, inscrire ce verbe ignoble, que chérit maint « scientifique », je crois — et dans quel dessein, puisque à l'égal de tant de termes d'usage technique ou à la mode, il est superflu, sans accent, et pédant — : *Générer!* Générer, je l'avoue, me disposait fort mal à accueillir un ouvrage nouveau de cet auteur, d'autant que, du nouveau venu, on pourrait redouter, **Vol des Oiseaux,** qu'il fasse allusion à des recherches de physiciens ou à tentatives d'aviateurs. Mais non. Cette fois, toute prévention s'abolit dès les premiers vers, et il n'est guère conforme aux habituelles nonchalances

de la pensée ou du style féminin de réussir un morceau bref et pur comme ce *Calme :*

Quel esprit encore en rumeur
Se renoue aux courbes plongeantes
Et s'abandonne à la douceur...
Mortel oubli! Calmes ébats!
Seul dessin parmi l'immobile,
Il choisit ce vol inutile,
Passe, frôle, et ne s'attache pas.

Jusqu'à ce vers de neuf concluant à la suite de six vers de huit syllabes ici ne me choque pas. Même provint-il d'un manque de ressource plus subtile, qu'importe? puisqu'il se détache net, dans sa rapidité d'envol, et porte toutes les apparences d'avoir été fait exprès. Néanmoins, il en faut convenir, si Mme Delétang-Tardif excelle partout, et suprêmement aux vers brefs, dont s'impose la plus stricte mesure, elle perd pied un peu aux pièces plus longues, où elle cède à un goût de cadences plus lâches. Le prototype du poète qu'elle doit selon toute apparence s'être choisi, s'il écrivit *les Pas, l'Abeille, le Sylphe* même et encore *le Cimetière Marin*, n'atteignit cette rigoureuse perfection qu'à force de contraintes réfléchies et de sacrifices délibérés. C'est là ce qui fait défaut, je le crains, à l'art de Mme Delétang-Tardif. Je me l'imagine à l'issue du stade presque enfantin où l'on persuade qu'il existe des facilités ou qu'il y a lieu d'en tenir compte, et qu'un abandon ne se résout pas nécessairement en une perte. « Vol des Oiseaux », et voilà qui l'intéresse, à quelles lois soumis d'un rythme insaisissable en ses origines pour la raison peut-être, mais que l'intuition pénètre et reproduit en ses mirages d'œuvres. « Vol des Oiseaux » partout où l'actuel poète s'en émeut ou y aspire, il touche à la perfection :

O chant, dessin du vol, libre et vive pensée
Aussitôt dépassée, aussitôt effacée,
O chant, tige absolue, où l'aile est une fleur
Qui s'ouvre et se referme aux battements d'un cœur
Douce confusion dans ce ciel aimanté
Entre un regard, un vol, et cette voix extrême,

Tu me ravis, ô chant, dont la légèreté
Pour ne plus retomber, me change en elle-même.

Mme Solange Rosenmark n'ignore pas, j'en suis sûr, la valeur d'une technique éprouvée; du moins ne se détourne-t-elle pas des poètes célèbres qui y attachèrent tout le prix qu'il sied. Je me souviens de l'avoir vue, émue et très belle, humiliée et fervente, devant la tombe de Baudelaire. Je me souviens de l'avoir rencontrée, sur le haut de la montagne de Saint-Cloud, rendant hommage, par sa présence déférente, au grand poète qui y vécut les dernières années de sa vie. Sans doute elle se rend compte qu'il lui faudrait plus âprement travailler qu'il n'est en elle de le faire, pour parvenir à un résultat appréciable; elle y a renoncé, et comme, en désordre, tumultueusement, des refrains chuchotés de danses suscitent à ses lèvres des mots, elle ne les refrène ni ne songe à leur imposer aucune discipline; sans autre prétention, comme au hasard, et de manière impromptue, elle laisse jaillir d'elle les étranges, menus, candides petits poèmes dont l'ensemble forme son livre **Amour, cher menteur,** et cela vaut évidemment mieux que de faire étalage d'une science fausse, incomprise, que de se soumettre à ce dont on ne sent pas l'inéluctable et forte nécessité. C'est d'une créole demeurée ingénue, quoiqu'elle en ait, en dépit de ses afféteries et feintises hautaines de femme du monde raffinée, les effusions les plus sincères, les moins contraintes, de rapides et fort confus parfois balbutiements d'âme et de cœur. Au fond, c'est gentil tout plein, parfois agréable et amusant, n'a aucun rapport, même éloigné, avec la littérature, mais c'est bien, la plupart du temps, un peu de ce qu'on dénomme volontiers du document vivant.

Les **Poèmes Tristes** de Mme Ferdine Héria, d'un métier honnête et suffisant, sans grande originalité ni recherche suivent leur propos de la façon la plus convenable. Évocation de paysages, souvenirs, espoirs, tristesses, de ferveur et de mélancolie ils se bercent avec douceur. Ils sont purs et sincères, tendrement craintifs, désolés, et tout cela, certes, c'est déjà beaucoup, et qui manque à combien d'autres?

Retirée au coin du vieux foyer familial, j'imagine assez les longues soirées d'hiver où Mme Germaine de la Boutetière, en tisonnant comme on faisait autrefois, entretient doucement le brasier doux de ses souvenirs entre les cendres qu'ont faites les expériences de sa vie sentimentale. Là, **Vous chantiez, grillons,** « dans le calme de la nuit brune; — comme vous chantiez au bord du ruisseau, au pied d'un Calvaire, comme vous chantiez au milieu des blés, — et au cœur des fleurs champêtres » — de même que vous chantez toujours, en l'âme de l'esseulée, « à l'ombre des petites croix, au bord des bonheurs et des peines ». La nostalgie mélancolique de Mme de la Boutetière est infiniment douce et discrète; elle est de bonne compagnie, émue non sans réserve, ni très fervente ni trop hautaine. Parfois le ton s'élève un peu, et le sentiment s'amplifie. « J'aurais, — dit-elle, — aimé qu'un chant s'élevât de mes vers » (pourquoi, comme Thomas Corneille, fait-elle *colchique* féminin?); ces vers sont choyés, aimés à mesure qu'ils naissent; elle les dédie aux amours qu'elle n'a pas connues et qui l'occupent, et aux amours déçues dont son cœur blessé mais confiant s'entretient dans de tristes délices. Livre de vers parfois dolents, comme frileux et tremblants d'un espoir qu'ils renferment et resserrent entre eux, oscillant de l'influence de Rodenbach à celle de Charles Guérin, et de Sully Prudhomme à Fernand Gregh. Œuvre touchante, et de tous points, estimable.

De la comtesse R. de Dampierre le livre attire l'attention parce qu'il est intitulé **Amor... Roma,** et parce qu'il rappelle à ceux qui aiment l'Italie, de page en page, mainte image chère et des impressions passées. C'est un album de souvenirs à placer sur le guéridon, au boudoir, à feuilleter, seule, des soirs de nostalgie, ou qu'on feuillette en se rappelant quelques beaux coins de villes, quelques sites imposants. Les souvenirs se groupent en vers, si l'élan du poète n'est qu'à peine, et selon les bienséances, emporté de lyrisme.

Je ne saurais prendre sur moi de décourager l'effort de M. Roger Chatain après avoir parcouru **Feuilles mortes et Renouveau,** premiers essais, m'écrit-il, d'un poète de seize ans. J'y vois confusément naître des qualités d'ardeur, de conviction sincère, mais, lui-même le confesse, « sans aucun

souci de la forme ». Le cœur n'est pas le poète, s'il est vrai que le poète s'en alimente. La forme plastique, qu'on l'invente ou se conforme à des traditions, seule donne la vie et assure la beauté. Hors de la plastique et de la musique, le reste est peu de chose; on le porte en soi et on l'exprime, ou on ne le porte point en soi, et alors on ne songe même pas à être poète, peintre ni musicien. Tout art comporte un dur, un assidu apprentissage. Si M. Chatain ne s'y soumet pas, ses effusions les plus chaleureuses « gonflées de sentiments trop forts et trop nouveaux » n'importeront guère que pour lui et celle, sans doute, qui les inspire; ils ne nous prendront ni ne nous toucheront. Qu'il travaille donc, et avec quelle volonté acharnée, s'il désire vraiment révéler en lui le poète.

Si j'eusse connu M. Roger Hollier-Larousse et s'il m'eut consulté, je lui aurais dit du recueil de ses **Premiers Vers**, écrits, affirme-t-il, de onze à vingt et un ans : ne publiez pas cela. Conservez-le précieusement, pour vous, pour vos plus proches amis. Mais à quoi bon faire le public et les critiques les confidents de vos essais insuffisants? D'année en année, c'est vrai, ils sont plus fermes, mais le meilleur de vos poèmes balbutiants, ébauchés, ne révèle pas quelle pourra être un jour en vous la personnalité; vous n'apportez rien encore qui n'ait pas été dit, et beaucoup mieux que vous ne le dites. Attendons avec patience. Travaillez.

M. Claude Fréminville a pris soin de dater, poème par poème, les vers qu'il a composés du 23 novembre 1930 aux derniers jours de mai 1931. Sa sûreté va se confirmant, et déjà, encore que je le croie fort jeune, on perçoit dans **Le Cœur aux Fenêtres Ouvertes** une personnalité vive qui s'affranchit des redites de toute maladresse. Ceci, par exemple, vibrations évanescentes, est d'un art certain :

> Je m'accoude au balcon de ce monde
> qui est en moi, bercé de parfums
> de sourires, de visions blondes
> et mes songes légers, un par un,
> éloignent leur fugitive ronde.

Cette petite plaquette, aussi, par M. Pierre Moussarie int-

tulée **Au Vent**... et éditée par l'entreprenante et audacieuse revue *La Bouteille à la Mer* révèle un talent ferme et parfois ingénieux jusqu'à l'excès. Il n'importe guère; il y a là un intéressant début. Les pièces qui portent comme titre *Huis-Clos*, *Gel*, et cette inquiète et charmante impression de *Nuit*, qui est la dernière : « Un coq rêve, un chien pleure, et tu dors contre moi. » On est en droit d'attendre beaucoup de M. Moussarie.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Gaston Chérau : *La maison du quai*, J. Ferenczi et fils. — Jeanne Galzy : *Les démons de la solitude*, Editions Rieder. — Albert Marchon : *Les démons de l'aube*, Bernard Grasset. — Henry Poulaille : *Le pain quotidien*, Librairie Valois. — Irène Némirovsky : *Les mouches d'automne*, Bernard Grasset. — Renée de Brimont : *Belle Rose*, Editions des Cahiers Libres. — André Lang : *Mes deux femmes*, Editions de France. — Georges Simenon : *La guinguette à deux sous*, A. Fayard et Cie. — Mémento.

Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans l'assurance que nous donne M. Gaston Chérau, au début de sa nouvelle œuvre : **La Maison du quai,** de s'être inspiré, pour écrire ce roman, d'une affaire qui fit « assez de bruit en France et à l'étranger ». Depuis *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, ce ne serait pas la première fois, en tout cas, qu'un auteur de fiction aurait emprunté le sujet d'un récit à la réalité — et la plus vulgaire ou la plus brutale. Et ce qui importe, c'est la façon dont il sait en tirer parti, c'est-à-dire dont il l'interprète, ou l'envisage, en se plaçant sous un certain angle. Nous aurions depuis longtemps abandonné à la curiosité maniaque des compulseurs d'annales judiciaires la petite pecque qui servit de modèle à Flaubert, si Mme Bovary n'existait. On m'excusera donc de ne pouvoir restituer leurs noms véritables aux héros de *La Maison du quai* — à supposer qu'ils en aient d'autres que ceux que M. Chérau leur a donnés. Ils sont quatre, tout juste (sans compter les comparses) : le mari, la femme, l'amant, et une confidente, comme dans les tragédies — encore le mari ne joue-t-il qu'un rôle effacé. Philippe, qui vit près de Chinon, dans le domaine que lui a légué son père, s'est laissé prendre — c'est le mot — par une cousine éloignée, Ginette qui « jolie, sans le sou, rêvant de la fortune », a épousé un certain M. Girardot, « lequel engraissait son

capital en arrangeant les mauvaises affaires des autres ». Ginette qui eût souhaité devenir la femme de Philippe, a été évincée par le père de celui-ci, et elle cède autant à son dépit qu'à l'élan de son cœur et de ses sens en devenant adultère. Il faut le dire : comme un assez grand nombre de filles d'Eve, elle est née pour l'amour coupable — ou l'amour perdrait à ses yeux les deux tiers de son charme s'il cessait d'être un péché. Elle apporte à ce jeu en quoi se résume la vie pour tous les humains, dès qu'ils ne sont plus uniquement des animaux, un goût très vif de la complication; et c'est en se croyant de bonne foi, naturellement, qu'elle se plaint de son sort dans les bras de Philippe, après l'avoir enivré... Elle a un petit garçon, et pour le garder ne peut se résoudre à un divorce qu'elle n'obtiendrait qu'à ses dépens... Elle dit cela... Un prétexte, peut-être... On ne sait, au juste, ce qu'elle veut, sinon s'exciter, quand elle se désespère et exaspère son amant, l'affole avec ses scrupules, pour la plupart artificiels, avec ses craintes, avec ses dégoûts — car elle a l'avantage, grâce à son amie, de pouvoir passer des journées et même des nuits entières avec lui, sans éveiller la jalousie de son mari... On a fait croire au bonhomme, qui n'est vraiment pas méfiant, que Philippe a eu naguère les oreillons, et qu'il en est sorti, non seulement stérile, mais inerme. Ginette donc, qui fait faire à Philippe toute sorte de frais pour embellir son domaine, comme si elle devait venir un jour l'habiter avec lui, se plaint de l'équivoque de sa situation. Elle est l'esclave de Girardot; elle est obligée de se donner à Girardot et de l'accompagner quand il se déplace... J'abrège. Encore une fois, du reste, c'est son ingéniosité qui lui fournit la plupart des arguments dont elle enfièvre le bonheur de son amant — et jamais elle n'est aussi ardemment et pleinement à lui qu'après avoir mis ses nerfs à vif... Une malade? Une hystérique, comme on disait du temps de Charcot? Point. Il n'y a pas de créature plus saine, plus lucide, plus prévoyante, plus ordonnée qu'elle... Une joueuse, alors, comme je l'écrivais tout à l'heure, avec la tendance de ses pareilles à l'affabulation mythomaniaque, à cette nuance près que c'est aux choses du sentiment qu'elle applique ses facultés inventives, et qu'elle *vit* les romans

qu'elle crée... Elle a, en Philippe, qui est faible et passionné, un sujet idéal. Le violon rêvé : un Stradivarius. Quels sons elle tire de lui! Elle va jusqu'à le rendre sacrilège, en effet, c'est-à-dire jusqu'à faire qu'il la prenne dans une petite chapelle qu'elle l'a décidé de construire à leur intention. Et comme il divague ou délire, loin d'elle! Tant y a qu'une nuit, en état de demi-inconscience, et quasi somnambulique, il tue le malheureux Girardot d'un coup de revolver. Le butor! Ainsi le juge, du moins, Ginette qui ne saurait lui pardonner d'avoir gâté le jeu, et à qui il répugne, désormais... On le condamne au bagne, et c'est l'amie de Ginette, la confidente de ses amours qui s'est mise à l'aimer, en le voyant si passionnément épris, et si malheureux, qui gère son bien, durant sa captivité... Touchante créature, mais qui paraît un peu effacée ou conventionnelle, en regard de l'étonnant portrait que M. Chérau a tracé de Ginette. Ce n'est pas communément qu'un romancier peut, aujourd'hui, se flatter d'enrichir d'une nouvelle figure l'abondante galerie de femmes que la littérature romanesque a constituée. Or, il me semble que M. Chérau s'est acquis ce droit. Il y a de l'originalité dans l'image qu'il nous présente. Il a rassemblé et précisé en elle des traits vagues et épars en d'autres. Ginette est, peut-être, un type.

Je suis tenté de dire la même chose de la petite Clarisse Soubeyran, l'héroïne du nouveau roman de Mme Jeanne Galzy : **Les démons de la solitude.** Mais il y a, entre Ginette et Clarisse toute la différence qui sépare la jeune fille de la femme. Clarisse, au surplus, appartient à une élite que ne sauraient satisfaire les seules joies matérielles, ou qu'un besoin d'absolu tourmente. Sans doute, est-elle plus cérébrale ou plus intellectuelle que sentimentale; et cela, en partie, parce qu'elle a été élevée sans l'affection d'une mère. Elle a appris à réprimer les mouvements de sa sensibilité sous l'influence de son père, un brave homme, certes, mais d'ascendance calviniste, un peu rude et taciturne, et faute d'extérioriser ses impressions, a plus appris à juger qu'à s'attendrir, à développer et à affiner son imagination qu'à épanouir son cœur... Tout à la culture de ses vignes, Soubeyran a négligé sa fille, il est vrai; et s'il l'aime,

c'est avec une sorte de respect craintif, l'âme à distance de son mystère orageux, traversé d'éclairs de jalousie, presque de haine... La petite le soupçonne d'être amoureux d'une voisine, Mme Fédière, qui vit à Paris, la plupart du temps, et à laquelle il donne des conseils quand elle vient dans le pays surveiller ses raisins. Malgré son âge, cinquante ans, qui n'a rien d'excessif, après tout, Soubeyran se remarierait bien avec cette femme qui est veuve, comme il est veuf. Mais Clarisse ne l'entend pas ainsi, et l'idée d'une telle union lui paraît monstrueuse. Elle a « cristallisé », il est vrai, sur la parisienne, et s'est fait d'elle une manière d'idéal, à travers ses lectures. Mme Fédière, c'est peut-être elle-même, telle qu'elle se voit dans une perspective chimérique; car elle suit des cours, se délecte de Proust, grâce aux prêts complaisants d'une camarade, et se crée, autour des réalités de l'amour, un monde que la subtilité de notre analyste complique singulièrement... Notez qu'elle habite, devant la voluptueuse Méditerranée, une terre de soleil, et qu'elle a le corps nerveux et le sang vif. La chair de son épaule lui est douce à baiser, les nuits où la chaleur du jour se dilue dans la lumière froide qui ruisselle des étoiles, et elle éprouve un étrange plaisir à caresser les bras nus de sa molle amie, Éva... Démon; démon... Bien sûr! Seulement, ces démons-là ne sont pas les hôtes de la géhenne vulgaire. Ils ressemblent au beau Lucifer de Milton, et pour tout dire d'un mot, Clarisse est arthémisienne... Ce n'est pas le jeu tout simple de la vie qui la comblerait, si même elle le compliquait, comme la Ginette de M. Chérau; mais un jeu au-dessus de la vie, ou qui ne se servirait d'elle que pour s'élever jusqu'à l'art — la forme la plus haute (après le mysticisme) à laquelle puisse atteindre l'activité humaine, par le désintéressement. Que deviendra Clarisse, après avoir quitté son père? Mme Jeanne Galzy ne nous le dit pas; mais je le devine, et cela me suffit. Je félicite, du reste, l'auteur des *Allongés* d'avoir créé un personnage à propos de qui j'éprouve des velléités de faire l'augure. Clarisse m'intéresse. Dure, sèche, orgueilleuse, elle me plaît comme cela. Qu'est-ce à dire? Qu'elle est de ces créatures qu'on aimerait à apprivoiser ou à dompter... Et comme elle est bien dans son cadre!

Ce ne sont plus, comme Mme Galzy, les démons de la solitude, mais **Les démons de l'aube** que nous présente M. Albert Marchon dans sa nouvelle œuvre, où l'on retrouve le héros enfant de *Tchouk*. Livré par la mort de son père à la tutelle d'une mère incapable, celui-ci qui assiste à la déchéance de son grand-père, en proie à de sales gourgandines, se crée mille phantasmes, à l'époque de la puberté. Il est au lycée, et les propos sournois, les incitations perverses, l'exemple, aussi, de ses camarades, ne laissent pas d'aggraver son trouble. Avouons-le : plus dramatique que celle des jeunes filles, l'imagination des jeunes gens, quand la sexualité l'aiguillonne, est aussi plus répugnante... Mais M. Marchon a évoqué, autour de son personnage, un milieu familial qui corse d'un supplément d'horreur le malaise qu'une telle imagination nous inspire. Les choses ont beau s'améliorer un peu, vers la fin, où l'ignoble grand-père se résigne à mourir, l'œuvre, dans son ensemble, est sinistre. Trop de bitume pour quelques jolis effets de lumière.

M. Henry Poulaille, qui avait réussi à transposer la réalité dans *Ils étaient quatre*, semble s'être imposé la tâche plus modeste de la reproduire aussi fidèlement que possible dans **Le pain quotidien.** Faut-il voir une intention d'humilité, d'essence prolétarienne, ou une pensée éducatrice à l'origine de son entreprise? Sans doute; M. Poulaille ayant exprimé récemment dans *Le nouvel âge littéraire* sa foi en un art dévoué au peuple, écrit pour et par le peuple, et non plus populiste, mais populaire... Mais quel art s'est jamais proposé de réfléchir la vie, purement et simplement? Et la photographie elle-même, pour mériter ce titre, ne requiert-elle pas, de la part de celui qui la pratique, une science très particulière, ayant précisément pour but de modifier — pour la mieux caractériser — l'image qui pose devant l'objectif...? Le romancier-psychologue analyse ou approfondit la réalité; le romancier-moraliste la commente; et sans parler du conteur qui l'enveloppe de fantaisie ou l'exalte, le romancier de mœurs la met systématiquement en relief. Il en accentue certains aspects, et les plus pittoresques ou les plus sordides et les plus répugnants même, à la façon de Balzac, de Dickens, du Victor Hugo des *Misérables*, de Tolstoï, de

Dostoïevsky, de Zola, pour les imposer à notre imagination, et pour expliquer les vices par le milieu, les passions par le terrain où elles puisent leur force... Ces remarques n'ont pas le mérite de la nouveauté, et je m'excuse d'avoir à les reprendre à mon compte, ici. Faire vrai n'est pas faire exact; ni faire vivant, faire réel; et le document brut n'a de valeur que scientifiquement... Au surplus, pour quelle part l'illusion, sinon l'invention entre-t-elle dans l'évocation des souvenirs de jeunesse qui composent le récit de M. Poulaille, si Loulou, c'est lui, ce brave enfant d'un charpentier et d'une canneuse de chaises...? Ne trichait-il pas inconsciemment, en croyant être un interprète fidèle, du fait que sa sensibilité réagissait en présence des événements qu'il nous rapporte, et surtout ne donnait-il pas dans la littérature « de classe »? Ce qu'il entrevoit derrière ce qu'il voit le rend partial, de la façon dont le fut Michelet se plaçant pour écrire l'histoire de Jacques Bonhomme dans une certaine perspective : la perspective révolutionnaire. Mais les scènes sont souvent pittoresques que décrit M. Poulaille et son émotion à les décrire, parfois communicative. Je crois qu'il se leurre quand il se flatte — grâce à son ironie, peut-être? — d'avoir dominé son sujet. Celui-ci le gène, au contraire, au point d'essouffler sa phrase.

C'est, en partie, de souvenirs personnels, comme elle prend soin de nous le dire dans la notice qui accompagne cette nouvelle, que Mme Irène Némirovsky — l'auteur de *David Golder* — a composé **Les mouches d'automne.** Elle se passe, cette nouvelle, moitié en Russie, au moment de la Guerre et au début de la Révolution, moitié en France, après l'émigration, et le principal personnage en est une servante au grand cœur, toute dévouée à ses maîtres et aux fils de ses maîtres, qui meurt d'être transplantée. Un jour d'hiver, attendant à Paris la neige qui lui rappellerait son pays, la pauvre femme s'égare, en effet, dans le brouillard et se noie en entrant dans la Seine qu'elle croyait gelée... Il parait qu'on a reproché ce dénouement à Mme Némirovsky lorsqu'elle publia *Les mouches d'automne* dans une collection à tirage limité. On l'a trouvé mélodramatique. Il serait plutôt merveilleux ou fantastique, mais tel quel me paraît tout à

fait dans le caractère nostalgique et peut-être un peu nébuleux du récit qu'il clôt. Récit très sobre dans son infinie tristesse et son réalisme. La portée de *Mouches d'automne* dépasse celle d'une anecdote, si significative fût-elle.

Mme Renée de Brimont évoque dans **Belle Rose** une société provinciale, mi-bourgeoise, mi-aristocratique, à la fin de l'Ancien Régime. On y voit le futur « philosophe inconnu » Saint-Martin, alors jeune lieutenant, hésiter entre l'amour et la poursuite de la vérité transcendante, à la façon d'Hercule entre le vice et la vertu... Mme de Brimont a su envelopper de mystère cette évocation, à la foi élégante et mélancolique, et son récit qui tient des mémoires et du conte nous rappelle, à propos, qu'elle est un poète.

Georges qui n'est pas un « prédestiné », pour parler le langage de M. Paul Bourget, dans sa *Physiologie de l'amour moderne,* à la chance, cependant, de se faire aimer d'une femme admirable. Il ne s'en trouve pas bien. Il faut qu'elle meure pour avoir raison, c'est-à-dire qu'il faut que, devenu veuf, Georges se remarie avec une intrigante, pour se rendre compte de ce qu'il a perdu. Il y a beaucoup d'émotion dans le récit de M. André Lang et qu'il eût voulu appeler *Le Masculin,* mais que son éditeur a voulu qu'il intitulât **Mes deux femmes.** *Le Masculin* c'était, peut-être, un peu injuste, car tous les hommes ne sont pas si aveugles que Georges. M. Lang est bon observateur et son récit est alerte et attachant.

J'avais noté, déjà, chez le commissaire Maigret, le héros des romans policiers mensuels de M. Georges Simenon, une tendance à placer l'esprit au-dessus de la lettre de la loi, et l'esprit le plus imprégné d'indulgence ou d'humanité, comme on dit. Cette fois (**La guinguette à deux sous**) le personnage va jusqu'à laisser à un criminel la faculté d'acheter le silence d'un témoin, parce que ce criminel a suffisamment expié comme cela, et n'est pas un mauvais bougre au fond... N'importe. Il y a mieux qu'un vulgaire feuilletoniste en M. Simenon qui prodigue des dons d'invention et d'observation remarquables.

Mémento. — La dame ou la demoiselle qui a écrit *Au temps des*

mollets nus (Redier) et qui signe Madie de Rose, s'est formée, sans doute, aux lettres dans les Correspondances d'abonnées des journaux de modes. On est intellectuelle et passionnée pour Henri Ardel; on est jeune fille « exquise »; on tâche de devenir rapidement épouse et mère modèles. — Il y a un auteur en Mme Denise Cools : *Pour une dame qui se croyait vivante* (Editions du Tambourin). Phrases inspirées du futurisme et du cubisme; tassé, ça sera, peut-être, un joli style. La dame qui se croyait vivante reste en pénombre au profit du coquebin qui en convoite les appâts sévères et qu'on soupçonne blets. Jeune on *arde* volontiers pour ce que Tailhade appelait « les baquets de colle ». Egéries de salons ou de revues. Mais le pauvret remplit mal de ses désirs le premier plan.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Grand Hôtel, pièce en deux actes et quatorze tableaux de Vicki Baum, aux Folies-Wagram.

Ceux qui iront voir **Grand Hôtel** dans l'idée d'y retrouver ce qu'ils goûtèrent dans le roman de Mme Baum seront déçus. Les meilleures qualités du livre s'évaporent dans le passage du livre à la scène, les arrière-plans de ce roman-feuilleton disparaissent.

Ceux qui iront voir *Grand Hôtel* sans connaître le roman éprouveront une autre déception en considérant une sorte de mélodrame rudimentaire aux parties tout à fait mal jointes. Ils le trouveront singulièrement inégal à sa réputation : il les divertira cependant.

Ceux qui comme moi... A vrai dire, j'allais voir *Grand Hôtel* parce que je me proposais de faire un article sur Mme Simone. Je savais même d'avance quel article je ferais. Je dois en effet avouer qu'il m'arrive parfois de n'aller au théâtre ou de ne lire un livre que pour vérifier un préjugé, car avant même d'avoir lu ou d'avoir vu l'ouvrage, je sais ce que j'en penserai et ce que j'en pourrai écrire. Ce ne fut pas ici le cas, et le spectacle me proposa des réflexions d'un autre ordre que celles que j'allais chercher.

Il n'est jamais extrêmement plaisant de voir une grande comédienne s'employer dans un rôle qui est nettement au-dessous de ses moyens, dans un de ces rôles dont elle vous dirait si vous alliez la complimenter dans sa loge après la

représentation : « Cela m'amuse beaucoup de jouer ça. » Oui, mais si vous lui aviez rendu visite au moment de la reprise du *Passé* ou de la première du *Vieil Homme*, elle vous aurait probablement dit : « Trouvez-vous vraiment que ce soit ça? » ou bien : « Croyez-vous que cela pourra aller? » Et son visage aurait encore porté les traces de l'émotion provoquée par un labeur épuisant et difficile. Sentez-vous la différence?

Quand Mme Simone joue *Grand Hôtel*, on n'a pas un seul instant l'impression que sa sensibilité soit intéressée à ce travail : c'est une affaire de pure virtuosité, et sa virtuosité est étourdissante. On sent qu'elle a atteint dans son art ce moment surprenant où tout lui est devenu facile. Elle sait tout, elle peut tout. On la verrait sans surprise jouer dans la même saison *Hamlet* et *Madame Sans-Gêne*, passer des insanités du Boulevard aux absurdités des scènes d'avant-garde, des sottises du répertoire (*Bataille de Dames* ou *Adrienne Lecouvreur*) à ses chefs-d'œuvre (*Célimène* ou *Silvia*), d'un extrême à l'autre du clavier scénique (*Dorine* ou *Athalie*), tout cela avec la même maîtrise, avec la même sûreté, en nous étonnant toujours sans jamais nous surprendre. Bref, elle est à la mesure de tout.

Mais il y eut un temps où l'on disait d'elle : « *Le Détour*? C'est parce que Bernstein le lui a fait sur mesure qu'elle a réussi dans ce rôle. Qu'elle n'essaie même pas de jouer autre chose, elle s'exposerait à un échec certain. »

Ceux qui parlaient de la sorte faisaient preuve d'une singulière méconnaissance des choses du théâtre. Il ne faut pas croire qu'un rôle spécialement écrit à l'intention d'un comédien soit, pour ce comédien même, beaucoup plus facile à jouer qu'un autre. C'est souvent le contraire, et l'on ne fera jamais passer pour bon un comédien médiocre par un rôle spécialement écrit pour lui.

Quand Mme Simone nous apparut dans *Le Détour*, il y avait une sorte d'adhérence du personnage à l'actrice qui donnait l'illusion, la merveilleuse illusion, qu'elle jouait sa propre vie devant les spectateurs assemblés ou bien qu'elle devait continuer après la chute du rideau à vivre l'existence de son personnage ou une existence analogue. Un art extrême-

ment savant suscitait cette illusion qui se retrouva pareille à chaque rôle joué par l'artiste dans cette éblouissante partie de sa carrière. Que ce fût *La Rafale, Le Retour de Jérusalem, Samson* ou *Le Voleur,* le fait que l'on retrouvait à chaque apparition de l'actrice la même illusion suffisait à prouver que ce n'était qu'une illusion. Restait le fait que dès le premier jour elle s'était trouvée en possession des qualités qui devaient faire d'elle une des vedettes du théâtre universel.

§

Lorsque Mme Simone joue *Grand Hôtel,* on n'a jamais le sentiment de l'adhérence du personnage à la comédienne, mais au contraire celui qu'elle peut le quitter ou le reprendre à volonté, et penser à autre chose avant d'entrer en scène ou bien quand elle en sort, avec la plus grande aisance, sans d'ailleurs que l'excellence de son jeu en souffre le moins du monde. Il est vrai que la pièce n'est pas faite de telle sorte que ses interprètes la puissent jouer avec animation. Ce n'est pas une pièce : c'en est deux qui courent à un terme accidentellement commun sans avoir aucune influence l'une sur l'autre pendant tout le temps qu'elles se développent. Les scènes de l'une et les scènes de l'autre alternent. Entre deux de celles qui font partie de la comédie où joue Mme Simone s'en trouve toujours une de celles où elle ne joue pas. Chaque fois qu'elle reparaît, il lui faut donc rétablir son empire sur son auditoire. Elle y parvient, mais renouer le charme prouve péremptoirement qu'il a été rompu. Il ne peut jamais y avoir là d'unité d'émotion ni chez l'actrice, ni chez le spectateur et, tout amusante qu'elle soit, cette pièce est en somme une très mauvaise pièce.

Or, l'admirable, en Mme Simone, c'était précisément l'unité d'émotion qu'elle entretenait tout au long d'une de ces grandes compositions dramatiques qu'elle savait rendre si impérieuses. A quoi tenait leur singularité? Non pas au charme de l'interprète, et c'est là ce qui est étrange. Cette comédienne ne fondait pas beaucoup sur cet attrait féminin, puissant mais un peu commun. « Le charme, elles en ont toutes, sem-

blait-elle dire, je le leur quitte », et elle faisait son principal d'une sorte de sécheresse. De même elle manquait d'abandon, de tendresse, et l'on remarquait plutôt en elle quelque chose de défensif ou même d'agressif. On aurait cru qu'elle ne voulait plaire qu'après avoir déplu, et si toutes ses héroïnes présentaient ce caractère, c'est qu'elle le leur conférait, elle, et non pas les écrivains auxquels elle prêtait son concours.

Tout ce qui semblait fait pour l'empêcher d'entrer promptement en communication avec son public l'y aidait au contraire, comme faisait aussi sa voix qui paraissait à l'abord cassante, incisive et fragile. Certaines de ses intonations renaissent dans ma mémoire comme si elles venaient de résonner à l'instant même lorsqu'il m'arrive de repenser à certains de ses rôles. A la fin du *Détour*, elle prononçait une petite phrase toute simple : « J'ai du chagrin. » Je n'ai vu *Le Détour* qu'une fois, je ne l'ai jamais relu, mais le chagrin qu'éprouvait son héroïne décidée à quitter un foyer inhabitable demeure, à cause d'une voix d'actrice, inoubliable pour moi.

Dans je ne sais plus quelle pièce (avec un léger effort de mémoire je la retrouverais sans doute, mais je n'y tiens pas), elle adressait à un monsieur qui venait de s'exprimer comme un mufle ce reproche si modéré dans ses termes : « Vous n'êtes pas très, très chic », et sans éclat (c'était sûrement encore du Bernstein), sans éloquence, elle savait mettre dans ces mots si ordinaires un désenchantement infini et un mépris inexorable.

Mais je ne sais pourquoi je parle de tout cela au passé. Au cours de la première scène de *Grand Hôtel*, à ce moment du drame où le grand premier rôle doit s'analyser pour se faire connaître du public, Mme Simone prononce cette phrase : « Mes vieux amis sont morts, les autres m'abandonnent. » C'est une phrase sans mérite qui a le défaut de se scander comme un mauvais alexandrin, mais l'accent de la comédienne parvient à en faire une sorte de lamentation poétique.

On sent donc bien qu'elle est toujours égale à ce qu'elle

fut dès le premier instant d'une des plus surprenantes carrières que l'on connaisse. Ce qui lui manque le plus, ce sont des rôles qui soient à la hauteur de son talent.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Léon Brunschvicg, *De la connaissance de soi*, Alcan, 1931.

De même que M. Lalande en des circonstances récentes, M. Brunschvicg vient d'accepter de faire paraître un de ses cours (celui de 1929-30). Ce sera l'occasion d'un bénéfice pour quiconque s'intéresse à la philosophie : en pareil cas le philosophe, au lieu de rédiger par lui-même, a rédigé pour autrui; non seulement le lecteur suit plus facilement sa pensée, mais il se rend mieux compte du stock de faits ou de méditations sur lesquels l'auteur a fondé son système. Une expression exotérique n'est pas nécessairement traduction moins exacte du sens, elle peut être simplement une expression plus concrète. *La modalité du jugement, l'Introduction à la vie de l'esprit* ont dès longtemps présenté M. Brunschvicg à lui-même; *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale* l'a situé relativement à l'histoire de la philosophie; **De la connaissance de soi** marque son attitude en présence de l'étudiant d'aujourd'hui, face aux sciences ou aux théories contemporaines.

Le plan de l'ouvrage? celui qui s'impose à un « criticisme » : une justification non pas tant, comme chez Kant ou Renouvier, des catégories dans l'ordre où elles se hiérarchisent, que des aspects de la spiritualité dans l'ordre où ils se succèdent, l'inférieur servant de base au supérieur, ainsi que s'accordèrent à l'admettre Comte et Boutroux. Ces titres de chapitres l'attestent en toute netteté : 1° Psychologie et biologie; 2° L'homo faber; 3° L'homo religiosus; 4° La magie; 5° Le langage; 6° L'animal politique; 7° L'homo artifex; 8° L'homo sapiens; 9° L'agent moral; 10° L'être spirituel. Au cours de ce processus, intermédiaire entre une histoire et une déduction, apparaissent dans leur valeur épistémologique et le relativisme einsteinien et la biologie, la sociologie de Durkheim comme la psychologie du compor-

tement, l'investigation par Lévy Bruhl de la pensée primitive comme l'exploration par Piaget de la mentalité enfantine. Mieux encore : on voit M. Brunschvicg en contact avec ses contemporains, ordonnant à sa façon le bilan de leurs recherches. Avec quelle ingénieuse souplesse, personne n'en ignore. Mais ici les faits, les doctrines sont sériés de telle sorte que les problèmes paraissent jaillir non de la réflexion de l'auteur, mais de la réalité même. On excelle à mettre en évidence, par exemple, comment à tel point une « question se retourne » (passim — notamment p. 97).

Nous aimerions montrer par quelques notes comment tel ou tel aspect de la pensée du philosophe trouve ici une expression soit nouvelle, soit particulièrement lapidaire. Invitons, par exemple, le lecteur à réfléchir sur ces p. 75-76 qui traitent si à fond, en quelques lignes, des mystiques. « Il leur faudrait la conscience de leur inconscient, et la contradiction demeure insurmontable. ...On voit... l'élan vers la spiritualité pure s'accompagner d'un appel aux puissances surnaturelles, qui, brusquement, la fait retomber dans la magie... Il est impossible de considérer la connaissance de soi sans que s'y introduise la raison. » Certes, le plus fou s'affirme raisonnable et n'attribue la déraison qu'au jugement d'autrui. Mais prenons garde aux ambiguïtés du mot raison. Ceux des mystiques orientaux qui ont spéculé en marge de la nature, même à rebours de la nature, n'ont jamais prétendu faire violence à la raison pour la dépasser; ils s'abstinrent seulement de chercher la raison dans la seule nature. Et n'oublions pas que M. Brunschvicg, lui aussi, reconnaît « le signe de l'esprit » en « la capacité d'orienter notre activité dans le sens inverse de la nature » (135).

Nous recommanderons à tant de gens qui se montrent friands de biographies que l'ignorance d'une part et le bovarysme de l'autre vouent à n'être que « romancées », les pages 5 et 6 sur la valeur documentaire de telles études. « Rien ne ressemble aussi peu qu'une biographie à la vie elle-même. Dans les deux cas il est permis de dire qu'il s'agit de la connaissance du moi, mais c'est sur deux plans différents, qui ont *l'air de pouvoir se compléter, qui en réalité ne se rencontrent jamais.* »

Les historiens de la philosophie, comme toujours, profiteront de lire cet ouvrage, qui abonde en traits de lumière soudains et perçants. Un entre mille : « Nietzsche demeure un dilettante malgré lui, tout proche d'Amiel en dépit de tant de dissemblances dans leur carrière et dans leur esprit » (130).

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

H. Courteix et H. Thésio : *Electrification domestique*, Béranger. — Marcel Boll : *L'électricité à la ville, à la campagne, en auto*, Larousse. — Marcel Boll : *Qu'est-ce que le hasard? l'énergie? le vide? la chaleur? la lumière? l'électricité? le son?* Larousse.

Depuis quelques années surtout, l'électricité s'est mise au service des divers besoins du « home ». Aussi avons-nous assisté à la prolifération d'ouvrages médiocres et bâclés, que nous avons « exécutés » en leur temps, notamment ceux de René Brocard (1), P. Maurer (2) et H. de Grafigny (3).

Au contraire, le premier ouvrage, dont il va être question dans cette chronique, est un guide très sérieux et tout à fait digne de notre confiance : **Electrification domestique,** par deux ingénieurs du Bureau d'Information et de Propagande de la Compagnie Parisienne de Distribution de l'Electricité. L'éclairage, à lui seul, occupe fort judicieusement un bon tiers de ce livre : les auteurs n'ont pas eu grand'peine à rédiger cette première partie, puisque tous les éléments leur étaient fournis par les remarquables brochures de la *Société pour le perfectionnement de l'éclairage* (4).

Le reste du volume traite des applications mécaniques de l'électricité, des applications calorifiques et de la production du froid; les trente dernières pages passent en revue les réseaux de distribution et calculent les diverses canalisations.

La documentation est très riche, et les auteurs ont pris le parti très louable de ne citer aucun nom de constructeur (5).

(1) *Mercure de France*, 15 octobre 1924, p. 469.
(2) *Ibid.*, 15 mai 1929, p. 182-184.
(3) *Ibid.*, 15 août 1931, p. 187-189.
(4) *Ibid.*, 15 février 1928, p. 179.
(5) Mais pourquoi faut-il qu'un ouvrage cher (70 fr., relié) soit déparé par quatre pages d'annonces?

En dehors de quelques petites inexactitudes (6), d'ailleurs faciles à corriger, on ne peut guère leur reprocher qu'une légère faute de plan : ils expliquent la nature du courant alternatif (p. 144) avant d'avoir indiqué ce que c'est qu'un courant continu (p. 146).

Le lecteur moyen trouvera là bien des renseignements, faciles à collationner, mais ce livre est surtout destiné aux architectes et aux installateurs-électriciens.

§

Le petit ouvrage que nous venons nous-même de publier sur **L'électricité à la ville, à la campagne, en auto** s'adresse délibérément à tout usager de l'énergie électrique. Il s'applique tout d'abord, en dix pages, à faire comprendre la nature de l'électricité et du magnétisme; puis, en douze autres pages, il précise la signification des unités : ampères, hectowatts-heure, volts...; les quatorze pages qui suivent expliquent aussi simplement qu'il nous a été possible de le faire la différence entre le continu et l'alternatif, entre l'alternatif simple et le triphasé (ce dernier, rappelons-le, étant choisi dans l'électrification des campagnes).

La « théorie » — sans aucunes mathématiques, est-il nécessaire de le dire, et avec le strict minimum d'expressions rébarbatives — s'arrête là. La « pratique » débute par trois courts chapitres :

1° Les relations entre abonné et secteur (compteur d'électricité, tarifications, police d'abonnement);

2° Les dangers de l'électricité : risques d'électrocution et protection contre les incendies;

3° Les installations électriques (fils de lumière et de sonnerie, interrupteurs, prises de courant, minuterie) et les réparations que tout le monde doit savoir faire (remplacement des plombs, serrage des vis...).

Les applications proprement dites viennent alors. Parmi celles-ci, la plupart trouvent une seule et même solution à

(6) « Masse calorifique » au lieu de *capacité calorifique* (p. 310). « Emanations du radium » au lieu de *rayons des radioéléments* (p. 2 et 3). Ordres de grandeur inexacts (p. 137 et 212). Assez nombreuses erreurs sur les unités (p. 130, 212, 257 et 310). Enfin l'index (p. 363-367) est bien sommaire.

la ville et à la campagne : tels l'éclairage (auquel nous consacrons deux chapitres), le chauffage, la cuisine et les petits appareils domestiques, la signalisation (sonneries), le téléphone et les divertissements (phonographes électriques, radioconcerts et radioconférences, théâtrophone).

Au contraire, quand les applications reposent sur l'emploi d'un moteur électrique, les unes sont générales (aspirateurs de poussière, ventilateurs, etc.), les autres intéressent plus spécialement l'agriculteur (électropompes, transformation des produits du sol, labourage électrique...).

Par ailleurs, l'extension de l'automobile nous a conduit à donner des indications sur son équipement électrique. Enfin nous avons dit quelques mots des stations électriques privées.

L'ouvrage est complété par trois photographies hors-texte et par deux cents figures au trait, où les descriptions sont réduites à l'essentiel. Un index alphabétique, qui ne renferme pas moins de treize cents références, permet une documentation immédiate sur n'importe quel point particulier et constitue un véritable dictionnaire de l'électricité usuelle.

§

Quelques semaines plus tôt, nous avions fait paraître un petit livre de dimensions analogues, qui s'efforce de satisfaire la curiosité scientifique de tout esprit cultivé : **Qu'est-ce que le hasard? l'énergie? le vide? la chaleur? la lumière? l'électricité? le son? l'affinité?** Nous nous bornerons à indiquer ici la suite des sujets traités :

1° Objet et importance des mathématiques;

2° La chance et le hasard. Pourquoi joue-t-on? Les probabilités dans les sciences exactes et dans la vie;

3° Puissance, énergie, action;

4° Comment fabrique-t-on le vide? Notre époque est, à un certain point de vue, *l'âge du vide;*

5° La nature de la chaleur et l'agitation moléculaire;

6° Les trois sens du mot couleur; la nature ondulatoire et corpusculaire de la lumière;

7° Rôle des électrons dans l'électricité et dans le magnétisme;

8° Le fonctionnement des lampes de T. S. F.;

9° La nature physique du son et les progrès de la musique électrique;

10° Les déplacements d'atomes dans les phénomènes chimiques; l'absorption de la chimie par l'électricité;

11° Qu'entend-on par affinité chimique?

On trouvera donc dans ces deux cents et quelques pages, illustrées de cent cinquante dessins, une suite d'exposés, très élémentaires et fort accessibles, qui visent à donner une idée générale des grandes questions scientifiques et qui prennent tous les faits *dès le début.* Les chapitres sont à peu près indépendants les uns des autres, et leur lecture pourra être entreprise suivant le bon plaisir de chacun. Par contre, *à l'intérieur d'un même chapitre,* il sera indispensable de suivre l'ordre choisi, car comment comprendre, par exemple, une application, si l'on néglige les principes sur lesquels elle repose?

Aucune connaissance préalable n'est supposée acquise; mais tout esprit capable d'un minimum d'attention pourra, nous en sommes fermement convaincu, s'initier à quelques notions fondamentales sur l'état actuel de l'activité scientifique et pratique de l'humanité.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MEDICALES

Docteur F. Cathelin : *Autour de la Chirurgie,* Baillière et fils. — Docteur Louis Ducuing : *Les Surdités,* Maloine. — Docteur Léopold Lévi : *Nervosisme et Glandes endocrines,* Editions de l'*Esprit Médical,* 45, rue de Turenne, Paris. — Docteur Raymond Dieulafé : *Texture et Vascularisation artérielle des troncs nerveux,* Baillière et fils. — Professeur E. Mériel : *Les Progrès récents en rachi-anesthésie,* rapport au IXe Congrès de la Société Internationale de Chirurgie, Madrid, 15-18 mars 1932. — Docteur André Viela : *L'Anatomie chirurgicale de l'Amygdale palatine et de sa loge,* in *Annales d'Oto-Laryngologie,* novembre 1931. — *La Neuro-Chirurgie.*

Le docteur F. Cathelin, chirurgien en chef de l'Hôpital d'Urologie, auteur d'innombrables travaux de Clinique et de Chirurgie urinaires, joint à une culture générale exceptionnelle un talent littéraire de bonne qualité. Journaliste, historien de la science qu'il exerce, essayiste, il a réuni dans un fort volume, **Autour de la Chirurgie,** ses plus importants articles et discours. L'ensemble est d'une grande richesse et d'une variété agréable. L'auteur possède le don de faire vi-

vant. Nourris de faits et d'idées, les chapitres se développent avec une noble ordonnance. Il s'en dégage un portrait psychologique définitif du chirurgien.

A propos du sentiment de la responsabilité, après avoir mis en épigraphe la phrase suivante, de Denonvilliers : « Une opération est une action grave, qui inspire à celui-là même qui la fait une sainte terreur, et il n'y a qu'un esprit hardi qui sache s'élever au-dessus de la faiblesse commune, il n'y a qu'un homme fortement trempé qui puisse, chargé d'une aussi grave responsabilité, demeurer impassible et calme, prêt à tout événement, faisant ce qu'il convient et comme il convient, coupant ce qu'il faut et rien de plus », il écrit :

> D'aucuns parlent avec admiration du chirurgien qui n'a pas peur. Un chirurgien, surtout instruit et habile, doit toujours avoir peur, non de l'acte opératoire lui-même, non de sa technique qu'il doit bien connaître, mais de ce qui ne dépend pas de lui. De très grands chirurgiens sentaient leur cœur trembler avant d'aborder une opération grave; ils ne s'en comportaient pas moins en habiles techniciens... C'est qu'en effet, il y a dans tout acte humain la part de l'inconnu, ce je ne sais quoi qui tue le malade du chloroforme au début d'une anesthésie, ou l'embolie qui arrête net, après une opération bien conduite, une convalescence normale; c'est la part de la nature, celle qui ne peut être ni pesée, ni dosée.

Il rappelle l'aphorisme de Duclaux : « C'est parce que la science n'est jamais sûre de rien qu'elle avance toujours. »

Heureuses remarques sur l'indispensable sentiment de la beauté, le chirurgien devant être un artiste.

> Est-ce qu'un couteau de Graefe, habilement manié dans l'extirpation de la cataracte, n'est pas aussi prompt, aussi juste et aussi beau qu'un dernier coup de pinceau d'un Meissonnier? Aussi, conçoit-on que, comme les véritables artistes, les véritables chirurgiens soient rares, la chirurgie, comme l'art, ne souffrant pas la médiocrité.

Ailleurs, cherchant les raisons du succès des chirurgiens qui réussissent, M. Cathelin insiste sur les qualités morales. Il montre — et combien il a raison — que les relations mondaines sont loin d'être nécessaires pour réussir. L'homme de science et de métier ne peut que s'y diminuer.

Les relations mondaines peuvent être utiles à certains groupes de médecins ou de chirurgiens, mais les réputations de ce genre *sont femmes;* elles sont volages et changeantes, comme tout ce qui s'édifie sur le sable. Elles n'ont pas non plus cette auréole rayonnante que donne la science pure ou de grandes vertus. Par contre, que de fois ai-je entendu dire à M. Guyon que c'étaient les malades eux-mêmes qui faisaient notre réputation et que c'était presque toujours par eux que nous venait le gros de notre clientèle, ce qui prouve, quoi qu'on en dise, que les sentiments de reconnaissance n'ont pas encore tout à fait disparu de cette terre.

L'officialité n'a plus l'importance de jadis et « le bouton de cristal a repris le chemin de la Chine ». En chirurgie comme en médecine, elle a été, dans le domaine de la clientèle, battue en brèche par la spécialité. La faveur du public, dans tous les pays du monde, note Cathelin, va aujourd'hui au spécialiste, c'est-à-dire à l'homme qui connait le mieux la partie du corps humain qui fait l'objet habituel de ses recherches, qui en explore tous les coins et que même le plus modeste étudiant connaît mieux aujourd'hui que les plus grands de nos plus anciens maîtres. *Les malades amènent les malades,* car le seul critérium indiscutable de la valeur en médecine est le soulagement et la guérison de celui qui souffre. On voit dans les villes de Faculté des ophtalmologistes, des accoucheurs, des « urinaires », des neurologistes éclipser de leurs antichambres pleines les antichambres honorablement désertiques de leurs Maîtres. L'opéré apprend à son « compatriote de lésion » que le docteur X..., qui fut dédaigneux du titre, alors que ses succès d'internat semblaient le marquer, enlève la prostate à la perfection, que le docteur Z... supprime avec une virtuosité prudente et toujours heureuse la cataracte, que tel neurologiste enfin obtient par son influence personnelle et sa finesse psychologique, dans les névroses et les dépressions, des victoires, inconnues de tel proffesseur dont le savoir théorique ne saurait pourtant être discuté. Le prestige et l'autorité sont production personnelle.

Se posant cette question : « Qu'est-ce qu'un savant en chirurgie? », Cathelin dit que le « découvreur » doit être un audacieux et un lutteur, car toute nouveauté est d'abord

combattue. Un grand savant par qui progressera la chirurgie peut ne pas être un chirurgien. C'est Pasteur qui découvre et étudie les germes; c'est Edison qui, par ses belles découvertes, permet l'éclairage des cavités internes; c'est Roentgen qui, par les rayons X, précise les diagnostics et dirige les interventions; c'est Curie qui redonne l'espérance à ceux que le bistouri seul ne pourrait sauver.

Les audaces de la chirurgie depuis cinquante ans sont impressionnantes. On enlève l'utérus, les trompes et les ovaires, les reins dans leur loge profonde, l'estomac, on coud le cœur, on curette le cerveau... Ne se contentant pas d'extirper, faisant œuvre de physiologistes, les chirurgiens osent s'attaquer à l'organe pour modifier sa fonction, décortiquer un rein, anastomoser des nerfs différents, dériver des circulations, greffer des glandes supplémentaires et *changer la moralité en modifiant la chimie corporelle...* Les spécialistes inventent des techniques enthousiasmantes et une instrumentation d'une ingéniosité extrême. Les statistiques s'éclairent de jour en jour grâce à cette orfèvrerie qui raccourcit les temps opératoires et diminue le shock. Le triomphe de la spécialisation est cette neuro-chirurgie dont je parle plus loin.

Des chroniques diverses, de guerre, de biologie, des éloges nécrologiques contribuent à bigarrer ce livre dont j'aime le désordre fertile.

Dans l'excellente préface au livre du docteur Louis Ducuing sur **les Surdités,** le professeur Escat rappelle les progrès qu'a accomplis la chirurgie de l'appareil auditif alors que la pathologie interne de cet appareil a été négligée. Cette négligence s'excusait en disant : une surdité constituée et même trop souvent une surdité partielle est plutôt une infirmité qu'une maladie. Le médecin indifférent abandonnait ainsi la thérapeutique des surdités au charlatanisme de la rue.

Aujourd'hui, écrit M. Louis Ducuing, ce n'est plus la quatrième, mais bien la première page des journaux qui s'adorne d'une littérature dithyrambique faisant appel aux déshérités de toute sorte, aux laissés pour compte de tous les traitements classiques, aux

désespérés et aux aigris de la thérapeutique officielle, — c'est à tous ceux-là que l'on promet, avec peu de science, mais beaucoup de charlatanisme, une thérapeutique toute nouvelle, coûteuse il est vrai, mais, en revanche, infaillible. — Dans cette armée innombrable des exploités bénévoles, les Sourds apportent un gros contingent, car de toutes les infirmités auxquelles est sujette la race humaine, la Surdité est l'une de celles qui sont le plus difficilement acceptables.

Les progrès de la pathologie interne sont exposés par l'auteur avec beaucoup de méthode, ainsi que la thérapeutique, depuis la prophylaxie jusqu'à la rééducation et la prothèse.

Le docteur Léopold-Lévi, depuis plus de trente ans, a consacré son activité scientifique aux glandes à sécrétion interne, dites endocrines. Il a publié de nombreux ouvrages sur ce sujet. Son dernier, qui porte le titre **Nervosisme et glandes endocrines,** montre leur retentissement sur l'état nerveux. Notre humeur dépend de nos humeurs. Si le système nerveux exerce une fonction régulatrice générale, il se trouve soumis lui aussi à une régulation à laquelle concourt l'harmonie des glandes à sécrétion interne et qui s'exerce par l'intermédiaire des échanges organiques. Les types thyroïdiens, surrénaliens, sexuels, etc... sont tracés avec un rare bonheur. Quelques portraits alertes sont d'un La Bruyère médical.

Le travail de près de trois cents pages consacré par le docteur Raymond Dieulafé à la **Texture et vascularisation artérielle des troncs nerveux** est un modèle de grande monographie.

Le professeur E. Mériel présentera, le 15 mars prochain, au IXe Congrès de la Société Internationale de Chirurgie, à Madrid, un rapport sur **les progrès récents en rachianesthésie.** Ces progrès consistent d'abord dans une fixation plus nette des indications et contre-indications. La rachi deviendra une méthode aux applications de plus en plus étendues parce que de moins en moins dangereuses et de plus en plus efficaces. Ensuite, le progrès s'affirme dans l'emploi de nouvelles substances anesthésiques nées de la

chimie synthétique. Moins toxiques, la durée de leur action est prolongée. La *spinocaïne* et la *percaïne* sont les plus récentes. Le professeur Mériel, dont l'expérience de la rachianesthésie est de 31 années et de plus de 7.400 cas, étudie leur action.

La pathologie et la **Chirurgie de l'amygdale** semblent être plus que jamais à l'ordre du jour, et le mémoire que le docteur André Viéla a rédigé sur son anatomie chirurgicale est d'un intérêt pratique réel.

Le *Journal Médical Français*, que dirige avec tant de compétence le professeur J. Castaigne, consacre son numéro d'octobre dernier à la **Neuro-Chirurgie.** En dehors de la chronique habituelle du directeur, il est entièrement rédigé par le docteur Th. de Martel et ses élèves Guillaume, Lassery et Thurel. Cette chirurgie spéciale est impressionnante, et ses grands exécutants, l'Américain Cushing, venu de la chirurgie à la neurologie, le Français Clovis Vincent venu de la neurologie à la chirurgie, font avec l'autre démiurge Th. de Martel une trinité glorieuse. Ils ouvrent le crâne, rabattent les volets comme la couverture d'un livre, sectionnent, curettent, cisaillent le tissu en lequel réside le maximum de notre personnalité. Les opérations sont émouvantes et longues. Songez! Soulever un cerveau, décoller, chercher à sa base dans la loge osseuse où elle se cache telle tumeur qui comprime les nerfs optiques et rend aveugle, frôler les vaisseaux capitaux, oblitérer une béance redoutable, ponctionner à travers le crâne les cavités ventriculaires, les vider de leur liquide qu'on remplace par de l'air pour radiographier, drainer à demeure une tête ainsi ponctionnée pour éviter certains accidents opératoires, aller cueillir par une technique dont la merveille honore la science française un ganglion de Gasser et sectionner en un point millimétriquement précis, obtenir ainsi la guérison définitive de l'excruciante névralgie du trijumeau, n'est-ce pas une action chirurgicale où la science atteint aux plus hauts sommets de l'art?

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Ludovic Naudeau : *La France se regarde : Le Problème de la Natalité*, Hachette. — Docteur Sicard de Plauzoles : *Pour le salut de la Race. Education sexuelle. Génération consciente*, Editions médicales, 7, rue de Valois. — Mémento.

Dans ma dernière chronique, je parlais des Américains, des Russes, des Anglais; dans celle-ci je parlerai des Français.

Le problème qui pour eux dépasse tous les autres, celui qui, suivant le mot du grand savant Charles Richet, n'est pas seulement le plus important, mais est le seul, c'est celui de la natalité; et nous avons l'heureuse fortune de pouvoir l'examiner à la lumière de la grande enquête poursuivie dans l'*Illustration* par M. Ludovic Naudeau et qui paraît enfin en volume sous le titre **La France se regarde.** Et comme il est regrettable, à ce propos, qu'un livre aussi remarquable, aussi décisif, ait eu tant de peine à trouver un éditeur, paraît-il, quand tant d'inepties en trouvent si facilement!

Que cette question de la Natalité nationale soit question de vie ou de mort pour un pays, c'est l'évidence même, mais bon nombre de publicistes le nient par ignorance ou légèreté, peut-être par haine de la patrie. Et certains vont jusqu'à prêcher la thèse contraire, la diminution volontaire du nombre des naissances, si ce n'est leur suppression complète. C'est ce qu'on appelle le néo-malthusianisme, et on a raison d'ajouter ici le *néo*, car le pasteur Malthus, très digne homme, demandait seulement que les infirmes ou les indigents ne se montrassent pas trop prolifiques, et que ceux, au surplus, qui renonçaient à l'engendrement vécussent dans la continence absolue, condition qui ferait ricaner de bon cœur nos partisans de la génération rationalisée.

Le néo-malthusien, qui se pique de science et de sagesse, en manque complètement. Il ne semble pas voir que la crise mondiale présente, qui lui sert d'argument, ne vient pas de surproduction, mais de sous-consommation, et que, les produits croissant plus vite que les hommes, contrairement à ce que redoutait le pasteur Malthus, ce serait les hommes qu'il faudrait surproduire. Au lieu de dire étourdiment : Moins on sera et plus on aura une grosse part du gâteau, il faudrait

dire : Plus on sera à faire le gâteau et plus le gâteau sera gros, et la part de chacun supérieure.

Le néo-malthusien, par contre, ne se pique pas de patriotisme ni de morale et même il ferait profession d'antipatriotisme et de non-morale. Mais justement pour ceci, ceux qui n'en sont pas là doivent apprécier très sévèrement leur action. D'abord, le père de famille est autrement moral au sens social du mot que le célibataire, et le père de nombreux enfants autrement méritant que le père d'enfant unique; pour la dignité, la responsabilité, la moralité sociale, ils sont à des échelons très éloignés. Et, au point de vue patriotique, quelle différence! non seulement en songeant à une guerre nouvelle possible (la guerre mondiale de 1914 n'a eu lieu que parce que l'Allemagne, au lieu d'avoir la même population que la France comme en 1870, en avait une supérieure de moitié, et ce sont nos malthusiens d'entre les deux guerres qui sont donc responsables des millions de cadavres entassés par la folie criminelle des Kaisers), mais encore en songeant à la magistrature de l'esprit français, qui fléchira avec la diminution des auteurs et lecteurs de langue française, et à l'avenir de la civilisation, qui s'obscurcira quand auront à peu près disparu les Français, seuls défenseurs désintéressés du Droit et de la Justice. Ce qui aggrave encore le danger, c'est que, comme le fait remarquer M. Ludovic Naudeau, les Français d'aujourd'hui ne sont trop souvent que des étrangers naturalisés; sur 40 Français, il y en a 3 d'origine étrangère et certainement la mentalité nationale dans une génération sera tout à fait différente de celle d'il y a une génération. A ceci on répond que ces naturalisés s'assimileront : ce n'est pas sûr du tout; est-ce que les *hypheneted* des Etats-Unis sont de purs Américains?

Ceci dit sur le néo-malthusianisme, voyons comment on pourrait porter remède à la dépopulation qu'il favorise.

M. Ludovic Naudeau a étudié de très près cette question et sa monumentale Enquête restera un document capital. Ses conclusions, notamment, devront être connues de tous ceux qui ont à cœur l'avenir de la France. Elles sont heureusement moins pessimistes qu'on pourrait le croire. Le salut, ici, dépend de nous.

D'abord, tous les peuples qui ont eu une forte natalité ont été des peuples religieux et si les peuples vraiment catholiques (Pologne, Canada, Espagne, Italie) ont une natalité supérieure à celle des peuples protestants, c'est que la foi chrétienne s'est mieux conservée chez eux. Même chez nous Français nous voyons que les départements prolifiques sont ceux où les convictions religieuses subsistent (Nord et Bretagne) et que les régions qui se dépeuplent sont celles où la libre-pensée antichrétienne fleurit (Sud-Est et Sud-Ouest).

Sans doute la foi religieuse ne se commande pas, ni même l'obéissance aux principes religieux. Toutefois, et heureusement, on peut, à défaut de la religion, faire vibrer d'autres sentiments soit désintéressés, soit intéressés; et comme ceux-ci sont les mieux compris par la foule, c'est à eux qu'il faudra surtout s'adresser, et le faire alors avec décision et même avec énergie. La question de vie ou de mort est au-dessus de celle de liberté ou de contrainte; quand le sort de la patrie est en jeu sur les champs de bataille, on établit la conscription et on châtie les traîtres et les réfractaires; mais quand il est en jeu aussi sur les tables de statistique, il ne faut pas hésiter à faire appel à la contrainte et à établir des sanctions contre les défaitistes de la natalité.

Oh! il s'agit de sanctions douces. Ni prison ni même amende, mais des mesures très simples, très justes et qui seraient parfaitement efficaces. En voici une : la famille normale devant avoir quatre enfants, le patrimoine serait partagé en quarts, et à la mort des parents chaque enfant ne pourrait avoir qu'un quart, le reste allant à l'Etat qui devrait alors s'en servir pour favoriser les familles de plus de quatre enfants. En voici une autre : Les allocations familiales, qui commencent à être très usitées, devraient devenir obligatoires (elles le sont déjà en Belgique); d'autant que le système des caisses de compensation permet de les réaliser avec le minimum de dérangements. En voici une troisième : Toutes les cotes de contributions directes devraient être remaniées de façon à décharger les pères de famille de plus de quatre enfants et à surcharger très légèrement les pères de familles de trois, un peu plus ceux de deux, davantage ceux d'un et fortement les gens mariés ou non, sans enfants.

Et à ces mesures d'ordre général et qui seraient, je le répète, parfaitement justes (ce ne sont même pas des impôts de punition, ce sont des impôts d'égalité, car en ce moment le célibataire et le père d'enfant unique sont des privilégiés contre toute raison) il y aurait lieu d'en ajouter bien d'autres, à commencer par des primes à la naissance, sensibles dès le premier enfant et très fortes à partir des quatrième et cinquième, et à continuer par les suivantes :

Lutte contre la mortalité infantile : un simple fonctionnaire a pu la réduire des trois quarts dans son département par une surveillance plus attentive. — Adoption du vote familial, ou mieux du vote individuel qui est le vrai suffrage universel, le vote de l'enfant mineur étant exercé, suivant le sexe, par son père ou par sa mère. — L'application des règlements d'hygiène retirée aux maires et donnée à des chefs de services spéciaux et indépendants. — Inviter les préfets à faire passer la préoccupation de la natalité avant celle des élections (mais ici c'est de la politique! Il faudrait commencer par établir le statut des préfets : recrutement sérieux et garanties contre les déplacements et révocations arbitraires). — Adresser aux instituteurs une recommandation analogue (hélas, ici encore, on retrouve la politique; les deux grandes forces moralisantes, le curé et le maître d'école, qu'on s'efforce depuis un demi-siècle de dresser l'une contre l'autre, devraient être harmonisées et associées). — Elargissement de la morale : protection des filles-mères, une mère non mariée est dix fois plus estimable qu'une mariée refusant d'être mère. — Préférence donnée aux pères de famille nombreuse chez les innombrables petits fonctionnaires et agents de l'Etat, des départements et des communes. — Avantages d'ordre militaire : aucune disposition ne serait peut-être plus efficace que celle-là : les jeunes pères de famille dans la territoriale! — Distinctions et éloges publics donnés aux mères de famille nombreuse (ça ne coûtera rien au budget et ce sera plus attractif qu'on ne croit). — Loterie annuelle des mères de familles nombreuses (excellente idée de mon vieux camarade le doyen Jules Valéry).

Dans une troisième catégorie on citera les améliorations générales et dont l'effet spécial sur la natalité sera excellent : Lutte contre les maladies vénériennes (dont ne parle pas l'au-

teur, je ne sais vraiment pas pourquoi). Soins aux femmes enceintes. Adoucissement du travail de la femme mariée. Construction de maisons salubres et destruction des insalubres.

Mais par contre je mettrais dans une quatrième catégorie les remèdes inutiles ou discutables : recherche étendue de la paternité, liberté de tester, décentralisation, retour à la terre, dégradation politique des régions dépeuplées, etc. Que l'on commence par appliquer toutes les autres idées! Elles seraient suffisantes pour rétablir notre natalité.

En résumé, il est fâcheux, dangereux et honteux que la densité de population d'un pays aussi fertile et bien situé que le nôtre soit de 73 habitants au kilomètre carré quand celle de nos voisins va de 130 (Italie) à 256 (Belgique). Et il est plus regrettable encore que nous comblions nos vides avec des immigrants étrangers (2.890.923 étrangers sur 41.834.923 habitants, d'après le dernier recensement, ce qui réduit la vraie population française à moins de 39 millions d'habitants et sur ceux-ci combien de naturalisés et de fils de naturalisés!) M. Ludovic Naudeau a donc raison de demander une politique de l'immigration sinon aussi rigoureuse que celle des Etats-Unis, du moins plus soucieuse de la pureté du sang national. Rien qu'à Paris, nous avons 20.000 nègres!

Le livre du Docteur Sicard de Plauzoles **Pour le salut de la race. Education sexuelle. Génération consciente** se rattache à l'ensemble de ces questions. Avec beaucoup de raison, ce docteur déplore le trop grand nombre d'enfants tarés qui naissent en France (fils d'alcooliques et de syphilitiques, futurs clients des hospices, et quelquefois des prisons) et il demande que l'éducation sexuelle soit inscrite dans les programmes scolaires, que la puériculture soit enseignée aux jeunes filles et que les couples n'engendrent que quand ils seront sûrs que leur descendance ne sera pas lamentable.

En principe, tout ceci est très sage, et le fait que des hommes comme le professeur Charles Richet et le docteur Pinard, grands repopulateurs, sont d'accord avec l'auteur, prouve que son initiative est aussi bien intentionnée que justifiée. Ce qui est seulement à craindre, c'est que l'idée soit vite déformée. Il y a tant de nos compatriotes qui ne cherchent qu'un prétexte pour ne pas avoir d'enfant (sans pratiquer la

continence du pasteur Malthus bien entendu) ou pour en avoir le moins possible. Il faudrait ici que ceux qui appliqueront les idées de M. Sicard de Plauzoles fussent aussi sincères et consciencieux que lui, et également qu'ils n'eussent pas la manie du scrupule. Tous tant que nous sommes, nous sommes plus ou moins tarés en ce sens qu'en remontant à quelques générations en progression géométrique, nous avons certainement un ancêtre syphilitique, cancéreux, tuberculeux, alcoolique, etc., etc. Si cela devait nous empêcher de nous marier, personne ne se marierait! Il faut faire confiance à la nature et penser que bien des choses se rétablissent d'elles-mêmes. Que de malades qui guérissent! Et que d'êtres à hérédité chargée qui sont de très grands hommes, à commencer par Napoléon qui était probablement un hérédo.Donc, tout en concédant au docteur Sicard de Plauzoles qu'il a raison en principe, n'exagérons pas son principe!

Mémento. — La France vient de perdre en Gustave Le Bon le plus illustre de ses sociologues. Depuis la mort de Gabriel Tarde, nul nom ne pouvait balancer le sien. Gustave Le Bon a écrit, dans le domaine des sciences sociales, de nombreux ouvrages parmi lesquels il suffit de citer *Les Lois psychologiques de l'Evolution des Peuples. La Psychologie des foules. La Psychologie du socialisme. La Psychologie de l'éducation.* C'était un esprit vigoureux et original (on sait qu'il a fait ou pressenti de très grandes découvertes scientifiques) et à qui on ne peut reprocher dans le champ sociologique que des vues parfois étroites sur les religions et les morales. Pour bien juger des choses humaines, il ne faut pas être purement intellectuel. Gustave Le Bon, par exemple, condamnait surtout le socialisme parce que contraire à la raison. Mais il est également contraire au progrès, à la morale, à la civilisation, donc à des choses plus larges encore que la logique intellectuelle. Sa condamnation n'en garde pas moins valeur de doctrine comme intérêt d'actualité et si la vésanie politicienne n'obscurcissait pas les esprits, chacun devrait reconnaître que c'est le socialisme marxiste (la philanthropie sociale est tout autre chose) qui est à l'origine de tous nos maux présents. La misère russe, conséquence du bolchévisme, a nécessité les emprunts des Soviets en pays capitalistes, Allemagne surtout, et empêché le service d'intérêts et d'amortissement de ces emprunts, d'où (sans parler d'autres causes) la nouvelle déconfiture de l'Allemagne qui a entraîné par contrecoup la gêne des autres pays à qui l'Allemagne avait également

emprunté pour prêter à la Russie. De même la dégringolade financière de l'Angleterre et de certains de ses Dominions s'explique par le socialisme de ses gouvernants travaillistes. L'exemple de l'Australie est ici très instructif. Ce pays très prospère et qu'on nous citait si volontiers en exemple, a été conduit à la faillite par l'application de la législation sociale dont nous continuons à être entichés et par la toute-puissance des trade-unions correspondant à nos syndicats professionnels. Tout ce qui va contre la liberté, quelque bien intentionné que ce soit, ne peut que produire la gêne d'abord et la misère ensuite, et le seul salut doctrinal est le retour à la vieille économie politique, assouplie et modernisée sans doute, mais gardant ses vieux principes de liberté, de dignité, de responsabilité et de respect des lois naturelles, à commencer par celle de l'offre et de la demande. C'est ce qu'on commence à voir, et ce qu'il faudrait que tout le monde vît distinctement, d'ici aux prochaines élections, car si celles-ci, chez nous, se prononçaient en faveur des socialistes et socialisants, ce serait une catastrophe non seulement pour notre pays, mais aussi pour le monde. Sur ces questions, en outre des livres fondamentaux de Gustave Le Bon, Yves Guyot, Paul Leroy-Beaulieu, André Liesse et tant d'autres, on pourra consulter divers articles d'actualité. Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1931 : *Deux expériences socialistes, Allemagne et Angleterre*, par Louis de Launay. Dans le *Correspondant* du 15 décembre : *L'Expérience du gouvernement australien*, par Delhaye. Dans la *Revue politique et parlementaire* de novembre, *La crise économique actuelle* de Doméjean. Dans la *Revue de Paris* du 1er janvier, *Tour d'horizon 1932*. Tous ces articles, comme d'ailleurs tous les jugements de gens compétents, sont sans doute dans un sens opposé à celui de la majorité peut-être de nos électeurs, et les ennemis de la démocratie tireront argument contre celle-ci de la sottise de ces électeurs, mais il convient de remarquer que le politicianisme fausse toutes les élections parlementaires; si on consultait directement le peuple, il se prononcerait contre tous les orviétans de ses soi-disant représentants. On l'a vu en Suisse pour la machine des assurances sociales; le peuple helvétique n'en a pas voulu et le peuple français n'en voudrait pas davantage si on lui posait loyalement la question.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

Les augures de Bâle. — L'augure était un prêtre romain qui observait le vol des oiseaux pour en tirer des présages.

Les augures modernes observent la fuite des capitaux pour en tirer des rapports. L'Allemagne ayant déclaré qu'elle ne pouvait plus payer, pour un temps, les réparations, les gouvernements signataires du plan Young ont chargé un comité de banquiers d'examiner la capacité de payement de l'Allemagne. La question était précise et limitée : l'Allemagne peut-elle ou ne peut-elle pas payer? C'est *la question des réparations et du plan Young.*

Les banquiers ne s'en sont pas tenus là. Invoquant « la gravité sans précédent de la crise actuelle » et obéissant probablement à des instructions, ils sont sortis du plan Young, qui avait motivé leur réunion, pour aborder le problème général de l'*ensemble des dettes intergouvernementales.* Et comme s'ils s'étaient encore sentis à l'étroit dans le cercle de ce problème général, ils ont posé dans toute son ampleur le problème de la *crise mondiale* et d'une « désorganisation qui pourrait bien entraîner des changements profonds dans les rapports réciproques des nations ».

Nous n'avons pas la prétention de traiter ici et encore moins de résoudre ces problèmes superposés. Notre ambition est beaucoup plus modeste. Nous avons devant nous un rapport de banquiers. Il s'agit simplement de savoir aussi exactement que possible ce qu'il contient et ce qu'il signifie. Simple et honnête travail d'analyse, mais qui a son importance, puisque ce rapport devait servir de préface à la Conférence de Lausanne, renvoyée aux calendes grecques.

La publication de ce rapport a été entourée de commentaires contradictoires. Suivant les uns, c'est une solide étude, très claire, très précise, très scrupuleuse. Suivant les autres, le rapport ne contient que du vent et, loin d'apporter aucun remède, il n'aurait été rédigé que pour donner à l'opinion publique l'impression qu'on faisait quelque chose. En réalité, si on le lit sans idée préconçue, on constate que l'*unanimité des signataires* n'est qu'apparente et superficielle, que chacun d'entre eux a fait insérer quelque chose de sa thèse dans le texte commun, laissant aux rédacteurs le soin d'arrondir les angles, d'estomper les thèses inconciliables et

de ménager les transitions, tant et si bien que n'arrive plus aux oreilles que l'écho lointain de discussions qui durent être vives. Les traducteurs sont venus au secours des rédacteurs pour atténuer ou au contraire mettre en reliefs certaines expressions. Et il paraît que des engagements secrets ont été pris dans la coulisse. Mystères et cachotteries, tout cela importe peu. Nous avons entre les mains un document dont on peut dire en gros qu'il contient deux parties : des faits et des explications de faits.

La situation de l'Allemagne donne lieu depuis des mois à des controverses sans fin. Suivant les uns, elle ne peut pas payer. Suivant les autres, elle ne veut pas. Aux honnêtes gens qui voudraient se faire une opinion objective, le comité des banquiers apporte des approximations de fantaisie sur la balance des payements, mais, en revanche, des précisions utiles sur la balance commerciale, la Banque d'Empire, le budget, l'activité industrielle et agricole, et les charges fiscales de l'Allemagne. La conclusion qui se dégage de ces faits est très nette. *L'Allemagne, pour un temps, ne peut pas payer les réparations.*

Mais en ce point il faut faire deux observations : d'abord, quoi qu'ils disent, les banquiers n'ont pas « rempli toute leur tâche ». En effet, le payement des réparations comporte une part conditionnelle et une *part inconditionnelle.* Or les banquiers ont escamoté la difficulté en passant sous silence la question du payement de la part inconditionnelle. D'autre part, les banquiers ont porté sans franchise une atteinte grave au plan Young qu'ils étaient chargés d'exécuter et par conséquent de défendre. En effet, aux termes du plan Young, l'Allemagne peut, dans certaines conditions, demander *un moratoire de deux ans.* On le lui accorde ou on le lui refuse et c'est fini. Or les banquiers ont estimé qu'un moratoire de deux ans, ce n'était pas assez, parce que personne ne saurait « indiquer le moment où la période malheureuse que nous traversons aura pris fin ». Certains d'entre eux ont beaucoup insisté pour qu'on accorde à l'Allemagne un moratoire de cinq ans. Puis tous ensemble se sont lancés dans des considérations sur les dettes intergouvernementales et les causes de la crise mondiale, c'est-à-dire qu'*on est sorti du plan*

Young. Peut-être ne pouvait-on pas faire autrement. Le fait est que le fameux « cadre » du plan Young a sauté! Il faut donc renoncer à tromper le public en cherchant à lui faire croire que le plan Young est intact, puisqu'il ne l'est pas.

Pour justifier leur conclusion (que la demande par l'Allemagne d'un moratoire est justifiée) et pour préparer l'opinion publique à des novations, les banquiers se sont engagés dans la *recherche des causes*. Ils se sont demandé pourquoi l'Allemagne se trouvait dans cette situation, et deux thèses se sont heurtées avec violence. L'Allemagne et ses amis ont dit : c'est la faute aux réparations. Les principaux créanciers de l'Allemagne ont répondu : c'est la faute de l'Allemagne qui a « investi une quantité inusitée de capitaux aussi bien dans les entreprises privées que dans les entreprises publiques ». Les uns et les autres ont raison, car les deux causes ont joué, mais il resterait à établir dans quelle proportion relative. Le fait est que les dépenses du Reich, au titre des *réparations*, représentent environ 12 % des recettes totales, ce qui n'est pas négligeable en temps normal, et nous ne sommes évidemment pas en temps normal.

Quant aux *prodigalités du Reich*, elles ne sont pas contestables et les banquiers en apportent la preuve. Mais ils avaient hâte, manifestement, d'élargir le débat et de s'évader d'une mauvaise affaire. Avant de les suivre dans les considérations de plus en plus générales où ils voudraient nous égarer, nous avons un compte à régler avec eux.

Pour faire renaître la confiance, les banquiers nous demandent aujourd'hui de ne pas apprécier les chances que présente l'avenir sur la base d'une période de dépression, de même qu' « on ne saurait prendre une période de prospérité comme une base de prévision pour l'avenir économique ». Or c'est précisément ce qu'ils ont fait. Ils ont pris une période de prospérité comme base de prévision pour l'avenir économique. Ils reconnaissent eux-mêmes que « *le plan Young*, dont les annuités allaient en croissant, supposait un développement constant du commerce mondial, non seulement en volume, mais aussi en valeur; on pensait qu'ainsi la charge des annuités serait pour l'Allemagne de plus en plus faible. Il n'en a rien été ». Autrement dit, le

plan Young a été construit sur des bases fausses. Solidairement avec les gouvernements, les banquiers se sont trompés. Et l'erreur a coûté cher : les titres de l'emprunt Young sont tombés de 100 à 50 %. Mais tandis que les banquiers remplissaient leurs poches de commissions substantielles, les prêteurs crédules étaient escroqués de 50 %. La morale de cette histoire, c'est que l'épargnant est un homme qui paye les erreurs d'autrui.

Le plan Young, qui devait être définitif, n'était que tout à fait provisoire. Il ne s'agit plus que de l'enterrer en sauvant la face. C'est pourquoi gouvernements et banquiers ont compris qu'il fallait trouver autre chose. En réalité, les banquiers réunis à Bâle avaient pour tâche non pas tant d'établir la capacité ou l'incapacité de payement de l'Allemagne que d'imaginer de *nouvelles combinaisons de crédit*. Ils proposent « un ajustement de l'ensemble des dettes intergouvernementales à la situation actuellement troublée du monde ». Autrement dit, le problème précis et limité des réparations étant insoluble, on l'élargit subrepticement jusqu'à lui donner des proportions planétaires. Il y a des chances qu'ainsi le public n'y comprendra rien, les peuples de contribuables et d'épargnants n'y verront que du feu, et il y aura de nouveau des occasions de gain pour quelques-uns.

Un ajustement des *dettes intergouvernementales*, cela signifie que le traité de Versailles est battu en brèche, mais il ne faut pas le dire; que les auteurs de ce traité se sont trompés dans une partie de leurs calculs, mais ils ne le reconnaîtront jamais; que l'Allemagne a trop dépensé, mais elle n'aurait pas trop dépensé si on ne lui avait pas trop prêté; que l'Angleterre se désintéresse des réparations pour courir après la livre sterling, tandis que de petites nations neutres se mêlent de cette affaire des réparations qui ne les regarde pas, par crainte (tardive) de la concurrence allemande; que l'Amérique n'a pas résolu le problème de la quadrature du cercle, c'est-à-dire n'a pas trouvé le moyen de faire des affaires avec l'Europe sans s'occuper des affaires de l'Europe... Chacun cherche à se soustraire à ses obligations, en invoquant des principes d'interdépendance économique et

de solidarité internationale. En fait de désordre, de confusion et d'anarchie, il est difficile d'imaginer beaucoup mieux. Quand un système politique et moral en est là, c'est qu'il est malade.

Les banquiers reconnaissent la gravité du mal général. Comme pour les réparations, ils ont cru devoir se lancer dans la recherche des causes :

La crise mondiale, disent-ils, qui a commencé il y a deux ans, s'est progressivement aggravée.

La crise a bon dos. C'est la faute à la crise, dit-on, comme si cela expliquait quelque chose. La crise est un autre nom de la fatalité. Comme c'est commode! Les débutants en économie politique savent qu'une période de prospérité est suivie d'une période de dépression, et ainsi de suite. Par conséquent, les banquiers commettent une erreur, volontaire ou involontaire, quand ils donnent le nom de crise à la seule période de dépression.

En réalité, le désarroi des banquiers est grand. Après avoir utilisé la crise comme explication, ils ont éprouvé le besoin de rechercher *les causes de la crise,* dans le dessein évident de dégager leur part de responsabilité :

La réduction brusque du pouvoir d'achat des grandes masses de consommateurs a entraîné, depuis deux ans, la diminution ou la disparition des bénéfices industriels, un chômage important et une baisse ininterrompue des valeurs de Bourse.

Cette description fait penser à un tableau cubiste dont on ne sait pas dans quel sens il faut le tourner. On voudrait bien savoir par quel décret de la Providence ou du Malin cette réduction inattendue d'un mystérieux pouvoir d'achat a fait son apparition sur la terre. Le temps des apparitions célestes n'est décidément pas révolu.

Voici l'explication que les banquiers offrent du phénomène :

Dans les dernières années, on s'est efforcé de poursuivre *deux politiques contradictoires :* à permettre le développement d'un système financier international comportant le payement annuel de montants importants par les pays débiteurs aux pays créan-

ciers et mettre en même temps obstacle au libre mouvement des marchandises.

Si cela est vrai, si telle est une des causes de la « perturbation profonde apportée à la vie économique du monde », si les payements « ne peuvent évidemment s'effectuer à la longue que sous la forme d'échange de marchandises », les banquiers qui ne pouvaient l'ignorer, qui donc le savaient, ont-ils pris leurs dispositions en conséquence? Ont-ils tenu compte du fait que la politique économique, douanière et fiscale allait compromettre leur gigantesque « édifice de crédit »? Réponse, non, ils n'en ont pas tenu compte. Ils ont agi comme si les deux politiques contradictoires qu'ils dénoncent avaient été poursuivies à leur insu, alors qu'elles se développaient contradictoirement en plein jour par des votes publics et des actions répétées. Ils se sont obstinés à construire leur édifice de crédit, parce que cette entreprise leur permettait de prélever sur des sommes gigantesques des commissions allant jusqu'à 20 %. On voudrait pouvoir leur dire aujourd'hui : Vous avez construit contre le bon sens et l'expérience un édifice de crédit qui était condamné d'avance; commencez pas rendre l'argent.

Voici une autre explication :

En essayant d'équilibrer la balance internationale des payements par des mouvements d'or d'une ampleur exceptionnelle, *on* a affaibli les bases monétaires dans de nombreux pays. De fait, les réserves d'or de ces pays se sont *révélées* tout à fait insuffisantes pour résister à la pression qu'ont exercée les retraits de capitaux.

Nous aimerions savoir qui est le mystérieux *On* qui a affaibli les bases monétaires. Qui s'occupe des mouvements d'or et des bases monétaires, sinon les banquiers? Et si les réserves d'or se sont *révélées* insuffisantes, est-ce à dire que nous vivions dans le monde de la révélation? Prenons garde de ne plus parler désormais à la légère de la superstition des siècles passés.

Comme il est humain de le faire, les banquiers essayent de rejeter la faute sur autrui. C'est la faute aux gouvernements :

Des considérations *politiques* sont maintes fois intervenues dans la solution des problèmes économiques et ont empêché les gouvernements d'envisager ces problèmes sous leur vrai jour, et de les traiter suivant leur véritable importance.

Nous croyons savoir cependant que les décisions des gouvernements sont prises d'accord avec les ministres des finances, lesquels entretiennent des relations suivies avec les banquiers. Si la solution des problèmes à résoudre « demeure commandée par les réalités économiques », il serait peut-être utile de laisser certaines banques faire naufrage. Pourquoi s'acharne-t-on à les renflouer? Les banquiers dénoncent les interventions de la politique, mais enregistrent avec faveur celles qui leur sont profitables. Ils approuvent les décrets allemands qui contiennent « certaines dispositions sans précédent dans la législation moderne ». Des dispositions sans précédent, c'est la marche dans la nuit, à l'aventure. Les banquiers reconnaissent qu'il n'est pas possible actuellement de dire à quel point les mesures prises par le gouvernement allemand « réussiront à atteindre leur but ». Ayant reconnu cela, ils se tournent vers les gouvernements et leur demandent de prendre des décisions (quelles décisions?) pour que les mesures allemandes « ne soient pas éphémères ». Voilà où on en est.

FLORIAN DELHORBE.

PRÉHISTOIRE

Georges Goury : *Origine et Evolution de l'Homme*, Auguste Picard, 8°, 121 ill., 18 pl. — Gérard de Lacaze-Duthiers : *Philosophie de la Préhistoire*, Flammarion, 8°. — J. Déchelette et A. Grenier : *Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, tome V, première partie, A. Picard, 8°, ill., cartes et plans. — Maurice Toussaint : *La Lorraine à l'époque gallo-romaine*, Nancy, Dory, 8°. — Peyrony et Bourrinet : *Les Fouilles de Tabaterie, Dordogne*, Périgueux, Ribes, 8°, ill. — Commandant Octobon : *La Question Tardenoisienne, station de Vieilles*; Le Mans, Monnoyer, 8°, ill. — Du même : *Documents pour servir à l'étude du Néolithique : le Pré-Campignien ou Campignien I, Station de Champlat*, Le Mans, Monnoyer, 8°, ill.

Sous le titre de **Origine et Evolution de l'Homme**, M. Goury, bien connu dans le milieu des préhistoriens pour ses belles recherches dans les nécropoles de la Marne, nous donne un traité de préhistoire, surtout française, mais aussi comparée, qui a sur les autres, si nombreux, de ce type, l'avantage d'une lecture aisée et d'un grand bon sens. En

peu de domaines on laisse autant marcher l'imagination; même M. Goury s'y est laissé prendre dans les chapitres qui traitent des sépultures, d'où découleraient un « culte des morts », terme à tous égards impropre, une croyance à l'au-delà et même tout un système magico-religieux, au moins à l'époque moustérienne et pendant l'azilien. L'ethnographie nous est ici d'un grand secours : je défie n'importe quel ethnographe de reconstituer les croyances d'une population quelconque rien que d'après ses modes de sépulture et ses rites funéraires s'il n'a des renseignements concomitants, des textes pour l'antiquité, des réponses sincères à une enquête directe pour les populations vivantes.

Mais je ne veux pas chicaner M. Goury sur un sujet qui, dans le plan de son volume, n'est en somme qu'accessoire. Je préfère en dire le bien que j'en pense : c'est une excellente introduction aux études locales plus approfondies et même aux fouilles, étant bien entendu que dans un manuel de ce type on ne peut discuter et reproduire que les pièces caractérisées; et que dans la pratique, si la station est un peu riche, on trouve côte à côte toutes sortes de pièces moins typiques dont le classement n'est pas toujours facile.

Plus détaillé est le célèbre **Manuel d'Archéologie préhistorique** de Déchelette, dont la continuation est assurée par Albert Grenier, qui s'est acquis une renommee méritée par ses travaux sur la période gallo-romaine. Le plan primitif de Déchelette, surtout la discussion des détails et l'abondance, ainsi que l'exactitude de la bibliographie, ont été conservés; les illustrations sont très abondantes et très nettes. Cette première partie traite : 1° des généralités; 2° des travaux, je dirais volontiers de la civilisation, militaires; car il est banal de dire que par la guerre les Romains ont civilisé puisque c'est pour la guerre et le maintien des conquêtes qu'ils ont tracé des routes, construit des camps, des relais, des « magasins généraux » qui ont été le point de départ de la mise en valeur du pays et de la formation de nos villes.

Aussi ce premier volume de M. Grenier n'a-t-il pas qu'un intérêt scientifique restreint : c'est en quelque sorte un livre d'actualité. En tout cas, il n'est pas un Français, et qui aime

la France, qui ne doive avoir ce livre sous la main, le feuilleter souvent, sinon le lire avec soin; ce passé-là n'est pas mort; il survit; et cette survivance s'est assez marquée dans la dernière guerre. Je répète une fois de plus que :

Il y a deux Europes, l'Europe romanisée et l'Europe non romanisée; elles sont toujours en lutte et le seront longtemps encore; ni les conceptions générales, ni la psychologie fondamentale, ni le mode de vie ne sont identiques de part et d'autre. Pourquoi? Parce que l'empreinte de la romanisation est indestructible. Elle est faite de milliers d'éléments; et c'est avec le Manuel de Déchelette-Grenier qu'on arrive à saisir quels sont ces éléments, et en quoi nous en sommes esclaves.

De sorte que, pour employer un vieux terme, ce Manuel est en fait une « philosophie ». Ce terme, en ce sens, n'est pas si mort qu'on croyait. Voici que M. de Lacaze-Duthiers le remet en valeur et traite de la **Philosophie de la Préhistoire** én se rattachant à la forte lignée des grands esprits du XVIII[e] siècle. Il en a même la prolixité (ce n'est pas un reproche); et l'on trouvera ici, à propos de préhistoire, des discours sur cent et un sujets. C'est une profession de foi et qui, quand l'œuvre sera achevé, car il y en aura dix volumes, sera une sorte de *Somme*. Dans ce tome I[er], l'auteur donne ses opinions sur les sujets suivants : I, Philosophie et philosophes; II, Pédagogie et pédagogues; III, Psychologie et psychologues; IV, Logique et logiciens; V, Morale et moralistes (discussion vive et intéressante des problèmes sexuels); VI, Lois et faiseurs de lois; VIII, Dirigeants et dirigés (terriblement pessimiste); IX, Métaphysique et métaphysiciens; X, Esthétique et esthéticiens.

Puis vient la philosophie de la préhistoire proprement dite, qui débute par une biographie très approfondie de Boucher de Perthes, à la fois pour sa valeur personnelle et comme symbole du génie contre lequel se dresse toute une génération. Cette biographie est d'un tragique intense et on remercie ici M. de Lacaze-Duthiers d'avoir au moins vengé la mémoire de ce grand savant et de ce grand artiste, au sens large du terme.

A ceux qu'intéresse le plan général de la Somme s'adres-

sent les résumés (pp. 354 à 394) des volumes II à X; résumés très détaillés et qui prouvent que pour l'auteur, la préhistoire est comme un nucléus d'où, au cours des âges, se sont détachées toutes les activités humaines.

Avec le livre de Maurice Toussaint, nous avons un tableau récapitulatif de tout ce qu'on a découvert depuis un siècle et demi sur **la Lorraine à l'époque gallo-romaine;** les chapitres I et II sur le peuplement du pays se rattachent comme de juste à la préhistoire; mais il eût été bon de donner plus de détails; car l'auteur sait bien que les noms historiques de ces populations recouvrent un mélange déjà complexe de races et de civilisations. Il a étudié et décrit les faits région par région; on a bien mieux l'impression, ainsi, de la survivance de cette romanisation dont j'ai parlé ci-dessus et on se rend mieux compte des différences locales, soit d'une région naturelle à l'autre, soit d'un canton à l'autre, qui frappent l'observateur moderne, même au cours d'une simple promenade en auto. Une bibliographie détaillée termine le volume, auquel on aurait dû joindre une carte de la Lorraine, ou même deux, l'une gallo-romaine, l'autre orographique et hydrographique actuelle. Il y a tant d'éléments, dans la civilisation, qui s'expliquent par des reliefs et, surtout en Lorraine, par l'ampleur des forêts, que seules des cartes rendent de la vie aux descriptions et aux démonstrations archéologiques.

Je signale la brochure de Peyrony et Bourrinet sur les **Fouilles de Tabaterie** parce qu'elle est un bon modèle de description sobre et exacte et que les deux abris fouillés jettent la lumière sur certains points autrefois obscurs, notamment sur le polissage par les eaux de certaines pièces qu'on avait d'abord cru roulées et qui est seulement dû au lessivage en temps de crue, sans apports ni déplacements.

Le commandant Octobon continue ses travaux de détermination et de classement typologiques; je cite ici deux de ses brochures, qui sont caractéristiques de sa méthode, à la fois méticuleuse et élégante. Il est certain que le **Campignien** et le **Tardenoisien** nous réservent encore bien des surprises; il est certain aussi que si on tombe sur des stations riches et qu'on ramasse tout, et non pas seulement les pièces

dites typiques, on est le plus souvent embarrassé pour situer cette station dans les cadres du classement officiel. De la génération actuelle de préhistoriens, le commandant Octobon est certainement l'un des meilleurs, parce qu'il ne s'embarrasse pas des idées reçues et possède un esprit critique très averti.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS COLONIALES

Trente-deux ans de Colonisation Nord-Africaine, Sté d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Sylvain Lévi : *Indochine*, Sté d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales; Roland Meyer : *Le Laos*, Imprimerie d'Extrême-Orient; *L'Annam*, *Imprimerie d'Extrême-Orient*; G. Aymé : *Monographie du V*e *Territoire militaire*, Imprimerie d'Extrême-Orient; A. Monfleur : *Monographie de la Province du Darlac*, Imprimerie d'Extrême-Orient; Pierre Gourou : *Le Tonkin*, Sté d'Etudes Indochinoises; P. Gastaldy : *La Cochinchine*, Sté d'Editions Indochinoises; René Morizon : *Monographie du Cambodge*, Imprimerie d'Extrême-Orient; Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale Française : *La Mauritanie*, *Le Soudan*, *Le Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale Française*, *Le Niger*, *La Côte d'Ivoire*, *Le Dahomey*, *Le Sénégal*, *La Circonscription de Dakar et Dépendances*, *La Guinée*, *La Haute-Volta*, Sté d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Guides des Colonies Françaises : Afrique Française, Indochine, Colonies de l'Océan Indien et de l'Océan Pacifique, Martinique, Guadeloupe, Guyane, Saint-Pierre-Miquelon, Madagascar, Sté d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Paul Reboux : *Le Paradis des Antilles françaises*. Jean-Renaud : *Le Laos*. — René Maran : *Le Tchad de sable et d'or*. — François Valdi : *L'homme contre la forêt, le Gabon*. — René Hachette et Jo. Gineston : *Au seuil de l'Orient, la Côte des Somalis, l'Inde Française*. — Jean Ravennes : *Aux portes du Sud, le Maroc*. — Marius et Ary Leblond : *L'Ile enchantée, la Réunion*, Librairie de la Revue française. — Jean Despois : *La Tunisie*, Larousse. — Pierre Dumas : *L'Algérie*, B. Arthaud. — Pierre Dumas : *Le Maroc*, B. Arthaud. — Marie-Thérèse Gadala : *La Féerie Marocaine*, B. Arthaud. — M. Besson : *Vieux Papiers du Temps des Isles*, Sté d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — A. Quercillac : *Les bonnes Recettes de Chloé Mondésir*, Sté d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Princesse Bibesco : *Croisade pour l'Anémone*, Plon. — Jean Vignaud : *Le Huitième Péché*, Albin Michel. — Lucie Paul-Marguerittc : *La Lanterne Chinoise*, Editions Baudinière.

Un grand nombre de publications coloniales documentaires — sorte de corollaire et de point final, relativement à l'Exposition de Vincennes — m'est parvenu, ces temps derniers. Le plus souvent, études abstraites et sèches, peu alléchantes en soi, excepté quand elles sont placées sous le patronage d'un magicien artiste tel que **M. Pierre Guesde**, l'éminent commissaire de l'Indochine à ladite Exposition. Sous cette égide et grâce à la plume autorisée de MM. Sylvain

Lévi, Roland Meyer, Commandant Aymé, A. Monfleur, Pierre Gourou et René Morizon, l'ingrate statistique se pare des plus somptueux atours (héliogravures, cartes géographiques et reproductions d'estampes *en couleurs, etc.*). Heureuse initiative qu'aurait bien dû imiter le **Gouvernement de l'A.O.F.,** dans sa savante mais ingrate collection de la Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. J'entends bien que cette dernière n'a voulu faire qu'œuvre officielle pour bibliothèques administratives; mais M. Pierre Guesde était dans le même cas, en ce qui concerne l'Indochine... A quoi notre sympathique A.O.F. me répondra qu'elle est déjà représentée artistiquement par d'autres publications antérieures ou postérieures à l'Exposition. Il n'empêche que la peu fortunée A.E.F. du remarquable Gouverneur Général Antonetti et du regretté Mirabel a su se faire représenter (**Le Gabon** par François Valdi et **Le Tchad** par René Maran dans cette ravissante collection, intitulée « Toutes nos Colonies », et qui groupe, chez l'éditeur Alexis Redier, des noms et des talents littéraires tels que ceux de Jean Renaud (**Le Laos**), Jean Ravennes (**Le Maroc**), René Hachette et Jo Ginestou (**Djibouti : Côte des Somalis**), Paul Reboux (**Le Paradis des Antilles Françaises**), Marius et Ary Leblond (**La Réunion**), enfin André Demaison (**Madagascar**). Belle et artistique propagande dont il faut féliciter M. André Corbier, administrateur des Colonies, qui présida à l'établissement de cette collection.

N'allez pas croire, d'ailleurs, que MM. Pierre Guesde et Alexis Redier aient égoïstement monopolisé ce genre : voici, par exemple, **La Tunisie,** par Jean Despois, professeur au Collège Sadiki de Tunis, que nous présente Larousse en belle typographie et fine héliogravure. *Utile dulci.* Sous une forme élégante, l'auteur y expose les grandes lignes des problèmes tunisiens de l'heure actuelle. On lit, on est intéressé, on est *séduit.* Vous retrouverez le même procédé — consacré, d'ailleurs, depuis longtemps avec un succès qui s'accroît, d'année en année — chez le grand éditeur d'art grenoblois Benjamin Arthaud qui se révèle désormais colonial et exotique. Je n'en veux pour preuves que ces trois beaux livres (illustrés abondamment et fastueusement) : **L'Algérie,** par Pierre Du-

mas, puis **Le Maroc,** par le même auteur, enfin **La Féerie Marocaine,** par Mme Marie-Thérèse Gadala (avec gouaches extrêmement originales du peintre arabe Si Mammeri) qui viennent de paraître chez lui. Quand M. Benjamin Arthaud, éditeur du tourisme départemental français, veut bien faire les choses, il n'hésite devant rien, il devient un mécène de l'édition. Aussi les bibliophiles s'arrachent-ils, même en temps de crise, tout ce que publie sa firme. Illustrés d'aquarelles admirables de Marius Hubert-Robert, un mien livre récent, intitulé *En Indochine,* en sait quelque chose...

Ces somptuosités livresques ne me font pas perdre de vue le rôle utile que continue à jouer, colonialement, cette si féconde Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales qui édita, l'an passé, les deux volumes de Maurice Besson, **Vieux papiers du Temps des Isles,** et qui vient de mettre à jour une série charmante de **Guides des Colonies françaises** (*Sahara, Togo et Cameroun, Indochine, Madagascar, Colonies de l'Océan Indien et de l'Océan Pacifique, Possessions françaises d'Amérique*). Lacunes enfin comblées: nous ne serons plus tributaires, là-dessus, de l'étranger. De même, nous devons à cette Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales un réjouissant essai de cuisine coloniale, intitulé **Les bonnes recettes de Chloé Mondésir,** recueillies par A. Quérillac. En le lisant, j'en avais l'eau à la bouche. Procurez-vous ce petit bréviaire du gourmet exotique et courez vite faire vos achats, pimentés ou non, chez le célèbre Hédiard, place de la Madeleine, où se trouve tout ce qui se boit et se mange de succulent sous les tropiques. Après quoi, vous m'en direz des nouvelles!

Mais j'ai hâte de quitter avec vous ces tropiques pour la Terre-Sainte, et de partir en **Croisade pour l'Anémone,** choses vues par la princesse Bibesco.

Quand les Roumaines se mettent en tête d'écrire en français, elles le font avec une virtuosité linguistique et syntaxique sans égale. Tel, le cas illustre de la comtesse de Noailles, cas éblouissant s'il en fut; tel, celui d'Hélène Vacaresco, conférencière, diplomate et poétesse éprise de la lumière de Grèce; tel, enfin, celui de la princesse Bibesco, née Laho-

vary, déjà célèbre par ses romans *Le Perroquet Vert* et *Catherine-Paris*, ainsi que par deux de ses essais en profondeur : *Jour d'Egypte* et *Quatre Portraits*. Comme ses devancières roumaines en littérature française, Mme la princesse Bibesco écrit le français avec l'aisance et la pureté d'un Renan, d'un Michelet ou d'un Anatole France. C'est un *grand écrivain* de chez nous. Déjà, il y a trois ans, j'étais tombé en arrêt — au point de vue exotique — devant son extraordinaire recueil d'impressions de voyage, intitulé *Jour d'Egypte*. Toute l'archéologie et toute l'égyptologie revivaient là sans prétention, sans snobisme, coulant comme eau de roche à travers cent notations curieuses et personnelles, sorte de bædeker ramassé du cœur, de l'esprit et des yeux, guide précieux, souvent nuancé d'ironie.

Mais que dire aujourd'hui de ce livre *étonnant* (un des meilleurs de l'année qui vient de s'écouler) et qui a pour titre étrange : *Croisade pour l'Anémone!* Au premier abord, on serait tenté de croire que ces lettres de Terre-Sainte — écrites par une fervente catholique, et qui consistent en cinq épîtres dédiées à l'Oncle-Abbé (plus exactement : oncle-chanoine), au Chevalier, au Roi, au Gentil, enfin aux Morts — ne sont qu'une gageure mondaine et fantaisiste, un tantinet teintée de préciosité hermétique. Il n'en est rien, absolument rien. Aucun livre n'est plus simple, plus direct, plus creusé, plus émouvant que celui-ci. En matière religieuse, il fera même beaucoup de bien et rendra peut-être la foi à maints croyants qui l'ont perdue, ou émoussée; mais cette considération n'aurait qu'un intérêt secondaire, au point de vue strictement littéraire (je ne sache pas que la princesse Bibesco ait désiré marcher sur les traces de Mrs. Augustus Craven, et refaire un *Récit d'une Sœur*). Ce qu'il y a de beau et d'essentiel dans ce livre, c'est sa simplicité *humaine*. Le lis blanc n'existe pas en Palestine, c'est l'anémone qu'il faut lire, selon le texte araméen parlé par le Christ, ce Christ qui vécut sans ami, qui n'eut jamais pour monture qu'une ânesse, et qui consola Madeleine. Je voudrais que M. Homais, jouant le jeu loyal (*fair play*), lût un jour, sans témoins, l'Epître au Chevalier, par exemple. Je vous parie un petit sou français contre un gros dollar américain que ce M. Homais se sen-

tirait invinciblement monter des picotements aux paupières. Si grande est la puissance d'action (même sur une âme recroquevillée, fielleuse, haineuse) d'une pensée noble et d'un style harmonieux! J'en dirai tout autant des admirables, des bouleversantes pages consacrées par la princesse Bibesco, dans l'Epître aux Morts, au souvenir de son frère Georges, cet enfant délicieux qui *se cachait des siens*, comme pour les préparer à sa mort prochaine et précoce...

Cette même noblesse de sentiments, cette même élévation d'esprit, vous les retrouverez également à la fin du dernier roman de Jean Vignaud, ce **Huitième Péché,** dont on parle tant, aussi, en ce moment. Heureux Albin Michel!... Est-ce à dire que le vigoureux romancier méditerranéen, Jean Vignaud, auteur de *Sarati* et de *La Maison du Maltais,* prétende, cette fois, « monter en épingle » cette adoration de soi-même, ce fétichisme du plan physique et charnel, en un mot ce *narcissisme* (8ᵉ péché) qui, chez la tentante et souple Edith Rolland, vedette de cinéma, se muera *in-fine* en abnégation sublime au chevet des lépreux africains? Non, je ne crois pas que Jean Vignaud ait ambitionné, dans ce vivant roman, faire de la casuistique morale ou religieuse. Ce qu'il a voulu surtout dépeindre (et il y a pleinement réussi) c'est une grande amour, une passion soudaine, brûlante comme le *khamsin* saharien, dans le cadre archaïque de la vieille île de Malte, de ses palais, de ses églises, de ses tapisseries, de ses armures et de ses glorieux étendards. Ceux qui, comme le signataire de ses lignes, s'enorgueillissent d'appartenir, même par promotion récente, à l'Ordre illustre de Saint-Jean de Jérusalem, *alias* des *Chevaliers de Malte*, rendront hommage à la véracité du romancier. Dans les portraits des deux frères Hugues et Bertrand de Montferrat, héros de ce livre, M. Jean Vignaud fait preuve d'une documentation rigoureuse vis-à-vis de l'Ordre Souverain de Malte; mais ses personnages, malgré tous ces honneurs, demeurent strictement *humains* avec leurs qualités et leurs défauts. Alphonse Daudet eût infiniment aimé ce roman d'un de ses disciples, car dans le décor lumineux de cette île latine, se meuvent aussi d'autres figures, exactement et hardiment campées : le metteur en scène Desarnoux, le consul de France de La Va-

lette, les Britanniques, surtout ce sympathique major Thomson, même le déplaisant commanditaire Hirchfield, enfin la troupe de cinéma, élément souvent comique du livre... Mais pourquoi Jean Vignaud — président de la Critique Littéraire d'aujourd'hui (et, peut-être, de la Société des Gens de Lettres de demain?) — nous prive-t-il de la pathétique rencontre, à Nalout (Tripolitaine), de son héroïne, Edith Rolland, avec celui qui la prit toute, avec cet âpre et charmeur Hugues de Montferrat?... C'est là mon seul reproche, ou plutôt mon seul regret.

...Il est vrai qu'en matière de roman (et Pierre Benoit le prouva plus d'une fois) la prétérition est souvent le *grand art.*

Si vous aimez les lanternes chinoises, ne manquez pas de vous procurer celle de Mme Lucie Paul-Margueritte qui, depuis quelques années, s'est délicatement spécialisée dans les pastiches de littérature extrême-orientale. Ne croyez pas, d'ailleurs, que ces « *A la manière de* » soient si faciles à écrire que cela : il y faut une maîtrise que l'on acquiert lentement, peu à peu. Témoin cette **Lanterne Chinoise,** si pleine d'observation extrême-orientale, de malice et de volupté raffinée. « Roman situé en Chine d'avant la révolution, nous déclare liminairement l'auteur dans sa courte préface. L'amour de la charmante Pierre-de-Lune pour le jeune et beau lettré Pa Wang, aventure éternelle, n'est qu'un prétexte à évoquer des scènes et des aspects de cette ancienne Chine où je me suis souvent promenée en imagination avec l'écrivain Mien-Tcheng. »

Sans rien retirer au collaborateur extrême-oriental derrière lequel s'efface trop discrètement Mme Lucie Paul-Margueritte, n'est-il pas permis de rendre hommage au si souple talent de l'écrivain français, à sa psychologie adroite, à son style coloré, séduisant, et... *parisien,* si toutefois cette épithète européenne ne chiffonne pas trop la subtile romancière de la *Lanterne Chinoise*?

ROBERT CHAUVELOT.

LES REVUES

La courte paille : poèmes de MM. Roger Vitrac et Georges Pillement. — *L'Archer* : de la traduction en vers d'œuvres poétiques; Properce en vers français. — *La Revue de France* : les Bonaparte en exil. — NAISSANCE : « Le Droit à la Vie ». — Mémento.

M. Roger Vitrac donne à **la courte paille** (15 décembre) une suite de six pièces de vers qu'il intitule : « Démarches d'un Poème ». Chacune porte un titre : « l'écrire »; « le rêver »; « l'oublier »; « rechercher son contraire »; « l'humoriser »; « enfin le retrouver en l'analysant ». L'auteur aime une certaine obscurité. Il s'essaie à composer « de la musique avant toute chose ». Il y parvient quelquefois. Quand il manque le but et n'exprime rien de précis, on fait d'étranges rencontres :

D'où viens-tu?
C'est toi l'Indien qui me torture
— Je suis passé par le trou de la serrure, Virginia.
Regarde mon vaisseau de glace
Cette cathédrale de miroirs
dirigée par les aimants du pôle,
brillante, sur les lieux du naufrage,
immobile, un moment,
puis, soudain, reprise par les courants rosés du Mexique
et nous emportant avec ses ours charmés
et ses mouettes volant comme de grands sourcils.

Le poète n'est pas toujours hermétique. Le dernier poème de cette série ne nous cache rien, en effet. M. Vitrac en a fini avec les « courants rosés du Mexique ». Il chante son plaisir tout crûment. Au moins le prend-il sans inversion, ce qui ne saurait encore choquer la majorité des lecteurs. Et telle est la VIe partie de cette œuvrette, avec son titre moins clair que le texte :

VI. — ENFIN LE RETROUVER EN L'ANALYSANT

Ce corps veiné, où la bouche seule est mobile,
cache mal un lieu plus sensible, plus mystérieux!
C'est ton sexe chargé de désirs,
ton sexe que je vois entre tes cuisses ouvertes,
que je devinais et que je désire aussi.
Tes paroles syncopées,

tes balbutiements s'achèvent enfin par un cri
au moment de la jouissance,
et c'est le bourdonnement que tu connais bien.
Pourquoi parler.
C'est toujours mon corps satisfait allongé entre tes seins
et le baiser que je pose entre tes sourcils.
Etait-ce la bouche ou le sexe
qui commandait?
Plutôt la bouche dont les paroles et les caresses voluptueuses
émeuvent encore le repos dépaysé qui succède à l'amour.
Ce moment où le monde n'est plus le même
et où brillent tes yeux à demi fermés.

Les personnes qui aiment l'imprévu — un imprévu tout à fait étranger à la logique s'entend — remercieront M. Georges Pillement d'avoir écrit dans « Natures mortes » :

Mon cœur est aussi bizarre
que la queue des lézards,
on le casse et il repousse,
et puis on le casse encore.
Pauvre cœur tant de fois cassé,
tes morceaux plantés dans les rues
ont poussé subitement l'autre jour vers quatre heures
et ont fleuri réséda.

§

M. Marcel Coulon publie dans **L'Archer** (janvier) une bonne défense de la traduction en vers des poèmes conçus en vers. C'est la raison même. La déraison est que les meilleurs poètes n'ont trouvé souvent pour transcrire leurs vers en une autre langue, que de piètres versificateurs. Il est évident que Ducis, avec son *Hamlet* rimé et falsifié, n'a donné à ses contemporains qu'une idée trompeuse du drame shakespearien. Nous doutons que l'on ait fait pire, dans cette sorte de trahison.

A l'appui de son plaidoyer, M. Coulon donne la version versifiée de deux élégies de Properce : la XVIe du Ier livre et XVe du second. Cette double expérience démontre que la mise en vers implique une collaboration de l'auteur original et du traducteur. On ne saurait la regretter dans ce cas; le talent de M. Coulon est fort sympathique. On peut toutefois préférer la concision latine aux détours qu'il a dû faire, si

agréables soient-ils à la lecture. Ces heureux détours nous rappellent les « belles infidèles » et le temps de Mme Dacier. Toutefois, on ne saurait suivre tout à fait M. Marcel Coulon quand il écrit :

Si vous voulez styliser et poétiser votre prose, ce sera sûrement, vous aussi, aux dépens de la fidélité, de la littéralité. Ou alors il faudra que vous vous appeliez Baudelaire, et que vous ayez à traduire *Le Corbeau*. Encore vous répondrais-je que si Baudelaire avait voulu, mais vraiment voulu, traduire en vers le chef-d'œuvre de Poe; s'il eût dépensé à cette tâche autant d'intelligence, de volonté et de bonheur qu'à l'une des meilleures pièces de ses *Fleurs du mal*, il eût traduit un poème en vers bien plus beau que le poème en prose que constitue sa traduction du *Corbeau* : il eût produit l'un des sommets des *Fleurs du mal*.

Cette dernière hypothèse est contestable : *Le Calumet de Paix*, « imité de Longfellow », n'est vraiment pas « un des sommets des *Fleurs du Mal* ». C'est quand il est Baudelaire sans alliage que Baudelaire est très grand. Même Poe ne pouvait le grandir.

Ces réserves formulées, on ne saurait que prendre agrément à lire Properce interprété comme suit par M. Marcel Coulon :

LA NUIT

O mon bonheur! O nuit éblouissante! Et toi,
Petit lit fait heureux par mes délices!
Que de mots échangés sous la lampe complice
Et la lumière éteinte, quel tournoi!
Tantôt, elle luttait les seins nus, en guerrière;
Et tantôt sa tunique, à mon ardeur,
Opposait un bouclier faiblement protecteur.
Je tombais de sommeil; sur ma paupière
Elle posa sa bouche : « Ah! paresseux, tu dors,
Lorsque je suis éveillée » — dit-elle.
Comme nos bras alors reprirent leur querelle,
Et comme nos baisers étaient d'accord!
Mais c'est désobliger Vénus — qu'il t'en souvienne!
D'envelopper de ténèbres ses jeux.
En amour, il n'est de vrais guides que les yeux.
Pâris se meurt pour la Laconienne,
Quand, nue, elle jaillit du lit de Ménélas,
Endymion est nu, quand la déesse

Sœur de Phébus, dans ses bras nus le presse,
Contre ses flancs nus d'un divin éclat.
Toi, si tu t'obstinais à te coucher vêtue,
Je te déchirerais tes vêtements
Et ta mère pourrait, dans mon emportement,
Se figurer que mes mains t'ont battue.

. . . .

Qu'il me soit accordé de passer avec Elle
De telles nuits, et j'aurai longuement
Vécu quand ce serait un an à peine, un an!
Donne-m'en donc, de ces nuits éternelles!
Une seule peut faire un dieu de tout mortel.
Oh! si nous avions tous désir de vivre
Etendus, à mener l'amour ou rester ivres,
On ne verrait aucun acte cruel :
Ni glaives égorgeurs, ni navires de guerre;
Les flots d'Actium ne rouleraient nos os
Et Rome garderait ses cheveux en repos,
Lasse du deuil des victoires amères.

§

M. Ferdinand Bac donne à **la Revue de France** (15 janvier) les fragments relatifs à la princesse Mathilde, d'un ouvrage sur « Les Bonaparte en exil ».

Le roi Guillaume de Wurtemberg avait attaché au fils aîné du roi Jérôme, Napoléon-Jérôme (l'aîné du fameux prince Jérôme, dit « Plon-Plon ») un aide de camp, le lieutenant d'état-major baron von Bauer-Breitenfeld qui a laissé des « notes manuscrites » concernant ses années de service.

Bauer lui reprochant sa paresse, le prince répond nonchalamment :

Le paradoxe est séduisant, venu de ce Bonaparte dépensier et futile coureur de chambrières.

Voici le roi Jérôme en voyage, à Londres, pour y demander une aide d'argent à Joseph, son « frère fortuné ». Le lieutenant von Bauer note :

Nous étions, le jeune Prince et moi, postés au milieu de la chaussée en train de contempler la façade embrumée du palais de Saint-James, quand un homme d'un certain âge passa tout près de nous. C'était un de ces êtres anonymes et effacés perdus dans la foule et qui ne pouvait attirer l'attention de personne.

A ce moment, le jeune Prince me poussa vivement le coude et, montrant l'inconnu qui déjà s'était éloigné, il s'écria :

— Regardez celui-là, monsieur! C'est mon oncle Lucien.

Une grande stupéfaction me saisit. Comment! c'était lui, le frère de Napoléon, qui avait fait le 18 Brumaire? lui, le pivot d'une des plus grandes destinées du monde? Et il passait ainsi, noyé dans l'anonymat, sans même être salué par son neveu, comme une ombre ou un homme méprisable, un parent qui a mal tourné et que l'on se garde de vouloir connaître!

M. Ferdinand Bac continue en ces termes :

Le gouverneur pressa donc aussitôt son élève de questions et lui demanda pourquoi il n'était pas allé auprès de son oncle, pour le saluer et lui faire part de sa présence à Londres. Le jeune prince, l'entraînant plus loin, lui expliqua aussitôt :

— Mon père et mon oncle Lucien sont très mal ensemble. Quand nous étions en Italie, nous nous sommes souvent rencontrés avec lui, *mais nous ne nous sommes jamais salués.* Aussi il vaut mieux ne rien dire à papa. Il faut même qu'il ne sache jamais que nous avons aperçu son frère. Je sais que cela lui serait très désagréable de connaître cette rencontre.

§

Naissance :

Le droit à la Vie (n° 1, décembre 1931). Adresse : 39, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris (3e). Directeur-fondateur : M. Eugène Borel.

Cet organe « de la nouvelle génération littéraire », « sans autre loi que celle de l'Humain, avec pour moyen la Vie, et pour seule fin la Vérité », a foi dans les mots. Il les grandit de majuscules. « Tout notre programme réside en ces mots », est-il écrit au cours d'une « Deffense et illustration de la jeunesse de 1931 ». Nous avons là un véritable manifeste, c'est-à-dire : un morceau d'éloquence non significatif. On y trouve par exemple cette déclaration :

De là, ce mot d'ordre : « Agir! Et, tout d'abord, réagir! » qui s'impose à l'élite de la génération qui vient, à l'heure trouble où doit se fixer son destin, et que, parmi les écrivains nouveaux, nous sommes quelques-uns à relever, bien décidés à ne point céder au désarroi général, ni laisser prescrire notre droit à la vie.

« Point de littérature qui ne soit que de la littérature », proclame encore le manifeste. « Tout le reste est littérature », enseigna Verlaine. M. Eugène Borel, pour être de l'avis du pauvre Lélian, n'en écrit pas moins de cette encre épaisse :

La carence de nos grands magnats des Lettres est d'autant plus à craindre qu'ils s'avèrent de plus en plus enclins à se contenter, malgré maints mécomptes, de l'illusion de sécurité qu'ils trouvent à suivre purement et simplement les exigences d'un prétendu « goût du public », élevé à la hauteur d'un dogme, au nom de quoi tout ouvrage, avant de voir le jour, est apprécié sans appel, mais dont la contrainte ne peut s'exercer sur les auteurs qu'au détriment de leur art.

Personne — ni par parole, ni par action, — ne conteste « le droit à la vie » de la « génération qui vient » et dont M. Eugène Borel se présente comme l'interprète.

Un « essai de prose cadencée » de M. Louis Parroy, pour décrire un assaut de boxe, se distingue peu de ce qu'on avait pu lire sur le même sujet. La nouvelle que M. André Ramel intitule : « La ceinture », ressortit à un genre qu'elle n'enrichit de nulle découverte. Dans « la querelle du Goncourt », — un éditeur mégalomane et impertinent contre les Dix — M. Eugène Borel, qui, là, signe seulement de ses initiales, n'intervient que pour ménager les deux adversaires et prête à sa génération

une tendance de plus en plus marquée d'attribuer aux choses humaines une signification dans l'absolu...

Il vaut peut-être mieux aller au café, que d'imprimer ce qu'on y dirait, à l'aventure, entre camarades.

Mémento. — *L'Esprit français* (10 janvier) : M. Jean Royère : « Le prix Lasserre de littérature ». — Lettres inédites de Claude Debussy à Pierre Louys et de Jean Lorrain à Gustave Coquiot.

Le Crapouillot (janvier) : « Fait-Divers » par M. Louis Bromfield. — « Sous les lys de France », étude sur les régiments suisses, par M. Ph. Amiguet.

Revue des Deux Mondes (15 janvier) : *** : « Avant la Conférence du Désarmement ». — « La Cour des Califes », par M. Louis Bertrand.

Cahiers Léon Bloy (novembre-décembre) : « Bloy et R. de Gourmont », par M. P. Arrou.

Ma Revue (décembre) : « Rimbaud et la Commune », par M. le colonel Godchot.

Revue bleue (2 janvier) : Lettres inédites de Dégerando et Quinet à Sainte-Beuve.

Le Mois (janvier) : « Le problème noir aux Etats-Unis ». On peut y lire ceci :

> en 1929, un noir a été exécuté « à la suite d'une dispute au sujet du prix des groseilles noires » ; et un autre parce qu'il avait osé « écrire une lettre à une femme blanche » !

Le Correspondant (10 janvier) : « Pèlerins », par M. François Mauriac. — « George Washington, père de la Patrie », par M. Bernard Fay.

La Revue de Paris (15 janvier) : « Epaves », par M. Julien Green. — *** : « L'expansion japonaise ». — « Vincent d'Indy ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Propagande (*Dépêche de Toulouse* du 7 janvier). — La Maison de Moréas (*Candide* du 7 janvier). — Le Chat Noir (*Dépêche de Toulouse* du 16 janvier). — Le vrai Peer Gynt (*Journal* du 15 janvier). — Shakespeare et Rabelais, ancêtres du journalisme (*Dépêche de Toulouse* du 4 janvier).

M. J.-H. Rosny l'Aîné pense (**Dépêche de Toulouse**) que, comme la langue d'Esope, la propagande peut être indifféremment bienfaisante ou malfaisante.

> Cependant, dit-il, une propagande absurde réussit plus souvent qu'une propagande intelligente.
>
> Quoi de plus effarant que le déferlement d'hommes qui succède à l'étrange entreprise d'un obscur chamelier d'Arabie. Elle donnera lieu à une propagande immense qui jettera le trouble dans une moitié du monde connu par nos pères et changera formidablement les institutions.
>
> Bien étonnante aussi l'aventure de ce Pierre l'Ermite qui adjura les chrétiens de courir sus aux infidèles pour protéger contre eux le sépulcre du Christ. Une once de bon sens aurait dû faire concevoir aux croyants que le tombeau de Dieu, créateur du ciel et de la terre, n'a nul besoin du secours des humains. De surcroît, ce tombeau était vide, puisque Jésus, sorti du sépulcre, avait regagné le ciel.
>
> La propagande de Pierre l'Ermite n'en eut pas moins un succès prodigieux : des centaines de mille hallucinés se précipitèrent vers l'Asie et périrent en route, puis, durant des siècles, des armées partirent d'Europe garder la tombe divine.

L'histoire fourmille de ces démences : nos deux exemples en évoqueront des douzaines au lecteur.

Trois formidables propagandes sollicitent actuellement l'attention des peuples et des hommes d'Etat, toutes trois susceptibles de nous conduire aux pires misères et aux vastes massacres :

Gandhi, Hitler et les Soviets remuent des foules innombrables.

Le chétif Gandhi, d'aspect piteux, adonné à de comiques mômeries, est l'idole de millions d'Hindous. Il a pu, d'un geste, agiter cette vaste terre où fourmille une humanité presque aussi nombreuse que celle de toute l'Europe, y compris la Russie.

Ce qui peut le plus nous surprendre, c'est que cette population est tout ce qu'on peut imaginer de plus hétéroclite....

Eh bien! le chétif Gandhi a trouvé le joint qui donnerait une apparence d'unité à ces masses amorphes. Il les a excités contre le Britannique.

Celui-ci, en effet, représente le seul objectif qui peut irriter, exalter, fanatiser tous les Hindous, parce qu'il apparaît comme leur commun dominateur. Comme tous les hommes, ils sont mécontents de leur sort. Gandhi et ses partisans n'ont qu'à nommer les Britanniques et clamer :

Voilà ceux qui nous rendent malheureux. Chassez-les et vous connaîtrez le bonheur.

Et ils se lèvent, par milliers de myriades, comme les médiévaux à la voix de Pierre l'Ermite...

Ainsi que les Hindous, les Allemands sont mécontents de leur sort. La guerre les a déçus, la paix les déçoit; leurs opinions flottent; le désordre est dans les corps comme dans les esprits.

Les causes de la gabegie sont multiples; elles ressortissent à des éléments divers, dont la plupart se retrouvent d'ailleurs partout. Mais le peuple n'a jamais, nulle part, rien entendu aux causes multiples. Il lui faut quelque chose de sommaire à aimer ou à combattre.

Parmi les Allemands, les uns cherchent le salut dans le communisme, les autres dans la social-démocratie, les autres dans une réaction confuse.

Hitler a eu l'avantage de donner à cette réaction l'aliment le plus simpliste : « Les Allemands sont victimes du *diktat* de Versailles et le *diktat* est surtout l'œuvre des Français, qui en poursuivent la réalisation en *persécutant* la pauvre Allemagne. »

Aujourd'hui, on peut compter l'hitlérisme comme un des pires dangers de la civilisation.

Quant aux Soviets, leur propagande, pour n'avoir pas réussi au-

tant qu'ils l'espéraient, n'en a pas moins troublé profondément une partie du monde.

Elle a porté un coup terrible aux colonies hollandaises; elle a provoqué en Chine d'énormes massacres; elle trouble une grande partie de l'Asie centrale; elle se mêle insidieusement à l'action gandhiste, elle a triomphé quelque temps en Hongrie et elle ne laisse pas d'inquiéter la Grande-Bretagne et la France, de jeter une perturbation profonde en Allemagne, où peu s'en fallût qu'elle ne s'emparât du pouvoir.

Elle aussi part d'une idée simpliste, mais combien plus générale que les idées gandhistes et hitlériennes : l'absolue égalité des hommes, matérielle et morale. Est-il étonnant qu'elle ait du succès auprès des malheureux en quête d'un paradis que, de plus en plus, ils veulent pendant leur vie terrestre?

§

La maison de Moréas. — Sous la signature « Cacambo », dans **Candide :**

La maison natale de Moréas, sur laquelle M. Jacques Bainville a proposé qu'on mît une plaque commémorative, est-elle à Athènes, comme M. Bainville le croyait, ou à Patras, comme on nous l'a écrit?

A Athènes, paraît-il, rue des Philhellènes, et c'est bien celle que M. Bainville a vue. Plusieurs membres de la famille de Moréas l'attestent, notamment le propriétaire de ladite maison, qui est un cousin de l'auteur des « Stances ».

Pour ce qui est de Patras, le père de Moréas y possédait une maison dont son fils hérita et qui constitua plus tard le plus clair de sa fortune. C'est elle, nous dit le correspondant athénien qui nous donne ces renseignements, qui forma le capital du legs poétique dont le revenu constitue aujourd'hui le prix Moréas.

Ceci d'ailleurs est une erreur, le prix Moréas étant financé non pas par le revenu de la maison de Patras, mais par les droits d'auteur du poète.

§

De M. Camille Mauclair, dans la **Dépêche de Toulouse :**

Le cinquantenaire du fameux cabaret du Chat-Noir prétexte dans la presse parisienne des articles assez souvent inexacts. Cette époque semble si lointaine! Ses témoins sont morts, ou âgés, et les jeunes reporters la connaissent mal : pour eux, tout date

de l'après-guerre. Ce cabaret éclairé au gaz, où des bohèmes disaient des vers et faisaient des blagues, leur semble antédiluvien. Cependant, ils en parlent parce que la Chat-Noir a laissé un nom.

En ces temps d'innocence, Montmartre passait dans la bourgeoisie pour un lieu de perdition où foisonnaient les ribaudes faisant la noce avec des rapins chevelus, successeurs des tristes fainéants de Murger, habitués de l'orgie, ne se couchant qu'à l'aube et ne se levant qu'au crépuscule. Cependant, il sortait de ce Montmartre horrifique beaucoup d'œuvres de valeur, et on ne se demandait pas comment et quand elles pouvaient être produites dans ces conditions si offensantes pour les bonnes mœurs.

La vérité est que, si les habitués du Chat-Noir s'amusaient franchement, c'était aussi fort honnêtement : ils ignoraient la« coco » et les anomalies érotiques. Et ils travaillaient passionnément. Ils avaient un magnifique mépris de l'argent, qui les vouait à la dèche joyeusement supportée : et les femmes qui partageaient leur vie les aimaient sincèrement et n'étaient vénales que tout juste dans la mesure nécessaire pour picorer un petit repas et avoir une gentille toilette. Elles étaient gaies, dévouées et très fières d'être maîtresses d'artistes, alors qu'elles eussent éconduit de riches philistins. Sitôt fanées, elles disparaissaient, le plus souvent à l'hôpital. « Les petits oiseaux meurent les pattes en l'air », dit la légende d'un charmant et douloureux dessin de Willette : et c'était toute l'histoire de ces oiseaux féminins. A Montmartre, on n'accueillait pas mal les étrangers, mais on remettait à leur place les rastas, et on était chauvin, cocardier, frondeur et un peu barricadier, comme les étudiants immortalisés par Hugo dans *Les Misérables*. En un mot, Montmartre ne ressemblait en rien à la colonie interlope qui a envahi le paisible quartier de Montparnasse et qui est une flaque de boue dans Paris, un bouillon de culture où foisonnent les invertis, les cocaïnomanes, les espions, les bolchévistes et les brocanteurs de la peinture maboule, nantis d'états civils étrangers et haïssant la France. Quiconque aura passé une heure ou deux dans l'une des énormes « usines à boire » de cette région, examiné les têtes des gens et écouté leurs propos (ce que leur sabir ne rend pas toujours commode) conviendra que je n'exagère point.

§

Dans le **Journal,** M. A. Antoine raconte que le Peer Gynt d'Ibsen a existé réellement :

Même, son dernier arrière-petit-fils est mort célibataire l'an

passé à un âge très avancé. Dans un coin perdu de la Norvège, le Gudbrandsdal, se trouve encore une ferme appelée aujourd'hui Haagaa, qui d'après un vieux document, fut acquise en 1740 par un couple de paysans ayant un fils, Peder Olsen Hage, qui fut tout simplement le héros illustré par Ibsen. Peer, devenu orphelin, dilapida le patrimoine qu'il avait hérité le 14 avril 1768 — on est très précis là-dessus —; il passait son temps à courir les aventures, au grand désespoir de sa mère, devenue le beau personnage de Aase dans le chef-d'œuvre. Sa vie s'acheva dans la plus grande misère; on a retrouvé les papiers de la vente de ses hardes où figure le fameux chapeau d'invisibilité célébré par Ibsen et vendu pour huit schillings avec une vieille casquette. Tout cela est désormais probant et historique.

Il est bien évident tout de même que Peer Gynt ne fut pas le philosophe qu'Ibsen a campé et que le poète a transformé cette célèbre figure. En tous cas, la ferme de Peer Gynt existe encore, composée de plusieurs petits bâtiments; l'un d'eux a été transporté à Lillehammer au Byge Museum comme la Maison historique de Peer Gynt qu'on visite encore actuellement.

§

Shakespeare et Rabelais journalistes. — M. Edmond Haraucourt, qui est un homme dans le genre de Christophe Colomb, a découvert (**La Dépêche de Toulouse**) que certaines œuvres littéraires immortelles ont été fortement inspirées par l'actualité.

Certes, je vénère Shakespeare et j'aime Rabelais : ce que je veux dire ici n'est donc point pour les diminuer, mais, au contraire, pour mettre en valeur un certain côté de leur rôle, qui ne manque ni de générosité ni de bravoure, et qui, par conséquent, les honore. On a maintes fois remarqué que divers passages de leurs œuvres restent pour nous assez obscurs.

Un des ouvrages les plus probants, en ce qui concerne Shakespeare, est celui que publiait, l'an dernier, Mme Longworth-Chambrun : *Hamlet*. La précision des documents évoqués dans ce livre et des arguments invoqués semble bien avoir définitivement fait justice de cette plaisanterie trop connue : « Shakespeare a-t-il existé? » Espérons que Mme Longworth-Chambrun nous a délivrés pour toujours d'une niaiserie qui déshonorait le bon sens de l'humanité et passons à l'ordre du jour. L'auteur de ce petit livre si riche en précisions ne s'est pas contenté d'examiner les origines et les avatars du drame que plusieurs considèrent comme le chef-

d'œuvre de Shakespear; Mme de Chambrun nous a également fourni l'occasion de suivre la personnalité même de Shakespeare à travers les étapes successives de sa carrière, et ainsi, grâce à elle, nous discernons mieux les rapports quasiment perpétuels de l'œuvre poétique du Grand Will avec la série des événements auxquels il se trouva mêlé ou dont il fut le spectateur.

En d'autres termes, nous voyons là se dégager le caractère d'actualité qu'ont si souvent revêtu, au moment de leur naissance, les poèmes qui devaient par la suite appartenir à l'humanité tout entière; issus d'un lieu et d'une époque dont ils portaient la double empreinte, ils l'ont perdue en devenant immortels; mais ils n'en restent pas moins, pour quiconque voudra les comprendre en entier, les témoins de leur temps et de leur patrie originelle. Disons le mot : dans tout le théâtre de Shakespeare, il y a une incontestable part de journalisme, d'allusions aux faits du jour, souvent même de polémiques, dont le sens fut très clair pour les contemporains mais est devenu pour nous difficilement intelligible... Shakespeare poète nous émeut de son éternelle jeunesse, mais à tout moment Shakespeare journaliste nous échappe.

On en peut dire autant de Rabelais, dont Shakespeare s'est évidemment inspiré plus d'une fois et dont le rôle journalistique fut encore plus marqué : l'œuvre de celui-ci est une continuelle satire des vices et des sottises que maître François voyait grouiller autour de lui. Son rire n'est qu'un masque. Il est le justicier qui se cache derrière une grimace, pour n'être pas pendu, décapité ou brûlé vif, comme Thomas Morus en 1535, comme Et. Dolet en 1546...

Il est le philosophe énorme qui a osé dire tout ce que la conscience des humbles avait besoin d'entendre, depuis la défaite d'Azincourt et depuis le bûcher de Jeanne d'Arc...

Nous ne voyons pas bien où, dans les Œuvres de Rabelais, M. Edmond Haraucourt a pu trouver le bûcher de Jeanne d'Arc. Mais ça ne fait rien : il est gentil tout de même, de donner de si grands ancêtres aux journalistes.

P.-P. P.

MUSIQUE

Maurice Ravel : *Concerto* pour piano et orchestre. — La cinquantième de *l'Heure Espagnole* à l'Opéra. — Reprises de *Giselle* et du *Spectre de la Rose*. — Festivals Honegger et Prokofieff. — Les *Concerts pour les Enfants* de Mme Marty-Zipélius.

S'il me fallait définir d'un seul mot l'œuvre nouvelle de

M. Maurice Ravel — ce **Concerto pour piano et orchestre,** qui, à deux reprises en moins de dix jours, est allé aux nues — je choisirais, tout bien pesé, l'épithète malicieux. Et surtout, je vous prie, ne voyez dans ce choix nul dessein pervers : Littré observe que malice a pris depuis longtemps le sens de badinage et d'espièglerie; c'est dans cette acception que je l'entends. On dit de *Candide* et de *l'Ingénu* que Voltaire y a mis bien de la malice; ainsi M. Ravel a-t-il fait de son *Concerto*. Et voilà que, pour une question de langage, j'ai l'air de comparer M. Ravel à Voltaire! Eh, mon Dieu! il a tant d'esprit et il s'entend si bien à faire accepter tout ce qu'il veut! M. Roland-Manuel, dans un ouvrage qui fait autorité sur *L'Œuvre dramatique de Maurice Ravel,* n'a-t-il pas qualifié son maître « d'ami du mensonge et de prince de l'imposture »? C'est un grand compliment, un des plus grands même qu'un critique puisse faire à un compositeur — mais il y faut ajouter le contexte. Cela veut dire que trop de musiciens sont incapables de nous causer jamais la plus petite surprise, incapables d'inventer une phrase mélodique dont la courbe ne se devine dès les premières notes, un enchaînement harmonique qui ne soit pareillement attendu, un dessin rythmique original. Ravel, au contraire, s'amuse à vous laisser l'illusion qu'il va, lui aussi, suivre les sentiers battus. Comme au jeu du rallie-papier, il amorce des fausses pistes. Il feint, puis, prestement, se dérobe. Il se plait à vous promettre un plaisir espéré, mais il se garde bien de vous le donner, car il en tient un autre en réserve. Il est délicieusement imposteur.

Après le *Boléro,* peut-être aviez-vous cru qu'il renonçait à tous ses agréables mensonges. Mais non : le *Concerto* nous le rend pareil à lui-même, ou plutôt renouvelé. Il semble revenu à sa première manière; mais ce n'est qu'apparence. Il n'a renoncé à nul de ses enrichissements. Il est toujours le « subtil » Ravel, son art est toujours aussi raffiné, sa technique aussi audacieuse et personnelle. Et pourtant il y a, dans ce Concerto je ne sais quelle nouveauté qui échappe à l'analyse et lui assignera, sans doute, parmi les œuvres de son auteur, une place de choix.

M. Maurice Ravel — il l'a dit lui-même — avait primiti-

vement conçu son *Concerto* comme un simple *divertissement*. Puis, comme il arrive souvent, tandis qu'il travaillait, l'œuvre, tyranniquement, imposait à l'auteur sa forme définitive. Délibérément, M. Maurice Ravel s'engage donc cette fois sur la trace de Mozart, de Beethoven et de Saint-Saëns. Mais il n'oublie pas qu'il est « prince de l'imposture » : à l'instant que vous croyez, en le suivant, rejoindre l'un ou l'autre de ces maîtres, vous vous apercevez que vous êtes sur une fausse piste; un brusque demi-tour vous ramène à Ravel en personne, et vous n'avez rien à regretter, je vous assure. Quelle habileté, et quelle prestesse!

Trois mouvements, une coupe classique : un *allegramente* sur un 2/2 rapide; un *adagio* à 3/4 et un *presto* à 2/4 et à 6/8. Classiquement — en apparence du moins, — l'œuvre évoluera du ton de *sol majeur* au ton de *mi majeur*, pour revenir au ton de *sol*. Mais à travers combien d'obstacles!

L'*allegro* laisse d'abord la parole à l'orchestre, qui, dès la deuxième mesure, expose nettement le thème, inspiré, dirait-on, d'une chanson française, toute gaie, toute saine et toute charmante. Sur ce dessin, confié à la flûte, au hautbois, à la trompette, le piano brode des arpèges en triolets. Mais tandis que la main droite, bien sage, fait *ré, sol, si ré*... la gauche, malicieuse, s'amuse à jouer *do dièse, ré dièse, fa dièse, la dièse*... La pédale brouille ces sonorités ennemies et les estompe dans un *pianissimo* qui s'achève par des *glissandi* rieurs. Un instant, l'orchestre seul redit la joyeuse chanson *sol, ré, ré, mi, ré, do, la, do, ré*... module, puis laisse la parole au piano qui s'empare du thème, le disloque, l'altère, l'escamote, le rend à la masse des instruments, puis, à nouveau, leur impose silence. La harpe *pianissimo*, par de délicats *glissandi*, puis les bois, préparent la cadence *a piacere* de l'instrument principal, qui va nous ramener — après quelles excursions dans le domaine de la polytonalité! — le ton de *sol*. Cette cadence est bien singulière : la main droite exécute un trille; la main gauche enjolive d'arpèges en doubles croches un chant que reprend, en le modifiant et en l'enveloppant de trilles, la main droite à son tour. Enfin quand l'orchestre se fait entendre, c'est pour conclure, sur une amplification du thème du début.

Le piano solo expose la chantante et large phrase de l'*adagio* qui a la forme d'un lied. L'orchestre la reprendra, tout à l'heure. Elle est formée d'éléments rythmiques de dessin symétrique, ce qui, malgré sa longueur, lui donne beaucoup de clarté. Elle a la souplesse d'une cantilène grégorienne, et s'éploie, tout entière presque sans moduler, dans le ton de *mi majeur*. Mais l'orchestre, lorsqu'il intervient, ne respecte pas longtemps cette unité tonale : d'incessantes modulations nous emmènent loin de notre point de départ, pour nous y ramener enfin à la péroraison qui est constituée, comme tout à l'heure dans l'*allegro*, par une amplification orchestrale du thème exposé d'abord par le piano.

Le *presto* est tout vibrant de joie; des doubles croches sautillant d'octave en octave dessinent un rythme alerte, que l'orchestre appuie sur une basse plus sage. Et bientôt, *mezzo forte*, une fanfare de chasse retentit. Un six-huit s'oppose au deux-quatre initial; des agrégations imprévues surgissent et, miraculeusement, se suivent sans heurt apparent. Le basson, un instant, semble vouloir usurper la place de l'instrument principal et tisse un réseau léger d'arpèges. Les cors sonnent, renforcés par les trombones, mais le piano, obstiné, s'impose et triomphe, après une montée chromatique irrésistible. Un dernier accord, très sagement, conclut en *sol majeur* cet endiablé finale.

Il y a, dans ce *Concerto*, bien du talent et bien de l'esprit. Et mieux encore, il y a la marque d'un maitre.

On la trouve dans l'ordonnance et l'équilibre de l'œuvre aussi bien que dans la richesse et l'originalité des inventions, le « fini » de l'orchestration, la légèreté et l'ironie délicieuse des courts développements; et puis, surtout, cet air de santé, cette joie et cette vigueur juvéniles donnent à l'auditeur un plaisir complet. Ajoutez à cela que l'*adagio* laisse chanter librement, sans aucune précaution hypocrite, une de ces phrases largement développées qui parlent le langage du cœur. Celle que Maurice Ravel confie au piano suffirait à le justifier du reproche d'insensibilité qu'on lui a si souvent (et si injustement) adressé. Elle est marquée d'une noblesse et d'une grâce pudique vraiment exquises. Entre les deux

mouvements vifs du *Concerto*, elle s'épanouit à l'aise et prend toute sa valeur.

Voici donc une œuvre d'une admirable réussite, une œuvre qui semble avoir été conçue dans la joie. Elle est lumineuse comme la *Symphonie* d'Albert Roussel dont je vous rendais compte l'autre jour. Il semble que ces deux morceaux, dus à deux maîtres de l'école française, ne peuvent qu'exercer une salutaire influence sur la musique contemporaine. Si différents qu'ils soient, ils ont plus d'un caractère commun : ni Roussel ni Ravel n'ont cru devoir se guinder jusqu'à l'austérité. Ils ont osé sourire très librement, et, très librement aussi, laissé voir, quand ils le jugeaient à propos, leur sensibilité. Ils ont, tout en conservant une indépendance de forme complète, évité les laideurs qui furent à la mode il y a peu...

Ravel a parlé des maîtres anciens à propos de son *Concerto;* mais, ce n'est pas d'une imitation plus ou moins avouée de Mozart ni de Haydn, ni de Saint-Saëns qu'il tire les éléments de son style. Sur des pensers nouveaux et très personnels, il bâtit une œuvre dont les divisions, l'ordonnance et la structure rappellent les usages classiques. Mais vous entendrez, de-ci de-là, tel *glissando* de trombone qui semble parodier le jazz, telle agrégation neuve qui, sous une autre plume que celle de Maurice Ravel, eût semblé toute barbelée de pointes déchirantes. Mais que notre Ravel sait donc envelopper et fondre tout cela, et, de ces éléments disparates, comme il sait faire quelque chose de merveilleusement uni et d'étonnamment personnel!

Mme Marguerite Long, salle Pleyel d'abord avec l'orchestre Lamoureux, puis au théâtre des Champs-Elysées, avec l'orchestre Pasdeloup, a mené au triomphe ce concerto qui lui est dédié. Un public enthousiaste l'a associée dans ses acclamations au succès de l'auteur, et ce fut justice. Par la clarté et l'intelligence de son jeu, si sûr et toujours si net malgré la grande difficulté de certaines pages, elle a mis en lumière toutes les beautés de l'œuvre nouvelle.

§

La naissance du *Concerto* coïncidait à peu près avec **la cinquantième de « l'Heure Espagnole » à l'Opéra.** Dans un

théâtre où l'on ne joue que trois ou quatre fois par semaine et où le système des abonnements oblige à une alternance très éloignée des spectacles, cinquante représentations sont rarement atteintes en aussi peu de temps. *L'Heure Espagnole* fut composée en 1907. L'Opéra-Comique la donna pour la première fois le 19 mai 1911, avec *Thérèse,* de Massenet. Tout semblait porter l'opéra-bouffe de Ravel au succès, lorsque les vacances interrompirent sa carrière. A la rentrée — Dieu sait pourquoi — on ne l'afficha plus. Et c'est ainsi que *l'Heure Espagnole,* abandonnée par l'Opéra-Comique, put être recueillie par l'Opéra, dont M. Rouché désirait rajeunir le répertoire. Elle en est aujourd'hui une des pièces essentielles : les habitués savent par cœur la tirade de Concepcion :

Oh! la pitoyable aventure...

et la tradition est si solidement établie de bisser le quintette final que M. Philippe Gaubert prépare d'avance son *da capo. L'Heure espagnole* est classique, et c'est très bien ainsi; ceux qui regardaient l'entrée de ce petit chef-d'œuvre au Palais Garnier comme un attentat à la majesté du lieu sont maintenant convertis, et c'est Ravel qui a fait le miracle. Il a prouvé que la musique moderne gaie pouvait être de la bonne, de l'excellente musique, et qu'un compositeur digne de ce nom pouvait écrire sans déroger un opéra-bouffe. Seulement, c'est peut-être plus difficile qu'il n'y paraît à première vue...

Mlle Fanny Heldy est toujours une Concepcion pour laquelle tout le public a les yeux de Ramiro. MM. Fabert, Huberty, Gilles, Couzinou brûlent les planches; et l'orchestre, sous la direction de M. Philippe Gaubert, semble aussi minutieusement réglé que les chronomètres du seigneur Torquemada, horloger de Tolède.

Deux ballets encadraient *L'Heure Espagnole* pour la récente reprise : *Giselle* et *Le Spectre de la Rose. Giselle,* en dépit de la musique très pauvre d'Adam (l'auteur du *Noël* et du *Postillon de Longjumeau*) est le chef-d'œuvre du ballet romantique. Le souvenir de Théophile Gautier, auteur du livret (pourquoi sur l'affiche de l'Opéra lisait-on Gaut*h*ier?), le souvenir de Carlotta Grisi, qui créa l'œuvre en 1841, demeurent attachés à *Giselle* et nous la rendent plus chère. Mais

ce ballet n'a pas besoin de ce cortège de souvenirs pour nous intéresser : il suffit de la présence sur le plateau de Mlle Olga Spessivtzeva et de M. Serge Lifar. Les deux actes du ballet semblent trop courts et les merveilleux interprètes font oublier la faiblesse de la musique. Mlle Spessivtzeva est vraiment une de ces créatures de rêve — sylphide ou ondine — que rien n'attache à la terre. M. Lifar, pareillement, montre une souplesse et une audace bondissantes qui font songer à Nijinsky — comme Mlle Spessivtzeva fait songer à Anna Pavlova. C'est le souvenir de Mme Karsavina et de Nijinsky que nous rappelle *Le Spectre de la Rose,* le poétique ballet de Jean-Louis Vaudoyer, — traduction chorégraphique de l'*Invitation à la Valse* de Weber, orchestrée par Berlioz. Là encore le couple Spessivtzeva-Lifar fut si parfait qu'il n'eut pas à souffrir du rapprochement que lui impose notre mémoire.

§

Courageusement, M. **Arthur Honegger** a conduit un **festival** dont il avait exclu *le Roi David* et *Judith.* Le succès en fut grand, certes, mais le public eût sans doute fait un accueil plus chaleureux encore à un programme où il eût retrouvé ses œuvres préférées. Et c'est pourquoi il est juste de dire qu'Honegger fut courageux de renoncer à ses meilleurs atouts. L'engouement n'est point une preuve de la précellence des œuvres, et chaque artiste est plus ou moins la victime de ces succès éclatants qui, par contraste, obscurcissent le reste de sa production. Berlioz reste l'auteur de *La Damnation,* et *L'Enfance du Christ* n'attire pas les foules...

A côté de pages connues comme *Rugby,* la *Symphonie* (qui est une des belles œuvres de ce temps), le *Concerto* pour violoncelle et orchestre, *L'Impératrice aux Rochers,* la musique de scène pour *Phaedre,* le programme nous offrait une page inédite : *J'avais un fidèle amant,* chanson populaire pour orchestre à cordes, sans contrebasses. Elle est délicieuse, cette chanson morvandelle, et elle a été traitée par Honegger dans le style simple et franc qui lui convenait. C'est une œuvre de verve saine et drue, elle aussi, sans complications inutiles, et qui ose — hardiesse véritable — être tout simplement jolie.

Le succès en a été vif, et volontiers, je crois, le public l'aurait bissée.

Le Prologue de *L'Impératrice aux Rochers*, que dit M. Emile Drain avec un sentiment musical rare chez les artistes dramatiques et un souci des nuances non moins digne d'éloges, est fort pittoresque. Cette page descriptive, qui ne fut point jouée lors des représentations de l'Opéra, a beaucoup plu. Sans doute aurons-nous occasion de la réentendre.

§

Je dois remettre à quinzaine de vous parler de la *Sinfonietta* de Serge Prokofieff, donnée en première audition aux Concerts Pasdeloup sous la direction de M. Pièro Coppola, au cours d'un **Festival Prokofieff.** Mais je tiens à dire immédiatement que l'œuvre nouvelle de l'auteur de *la Suite Scythe* a reçu un accueil chaleureux.

Et je veux signaler aussi, sans plus attendre, les **Concerts pour les Enfants,** organisés par Mme Marty-Zipélius au Théâtre du Vieux-Colombier chaque quinzaine, le samedi après-midi. Des séances courtes et variées, qui ne fatiguent point l'attention du jeune auditoire, forment le goût des futurs amateurs de musique. M. Roland-Manuel commente succinctement chaque œuvre, donne quelques détails sur l'auteur. Ainsi l'enfant s'intéresse à ce qu'il entend. L'œuvre n'est plus une chose abstraite, détachée de la vie. On éveille la curiosité de l'enfant; on lui fait comprendre, par des exécutions de choix, le caractère des œuvres et leur beauté : on éveille aussi son sens critique.

Cette initiative intelligente est bien digne d'être encouragée. On a trop longtemps enseigné le rudiment de la musique de manière à dégoûter les enfants de l'art sonore pour le reste de leur vie. Ce vice de l'enseignement musical (qui ne tient aucun compte de la formation du goût) est la cause du mal dont souffre la musique française : l'absence de culture chez le public, son horreur des œuvres nouvelles, qui vient d'un manque de curiosité. Des compositeurs et des interprètes de grand talent (je trouve sur les derniers programmes les noms de MM. Albert Roussel, Jacques Ibert, Honegger, Poulenc, Ricardo Viñès, Mmes Germaine Tailleferre, Claire Croiza, Ga-

brielle Gills, Madeleine Grovlez, Marcelle Meyer, etc.) ont prêté leur concours à Mme Marty-Zipélius. De Schumann à Florent Schmitt, les plus grands musiciens n'ont point dédaigné d'écrire pour les enfants — ce que trop de pédagogues persistent à ignorer; eux-mêmes auraient profit à suivre les concerts de Mme Marty-Zipélius.

RENÉ DUMESNIL.

ART

43e Exposition des Indépendants : Grand Palais.

Les **Indépendants** viennent enfin de trouver le moyen d'alléger la monotonie que leur impose l'égalitaire ordre alphabétique. Tous les ans, vingt d'entre eux, choisis par les suffrages de tous les sociétaires ou d'un quorum suffisant, pourront couvrir de dix ou quinze toiles un vaste panneau et y donner mieux que par deux toiles une impression de l'ensemble de leurs travaux. De plus, une réforme concernant la sculpture. Les Indépendants ne comptaient guère de sculpteurs. Ils en auront désormais; car ils accordent à quatre sculpteurs, pour une large exposition, quatre rotondes, et c'est d'un bon effet. En outre des vingt panneaux donnés à des peintres vivants, il y en a de consacrés à des rétrospectives, pieuse attention vis-à-vis de sociétaires décédés, presque toujours utile à leur mémoire. Voici celle de Mintchine, décédé subitement cette année près de Toulon, pendant qu'il peignait. Mintchine ne manquait ni d'individualité ni de pittoresque. Des coins de Paris, architectures vétustes, groupes de miteux, marchands d'habits assez haillonneux. Le peintre serait certainement devenu tout à fait maître d'une technique personnelle. Sans doute survivra-t-il à l'oubli. Zieleniewski s'était longtemps cherché. Après l'exécution de nombreuses toiles symboliques ou de tendances philosophiques, il s'était remis à l'étude de la nature. Il y a dans ses bouquets, dans ses parterres du Luxembourg, un bel emportement de coloriste, et dans les paysages de la Drôme où il s'était récemment accoutumé de passer l'été, il a trouvé de larges espaces, des villages bien campés, sous des ciels adoucis. René Mallia était un peintre doué. Les tableaux qui le représentent, port de Honfleur, ports de

Seine, Gennevilliers, sous la neige, une série d'épaves de bateaux emplissant d'une sorte de mélancolie un bassin maritime, malgré leurs tonalités un peu lourdes, apparaissent attachants. Daniel Réal a couru du paysage clair au paysage lumineux. Bretagne, Provence, Algérie. Il a peint avec distinction des souks de Tunis, de beaux jardins, des places inondées de soleil. Pierre Pelletier voyait avec une singulière justesse le décor de la banlieue parisienne. Ses premières admirations furent impressionnistes. Il a dû goûter beaucoup des artistes très différents, Monet et de Nittis; on retrouve dans son œuvre l'impression du frisson frileux du Vetheuil d'hiver et, dans ses rues de Sèvres et de Saint-Cloud, notées à des heures brumeuses, il aménage avec une remarquable dextérité des silhouettes de passants très bien mises en place. Emile de Ruaz étudiait patiemment, dans une louable tentative de synthèse, des débuts de crépuscule, des temps gris et sombres d'avant l'orage, troublés et menaçants.

Mais passons aux vivants, et d'abord à ceux qui bénéficient des grands panneaux. Pour cette année, Signac, Luce, Urbain, d'autres aussi possédant une autorité dans la Société et membres de son bureau, se sont tenus à l'écart. Mais voici Charles Guérin, avec un bel et copieux échantillonnage de ses thèmes et de ses méthodes. Il eût peut-être été intéressant que Guérin plaçât dans son panneau quelqu'une des grandes toiles où sa maîtrise s'affirme très nettement. Il a préféré la variété, et voici, avec cette égalité du beau faire qui le caractérise, des portraits, des fleurs, des natures-mortes et de jolies évocations, dont celle de la *Princesse de Clèves*.

Le paysage de Lyons-la-Forêt, ses eaux lourdes, ses grands herbages, les approches de la forêt normande, constituent le terroir préféré de Paulémile Pissarro. Il y a mis sa marque par l'ardente exactitude dont il le traite. Les gammes si diverses des verdoyances, du vert tendre au vert noir, y modulent leurs gammes très variées de couleur et de sens, de densité légère ou profonde, de caresse ou de mélancolie. Il arrive que, sur une pelouse au joli vert léger, Paulémile Pissarro modèle dans le soleil paisible des silhouettes de baigneuses, très franchement réalisées. Il a aussi de bons

portraits de femmes, simples et émouvants. Adrienne Jouclard est un grand peintre du mouvement. Elle le note avec une singulière prestesse avisée, dans les travaux rustiques, dans les réunions sportives, dans les fêtes populaires, dans les grands rassemblements de la rue, au ring, comme dans les écoles où elle a trouvé d'étonnants groupes d'enfants, à la cantine, au préau, en beau désordre ordonné. Son panneau du centre est une très vivante représentation de plage, à l'heure du bain, encombrée, élégante, ensoleillée. Ses fortes études de moissons encadrent de vigoureuses attitudes de travailleurs et de chevaux, de vastes ciels et des terrains aux plans solides.

René Juste, bon paysagiste impressionniste, singulièrement expert à des études d'hiver en Seine-et-Oise : de franches impressions de neiges et de bises, avec des orées frileuses de rues de villages; à côté de ses thèmes gris, des paysages bretons de sobre mélancolie et de pure clarté.

Alfred Le Petit peint le paysage d'eaux, de fleurs, de maisons roses, de coteaux légers et de larges scènes du côté d'Herblay et de La Frette. Il en donne des notes de la plus jolie douceur ou, comme dans son récent tableau des inondations, d'une large âpreté. Son tableau, centre de panneau, *L'Incendie,* la rue noirâtre sous les flammes rousses et les nuées que sertit le ciel noir, est d'une rare prestesse d'exécution et d'un curieux groupement de foules.

Yves Brayer, prix de Rome de l'an dernier, est depuis plusieurs années un peintre notoire. Plus que personne il possède la belle tradition de Delacroix, ayant tout le sens du rythme agissant, comme de la mise en pages décorative et le don d'imagination des grandes scènes, et l'exacte vision des beaux spectacles. Par ailleurs, il est remarquable portraitiste. Sa double image des deux fascistes aux traits romains en dit plus sur la psychologie mussolinienne qu'un gros livre. De prestes aquarelles détaillent choses, gens, bêtes de coins d'Afrique ou du décor italien.

Despujols, prix de Rome d'il y a quelques années, est un peintre intelligent et raisonneur, qui a donné dans un livre les raisons déterminantes de son esthétique. Il a quelque peu voisiné avec Billotey et Dupas, puis il est revenu à une

manière plus personnelle. Il expose un bon nu, des figures de femme souriantes qui semblent un peu figées dans la vérité d'un mouvement éphémère, d'un souci de faire statique et immobile qui, lorsqu'il aboutit, fournit d'heureux effets.

L'exposition Mestrallet, avec son mode conventionnel, ne retient pas le regard. Marcel Bach expose des peintures de chaude couleur. C'est malheureusement appuyé à un revêtement mural de toile écrue, toute neuve, qui en amortit un peu l'éclat, mais les fruits éclatants près des cruches vertes ou noires gardent leur beau modelé. Le même peintre a noté dans la région du Lot des paysages de haute allure classique, intéressants. Le talent de Charlemagne est solide. Il est neuf aussi; mais il s'appuie sur des recettes d'atelier et des partis pris auxquels l'impressionnisme a fait renoncer d'une façon qu'on eût pu croire, sauf régression, définitive. Encore que Théodule Ribot, le rénovateur de cette exagération du clair-obscur, soit un peintre de génie, il faut admettre qu'il a plus de force que d'agrément. Ribera, à qui Ribot se référait, a bien pratiqué, comme fonds des noirs accumulés qui modèlent très fortement le thème principal, mais pour des tableaux d'église, à place commandée, dominée par les reliefs de l'architecture, et quand Ribera a pu faire clair, il ne s'est pas gêné de créer des fonds liliaux. Aussi le bouquet d'arums que M. Charlemagne détache sur un fond d'encre, Ribera l'eût sans doute peint sur fond ivoirin. Les paysages des régions marines de Charlemagne ont leur intérêt.

René Thomson montre des jeunes femmes en belle attitude. Ses recherches de coloris n'aboutissent pas toujours pleinement, mais la ligne de ses œuvres est nette et robuste. C'est dans ses *Maternités* qu'il est le plus captivant.

Du Marboré ne manque point de dons, mais il est aventureux. Les recherches de technique audacieuse tentent toujours sa surenchère, et, dans le domaine des idées, il évoque avec une évidente bonne foi des souvenirs un peu accentués. N'a-t-il pas transformé en terrain d'émeute pugilistique le parterre du Français, lors de la *Bataille d'Hernani*, prenant le mot bataille un peu au pied de la lettre? Cette année, il nous traduit singulièrement le mythe de la naissance d'Aphrodite. Peut-être a-t-il cru le moderniser. Ses études

directes, fleurs et notations de plages, dénotent du talent. Neillot montre un nu et quelques solides paysages suburbains. La scène de course de char au cirque d'Isy de Botton, avec envoi à la Banville de la ballerine vers les étoiles par le conducteur musclé du char, n'est point sans qualité d'allure audacieuse. Martongen a un nu agréable de belle stature; le regard est expressif, la technique sage. Fernand Trochain montre de frais paysages. Toda, peintre japonais, est alerte et spirituel dans des dessins et des aquarelles de faire elliptique et de tradition japonaise. Il s'agite bien et agilement dans un menu cadre et moins bien dans des panneaux plus grands où l'a dérangé quelque influence d'Occident. Parturier se plaît à peindre les approches de l'hiver, des automnes durs, des printemps encore engangués de froidure et des clairières très ombragées où ne pénètrent point les flèches du soleil. Il y a parmi ses toiles des pages distinguées. On le voudrait aux prises avec une nature plus généreuse d'ombre chaude et de rayons.

§

Suivons les cimaises sans trop nous accrocher à leur ordre de présentation. Il est alphabétique, donc sans signification. Paul Signac, le doyen des fondateurs de la Société, toujours plus alerte dans le maniement difficile d'un pointillisme toujours exact et modelant puissamment les images, donne de belles études de reflets de voiles sur les bassins et d'irisations de ciel sur les voiles, et des silhouettes de bateaux à précise carrure. Maximilien Luce décrit les allures calmes et sûres de maçons au-dessus des échafaudages, cottes bleues, chemises blanches, murs roses. Il a aussi un paysage de Seine silencieuse, de Seine près Rolleboise, ombreuse, herbue, miroitante de reflets sourds. Le talent d'Alexandre Urbain, fait de calme, de mesure et aussi d'une grande nouveauté de moyens à dépeindre les aspects les plus fugaces de la luminosité, s'emploie tout entier dans la création d'un bouquet de chrysanthèmes sur lequel réagissent en mauve et violet les harmonies sobres et concentrées d'un bel intérieur. Aussi il dépeint dans toute la sérénité d'un

beau jour tempéré une petite place en esplanade aux bords de Seine, d'un grand agrément de notation subtile.

Chénard-Huché est un peintre éclatant du pays provençal, des oliviers de Sanary grimpant parmi les pierrailles vers les cimes sèches des coteaux et des jardins des villas qui ceinturent de fleurs Sanary. Ludovic Vallée, un des tenants les plus pertinaces du pointillisme, mais qui lui fait souvent des infidélités pour des notations patientes aussi, mais plus rapides, peint vers Yport de hautes falaises en long manteau de soleil. Sa nature-morte est bien. Léveillé est bon coloriste. Deltombe un coloriste somptueux et détaillé. Walter Le Wino est fidèle à son paysage mi-réaliste, mi-féerique. A un coude de rivière très observé et très peint dans son animation arborescente et le frémissement feuillu de ses berges, une jolie stature de baigneuse se dresse dans une lumière bleuâtre et argentée. Cœuret, autre vétéran des Indépendants, dont la notoriété ne récompense pas suffisamment le patient effort, a un paysage d'été et une allée de saules argentés sous ciel d'automne du faire le plus délicat. Pointilliste, Mme Selmersheim-Desgranges, avec d'éclatantes natures-mortes où le fruit semble une énorme gemme. Pointilliste, Mlle Ginette Signac, la fille de Paul Signac, chez qui on peut retrouver, ataviques, la force et le rythme de son père, en puissance, au moins. Henri Rioux, peintre volontaire et vigoureux, a deux bons paysages. Notons en passant le portrait de Ludovic Vallée, énergique, par Chaumeil, de Mlle Ginette Signac par Mlle Sabiha, de Benoni-Auran par lui-même. Carlos Reymond, dans son *Cadro flamenco*, fait surgir une scène grenadine ou sévillane, une série de danseuses espagnoles avec leur fond mobile de musiciens et de claqueurs. Klein-Or donne une très belle description de l'embouchure de l'Orne, à Ouistreham. Jeanne-Marie Barbey, peintre expert et ému de la Bretagne, nous détaille l'aspect de douceur ruineuse et lézardée d'un vieux presbytère et le mouvement d'un lavoir près d'un village. Paul-Emile Colin peint avec une savante ampleur le beau paysage de la Rance à Dinan et une très intéressante figure de musicien. Gaston Balande découvre en Ile-de-France des coins de calme savoureux. Raoul Carré est représenté par une étude de vieille porte dans les remparts fauves de

Briançon surplombée d'une rue aux étroites et vieilles maisons pittoresques et une vision claire et attachante du lac d'Annecy. Jules Joëts a deux calmes études de vie intime. Pierre Barjole, un coin de square, la mère et la fillette, assises, face au soleil qui leur mange la figure, heureuses de la clarté et de la lumière, d'une impression très vive. Il montre aussi un grand campement de gitanes, abondant, sombre, touffu, très caractéristique. C'est un excellent artiste, sans cesse à la recherche d'effets nouveaux. Maurice Poncelet s'est accoutumé de peindre de vastes compositions. Il aime les spectacles de la vie de la ferme et les regarde d'un œil avisé. Il a déjà montré des ramassages de fruits d'un style large et de facture savante et ornementale. Son tableau de cette année? *Le Vin nouveau.* Il a dû paraître bon; il est abondant, car on ne l'a pas ménagé aux valets et aux servantes qui l'ont fêté dans le décor nu de la cuisine, et les voici déjà dominés par l'ivresse qui monte, encore légère, mais déjà, déclarant les mouvements, déchaînant les gros rires et les gestes maladroits et exagérés. Sypiorski expose un nu d'une grande pureté de lignes et d'une belle sobriété de couleur. Le titre, la *Jeune Aryenne*, indique la préoccupation de pousser l'étude au type général et racial, à une personnification de force et de noblesse, d'ailleurs réalisée par le caractère d'art de l'œuvre. Wagner a une bonne étude de marin au repos sur le quai de quelque Douarnenez, et une Maternité très intime. Jean Chapin, un paysage des Martigues et un vif paysage de rue de Paris animé par une marchande de fleurs de jolie allure. Rageade a d'excellents portraits. Chapelain-Midy, une nature-morte très composée. Pierre Villain, un bon portrait d'enfant appliqué et un joli banc de garçonnets, la bouche béante d'enthousiasme, devant Guignol. Serge-Henri Moreau expose un nu d'une savante exécution et un de ses paysages de fortifs, de poterne sur la zone, note curieuse sur un Paris qui s'en va. Mme Marguerite Carpentier peint Venise, Andrée Joubert Nice et, avec éclat, Val, des fleurs ou de spacieux intérieurs, Mme Camaxe-Zoegger une marine de noble harmonie, Mme Made Julliott des coins de Collioure, des aspects de Catalogne, maisons fauves, hardes rouges et un ardent soleil qui cuit tout cela. Berjonneau donne

le charme différent, mais également léger, d'un printemps en Poitou et en Ardèche. C'est dans l'étude des terrains, des eaux et des groupes de maisons mi-voilées de feuillages et vêtues de soleil doux, d'un art naturiste souple et fin. Mauzana-Pissarro s'est longtemps tenu à l'écart des Salons, absorbé par l'art décoratif. Est-ce un projet de décoration que cette *Fête des ajoncs d'or* à Pontaven, signifiée par une jeune fille, juchée sur un ânon et éparpillant les branches fleuries? C'est d'un joli mouvement dans de chaudes harmonies. Mme Roboa dépeint des Espagnoles à mantille et groupe dans un joli jardin des fillettes bien habillées de tons chauds et doux. Bertrand Py, peintre savant et vériste, donne des portraits souples, où l'attitude des personnages vis-à-vis les uns des autres, attentive et recueillie, est notée avec un souci extrême de la vérité. Le dessin sobre et précis enserre une intéressante polychromie; Henri Lejeune nous conduit à Tolède, et dans les jardins de l'Alhambra, un jour de soleil magnifiquement pur. André Claudot expose des hâleurs près du fleuve de la *Digue d'argent*, de la belle série qu'il a rapportée de Chine et où le type chinois du coolie, du miséreux, est représenté avec tant de verve dans un décor suggestivement véridique. Roger-Schardner peint volontiers, en Ariège, des paysages noblement sévères sous le ciel d'août. Sa nature-morte du *Crocodile* s'agence très agréablement. Schreiber donne la largeur verte d'un paysage de Carénac. Mme Passavant se révèle un des bons peintres de la banlieue de Paris et de ses beaux arbres dans la détresse du sol et des fumées. Harboë se plaît à représenter des femmes assises dans des jardins avec une grande simplicité d'allures, stylisées sans hiératisme et d'une fort jolie impression, encore que l'étude physionomique ne soit pas très poussée, ce qui est concevable dans un effort surtout décoratif; Jeanne Pouge montre une belle nature-morte au faisan et des fleurs séduisantes, d'un accent nerveux qui évoque tout son talent serré de paysagiste.

Raingo-Pelouse, peintre très doué, évocateur subtil de la grâce des Parisiennes, peignait des paysages un peu trop concentrés selon les rites du constructionnisme. Le voici libéré de ces contraintes volontaires en larges et souples paysa-

ges. Emile Portal, trop peu connu, parce que très modeste, affirme dans ses paysages de Saint-Affrique les plus éminentes qualités de vision détaillée et plastique. Porteu est bon paysagiste des environs de Marseille. Mme Pascalis a toujours dans ses riants jardins peuplés d'enfants et de bêtes familières un sens décoratif ensoleillé.

Pierret, dans deux sanguines, analyse la puissante et pittoresque structure du village d'Eze. Mava Nordau délaisse ses pèlerinages picturaux au Moghreb et en Palestine pour présenter un nu bien modelé et un portrait de bébé du plus délicat sentiment. Abel Gerbaud est un excellent artiste, habile harmoniste, auquel je ne suis pas sûr que le fond neuf de la tenture de cette année rende le service de ne point atténuer son éclat coloré. Juliette Deshayes, sans s'y spécialiser absolument, peint souvent et avec relief et justesse le décor de la rue des Rosiers. Les notations juives de Kohn, minutieuses, et celles plus largement notées de Kosloff, détiennent de la vérité pittoresque et de l'agrément. Il faut noter le panneau décoratif de Mme Bardon, le portrait de Germaine Max.

Kotasz, peintre hongrois, mais d'origine d'études parisiennes, démontre de la verve, du rythme et de la puissance dans un beau paysage d'automne. J'aime moins son Christ symbolique un peu noirâtre. Gaston de Villers donne une savoureuse étude d'Aïcha, très bien modelée. Quelques Japonais intéressants, Sousouki avec une pelouse des courses, savamment mouvementée et, à force d'instantanéisme exact, assez illogique d'ensemble; Ogui, Japonais peu japonisant, séduit par les paysages du Morin, en traduit fort bien le charme et la robuste largeur; Oguiss excelle à choisir dans Paris un vieux mur dont les affiches s'échevèlent dans l'usure et le vent; Bando est d'une suprême et excessive habileté.

Madeleine Luka montre ses agréables imagettes, Mme Trabucco, artiste très sensible, peint d'excellents portraits. Mme Moussia Toulman débute, et il y a lieu de la féliciter de sa vigueur expressive à traduire la face humaine.

Denis-Valvérane, peintre du Midi heureux et de Paris en fête, nous montre des baigneuses de la plus jolie ligne, dans le clair décor provençal. Maurice Busset demeure le peintre

de l'Auvergne et cette année en délaisse les fonds de nature ou d'architecture pour s'attacher à la forte présentation modelée sur fond blanc de gens qui vont au marché. Claire Valière montre un paysage du Midi souriant dans ses lignes paisibles. Jean Lefort, dans Paris, choisit cette fois le hall de la gare du Nord pour créer dans la brume des fumées une forte impression de foules. Henri Feschotte a décrit des splendeurs d'automne avec subtilité. Rose Esor a d'éclatantes notes familières. Mme Suzanne Fegdal peint Brunoy, largement. Madet-Oswald se consacre presque exclusivement à noter des coins du Paris vétuste et l'étonnante polychromie usée qu'y dépose le temps. Il peint aussi les quais de Seine avec éclat. Igounet de Villers est aussi un peintre notoire de Paris, de la Cité, du Pont-Neuf, du Vert-Galant. Il est le président de la Société des peintres du Paris moderne, dont l'annuelle exposition, toujours brillante et variée, va s'ouvrir. Il rapporte des vacances d'été, tous les ans, de brillantes études de poissons et des notations des petits ports de pêche; cette fois, une spacieuse place à Belle-Isle. René Guinaud donne des paysages d'un beau calme sobre et d'une intensité d'émotion captivante. Yves Farge peint Belleville, Léon Lang qui illustre Verlaine donne à un jardin de Paris un aspect de parc des *Fêtes Galantes*, d'une jolie délicatesse. Mme Verly montre des dessins sensibles, M. Furby de vigoureux paysages de lumière. C'est aussi la belle lumière que Mme Drouet-Réveillaud va chercher au Maroc à Fez dont elle nous décrit les terrasses avec une vérité très artiste. Fohu a noté à la coloniale des aspects d'exotiques et c'est dans une chaude couleur qu'il modèle la ligne souple de son *Charmeur de serpents*. Mèzerette expose un bon portrait.

Les natures-mortes de Mme Van Parys sont toujours somptueuses, bien ordonnées et du plus pittoresque ragoût de couleurs. Tréboul apparaît dans la plus admirable clarté blanche, sous le pinceau de Mme Pironin. Elle traduit son thème avec une remarquable spontanéité de fraîcheur. Ysern y Allié est un artiste doué et instruit, depuis longtemps très affirmé par de belles études de danseuses, et qui interprète avec une forte suavité le soleil de Majorque. Oliveda expose un bon paysage de tonalité agréablement claire : coin de

Provence. Tastemain harmonise très délicatement fruits, fleurs et poteries. Plumont peint avec vérité René Fauchois. Michel Colle rapporte d'Alger une bien vivante impression. Notons Marie Thiré (le pays de Clemenceau), Veillet, Gaston Varenne, Marcel Chabas avec une grande décoration mouvementée et truculente, M. Noirton, qui donne alertement une vie caricaturale à ses personnages, Tribel, Margantin, peintre de bateaux, Lerner et son carnaval, Flory Roland, d'un sûr talent réaliste, Omer, peintre des marchés de Provence, l'agile et habile Tanaka, peintre de nus et de belles draperies, Hurard, paysagiste du pays d'Avignon, Gluckmann, dont la série de grands dessins ne représente qu'imparfaitement la maîtrise de coloriste, Claude Perrand, Saldo, Texcier, attentif et vériste, de bon dessin, Maggy Monier qui a de l'éclat et donne le portrait de Marcel Lenoir, Commauche, Pierrine David, Mme Delgobe-Deniker, Blanc-Gatti, coloriste dont la lutte avec l'abstrait offre des aspects d'ingéniosité, Stoenesco, bon impressionniste, Mme Tirman, etc...

LA SCULPTURE. — La sculpture n'est jamais très abondante aux Indépendants. Pour attirer à elle les sculpteurs, la Société offre annuellement à quatre d'entre eux la spaciosité d'une rotonde pour y exposer l'ensemble de leur œuvre. Cette année s'y développe le robuste talent d'animalier de Mateo Hernandez, son art de praticien domptant les matières difficiles. Cet ensemble produit une forte impression et corrobore l'intérêt de la taille directe.

Marcel Lémar est un animalier vigoureux, mais aussi spirituel, se plaisant à noter la cocasserie de la démarche d'un caïman, d'une tortue et aussi avec émotion la gracilité d'allure d'une biche. Il a aussi des ours solides, des vautours tristes, des pintades sveltes et, auprès de ses intéressantes sculptures, une suite de dessins captivants par la vérité de leur observation. D'Ambrosio montre des têtes de femmes et d'enfants d'un art précis et de joliesse attirante. L'esthétique moderniste du monument linéaire, très simple, très lisible, très affirmé, mais peut-être un peu sommaire, régit l'art des frères Martel.

Dans les salles, Henri Martinet, avec un bon buste d'homme et un torse nu de femme, souple et agréable, d'un beau

faire; un grand ours et un Hamadrya marchant, de Guyot; un grand pélican de plâtre de Mme Bourgeoiset. Simone Tallichet avec un buste remarquable de Marocain, Chauvel avec une femme debout de bon style, Pryas avec une femme assise, vraiment de belle forme et de joli style pur.

La gravure n'est guère représentée que par Mme Louise Ibels, disposant il est vrai d'un grand panneau, par la sélection des vingt artistes favorisés. Elle illustre avec talent Zola, Frapié, *Germinal, La Terre, La Maternelle.* Ses eaux-fortes, de composition libre, consacrées à la vie de détresse des chemineaux, des bohémiens, des errants, des sans-logis, apparaissent nerveuses de pensée et du meilleur art de graveur.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

A. Kleinclausz : *La Provence*, Hachette. — Denise Jalabert : *L'Art normand au moyen âge*, La Renaissance du Livre.

Le très beau volume publié par M. Kleinclausz chez Hachette, dans la série des Pays d'art, **La Provence,** est un intéressant recueil de planches photographiques que précède une notice remarquable. On sait que c'est par cette province, notre grande porte sur la Méditerranée, que pénétrèrent en Gaule la civilisation grecque et la civilisation romaine. De la première, il n'a rien subsisté, mais de la seconde on retrouve d'abondants vestiges. Des édifices principaux, tels que les arènes d'Arles, le moyen âge fit des forteresses; l'arc d'Orange de même se trouva englobé dans un château qui dura jusqu'au XVIIe siècle. La plus grande cité de la région, Arles, défendue par des remparts aux portes monumentales, possédait un port fluvial qui abritait des centaines de vaisseaux, des aqueducs apportant l'eau des Alpilles, un pont de bateaux sur le Rhône et un faubourg où se trouvait un vaste cirque. D'autres villes, telles que Fréjus, Orange, Cavaillon, Vaison, etc., conservent encore divers monuments de l'époque. Dans toute la Provence d'ailleurs, on retrouve des vestiges des constructions surtout pratiques de cette période : ponts, aqueducs, arcs de triomphe, théâtres, cirques, etc. Ce sont les murailles et l'aqueduc de Fréjus, les ponts de Vaison.

de Saint-Chamas et Bonnieux, l'arc et les thermes d'Arles, l'arc d'Orange, etc. Après la période des invasions, l'art en Provence se renouvela avec le XIIe siècle; les belles églises de Saint-Sauveur d'Aix, Saint-Trophime d'Arles, Notre-Dame-des-Doms d'Avignon, datent de cette époque, ainsi que les abbayes cisterciennes de Silvacane, Sénanque ou le Thoronet. Les guerres féodales et la piraterie du temps eurent pour résultat de multiplier les fortifications qui furent appliquées aux villes, châteaux, villages, et même aux églises comme les Sainte-Marie de la Mer, Saint-Victor de Marseille et autres. Avec le règne de Philippe le Bel, la papauté confisquée et détenue à Avignon fit construire l'immense palais et château-fort qui a subsisté. De cette période datent également diverses églises et tombeaux des cardinaux et papes qui séjournaient dans la ville. Nous ne terminerons pas du reste cette notice sans signaler à Aix les très beaux hôtels où la magistrature d'autrefois aimait à collectionner les antiquités et les tableaux. Il nous faut maintenant renvoyer au volume pour la très belle série d'illustrations dont nous ne pouvons même énumérer les principales. C'est un album de bonne valeur artistique et dont nous ne pouvons que complimenter la maison d'éditions Hachette.

§

Dans une autre collection, *A travers l'art français*, que publie la *Renaissance du Livre*, Mme Denise Jalabert a écrit un très important volume sur **l'Art Normand** au moyen âge. De l'époque des premiers ducs de Normandie, il n'est rien resté que de rares vestiges, dont les plus importants sont quelques pans de murs qui subsistent dans la vieille église Saint-Pierre de Jumièges, consacrée en 930. Il nous faut arriver à Guillaume le Conquérant pour retrouver les plus anciens édifices qui se trouvent en Normandie. Deux centres principaux et d'un art différent sont à signaler : Caen et Rouen, capitales de la basse et de la haute Normandie.

C'est à Caen, on peut le savoir, qu'ont subsisté les vestiges les plus intéressants de l'art roman en Normandie, les églises, Saint-Etienne, Sainte-Trinité et Saint-Nicolas; cette dernière

étant la seule paroissiale demeurée des douze que comprenait la ville au XIe siècle.

Mme Denise Jalabert consacre cependant une étude très fouillée à l'église Saint-Etienne dont l'élégante sévérité frappe surtout le visiteur. Les flèches qui surmontent les deux tours sont de la première période gothique, ainsi que les voûtes qui couvrent le vaisseau. Une caractéristique à signaler de l'édifice est sa très grande hauteur et sa clarté, de même on peut indiquer l'apparition dès cette époque de la galerie de circulation qui passe devant les fenêtres hautes et sert à la surveillance des voûtes, fenêtres et vitraux. La conservation de ce bel édifice est due au prieur Jean de Baillehache (XVIIe siècle), qui le fit intelligemment restaurer. La Trinité, fondée par la reine Mathilde, est l'ancienne église de l'Abbaye-aux-Dames, et se trouve du même art que l'Abbaye-aux-Hommes. Saint-Nicolas, ancienne église paroissiale du quartier appelé Bourg-l'Abbé, est maintenant un magasin à fourrage. On ne peut que le déplorer, l'édifice étant très curieux et possédant le spécimen unique d'un porche roman à trois travées. L'église de Bernay a surtout le mérite de son ancienneté; elle remonte en effet au duc Richard II (1017), mais elle a subi de nombreuses réfections. Celles de Cerisy-la-Forêt, mutilée au XIXe siècle, n'a gardé que trois travées; c'est pourtant l'unique église romane de la Normandie, qui possède un chœur à trois étages. C'est en 966 que le duc Richard Ier fonda au Mont-Saint-Michel une abbaye dont la petite église fut retrouvée en pratiquant des fouilles il y a une vingtaine d'années. Le monument actuel, dont les soubassements sont du XIe siècle, a été refait et remanié dans les périodes suivantes. De la précieuse abbaye de Jumièges, tant de fois saccagée, il n'est resté que quelques ruines grandioses. Mais nous ne pouvons citer ici tous les lieux étudiés par Mme Denise Jalabert, non plus que ses intéressantes dissertations sur les différents styles qui se sont succédé dans la région. Tout un chapitre est consacré au gothique normand durant le XIIIe siècle, auquel se rattachent les églises de Saint-Etienne de Caen, par ses flèches; la cathédrale de Lisieux avec sa tour; Bayeux, dont le chœur est si remarquable; la belle et grande nef de Coutances et sa merveilleuse tour-lanterne. La

cathédrale de Rouen, brûlée en 1200 et dont il ne restait que la tour Saint-Romain fut alors reconstruite; par son style elle s'apparente à l'art français comme à l'art normand et constitue d'ailleurs une œuvre magnifique; sa splendide façade en gothique flamboyant date du XIVe siècle. A côté de la métropolitaine, il faut également mentionner à Rouen encore les belles églises de Saint-Ouen, Saint-Maclou qui est une véritable pièce d'orfèvrerie, etc.

Mme Denise Jalabert nous montre également l'architecture militaire monastique et civile du moyen âge, avec le château-fort d'Arques-la-Bataille, les donjons de Falaise, de Domfront, de Gisors, le Château-Gaillard des Andelys, la tour Jeanne-d'Arc à Rouen; les abbayes du Mont-Saint-Michel, de Fécamp, etc.; dans l'architecture civile, le Palais de Justice de Rouen, et un peu partout, de très nombreuses vieilles maisons dont les plus typiques sont peut-être celles de Lisieux. Les derniers chapitres du volume nous parlent de la sculpture qui a laissé en Normandie des choses si remarquables, des arts mineurs, vitrail, miniatures, céramique, ivoirerie, peinture murale, broderie. Le volume résume en somme tout ce qui peut être dit sur l'art normand jusqu'à la Renaissance. Présenté par époques successives, il permet de se rendre compte de l'évolution apportée au cours des temps dans les conceptions artistiques adoptées par la Normandie. Une heureuse illustration accompagne le texte de Mme Denise Jalabert, conservateur au musée du Trocadéro, dont la publication est en somme des plus remarquables.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Le poignard inscrit de Caubéta. — M. le Commandant Rousseau, membre de la *Société Préhistorique Française*, publiait dans la *Petite Gironde* du 30 mai 1931 un article sur une importante trouvaille préhistorique qui venait d'être faite fortuitement dans l'ancien gisement de Caubéta, célèbre par l'industrie magdalénienne de la grotte d'Aurensan. En voici les principaux passages :

La préhistoire de la Bigorre vient de s'enrichir d'une nouvelle page et de curieux objets sont sortis du mystérieux passé.

Pour bien apprécier l'intérêt des fouilles récentes à Bagnères, il convient de se reporter un peu en arrière et de rappeler sommairement les découvertes antérieures faites dans le même lieu.

La colline de Caubéta s'élève dans la banlieue sud de Bagnères, où elle domine, à l'ouest, la route de Campan; à son pied, s'exploite, depuis de longues années, une carrière de calcaire, dont les roches jurassiques cachent de nombreuses cavités plus ou moins importantes, et même des cavernes inconnues. D'ailleurs, la vallée, entre Bagnères et Campan, abonde en grottes diverses.

Les Frossard, éminents archéologues de Bagnères, découvrirent, dans cette colline de Caubéta, la grotte d'Aurensan, habitat paléolithique de premier ordre, devenu célèbre dans les annales de la préhistoire; mais, depuis lors, la grotte a été totalement détruite.

Il semblait que la colline de Caubéta avait livré tous ses secrets. Or, tandis que, de l'extérieur, rien ne la faisait supposer, une seconde grotte paléolithique a été récemment mise à jour par M. Diogène, propriétaire de la carrière; c'est un heureux coup de mine, qui, par hasard, l'a dévoilée au sud-ouest et au-dessus de l'emplacement de l'ancienne grotte d'Aurensan.

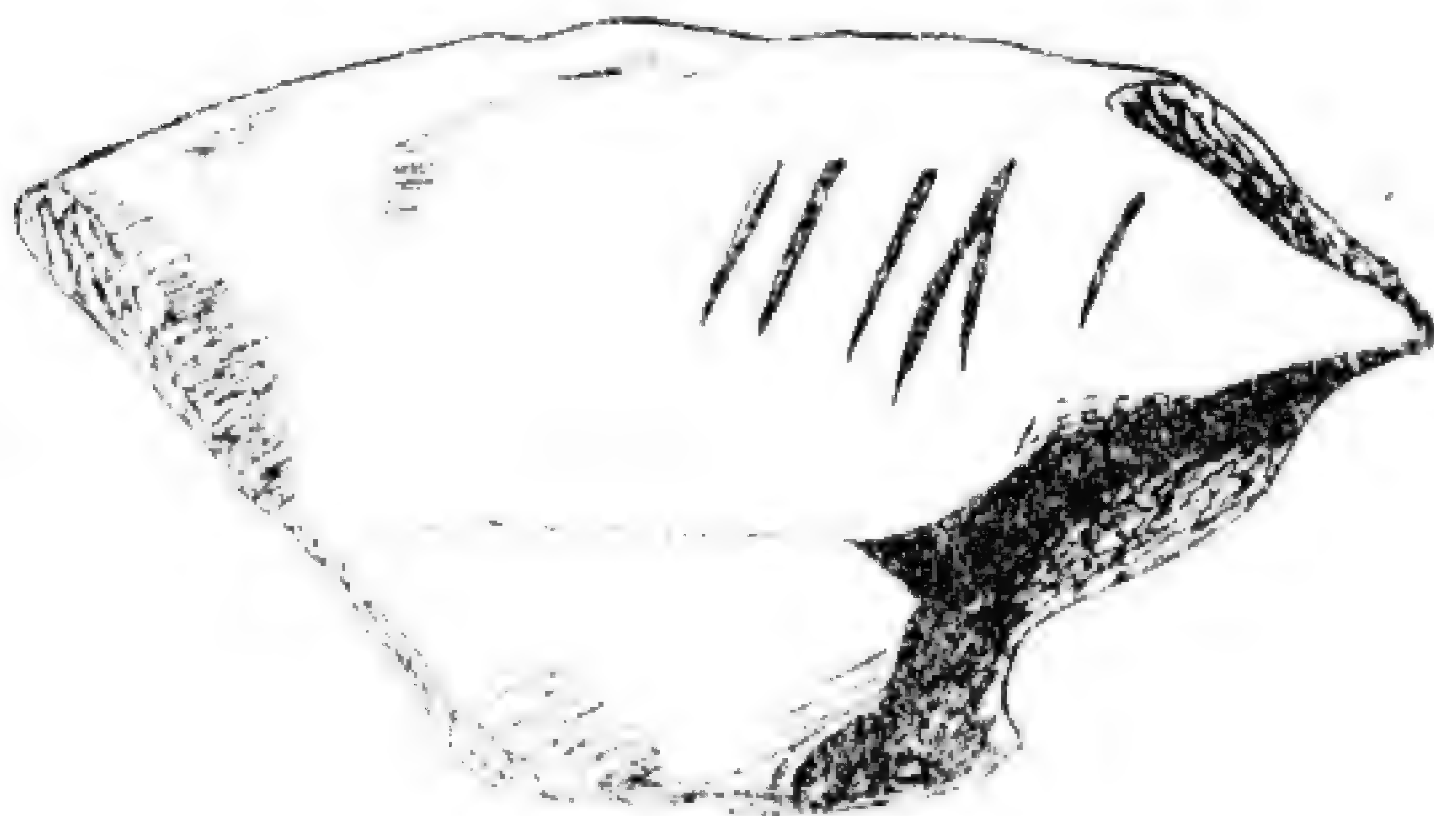


Fig. 1.

Au milieu d'une épaisse couche d'argile ferrugineuse, on a recueilli un intéressant mobilier : des dents humaines, admirablement conservées au bout de 10.000 ans, des dents de petits carnassiers, percées d'un trou pour servir d'éléments de colliers; des restes de foyers. Les pièces en os taillé comprennent des pointes de sagaie, poinçons, lissoirs, couteaux, hameçons, et celles en silex, des burins, racloirs, scies, pointes de flèches et outils microlithiques finement travaillés, tout un outillage de chasse et de pêche. Les

dents d'animaux sont nombreuses : ursus spelœus, sanglier, cheval et petits carnivores, quelques mâchoires sont entières; les os, débris de cuisine abondent : gros mammifères, cheval, petits carnassiers, enfin amas de coquilles, de mollusques du genre Hélix. Quant au silex, il est de plusieurs provenances, car son faciès présente des colorations différentes, noirâtre, jaune ou blanc; sur quelques os taillés, on remarque des traits, les uns courts, les autres longs et plusieurs accotés par deux ou par trois; il faut y voir peut-être des signes de numération (fig. 1).

La grotte de Caubéta est de dimensions plus modestes que celle d'Aurensan. C'était plutôt un abri ou un refuge, occupé de temps à autre; ses habitants sont venus plus tard que les Magdaléniens d'Aurensan. Ils n'étaient pas aussi habiles à fabriquer l'outillage.

Lors de ses premières fouilles, dans le gisement de Caubéta, M. Diogène a fait une trouvaille d'un très grand intérêt. Sous une épaisse couche de terre argileuse, il a découvert plusieurs tibias d'équidés, coupés tous suivant leur longueur et taillés en pointe, pour former des poignards; l'un d'eux, cassé à un bout, et aminci à l'autre, en poignée, est orné de deux gravures à gros traits ainsi que d'une inscription. La photographie reproduit en grandeur la partie centrale du poignard. Dans la première gravure, est représentée la tête d'un personnage couronné de feuillage, à longs cheveux, avec des boucles d'oreilles; la seconde est celle d'un oiseau à long cou, d'un dessin plus fruste (fig. 2).

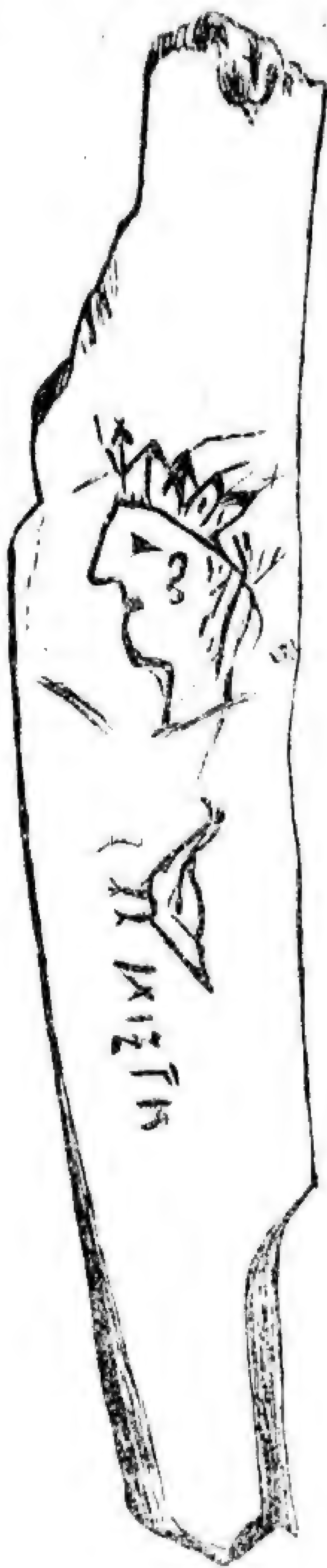


Fig. 2.

En terminant, le Commandant Rousseau donne son opinion sur l'inscription alphabétiforme. Pour lui, il s'agit de caractères proto-ibériques. « D'ailleurs, ajoute-t-il, des populations de la famille des Ibères ont habité la région, depuis les temps les plus reculés. »

Mais M. Salomon Reinach n'a-t-il pas écrit plusieurs fois « que les noms ethniques, Celtes, Ligures, Ibères, Illyriens, etc. étaient la peste de l'archéologie préhistorique, qui doit seulement connaître des âges, non les peuples classiques, tous postérieurs et d'ailleurs plutôt conquérants et destructeurs que civilisateurs »? Nous verrons, en effet, plus loin, en étudiant les industries lithique et osseuse concomitantes du poignard inscrit de Caubéta, que nous sommes encore au stade magdalénien final et qu'il est impossible de prononcer le mot d' « Ibères » à cette période préhistorique.

De son côté, M. le Docteur Labougle, Président de la *Société Académique* des Hautes-Pyrénées, a fait à la séance du 6 novembre 1931, une importante communication au sujet du gisement de Caubéta. Nous en reproduirons de longs extraits :

Les objets ont été recueillis dans la carrière dite de Caubéta, propriété de M. Diogène, industriel, au cours du déblaiement d'une anfractuosité naturelle de cette carrière, déblaiement dû lui-même à la nécessité de travaux d'extraction de calcaire. Comme il m'est apparu que cette amorce de caverne n'était que le prolongement ou le diverticule de l'ancienne grotte d'Aurensan et que cette relation s'obtenait par l'existence d'un boyau souterrain d'une dizaine de mètres, j'ai pensé qu'une partie de la description géologique qu'avait faite de cette grotte d'Aurensan l'éminent savant Emilien Frossard était applicable à l'autre, la filiation des deux permettant dès l'abord de donner toutes garanties aux trouvailles effectuées...

C'est que la taille progressive du rocher a porté peu à peu le plan de coupe verticale à quelque douze mètres en arrière et l'ancien promontoire forme aujourd'hui une sorte de fronton où la roche calcaire se débite en gros blocs pour être ensuite concassée dans des appareils spéciaux...

C'est précisément en creusant dans la partie la plus favorable à la taille et pour y installer un concasseur que l'équipe de M. Diogène tomba sur une anfractuosité comblée par de l'argile jaune: les ouvriers déblayèrent plus de 10 m3 de terre et ils découvrirent

au cours de ce travail, dans cette argile, les silex et les ossements du gisement.

Même fait s'était produit pour Emilien Frossard, le 4 mai 1869. Un carrier nommé Gabiay mit au jour l'entrée de la petite grotte dans la partie inférieure de la carrière, à l'angle oriental du rocher d'Aurensan. Appelé aussitôt, Frossard fit dégager l'ouverture, constata l'existence d'une cavité plus grande et fit apparaître la grotte; celle-ci fut repérée à 13 mètres au-dessus du thalweg de la vallée sillonnée par l'Adour. Son axe était S. S. E.; elle mesurait 6 m. 40 de longueur, 3 mètres de largeur et, dit Frossard, *« elle se perdait vers l'Est par un petit boyau étroit et vers l'Ouest vers une autre grotte surbaissée d'une profondeur de 2 mètres. »*

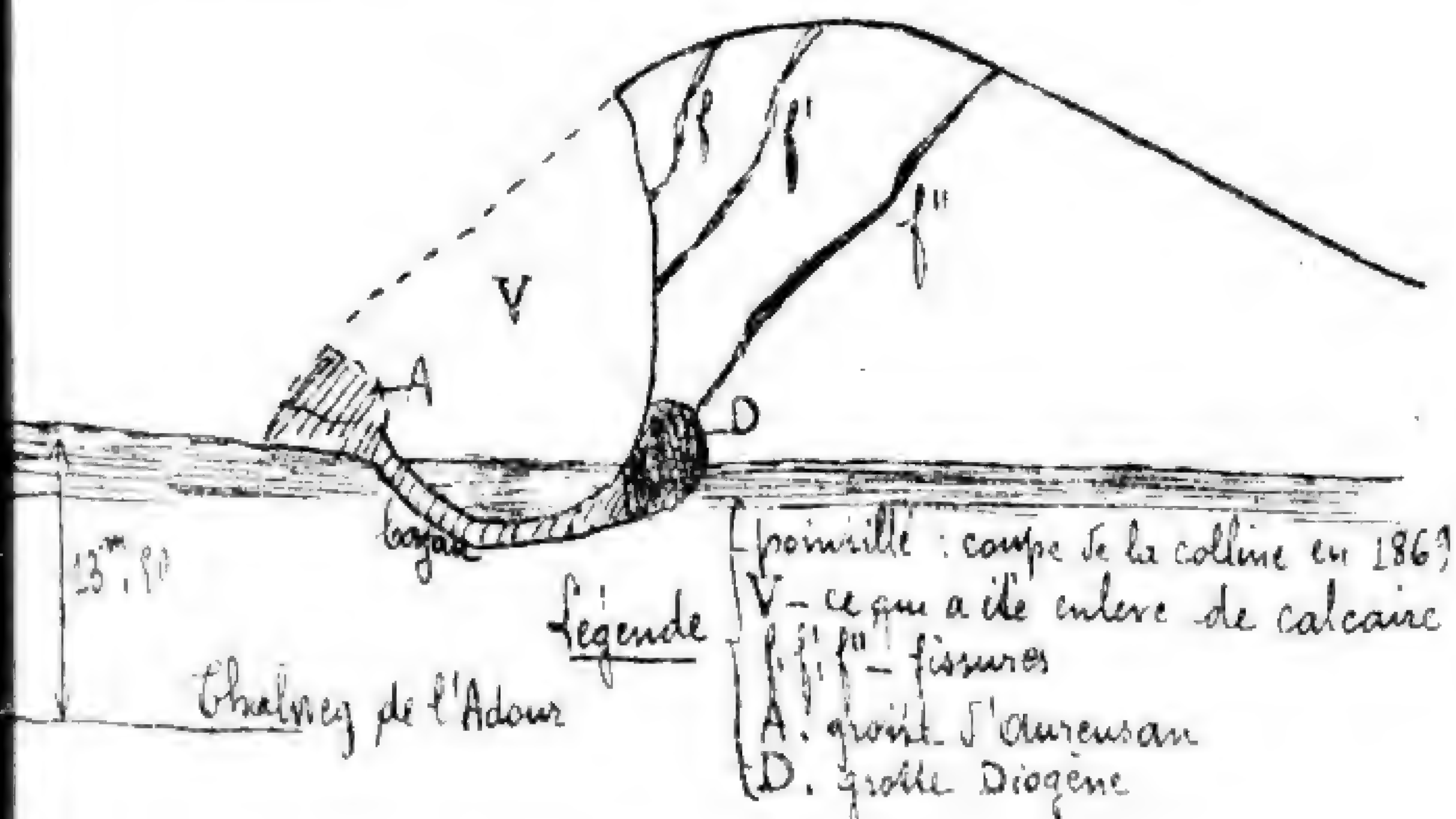


Fig. 3.

C'est ce boyau que ne semble pas avoir exploré ni suivi Frossard que M. Diogène a retrouvé dans sa partie distale, au point d'abouchement dans l'anfractuosité remplie d'argile que nous venons de signaler; de celle-ci on voit partir un couloir qui se dirige du Sud au Nord, en obliquant un peu vers l'Est (fig. 3). On le suit au-dessous du sol sur 2 ou 3 mètres, il se perd ensuite sous la terre qui le recouvre. Il apparait bien être le trait de jonction des deux grottes, celle d'Aurensan ou de Frossard et celle de Caubéta ou de Diogène : zone inexplorée encore et qui si on la fouille un jour, pourra révéler de l'intérêt au chercheur....

La grotte Frossard « était remplie, écrit l'auteur, de terres meubles, mêlées de pierres, de galets, de débris d'êtres organisés et d'objets d'industrie ». Trois couches constituaient le sol de remplissage :

a) une *supérieure*, de 1 m. 50 d'épaisseur — terreau jaunâtre, sans aucun débris, mais encombré de coquilles de mollusques terrestres, semblables à ceux de nos jours.

b) une *moyenne*, de 0 m. 60 d'épaisseur, de couleur gris-noirâtre avec quantité de cendres et de petits fragments de charbon. C'était la couche archéologique.

c) une *inférieure*, faite par voie d'alluvion de la montagne, épaisse de 1 m. 50, plus ancienne que les autres et stérile, sauf à la partie supérieure où se retrouvaient les restes d'outils analogues à ceux de la couche précédente...

Les conclusions des Frossard furent que le gisement étudié par eux appartenait au magdalénien...

Je voudrais, continue le docteur Labougle, vous offrir un plan d'études analogue à celui des Frossard, dans l'exposé des trouvailles que je vous présente. Je ne le puis, car, — ainsi que je vous l'ai dit, — ces découvertes sont presque toutes (à l'exception des fouilles Rousseau) l'effet du hasard. Les gens qui les ont faites ignoraient tout de l'archéologie et de la paléontologie; et elles eussent été laissées dans l'ombre si ce même hasard n'avait pas permis au commandant Rousseau d'en avoir connaissance et d'en avoir souligné l'intérêt. Mais il nous appartient de savoir gré à M. Diogène, propriétaire de la carrière, d'avoir fait trier les objets trouvés, d'avoir mis à notre disposition sa collection; nous devons étendre notre gratitude à M. Clément, architecte à Bagnères, qui, après avoir fait les premières trouvailles, les conserva et nous permit ainsi d'en faire l'étude; sous sa direction avisée, les fouilles projetées ne pourront s'effectuer que rationnellement et compléter scientifiquement des découvertes fortuites.

Mon enquête personnelle m'a toutefois permis d'apporter dans cette confusion apparente un peu d'ordre chronologique et je vous en livre les résultats.

Découvertes dans la carrière de Caubéta. — En 1924, M. Clément veut installer dans la carrière un massif de maçonnerie pour y placer le premier concasseur; il choisit dans ce but une zone un peu à l'Est de la partie centrale actuelle. En procédant au déblaiement de l'argile qui colmate les anfractuosités du calcaire, il trouve quelques objets qu'il recueille et pendant les années suivantes, il agira de même à l'égard de tout ce que le hasard lui fera découvrir ou trouver par les ouvriers. Une partie (une vingtaine de

silex) a été donnée au Musée de Bagnères; une autre est restée en sa possession. Elle se compose d'*outils en silex et en petro-silex* (fig. 4), de *pointes de sagaies* (fig. 5), de débris d'ossements...

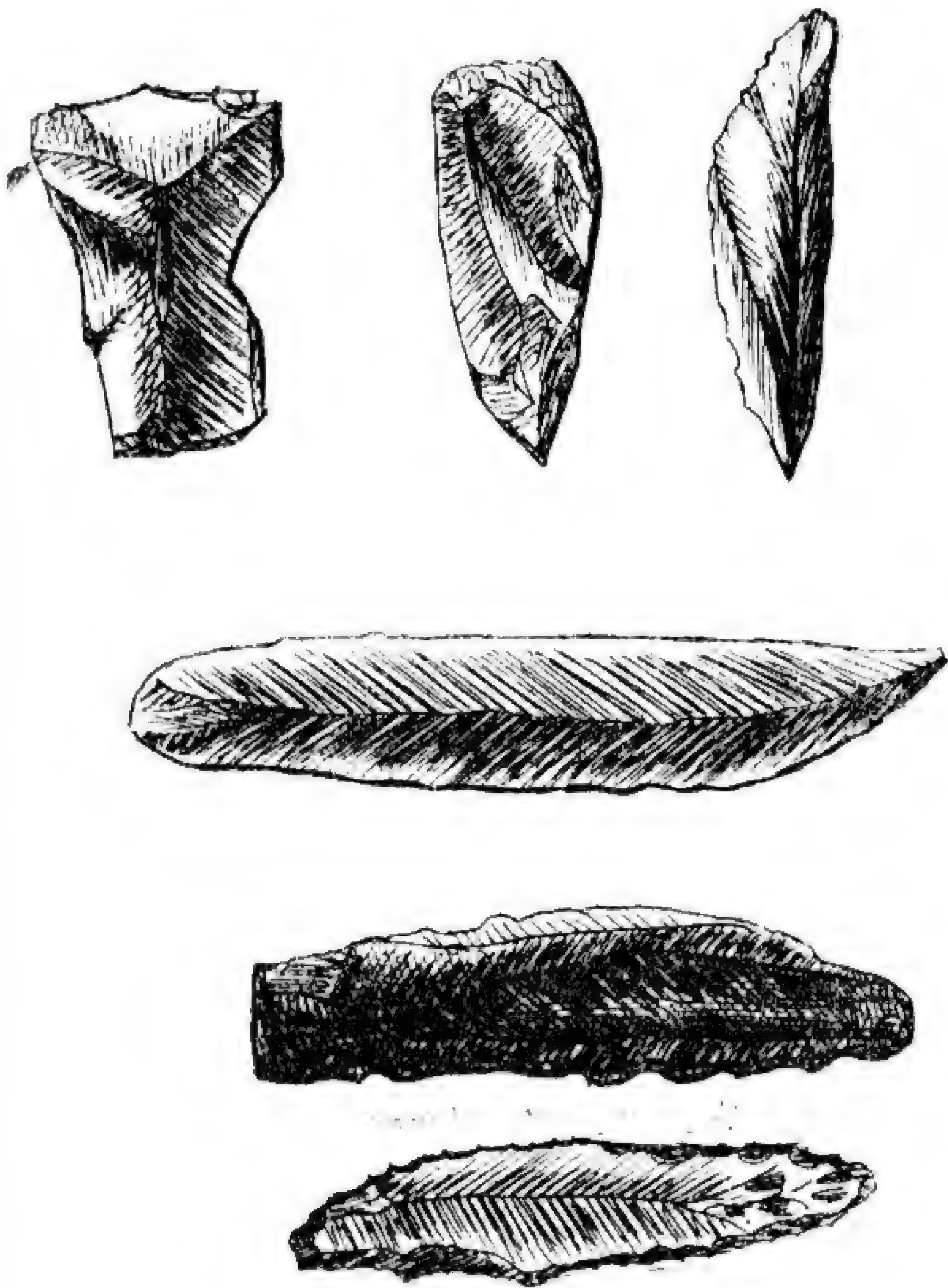


Fig. 4.

Collection Diogène. — En 1930, M. Diogène voulut installer à la partie inférieure de la carrière, à côté, mais à l'Ouest du premier concasseur, un deuxième massif en maçonnerie. Dans ce but, on

débarrassa la roche de l'argile qui l'encombrait. Vers le 20 avril, on mit à jour le rebord d'une anfractuosité qu'on vida de son contenu; ce déblaiement dura du 20 au 30 avril; plusieurs mètres cubes d'argile furent extraits. Et c'est au cours de ce travail que l'on fit les découvertes que je vous exposerai maintenant.

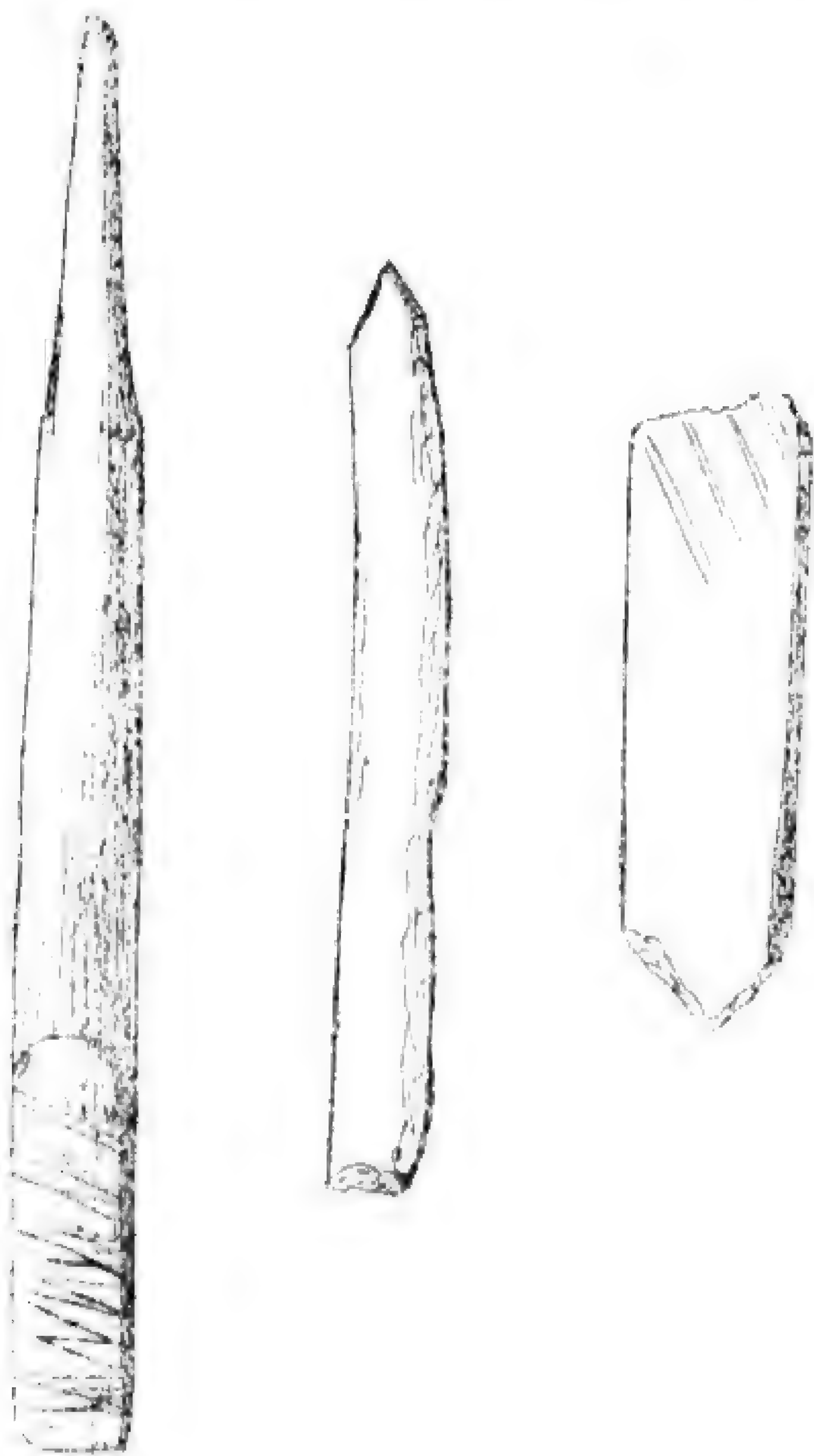


Fig. 5.

Dès l'abord, on mit au jour une anfractuosité ornementée de stalactites et de stalagmites, à parois irrégulières et craquelée à sa partie postéro-supérieure de larges fissures. Comme on ne déblaya que la quantité de terre nécessaire à l'installation de la maçonnerie, on laissa une grande quantité d'argile qui forme actuellement

le plancher de la grotte, et telle qu'une barre à mine de 3 mètres de longueur ne réussit pas à trouver le plan de résistance dans le bas. Cette grotte doit donc être très spacieuse et nous n'en voyons que l'émergence supérieure, large de 2 mètres et creusée à 1 mètre environ du sol. Mais de cette grotte part un couloir souterrain qu'on suit sur 4 mètres de long, qui se dirige du Sud au Nord et de l'Ouest à l'Est, dans la direction de l'ancienne grotte d'Aurensan. Le sol le recouvre sur les 6 ou 7 mètres qui représentent la distance qui le sépare de celle-ci; je crois que ce couloir est le boyau qu'Emilien Frossard disait partir de la partie Est de sa grotte et qu'il n'avait pas poursuivi; ceci me ferait volontiers admettre que la grotte Diogène est le diverticule ou l'un des diverticules de celle d'Aurensan et que le couloir souterrain reliait les deux.

A ce travail de déblaiement participèrent quatre ouvriers : les nommés Vegas, Engel, Adour et Salvador; le contremaître Marcel Paris surveillait l'équipe. Vegas est encore employé à la carrière; Marcel Paris l'a quittée ainsi que les trois autres ouvriers, mais j'ai pu l'interroger, car il habite Bagnères, ainsi que le carrier Vegas.

Voici ce que M. Paris me dit. Depuis quelques jours on avait déblayé en piochant et en pelletant d'abord une couche de 0 m. 25 à 0 m. 30 d'épaisseur, stérile, puis une couche jaune-noirâtre, parsemée de grains de charbon, de 1 mètre à 1 m. 50 de profondeur (c'était la couche archéologique), enfin une autre à laquelle on s'était arrêté et qui ne semblait rien contenir. Ce sont, comme on le voit, les trois couches décrites par Frossard, mais, en raison de plusieurs causes dont le dénivellement, avec des épaisseurs différentes. Dans la couche moyenne, on découvrit, à sa partie supérieure, un nombre considérable de coquillages, puis une mâchoire de cheval, enfin pêle-mêle des silex taillés et des ossements. Les silex auraient été plus nombreux dans le bas. La précision manque malheureusement dans la détermination des hauteurs où furent trouvés les objets en os témoignant de l'industrie humaine. M. Paris déclare que le poignard gravé, qui est le plus intéressant spécimen de la collection, a été extrait à 1 mètre de profondeur et en même temps que la plus jolie lame de silex. Mais Vegas qui confirme jusque-là en tous points les dires de Paris, prétend que la profondeur n'était pas aussi grande : 0 m. 70 au plus. C'est l'opinion de M. Clément et celle du commandant Rousseau. Ledit poignard fut trouvé par l'ouvrier Adour qui le prit, l'examina et le tendit à M. Paris en lui disant qu'il avait trouvé quelque chose de curieux. M. Paris l'essuya, le lava sommairement et fit apparaître les figures; ce que voyant, il le porta à M. Diogène. M. Dio-

gène prévint le commandant Rousseau. Jugeant la trouvaille d'importance, le commandant Rousseau l'emporta chez lui, acheva le nettoyage et le lavage de l'os et mit à nu les caractères alphabétiformes.

Les travaux de déblaiement cessèrent peu après, mais le commandant Rousseau estima nécessaires des fouilles complémentaires et confirmatives; il les entreprit et fit creuser une tranchée où avec M. Sol et le contremaître Marcel Paris, il eut l'avantage de faire quelques trouvailles intéressantes. D'une note qu'il a bien voulu me remettre, j'extrais les résultats suivants :

« 25 *août* 1930 — avec M. Sol. — Trouvailles nombreuses : pointes de sagaie, quantité de silex microlithiques, petit pic, grand pic en os, plaquette d'os avec signes (voir fig. 1), hameçon à double pointe d'une facture artistique, dent de petit carnassier percée, dents humaines, charbon, ossements d'animaux, etc... »

« 28 *août* — avec Marcel Paris. — Dents d'ursus, poinçons en os, petits silex, charbon, etc... »

« 9 *octobre* — avec un ouvrier. — Silex, burins, dents de cheval, ossements d'animaux, etc. »

J'estime que si on poursuivait ces recherches méthodiquement comme le fit cet archéologue, des trouvailles nouvelles apparaîtraient. Ces fouilles, à vrai dire, sont projetées par M. Diogène dans le cours de l'année 1932.

Ensuite M. le Docteur Labougle étudie les *silex taillés* de la collection Diogène (fig. 6), ainsi que les *pointes de sagaies* (fig. 7), les *os travaillés* (perçoirs, pics, poignards) et « en arrive à la pièce la plus originale et assurément la plus importante de la collection », le poignard inscrit.

Cette pièce semble provenir d'un tibia d'équidé. L'aspect en est d'un *beau jaune ivoirin*, et si l'on en pratique une coupe — comme il a été fait pour l'examen chimique, — celle-ci a une apparence *blanc-nacré*. Sa longueur est de 0 m. 175, sa largeur maxima de 0 m. 034. L'examen chimique, pratiqué par le Docteur Lescœur, l'ancien assistant du Professeur Desgrez donne : Humidité 10,7%. Cendres : 67,7 %. Co^2 et matières organiques : 21,6. Ce chiffre de 21,6 devra donc être abaissé en raison de l'anhydride carbonique des carbonates décomposés par la chaleur de la calcination. Il est à rapprocher de celui d'une pièce analogue de la grotte d'Aurensan qui présente 23 % de Co^2 et de matières organiques....

Il est hors de doute que l'instrument qui a servi à tracer les figures est le même qui a gravé les caractères...

D'autre part encore, le diadème de plumes n'est pas un fait exceptionnel. L'abbé Breuil (*Anthropologie*, t. XXIII, page 562) donne le dessin de la fresque d'Alpéra (Espagne) où deux préhis-

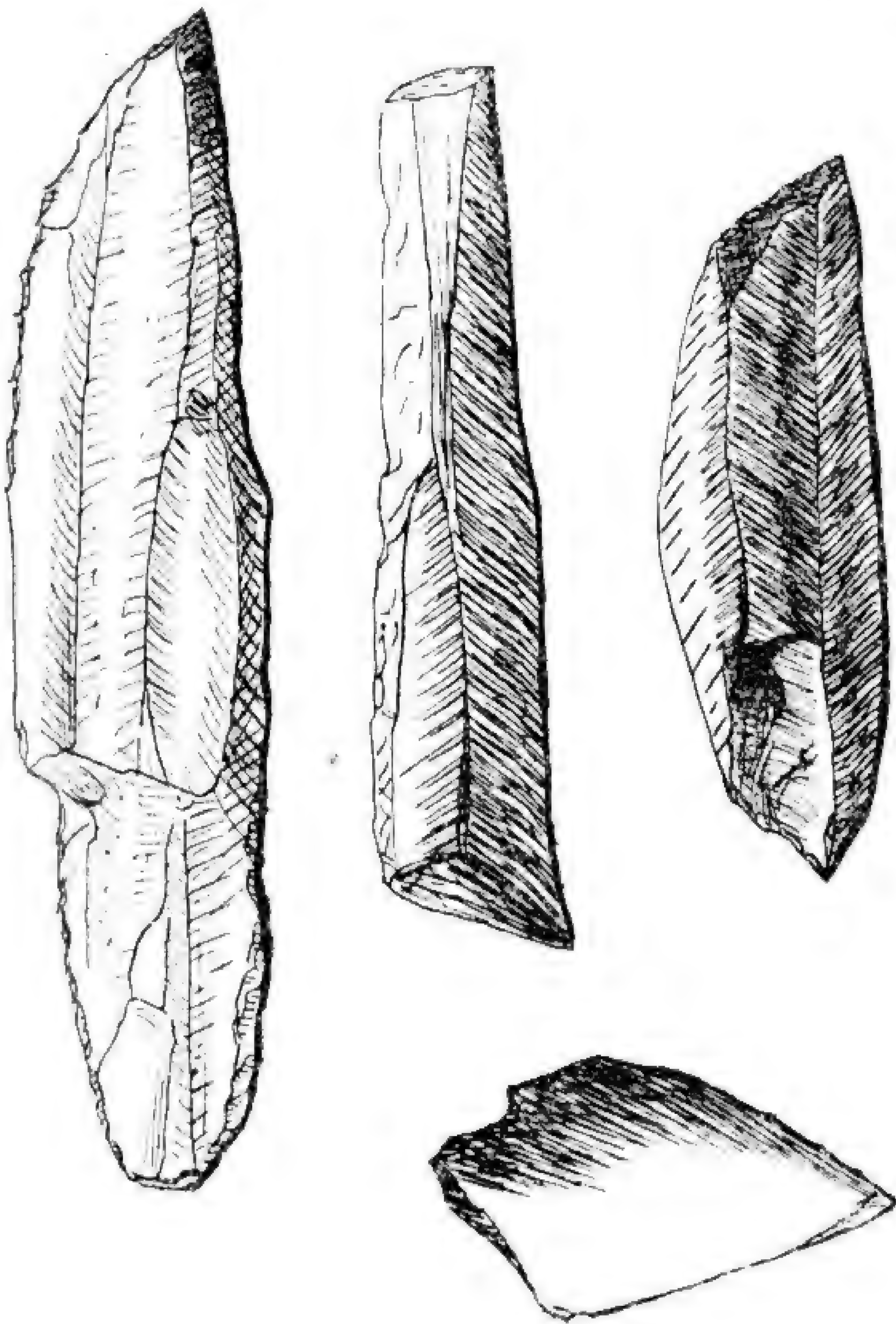


Fig. 6.

toriques exécutent une danse, étant coiffés d'un diadème de plumes... Dans son cours d'inauguration au Collège de France, en 1929, il signale que des dessins rupestres laissent voir des indivi-

dus portant des genouillères et des armatures au bras et *« le chef coiffé de plumes »*.

...Dans la grotte d'Aurensan, — qui nous paraît bien être la

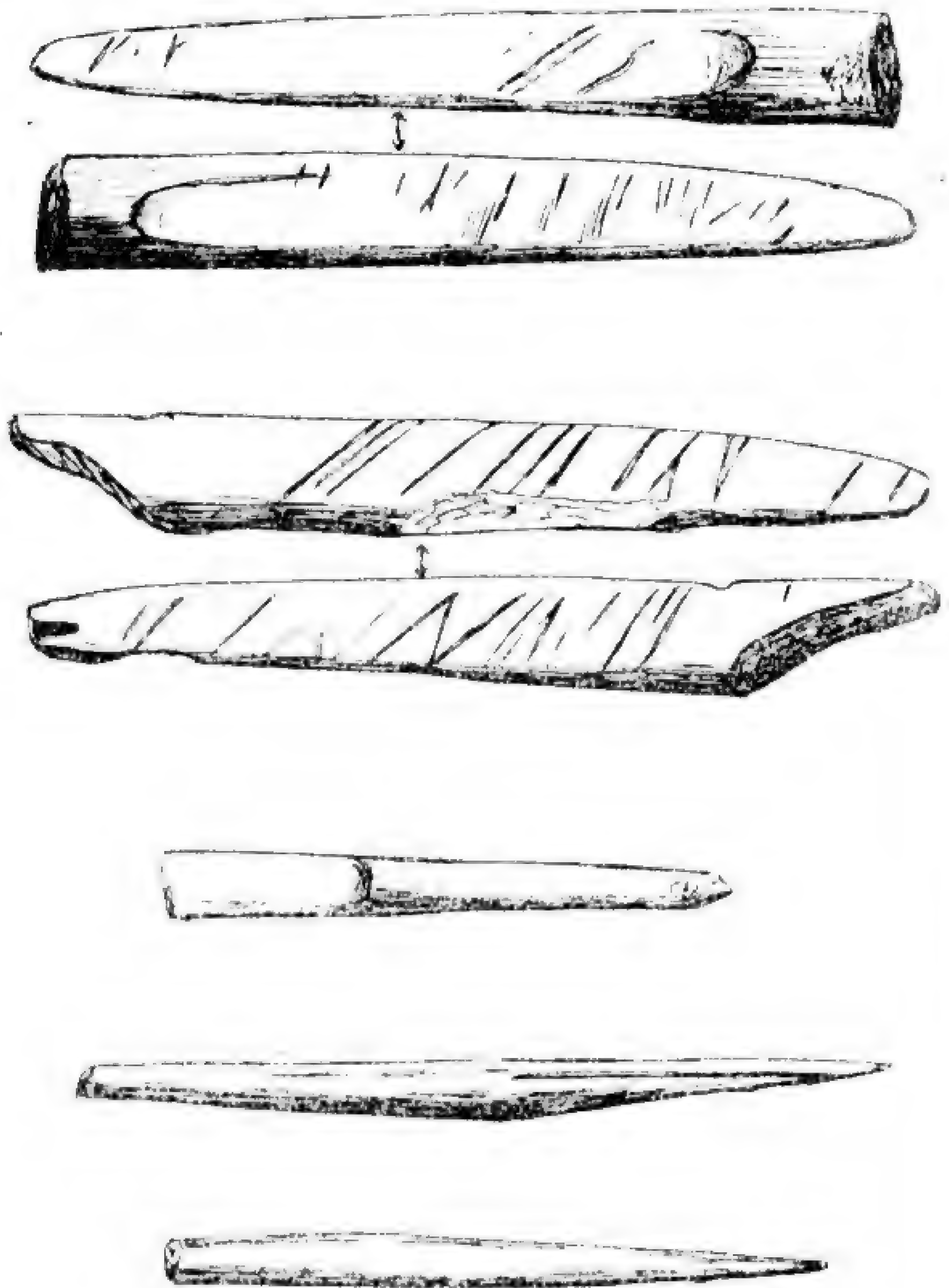


Fig. 7.

partie antérieure de celle-ci, comme nous l'avons déjà dit, — M. Emilien Frossard n'avait-il pas découvert une ardoise gravée avec un profil d'être humain (fig. 8), ainsi que deux os gravés por-

tant figures d'animaux (fig. 9)? Dans son mémoire précité, le même préhistorien signale à la page 39, « un poignard cassé à la poignée avec traces de figures au-dessus ». Malheureusement nous ne savons ce qu'est devenu cet objet précieux, mais son existence constatée par Frossard appuie dans sa mesure la valeur du nôtre...

Quoi qu'il en soit, *l'entaille des gravures a dans ses fonds la même patine que celle de la surface de l'os.* L'examen à une forte loupe permet de s'en convaincre nettement. Si la taille avait été récente, elle eût donné la couleur blanc-nacré que livre une coupe de l'os. Ici, au contraire, les moindres replis de la gravure que décèle le grossissement s'identifient à la nuance jaune-ivoire de la surface...

Tels sont les éléments d'une argumentation qui nous permet de conclure à l'authenticité de cet objet. Les circonstances d'ailleurs dans lesquelles il a été découvert, affirmées par de nombreux témoins, donnent encore tout leur poids à cette garantie.



Fig. 8.

Puis, parlant de l'inscription alphabétiforme, le Docteur Labougle écrit à la fin de son mémoire :



Fig. 9.

Il ne semble pas ici qu'il s'agisse d'indices de numération ou de marques de chasse; il y a nettement formation de caractères....

Ces signes sont mieux formés que ceux que nous connaissons de l'époque magdalénienne : ils témoignent d'un perfectionnement dans l'art d'écrire et sans doute d'exprimer par des caractères linéaires la pensée.

Le 8 décembre 1931, le Commandant Rousseau fit également à la Société Ramond une communication sur les trouvailles de Caubéta. Comme il y donna lecture de son carnet de fouilles et s'étendit plus longuement que dans son premier article sur l'étude du poignard inscrit, nous en reproduirons ici plusieurs passages importants :

Extraits du carnet de fouilles. — 6 *septembre* 1930 : reconnaissance de deux boyaux paraissant au fond de la grotte, face Sud; l'amorce de celui de gauche est débouchée; il se dirige vers le Sud-Ouest, sous le concasseur.

17 *septembre :* amorce du boyau de droite débouchée, paraît vide et vertical; un petit chien y pénètre et va sortir 15 mètres plus haut, tout couvert de glaise.

3 *décembre :* M. Diogène a déblayé le couloir ou boyau de gauche : un seul outil est trouvé, un lissoir en os; nombreux ossements d'animaux.

29 *mars* 1931 : On avance dans le couloir, il se rétrécit en descendant. Il semble se diriger vers l'emplacement de l'ancienne grotte d'Aurensan...

Après cette nomenclature, dressons le bilan des objets trouvés.

A. *Pièces en os.* Ce sont les plus nombreuses; poinçons, pics, lissoirs, burins, grattoirs, pointes, couteaux, un hameçon à double crochet très finement travaillé, pointes de sagaie à base fourchue et à biseau (deux portant des traits parallèles, signes de numération ou marques de chasse), une plaquette en os avec lignes mystérieuses, une dent de petit carnassier perforée, enfin, une pièce curieuse, *un os long avec gravures*, ayant 170 millimètres de longueur.

B. *Pièces en silex.* Silex noirs, blancs et quelques-un jaunes. (Il n'y a de silex dans les environs de Bagnères, qu'à Nodrest, terrain crétacé, à 8 kilomètres au Nord). Poinçons prismatiques, racloirs, scies, outils microlithiques, burins, une pointe de flèche à pédoncule inachevée.

C. *Ossements.* Une dent d'ursus speleus, dents de cheval, de sanglier, de petits carnivores, de chiens, pas d'oiseau ni de poisson, enfin trois dents humaines.

Nous attribuons l'outillage trouvé dans la grotte à l'industrie du *magdalénien terminal*. Quant à l'origine de la terre argileuse de son intérieur, il faut la voir dans les lits de même nature, intercalés dans les assises de calcaire jurassique de la carrière, d'où la glaise a été entrainée dans la grotte par les eaux pluviales, en suivant la cheminée qu'on a reconnue...

...En explorant, à la loupe, le fond des traits des gravures du poignard inscrit, nous constations qu'il a identiquement la même patine *jaune-ivoire* que la surface, tandis que la prise d'essai pour l'analyse a mis à nu une couche d'une teinte beaucoup plus claire *blanc-nacré;* de plus, les lèvres des lettres gravées sont assez informes et rugueuses et n'ont pas la netteté qu'aurait produite le travail d'un outil en métal : par conséquent, l'os gravé, en raison de sa composition chimique et des particularités qu'on vient d'exposer, paraît dater de l'époque néolithique des Pyrénées et ses gravures ne peuvent être récentes (1).

Passons à l'inscription : au premier abord les caractères semblent d'écriture ibérique... Quatre des cinq lettres gravées sur le poignard pourraient, à la rigueur, passer pour ibérique de type archaïque, il est vrai, mais la dernière ne s'y adapte pas. Par contre, dans le livre *Glozel* du Docteur Morlet, à la page 170, les lettres du poignard s'y rencontrent, la première double aux numéros 16-50, la seconde au 9, la troisième au 85, la quatrième au 30 et la dernière nettement au 43. L'inscription de la grotte Diogène est donc de la même écriture que les nombreuses inscriptions sur briques, galets et os, découvertes au centre de la France, à Glozel, à Puyravel et Chez-Guerrier. Il faut enregistrer ce fait *indépendant de toute hypothèse et de toute théorie.*

Le Docteur Labougle, envoya à la Faculté des Sciences de Lyon les différents ossements d'animaux recueillis dans la grotte Diogène, au même niveau que le poignard inscrit. Voici les déterminations qui ont été faites par MM. les Professeurs Roman et Mayet :

Cervus elaphus : 1 astragale; 1 molaire supérieure.

Cervus tarandus (Renne) : 1 molaire sup.; 1/2 mandibule droite.

(1) On connait bien des gravures préhistoriques qu'on croirait modernes, telle, par exemple, la célèbre fresque paléolithique d'Alpéra, figurant des chasseurs *coiffés de plumes*, comme les Peaux-Rouges des temps présents (v. H. Breuil, *Anthropologie*, tome XXIII). (Note du commandant Rousseau.)

Cervus Dama (daim) : 1 dernière molaire inférieure.

Bos primigenius : 1 deuxième molaire inf.; 1 dernière molaire inf. gauche; base de radius.

Panthère : 1 canine supérieure.

Ours brun : 1 canine supérieure.

Felis leo spelea (lion des cavernes) : 1/2 mandibule droite avec canine.

Renard, blaireau : Crânes et molaires isolées.

Equs caballus : dents (fossiles).

Sus (petite taille) : 1/2 mandibule.

Arvicola amphibius : Dents.

Mouton ou chèvre : Dent (fossile).

Antilope rupicapra : chevilles osseuses de cornes.

Homme : 1 radius avec forte insertion du court supinateur; 3 métacarpiens de la main droite.

Comme on peut s'en rendre compte, celle faune appartient encore au quaternaire, ainsi que les industries lithiques et osseuses de la grotte Diogène.

C'est à juste titre, croyons-nous, que le Commandant Rousseau et le Docteur Labougle insistent sur la communication probable entre la grotte d'Aurensan et la grotte Diogène. L'un d'eux rappelle qu'un poignard fut également trouvé dans la première grotte. Il ne s'agit pas d'un seul poignard, mais de deux. Voici en effet ce qu'on peut lire à ce sujet dans l'étude des Frossard (2) :

Poignard. — Cassé à la poignée, traces de figures au-dessus (nous appelons *dessus* la partie corticale du bois, *dessous* la partie médullaire); manche grossier avec quelques entailles latérales; longueur : 183 mm; largeur : 10 mm.; épaisseur : 8 mm. Bois de renne.

Autre poignard. — Cassé avant la poignée. Vers la pointe qui est un peu arrondie à gauche, 5 encoches larges et profondes, à droite six pareilles, comme des fragments d'une même hélice, allant de gauche à droite en montant; le dessous est strié par un travail de raclage oblique de gauche à droite.

(2) *Note sur une grotte renfermant des restes humains, découverte à Bagnères-de-Bigorre*, Bull. trimestriel de la Société Ramond, 1870.

Il semble bien d'ailleurs que plusieurs autres objets provenant d'Aurensan portaient également des signes :

Ardoises. — Nous avons extrait, non sans peine, une trentaine de morceaux d'ardoises et de pierres schisteuses, presque réduits à l'état de bouillie grisâtre. Sur ce nombre, dix portent des linéaments et des entailles qui peuvent se rapporter à des essais de dessin ou graffiti...

Pointes à queue en biseau: sortes de bâtonnets de 150 à 200 mm. de long, terminés en tête par une pointe plus ou moins acérée, et en queue par un biseau de 30 mm. environ, présentant un plan incliné au-dessus et un autre au-dessous. Nous en avons 45. Voici l'état d'un d'entre eux : longueur 37 — largeur 10 — épaisseur 7. Pointe cassée, *encoches profondes en croix et autres formes sur les côtés et dessus...*

Nous tenons en outre à signaler la réelle analogie de certaines pièces de la grotte d'Aurensan et de celles du gisement de Glozel. Nous lisons dans la note de la Société Ramond :

Navette. Cet outil unique pourrait avoir servi de navette à faire le filet, d'après l'essai que nous en avons fait; il est en bon état de conservation; il présente une forte pointe en tête et deux pointes séparées par une profonde entaille en queue : longueur totale, 140 mm.; longueur des pointes inférieures, 50 mm.; largeur au milieu, 15 mm.; épaisseur 10 mm.

Ne semble-t-il pas que ce soit là la description de la *navette* représentée à la page 86 de mon *Glozel* (3)? Et à part ces deux exemplaires nous n'en connaissons pas d'autre en préhistoire.

Il en est de même des « pendeloques en os ». Certaines de la grotte d'Aurensan (fig. 10) sont semblables à celles de Glozel.



Fig. 10.

Mais il y a plus. En examinant ces jours-ci une belle photographie que MM. Frossard avaient fait prendre de leurs principales trouvailles de la grotte d'Aurensan — et qu'a bien voulu me

(3) *Glozel*, Desgrandchamps, éditeur, 105, boulevard Brune, Paris.

communiquer le Commandant Rousseau, — je n'ai pas été peu surpris d'y voir deux hameçons (fig. 11) exactement pareils à ceux de Glozel (voir fig. 97 de *Glozel*), que je croyais d'un modèle inédit.



Fig. 11.

Or, comme nous y avons insisté précédemment (4), « s'il s'agissait d'instruments courants, leur ressemblance serait sans signification »; mais ici le parallélisme existe entre des objets atypiques, puisque nous n'en connaissons pas de pareils ailleurs. C'est précisément ce qui est démonstratif. Nous ne pouvons donc que répéter ce que nous disions alors : « *Une sorte de parenté lointaine ne saurait être mieux établie entre la civilisation glozélienne et celles des tribus paléolithiques en possession d'une écriture naissante.* »

Dr A. MORLET.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Chez le Comte Dillon, Journal d'un Inconnu. — A l'heure où la pièce de M. Maurice Rostand, à la Porte Saint-Martin, et une étude, non moins fausse, de M. Bruno Weil, évoquent l'aventure boulangiste, un dossier, provenant du cabinet de l'ancien président du Conseil Floquet et tombé entre mes mains bien par hasard, ne manque pas d'un intérêt rétrospectif et assez piquant.

C'est le récit, écrit à la fin de septembre 1888, d'un voyage à Berder, où résidait Arthur Dillon, l'ancien camarade de Boulanger à Saint-Cyr, devenu son bras droit, au cours de sa folle équipée.

J'avais cru d'abord me trouver en présence d'un agent appartenant plus ou moins à ce qu'on est convenu d'appeler

(4) *Note additionnelle sur les inscriptions paléolithiques*, *Mercure de France*, 1er septembre 1931.

« le monde ». Ces déclassés d'un genre spécial, utilisant leurs relations au profit de mensualités d'ailleurs médiocres, abondent dans les coulisses de la politique et de la sûreté générale. L'affaire Dreyfus en a fourni des spécimens bien caractérisés et je croyais m'intéresser, si j'ose dire, à l'un d'eux.

Envoyé du Comité national auprès d'Arthur Dillon et attaché à la rue des Saussaies où il rendait compte de ce qu'il avait vu et entendu, le drôle eût offert toutes les tares qu'on peut demander à un agent double.

Mais, à lire et à relire ce document, j'ai tôt eu fait de déchanter. La police n'existait que dans mon imagination. Ce n'est pas là un rapport, mais apparemment le journal écrit par un boulangiste, naïf et, comme beaucoup, égaré de bonne foi sur cette galère. Peut-être avait-il été saisi au cours d'une perquisition, ou remis par l'auteur désabusé et repentant à Charles Floquet, fécond en phrases creuses et sonores. Cela importe peu, et après avoir prévenu de la substitution d'initiales à des noms propres trop crûment dévoilés, je ne crois pas inutile de rappeler que Berder est une presqu'île, plutôt qu'une île. Dépendant de la commune de Baden, elle ne comptait, en 1885, suivant le *Dictionnaire des postes et télégraphes,* que trois habitants. Le plus proche bureau télégraphique était alors situé à Auray, à 14 kilomètres. En moins de trois ans l'activité de Mme Arthur Dillon avait transformé ce coin perdu en une luxueuse propriété tandis que la faveur ministérielle le reliait par une ligne télégraphique directe au continent.

Parti de Paris par le train de 8 heures du soir, j'arrivais à Auray à 8 h. 26 minutes du matin et je me rendais à l'Hôtel du Pavillon tenu par Mme Malézieu. Là je faisais atteler une petite voiture découverte, et moyennant la somme de 8 francs, je me mettais en route pour franchir les 18 kilomètres qui séparent la petite île de Berder de la terre ferme.

La route pour se rendre à Berder est fort pittoresque, et l'on rencontre sur son passage plusieurs belles propriétés qui appartiennent, paraît-il, à des Parisiens, telle est, du moins, la réponse que me fit mon conducteur à ce sujet.

Tout le long du chemin parcouru, nous trouvons un fil télégra-

phique unique, sur poteaux administratifs. Il paraît que ce fil qui relie l'habitation de M. le comte D... a été posé par l'administration des télégraphes, il y a environ trois ans, à l'époque sans doute où le général était ministre et le collègue de M. Granet. Aux diverses questions que je pose à mon cocher, ce brave homme, qui me paraît très boulangiste, ne parle du comte D... qu'avec le plus grand respect. Je lui demande s'il a jamais vu le général dans ces parages ou à Berder, il m'affirme que non, mais on croit qu'il doit venir. Aussi, les Bretons de ce pays se réservent de lui faire une réception chaleureuse, car, me dit mon bonhomme, c'est un Breton que le général, et dame, Monsieur, on aime toujours un compatriote.

Par une avenue bordée de « petits pins », et de « très belles pelouses, fort bien tenues », qui s'étendent jusqu'à la mer, le voyageur parvient à la maison d'habitation. Au seuil, comme dans les consulats, un mât se dresse où flotte un pavillon.

J'arrive enfin à l'habitation, et j'aperçois alors dans une très belle cour le comte qui s'avance vers moi. A quelques pas de lui, se tiennent la comtesse D... et aussi un grand jeune homme d'une vingtaine d'années et un autre plus jeune, tout frisé, qui paraît avoir quatorze ou quinze ans. Le comte me présente à la comtesse et à ses deux fils : l'aîné, M. Pierre, le second, M. Henri. La comtesse, fort gracieuse, s'excuse auprès de moi de la façon dont je vais être logé. (Il paraît qu'il y a foule à Berder). Le comte, après les quelques paroles banales de l'arrivée, m'entraîne dans son cabinet, fort belle pièce située dans un bâtiment séparé, et qui est meublée avec un luxe de très bon goût. Nous causons de mon voyage et de son but. « Si vous le voulez bien, me dit-il, nous ne causerons affaire que ce soir : j'ai pour habitude de ne parler que le soir de ces choses. Le courrier arrive ici de une heure à trois heures, mais je ne l'ouvre que de onze heures à minuit. » Il me parle cependant de ce qui arrive pour les élections de la Somme, de son inquiétude au sujet de la quantité d'argent distribuée déjà pour cette élection (1). L'heure du déjeuner arrive et le comte m'emmène alors dans un salon situé dans un autre bâtiment donnant sur un jardin français rempli de fleurs. Là je trouve réunis tous les habitants de Berder, la comtesse D... et les deux fils du comte, M. F. T..., secrétaire du comte et qui ne le quitte jamais, M. le comte de M..., ancien inspecteur général des haras, qui donne à la comtesse, qui a

(1) Le 19 août 1888, Boulanger avait été élu député par 130,000 voix dans le Nord, 57,242 dans la Charente-Inférieure, et 76,155 dans la Somme.

la passion de l'équitation, des leçons de manège, et même lui fait un véritable cours hippiatrique. Ensuite, Mme la baronne de S..., belle-sœur de la comtesse Dillon, il paraît que le baron de S... est directeur d'une usine en Alsace-Lorraine, à Dieuze (2). M. de S... est le frère de la comtesse D... J'ai appris que la comtesse D... et son frère seraient les enfants d'un ancien consul général des Etats-Unis à Alger. (La comtesse a habité longtemps l'Algérie). Ensuite, il y a Mme de G..., nièce de Mme de S..., et sa fille, Mlle Berthe de G... Je retrouve là aussi le lieutenant-colonel P..., en garnison à Provins, camarade du comte D... (ils se tutoient), et enfin, un jeune professeur, nommé L..., qui donne des répétitions aux fils du comte D...

Placé à la gauche de la maîtresse de maison, tandis que le comte de M... occupe sa droite, le nouvel arrivé écoute, observe et note dans son souvenir. La table est simple, mais abondamment servie. Le déjeuner est charmant, après lequel on va, à bord d'un petit voilier monté par trois matelots, faire une excursion dans une île voisine, située à une portée de canon et contenant des « monuments druidiques et celtiques fort curieux ».

Notre homme a gagné la confiance de ses hôtes et va pouvoir remarquer les incontestables attaches orléanistes d'Arthur Dillon :

A notre retour, nous causons tous comme des amis de trente ans, j'ai gagné les habitants de Berder et tout le monde est fort aimable et gracieux.

Au dîner, la conversation devient un peu politique et je ne sais comment, mais l'on arrive à parler des *princes d'Orléans*. Dillon (c'est la première fois où il soit nommé en toutes lettres) prend alors la parole et défend avec une chaleur singulière le duc de Chartres. Il en parle comme s'il avait pour lui un culte, et il lui a échappé de déclarer que si jamais une guerre arriverait (*sic*), il serait le premier à supplier le général Boulanger (cela dans l'hypothèse où il serait ministre ou chef d'Etat), *de lui rendre ses épaulettes* et de le prendre *dans son état-major*. J'ai été très frappé de cette déclaration faite avec une énergie singulière. Le comte Dillon, pour moi, a des attaches et des préférences très nettes pour la famille d'Orléans. N'y a-t-il que cela aujourd'hui?

(2) Dieuze, chef-lieu de canton de la Moselle, à 20 kilomètres de Château-Salins : salines, fabriques de produits chimiques, de gélatines, de broderies. Edmond About y était né en 1828.

Je commence à croire que non, je crois qu'il y a une alliance formelle. L'avenir me démontrera si je me suis trompé.

De la musique suivit le diner et ce fut pour le visiteur l'occasion de tracer un assez joli portrait de Mme Arthur Dillon :

La comtesse Dillon est une cantatrice hors ligne, et je suis frappé de l'air jeune qu'elle a, si c'est elle qui est la mère des deux jeunes fils du comte (3). La comtesse est une femme qui paraît avoir 35 à 36 ans, elle est de petite taille, brune, très bien faite, pas jolie, mais d'une physionomie agréable, la bouche est jolie, mais les dents très blanches sont laides et mal placées; elles s'avancent en saillie. Malgré cela l'ensemble est gracieux. La comtesse se met très simplement, pas de bijoux ou très peu. Elle a dû beaucoup voyager et est habituée au commerce des hommes; la plus futile attention est remarquée par elle et elle y fait allusion, si ce n'est le jour même, le lendemain. Elle domine complètement le comte qui n'a d'yeux que pour elle : j'ai souvent surpris pendant nos promenades en mer les yeux du comte braqués sur elle avec insistance et une fixité brillante. La comtesse qui aime le général et lui est dévouée, corps et âme, ne se prive pas cependant de décocher à son endroit de petites pointes. Ainsi, on parlait un jour du port de la barbe que le général avait prescrit; le comte D... disait que la mesure prise par son ami l'avait été afin que les réservistes et les territoriaux, une fois incorporés, ne fussent pas dissemblables des autres troupiers. La comtesse se penchant sur moi me dit : « C'est une affreuse blague, il a pris cette décision parce que cela lui allait bien. *Il me l'a dit.* » Le comte lui reprocha doucement ce qu'elle venait de me dire, et, s'animant un peu, nous dit que le soldat français, jusqu'au jour de la victoire remportée, devait être aux yeux des femmes en tenue de campagne, c'est-à-dire avec la barbe. C'est ainsi que les femmes doivent les aimer, en tenue de « mourir pour la patrie ».

A onze heures, la soirée prit fin et Arthur Dillon passa dans son cabinet. On a dit de lui qu'il avait « commercialisé » l'entreprise boulangiste. Cela était vrai, non seulement au point de vue des moyens de publicité employés, mais touchant même la correspondance. Ainsi son secrétaire se

(3) D'après les notes de police jointes au dossier et qui eurent leur écho à la Haute-Cour, le mariage d'Arthur Dillon aurait remonté à 1880 seulement. Ces deux grands fils n'auraient donc pas été les enfants de Mme Arthur Dillon.

servait d'une machine à écrire. C'était une nouveauté qui étonnait :

J'accompagne le comte à son cabinet où il dépouille son courrier. T... est assis à une table à côté. Le comte lui passe les lettres lues et lui indique ce qu'il faut répondre. J'ai remarqué que T... signe Dillon ou T... suivant les personnages auxquels on écrit. Les lettres, au lieu d'être copiées par un copie de lettres, sont copiées par une petite machine américaine à clavier; on obtient ainsi trois exemplaires de la même lettre. T..., qui est fort adroit, manie cette machine avec une surprenante agilité...

Le secrétaire avait précédé « la dactylo ». A minuit et demi, le courrier était dépouillé, il y avait été répondu et tout le monde allait se coucher.

Le comte, notait le lendemain mon visiteur, est doux et bon. J'ai longuement causé avec lui. Je traduirai en quelques mots sa ligne patriotique. Je suis Français, j'aime mon pays par-dessus tout, et si je puis avec mon ami arrivant au pouvoir mettre la France à sa place, à la tête des nations, je serai trop heureux de donner ma vie pour ce résultat. Le comte rêve de jouer un rôle politique considérable. A Dieu ne plaise que je le compare à M. de Bismarck, mais il dit et prétend que deux hommes unis, comme il l'est, au Général, peuvent remuer le monde. Sa foi dans l'avenir du Général est complète. Loin de sa pensée le coup de force : cela arrivera tout naturellement, à son heure. Le Général n'a qu'une chose à faire : attendre très tranquillement les événements.

Les visites se succèdent à Berder; tantôt c'est un médecin de Vannes, le Dr C..., avec qui on ne parle qu'archéologie, tantôt des châtelains des environs, le marquis de B..., ancien officier des Guides et membre du Jockey-Club, ou encore M. du B..., fleuretant avec le boulangisme, s'ils n'y sont ralliés. Arthur Dillon se montre à l'ordinaire adroit, usant de souplesse pour n'effrayer personne et c'est, évoquée dans la conversation, cette anecdote scandaleuse, peu connue, qui n'eût point déparé les *Mémoires d'Horace de Viel-Castel*. Plus que jamais, les initiales sont de rigueur :

J'ai remarqué que le comte Dillon est fort habile dans ses conversations et flatte toujours son interlocuteur, le charme, est de son avis. Le marquis de B... nous a raconté que le Général est très

bien vu au Jockey-Club depuis sa triple élection, il y a eu revirement. Mais, nous a-t-il dit, méfiez-vous de G..., il essaiera de vous jouer un tour, c'est un mauvais bougre. Mais il paraît que le bouillant G... baisse pavillon devant Robert de B..., qui est général de brigade, mais qui, à cause des désordres de sa femme, a failli tuer G... Il paraît qu'à Saint-Germain, au pavillon Henri IV, il a surpris G... avec sa femme, en 1871, pendant la Commune, et qu'il l'a fait basculer sur l'appui d'une fenêtre. G... a demandé grâce. Chaque fois que le général G... voit entrer de B... au Cercle, il file. Quant à de B..., s'il rencontre dans un passage ou un escalier de G..., il s'arrête court, et G... se dérange!

Dillon, devant qui tout cela est raconté, nous dit : Vous verrez que G... s'arrangera pour nous servir à temps, pour avoir une bonne position. G..., quand il sentira le vent, nous viendra. Cependant, il paraît qu'il visite souvent M. Jules Ferry; des officiers du club l'ont vu souvent sortir de chez Ferry, et ils l'ont blagué au cercle où le *grade* n'existe pas.

Au cours de cette visite, qui se prolongea cinq jours durant, vint le colonel C..., « un vieux brave de 1870 », voisin du marquis de B... Mais un visiteur autrement « important » devait arriver à Berder, sans que son outrecuidance en imposât le moins du monde à l'auteur de ces quatre lignes assez méprisantes :

Le samedi, jour de mon départ, est arrivé M. Arthur Meyer; l'on a fait beaucoup de frais pour lui, il venait de Luchon, Cauterets. C'est un homme mal élevé qui ne sait pas se tenir à table. Le comte l'entoure de soins, d'attentions.

Ces soins et ces attentions se comprennent : le surlendemain, Arthur Meyer devait, à Paris, faire remettre au mémorialiste anonyme une somme de 30.000 francs destinée à grossir le budget de l'élection de la Somme.

Mais restons-en là, les 220.000 francs qu'atteignit ou que dépassa cette élection sont jeu d'enfant à côté des millions avec lesquels jonglent nos budgets actuels. L'arbitre des élégances, mal élevé et ne sachant se tenir à table, nous fournit le mot de la fin. On ne saurait en trouver de meilleur.

PIERRE DUFAY.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Robespierre et Boilly. — Vers la fin de sa longue vie, Boilly estimait avoir peint plus de cinq mille portraits; c'est le chiffre qu'il cite dans une autobiographie en quelques pages conservée aux archives du musée Carnavalet et dont communication m'a été obligeamment donnée.

Parmi ces portraits, peu sont aussi intéressants que ceux qu'il fit pendant la Révolution. Il en connut tous les acteurs, mais surtout Robespierre, avec qui ses relations datent de leur commune jeunesse, écoulée à Arras.

Ce fut sans doute en 1789 qu'il peignit le portrait du tribun identifié depuis peu au musée de Lille par un sagace érudit, M. Beaucamp, secrétaire de la Commission historique du Nord.

Vêtu de soie changeante à fond bleu, d'un gilet chamois et d'une culotte de nankin, Robespierre est assis sur un fauteuil rouge devant un bureau à cylindre. Son jabot est de linon, ses manchettes de dentelle; des boucles d'argent luisent à ses souliers, et sa main gauche tient une tabatière du même métal. Soigneusement coiffé et poudré, il s'appuie du bras droit sur l'accoudoir du fauteuil. Derrière lui, une malle encore ouverte vient d'être vidée de son contenu, et une bouteille de vin entamée repose sur une armoire. Un petit chien jappe à ses pieds.

Le Robespierre ici représenté ne s'est pas encore durci au brasier de la Révolution. On reconnaît surtout un homme extrêmement content de soi en celui que Marat va appeler « l'incorruptible », mais que ses collègues, sans nul respect, nomment « la chandelle d'Arras », et dont l'éclat médiocre ne saurait lutter avec « le flambeau de la Provence », Mirabeau. L'expression est un curieux mélange d'honnêteté, de fatuité naïve, même de douceur; Robespierre n'en est encore qu'à célébrer la vertu, il n'énoncera que dans trois ans son terrible axiome : « La terreur, sans laquelle la vertu est impuissante... ».

Ce portrait fini, Boilly ne dut pas perdre contact entièrement avec le disciple artésien de Jean-Jacques. Le revit-il quand il fut installé à Paris chez le menuisier Duplay? On

incline d'autant plus à le croire que telle de ses peintures fait penser aux hommages quotidiens reçus par Robespierre des filles de son hôte, Eléonore et Elisabeth, l'une et l'autre à son entière dévotion. On y voit deux jeunes filles déposant une corbeille de fleurs sur les genoux d'un jeune homme dont le visage reflète la sensibilité à la mode. Dans la collection Schwob d'Héricourt, où elle est aujourd'hui, cette toile a pour titre *L'Innocent*!

Il n'y a pas moins de « sensibilité » ni de « vertu », avec plus de lyrisme, dans deux compositions gravées par Devilly. L'une, *L'Amant poète*, est datée du 1er octobre 1793. Près d'un jet d'eau et sous de frais ombrages, un poète assis aux pieds d'Apollon porte-lyre semble enivré par la nature autant que par les vers qu'il écrit. Tourné vers la statue dont le socle est fleuri de roses, et tout à son transport, il ne voit point les deux vierges rieuses qui accourent le surprendre. Ailleurs, c'est au tour de *L'Amant musicien* de rejoindre, sous un arbre centenaire, ses amies enchantées par le son de sa flûte.

Est-ce imagination pure? ou Boilly a-t-il voulu flatter Robespierre? Sur l'une et l'autre estampe, c'est lui, croirait-on, qui se montre avec la correcte élégance dont il ne se départit jamais, et aussi avec l'amour de la nature professé par le rimeur d'Arras devenu le dictateur de Paris. On sait qu'en pleine Terreur il allait se recueillir à Montmorency, auprès de l'ermitage de Rousseau, et demander aux bois de faire entendre l'Etre Suprême à son cœur. Les filles de son hôte l'accompagnaient parfois dans ses promenades, Eléonore surtout, dont il était aimé et qu'il devait épouser après qu'il eût assemblé, nouvel Amphion, les pierres d'une cité pure où l'harmonie régnerait parmi les hommes.

Mais, d'abord, le glaive de la loi doit retrancher du monde les corrompus.

Etrange figure d'idéologue et de proscripteur, la plus complexe à coup sûr de celles qui passèrent devant Boilly.

§

L'artiste a été pris dans la fièvre de Paris dès les débuts de cette Révolution dont il sera d'un bout à l'autre le témoin. Perdu dans la foule durant les orageuses journées de 1789,

il peint dans *Le Jardin des Tuileries* les bourgeois mêlés aux militaires, les partisans du roi aux amis de La Fayette, ceux qui conservent la cocarde blanche et ceux qui la portent déjà tricolore. Un de ses dessins montre aussi, dans un jardin fort semblable au Palais-Royal, un jeune couple arrêté près d'une marchande qui a installé à ses pieds un carton rempli de cocardes; et l'homme, dont une culotte collante moule les formes, fait placer à son chapeau celle que Camille Desmoulins a donnée en signe de reconnaissance aux patriotes.

Boilly a portraicturé le bégayant orateur du Palais-Royal et des Cordeliers, intime alors de Robespierre. Debout derrière une table où un encrier repose sur des feuillets, de la main gauche il tient roulé son discours, et lève la droite pour réclamer le silence. L'expression générale de la physionomie est intelligente en dépit du grand nez chevalin, et les yeux ne manquent pas de feu. Sous l'habit s'aperçoit un gilet brodé traversé par une écharpe à laquelle est suspendu un large médaillon, emblème civique, ou amoureux souvenir de sa Lucile.

Nul n'a été à Carnavalet sans rêver devant la fine et nerveuse jeune femme, si touchante avec son mince visage paré d'une grâce presque maladive. Une couronne de fleurs artificielles dans ses cheveux non poudrés, elle est vêtue d'une robe de soie gorge de pigeon sur laquelle se croise un fichu blanc. Voilà donc celle qui, pendant la nuit du 10 août, chez les Danton, riait d'un rire proche de la folie, et qui disait un autre jour aux amis de Camille réunis dans son salon de jolie femme : « Laissez-le sauver son pays; ceux qui s'y opposent n'auront point de mon chocolat. »

Est-ce ce portrait traditionnellement attribué à Boilly — et qui n'en est point indigne — que réclamait dans sa prison le malheureux Camille? On se souvient de la lettre passionnée qu'il écrivait du Luxembourg à Lucile, et qui d'ailleurs ne lui parvint jamais :

> Je t'en conjure, envoie-moi ton portrait; que ton peintre ait compassion de moi qui ne souffre que pour avoir eu compassion des autres; qu'il te donne deux séances par jour. Dans l'horreur de ma prison, ce sera pour moi une fête, un jour d'ivresse et de ravissement, celui où je recevrai ce portrait.

Il ne le reçut point. Elle-même, la frêle jeune femme qui tenta de soulever Paris pour le sauver, fut traduite au tribunal révolutionnaire. Robespierre, qui avait été leur témoin le jour de leur mariage, les laissa monter l'un et l'autre sur l'échafaud.

Quant à Boilly, malgré son amitié ancienne avec le maître de l'heure, il n'évita une comparution devant le tribunal révolutionnaire, peu de semaines ensuite, que grâce à l'esquisse du *Triomphe de Marat*, tenue pour une suffisante attestation de son civisme.

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

LETTRES PORTUGAISES

Le Portugal vu de l'Europe. — Osorio d'Oliveira : *Geografia literaria*; Imprensa da Universidade, Coïmbre. — João Gaspar Simoes : *O Misterio da Poesia;* Imprensa da Universidade, Coïmbre. — Affonso Duarte : *Os 7 poemas liricos;* Ed. Presença, Coïmbre. — Eugenio de Castro : *Eclogas;* Ed. Lumen, Coïmbre. — Mémento.

L'accueil émouvant qui me fut réservé récemment par l'élite intellectuelle de Portugal, et en particulier par celle des trois grandes cités d'art et de pensée : Lisbonne, Coïmbre et Porto, m'a permis de vérifier, une fois de plus, l'excellence de la courtoisie portugaise. Keyserling a fait erreur : elle n'a rien d'affecté ni d'amphigourique. Elle est, au contraire, pleine de mesure et de réserve; elle est attentive, souriante et simple. Il se peut qu'elle dérive en partie du souci légitime de donner de soi la meilleure idée; mais elle est à coup sûr dictée par une volonté de sympathie, qui est un trait précieux de civilisation avancée, et qui se dispense, au surplus, de grandes phrases et de grands gestes, ainsi que le fait fort judicieusement remarquer M. João de Castro Osorio dans sa réponse à Keyserling : **Portugal vu de l'Europe** (*Descobrimento*, N° d'automne). D'instinct l'individu portugais aspire à se réaliser en soi-même, note avec finesse l'éminent essayiste. Cette tendance en fait un perpétuel insatisfait. De là la *saudade;* de là l'esprit d'aventures; de là le Navigateur; le *Bandeirante*. Le Portugal est un balcon ouvert sur l'infini, a dit Eugenio d'Ors. Il invite au départ. Par ailleurs, l'excès de personnalisme, qui crée l'insatisfaction, rendit nécessaire la courtoisie, qui amortit les chocs

entre individualités trop absolues et diminue les risques de conflit. Et M. João de Castro, méditant face à l'Atlantique, a beaucoup plus sainement jugé son propre peuple que ne le fit Keyserling, face à l'Europe. Les Portugais ont conscience d'avoir été pour quelque chose dans l'évolution du monde. Faut-il le leur reprocher? Ils aspirent à tenir encore une place en vue. Pourquoi pas? Proportionnellement à la population du territoire métropolitain, le Portugal s'est souvent montré plus riches d'hommes de premier plan que telles autres nations d'immense envergure.

Il suffit, pour s'en persuader quant au présent, de parcourir les plus substantiels chapitres du nouveau livre de M. Osorio d'Oilveira : **Géographie Littéraire.** Le jeune et brillant critique, dont le bagage de lectures européennes et surtout françaises est l'un des plus variés que je connaisse, et qui n'a pas seulement voyagé dans les livres, mais aussi à travers deux continents, ainsi que le fait remarquer son éminent préfacier M. Joaquim de Carvalho, s'applique à caractériser en quelques mots, souvent trop succincts à notre gré, l'apport spécifique de chacun des poètes et prosateurs contemporains de son pays. Il marque surtout ce que le sentiment de l'exil a pu procurer de sûre originalité à quelques-uns. Et il cite en première ligne, à côté de son oncle Alberto Osorio de Castro qui d'Angola dans l'Inde et à Timor promena sa muse errante et nostalgique, à côté de Wenceslau de Moraes, frère des Loti et des Lafcadio Hearn, à côté d'Antonio Feijó qui mourut près du pôle, le nom chaque jour grandissant du poète de *Clepsydre*, Camillo Pessanha, qui un jour quitta sa Beira natale pour aller vivre à Macao, et qui du regret angoissé de sa patrie lointaine a su tirer les accents les plus douloureusement mélodieux qui soient. L'influence de ce poète, dont le nihilisme déchirant n'a d'équivalent que dans l'Ecclésiaste ou chez Shakespeare, est à la base du mouvement *moderniste* actuel, que distingue l'ascension au zénith de la Poésie d'une étoile de première grandeur : Fernando Pessôa. Ce mouvement de rénovation lyrique a trouvé son critique en la personne de João Gaspar Simões et il sera désormais impossible de porter un jugement sûr sur les principaux membres du groupe, si l'on n'a

médité d'abord sur les dix essays que le jeune maitre a rassemblés dans **Le Mystère de la Poésie,** œuvre de pénétration profonde et de forte culture, en même temps que de foi dans ce que j'oserai appeler la divinité de l'Art.

Nous ne saurions faire autre chose ici que d'arracher à ces pages quelques phrases qui soient comme des comprimés de sagesse introspective :

Tenter d'approfondir le mystère de la Poésie, dit Simoès, c'est tenter d'approfondir le mystère même de la vie. C'est le mystère de la création, inaccessible aux principes rationnels, à la décomposition analytique, ce qui coule, ce qui naît continuellement. La réalisation poétique est ainsi une véritable extase, une révélation mystique grâce à laquelle le poète entre en communion avec l'essence de sa personnalité profonde. La prose est la réalisation rétrospective d'une expérience émotionnelle, intellectuelle ou sensible; la poésie est la réalisation présente, immédiate, instantanée de ces mêmes expériences en dehors des données de la mémoire. Toute découverte véritable se fait, au surplus, dans la plus complète indifférence des vérités connues. Le Poète, comme le primitif, voit le monde pour la première fois. Pour Gœthe, aussi bien que pour les Symbolistes, la poésie lyrique ne pouvait résulter d'aucune préméditation volontaire; elle était le fruit d'une tension particulière de l'âme, qui la révélait occasionnellement à elle-même. Avec Mallarmé, l'unique réalité réside dans les idées et dans les images qui en sont les symboles. Il conçut ainsi une poésie extra-sensible et intellectuelle. Dans cet art la musique verbale est remplacée par l'hiéroglyphe. En tout cas, la poésie de notre temps trouve exclusivement sa source dans le momentané, dans le circonstanciel, quelles que soient les disciplines plus ou moins étroites qu'elle accepte. Le poème, ajoute M. Simoès, à propos de João de Deus, est la condensation d'un certain instant poétique, où le poète prend contact avec sa véritable nature et nous en donne la révélation. La poésie est ainsi ce qui se précipite du plus profond de l'homme indépendamment de la raison, de la volonté ou de l'intention. João de Deus illustre, selon l'éminent essayiste, cette vérité qu'il est impossible d'être véritablement poète dans l'entière conscience des facultés intellectuelles. Nul ne posséda davantage la faculté d'extérioriser son âme.

Ce poète aspire proprement à l'inaccessible et, dans ce tourment, repose son génie. Son royaume était situé au delà de l'intelligence pure. Il devançait ainsi l'époque moderne. Cesario Verde, au contraire, devinant que toute réalité n'est qu'apparence, et

pressentant qu'un esprit secret existe en toutes choses, ne pouvait concevoir la divinité autrement qu'incarnée en des formes concrètes, et toute son œuvre est une révélation des liens qui rattachent sa propre âme à l'âme du monde. En opposition avec Raul Brandão, qui fut toujours incapable d'abandonner à l'action, au drame la moindre parcelle de sa vie personnelle et qui ne réussit jamais à voir les choses que de façon seconde, à la façon des véritables poètes, Cesario Verde eut toutes les qualités du prosateur, quoiqu'il eût choisi d'écrire en vers.

Il est difficile, semble-t-il, de ne pas souscrire à ces jugements motivés de M. Simões, d'autant qu'ils cherchent à nous expliquer la genèse du mouvement moderniste portugais, dont le pauvre Mario de Sà Carneiro, suicidé à Paris en 1916, fut l'un des protagonistes. Par Eugenio de Castro et Baudelaire, ce poète est l'héritier direct des Wilde, des D'Annunzio, des décadents de l'Art pour l'Art. Bientôt devait se révéler à lui un monde différent de celui des apparences formelles. L'Art lui apparaît alors comme exigeant la présence de l'homme. Il en vient, faute de pouvoir rassembler les éléments de sa personnalité véritable, à se créer une personnalité fictive. Pour lui l'art devint fondamentalement une *transposition*, c'est-à-dire un passage au delà de la réalité quotidienne de l'Homme. Ce pur esthète ne songea jamais qu'à esquiver la Vie. Celle-ci devait finir par se révéler à lui. Il en mourut.

Fernando Pessôa, au contraire, est une nature parfaitement équilibrée.

— La beauté de sa poésie, dit M. Simões, est simultanément « objet de connaissance et de sentiment. » Le poète n'écrivait-il pas lui-même dans le premier numéro *d'Athéna* (octobre 1931) :

De la sensibilité, de la personnalité distincte qu'elle détermine par le moyen de l'inspiration naît l'Art. Mais la seule sensibilité ne l'engendre pas. Il est nécessaire que s'adjoigne à ce que la sensibilité procure ce que l'entendement lui refuse. Ainsi s'établit un équilibre et l'équilibre est le fondement de la vie. L'Art est l'expression d'un équilibre entre la subjectivité de l'émotion et l'objectivité de l'entendement, lesquels s'opposent l'un à l'autre. L'art à sa naissance ne peut être qu'individuel; pour ne pas mourir, il a besoin de devenir comme étranger à l'individu.

Nous sommes donc en face d'un poète intellectuel, mais qui puise dans le circonstanciel les éléments de son lyrisme, et c'est ce que M. Simoès discerne fort bien. A la façon du compositeur de musique, Fernando Pessôa transpose, dit-il. Il s'agit de reconquérir par ce moyen les voix obscures de l'âme... De là le style poétique obscur qui caractérise l'auteur de *Dernier sortilège*. Ce qui en moi est sentiment est aussi pensée, a dit de lui-même Pessôa. Cependant, conclut M. Simoès, sa poésie n'est pas autre chose que la protestation plaintive de son enfance perdue, de son innocence primitive.

Etudiant la fatalité dans la poésie d'Antonio Botto, M. Simoès découvre que ce poète essentiellement mondain et formel ne saurait pourtant affirmer l'inutilité de son art.

Botto a besoin de se sentir écouté. Cependant, il ne s'intéresse pas à ses interlocuteurs. Chez Botto la sincérité stimulée par le dandysme est limitée par le préjugé esthétique, et il ne peut considérer comme beau que ce que les sens lui dénoncent comme l'étant.

Ainsi s'exprime M. Simoès, à propos de ce poète de l'Amour, qui ne serait pourtant pas un poète de la Femme, et qui ne nous livre pas son moi secret, son moi fatal et convulsé. L'amour chez lui prend un aspect unique, celui de l'élégance. Pour mieux juger ce poète, M. Simoês appelle à son secours la psychologie la plus moderne, et son analyse est impressionnante. Elle pourrait servir pour Oscar Wilde, autant que pour Baudelaire.

Le troublant auteur de *Biographie* et des *Poèmes de Dieu et du Diable*, M. José Regio, est un poète d'une humanité autrement profonde qu'Antonio Botto. Il n'y a chez lui, à proprement parler, aucune recherche de beauté; mais, selon la juste expression de M. Simoês, il nous précipite sur nous-mêmes, et nous confond devant la complexité de la matière humaine qu'il pétrit devant nous... Là le divin se mêle à l'infernal, la grandeur à la misère, la pourriture à la pureté, et toute sérénité devant une telle œuvre est impossible. Tel sonnet : La *Cage et les Bêtes féroces* fait positivement frémir dans son raccourci d'angoisse. Cependant Regio ne saurait se contenter de la notation directe de ses émotions acciden-

telles; il les transpose et les stylise, au contraire, de façon à leur faire exprimer le total d'une âme. Ainsi s'avère-t-il artiste incomparable. José Regio aime l'abime; mais il a des ailes, aurait dit Nietzsche. Il jouit de se montrer au-dessus de l'abime en un vol périlleux, remarque M. Simoes. Et en cela José Regio ne se révèle-t-il pas romantique incorrigible, comme tant de ses émules portugais? José Regio est dévoré du *Mal des Ardents*. Il n'aime que les lointains et les mirages, les gouffres, les torrents, les déserts, ainsi qu'il le chante lui-même... Mais la dominante de sa personnalité réside dans la préoccupation d'exprimer la vérité de la vie. Et en cela il se révèle à nous à la fois comme un artiste et comme un philosophe. Ainsi M. Simoès peut-il le comparer à Pascal ou à Chestov. C'est que les lois de l'Ethique et de l'Esthétique se confondent... En droite ligne José Regio descend d'Anthero de Quental, mais aussi d'Antonio Nobre.

Pour M. Simoès, une œuvre littéraire ne doit être envisagée qu'en fonction de son auteur, de son époque et de ses propres lois de vie interne. Adolfo Casais Monteiro est le poète du négativisme pathétique. Tant pour la forme que pour le fond, il ne saurait être jugé par la norme des autres; car il n'use ni de rimes ni de mètres réguliers. Les poèmes réunis sous le titre de *Confusion* sont le produit des efforts multipliés que le poète accomplit pour se projeter hors de lui-même.

Ils révèlent ainsi, dit M. Simoès, une conscience préoccupée de fixer la valeur de la création d'art. Ils nous transmettent l'agitation intérieure d'une âme qui redoute à chaque instant d'être trahie par les mots.

Les poèmes de Casais Monteiro sont des instants de vie. Pas davantage. Comme tels, ils s'écartent tout autant des balbutiements surréalistes que du musicisme néo-classique. Ils n'ont rien de systématiquement obscur, et leur musique très réelle est une vibration d'âme. A ce titre, nul n'est plus poète que Casais Monteiro.

Telles sont les promesses les plus marquantes de la nouvelle Poésie portugaise, dont la très vivante revue *Presença* est l'organe principal. A côté des aînés les disciples se

pressent, âmes angoissées de rêve et férues d'introspection, tels Carlos Queiros, qui lamente l'éternelle incertitude des instants, Antonio de Navarro, qui compare sa vie psychique aux jeux dangereux des acrobates; Clavo, qui fascine le mystère des destins; Mario Saa, qui garde le culte de la forme parfaite; Ribeiro Couto, dont le vers se gonfle d'haleines atlantiques; José Gomes Ferreira; João de Brito Camara; Jorge de Lima; Aloysio Branco. Aux pages de la même revue les *Aphorismes* de José Marinho illuminent les mêmes perspectives que les essais de Gaspar Simoês : la recherche de l'essentiel.

En vérité si, d'une époque à l'autre, les générations semblent s'opposer entre elles, c'est pour mieux assurer la continuité des courants intellectuels qui organisent la vie psychique d'une nation. *Presença* succède, à vingt ans d'intervalle, à la vaillante *Aguia* de Porto, comme celle-ci avait succédé à l'*Arte* d'Eugenio de Castro. Et la nostalgie tragique d'un Afonso Duarte, qui réunit aujourd'hui le meilleur de son œuvre dans **Les Sept Poèmes Lyriques**, et qui mieux que personne a su apparier les sursauts angoissés de son âme aux frissons du paysage, nous semble en avoir préparé les voies à la nouvelle génération moderniste, plus nettement individualiste, plus dégagée de préoccupations étroitement nationales, mais comme son aînée assoiffée de percer le mystère conjugué des choses et de l'Homme. Nul n'a mieux chanté que ce poète les pierres, le vent, les eaux vives et la tragédie sanglante du soleil. Et à côté de son *Ritual d'amour*, je ne puis mettre, sans oser choisir, que les *Cantares* du maître Julio Brandão, qui a retrouvé le secret des plus captivantes *Trovas* populaires.

Cependant, dit Osorio d'Oliveira, Manuel da Silva Gaio, Afonso Lopes-Vieira et Antonio Corrêa d'Oliveira forment le trio de poètes, à travers lesquels s'exprime le mieux le sentiment messianique de la Race. Exilé sur sa terre, Teixeira de Pascoaes, ajoute-t-il, fit de la *saudade* une métaphysique nationale. A travers son œuvre, les pierres du Mont Marao et les eaux du Tamega parlent le langage animique des choses.

Je chante, a-t-il proclamé lui-même, parce que je me suis

perdu dans les ténèbres! La récente traduction française du *Retour au Paradis*, par Mlle Suzanne Jeusse, va révéler au public européen une œuvre unique en son genre, et parfaitement actuelle en son prophétisme dantesque. Qu'attendons-nous, en effet, sinon l'avènement d'un nouveau Dieu? De même que Pascoaes est le poète de la Montagne, qu'ont déchirée pour gagner la mer les eaux du Douro et du Tamega, Afonso Lopes-Vieira est le chantre des lointains atlantiques, vers lesquels s'ouvre le majestueux estuaire du Tage. Engenio de Castro, fils de Coimbre et de son Université séculaire dont il est le doyen vénéré, représente la pure tradition aadémique de classique beauté, et son aventure symboliste si riche de conséquences ne fit que nourrir son génie éminemment équilibré.

Ses *Eglogues*, toutes baignées de l'atmosphère arcadique de Coimbre, sont une merveille de grâce et de style dans la plus pure tradition portugaise.

Mémento. — Que l'on nous pardonne de paraître délaisser le Roman. Il aura bientôt son tour. Pendant que d'*Humus* se prépare la traduction française, le *Pobre de pedir*, qui est bien plutôt un poème en prose qu'un simple roman, vient de paraître. C'est le testament littéraire de Raul Brandão. Poète, romancier, dramaturge, particulièrement fécond, M. Campos Monteiro, directeur du grand magazine *Civilisação*, qui est l'un des plus artistement présentés de la Péninsule et qui dispose d'une collaboration hors de pair, a droit à toute une étude. Son jeune confrère et ami, M. Luis de Sa' Cardoso, a su se tailler un légitime et large succès avec ses deux romans *Amor de coração*, *Amor dos Sentidos* et *A Mulher que parecia de gêlo*, dont le style simple, incisif et direct entraîne et séduit. Nous parlerons également de *Namoradas e Amantes* de Mercedes Blasco, d'*O Velo d'Oiro*, par Henrique Galvão, d'*O Romance do Amor* de Campos Lima, de *Cartas espirituais* (*A Mulher et A Igreja*) de l'excellent poète Tomas da Fonseca. Dans le champ de la critique, Manuel da Silva-Gaio (*Os Vencidos da Vida*), Antonio Salgado Junior (*Historia das Conférencias do Casino*), Julio Brandão (*Garrett e as Cartas de Amor*), Hernani Cidade, etc., requerront toute notre attention... Aussi le contenu des vaillantes revues *Portucale*, *Seara Nova*, *Nos*, *A Nova Terra*, etc.

PH. LEBESGUE.

LETTRES HONGROISES

Un nouveau livre de Didier Szabo. — Quelques écrivains de Transylvanie.

Après plusieurs années d'un silence que l'on pouvait presque croire définitif, voici qu'un nouveau roman de Didier Szabo : *La pluie commence à tomber*, vient de placer une fois de plus son auteur au premier plan de l'actualité intellectuelle en Hongrie.

Didier Szabo appartient à cette grande génération du Nyugat qui depuis trente ans n'a cessé de fournir à la littérature hongroise contemporaine ses représentants les plus qualifiés. Il s'est d'abord fait connaître avant la guerre comme critique. Ancien élève du collège Eötvös, l'Ecole normale supérieure hongroise, cette pépinière de l'influence française en Hongrie, ses études de linguistique et de littérature très approfondies, plus tard de nombreux voyages en France lui ont permis d'approcher de près les grandes œuvres de nos écrivains et ses moindres écrits lyrico-critiques sont pleins d'une admiration sincère pour Rousseau, Zola et les symbolistes, en particulier Verlaine, Corbière, Laforgue, Rimbaud qu'il a en grande partie révélés au public hongrois. Ce qui caractérise donc cette première partie de son œuvre, c'est son orientation franchement latine, orientation qu'il a eu le courage de maintenir intacte malgré la guerre et le traité de Trianon qui a aliéné bien des sympathies à la France.

Ce n'est qu'en pleine guerre que Didier Szabo, alors professeur de français dans un lycée de province, a découvert sa vraie voie et s'est brusquement révélé comme conteur et romancier dans un recueil intitulé : *Journal et autres contes*. Déjà, dans ces premiers contes que quelques-uns persistent à considérer comme ses meilleures œuvres, il a trouvé son ton personnel, cette espèce de lyrisme mi-satirique, mi-pathétique qui fait d'autant plus penser à Cervantes que dans le meilleur conte de ce volume l'écrivain refait à sa manière l'histoire éternelle du don Quichotte hongrois qui, en 1913 déjà, prédit de façon prophétique la chute de la Hongrie féodale et les souffrances chaotiques de son peuple. Le

même recueil contient la nouvelle : *Professeurs*, où pour la première fois dans l'œuvre de Szabo apparaît un sujet qui va devenir l'une de ses constantes préoccupations. On peut dire en effet que notre auteur a véritablement découvert pour le public hongrois un nouvel aspect du type mi-grotesque, mi-pitoyable du professeur ou plutôt de l'intellectuel, joliment maltraité encore chez ses prédécesseurs, Jokay et Mikszath, et qui apparaît légèrement idéalisé chez un de ses contemporains, Michel Babits. Dans cette nouvelle, comme dans toutes celles de ses œuvres ultérieures où des professeurs jouent un rôle, Szabo, allant jusqu'aux racines du problème, montre à nu non seulement ce qu'il y a de grotesque à la surface d'un tel caractère, mais tout ce qu'il y a d'aspirations avortées, ce qu'il y a de timoré, de rétréci et d'éternellement enfantin dans l'âme de ces rêveurs qui, après s'être abreuvés à toutes les sources de la culture et de la beauté, dans les bibliothèques et les musées, après avoir parcouru les capitales de l'occident, tombent, parfois définitivement, dans une petite ville de province, de la province hongroise, sans tradition, sans lien intellectuel avec la capitale, hostile même à tout ce qui la dépasse, si bien que pour y défendre leur existence il ne reste plus à ces jeunes gens qu'à s'abêtir selon le conseil de Pascal. Ce sujet devient d'une tension tragique dans le roman que Szabo publia par la suite, *Sans issue*, et qui retrace les souffrances d'un jeune professeur de province qui finit par se suicider. C'est que notre auteur a lui-même connu ce terrible exil des intellectuels hongrois en province, puisqu'à la suite d'une polémique mi-littéraire, mi-sociale qu'il s'était permise, juste avant la guerre, à l'égard du tout-puissant président du conseil, le fameux comte Tisza, il s'est vu relégué dans les plus obscurs lycées des départements jusqu'à ce que les fluctuations de la guerre et de la révolution qui s'ensuivit l'aient fait rentrer à Budapest.

Malgré l'attention générale éveillée par ses premiers essais, la personnalité même de Szabo, son originalité de ton, son indépendance, son tempérament de polémiste, toutes les particularités qui contribuent à faire de lui l'une des figures les plus curieuses, les plus attachantes de

la littérature européenne, n'ont pu manquer de lui susciter, dès le début de sa carrière, nombre d'antipathies et de haines qui n'ont pas encore cessé aujourd'hui. Son amour ardent du peuple hongrois et surtout de son petit pays, la Transylvanie, qui a donné tant de grands hommes à la Hongrie, lui a fait détester, aussi bien que la guerre mondiale, sans objet et sans issue, l'alliance militariste austro-allemande et l'a peu à peu entraîné vers la première révolution hongroise qui a été au fond un mouvement spontané vers la paix et l'indépendance. Mais voyant que cette révolution ne réalisait aucun des buts qu'elle se proposait et après qu'elle eut entraîné surtout la deuxième révolution, celle du célèbre Bela Kun, Szabo ne tarda pas à mettre tous ses déboires et toutes les expériences qu'il avait ramassées pendant la guerre et la débâcle dans son premier grand roman, le plus éclatant succès de librairie de ce siècle, un livre qui se retrouve dans les campagnes les plus reculées et que pas un Hongrois ne peut ignorer : *Le village à la dérive.* Avec ce livre, Szabo est véritablement parvenu à exprimer la vision la plus grandiose des choses et des hommes de la guerre en Hongrie. Son tempérament artistique d'une puissance et d'une envergure incomparables réussit ici la fusion du lyrisme et de l'épopée dans une forme magnifique et dont le seul défaut serait peut-être que, trop pleine de la vigoureuse personnalité de son auteur, cette vision ne se détache pas assez du créateur et reste plutôt une grande envolée lyrique que ce qu'on est convenu d'entendre sous le titre de roman. C'est l'histoire d'un petit village hongrois de Transylvanie dont le peuple se trouve enclavé géographiquement dans les hautes cimes des Carpathes, ethnographiquement dans la poussée des Roumains, qui sont en train de devenir les nouveaux occupants, et socialement dans ce cercle féodal et ploutocratique qui jusqu'à la guerre n'a cessé d'étrangler ses aspirations. Nous voyons les personnages principaux de ce petit monde : d'abord le grand propriétaire et industriel, à la fois tyran et bienfaiteur du pays, puis les représentants du gouvernement, tous occupés de leurs intérêts personnels plutôt que du bien-être du peuple, abandonné à sa misère, enfin la famille du pasteur protestant dont la fille Judith

subit, comme tous d'ailleurs, la hantise de la ville. En face de ces personnages, deux héros représentent l'un le génie tragique de la Hongrie, l'autre le type du véritable hongrois, personnification mi-populaire, mi-romanesque de toutes les qualités de la race, un peu le portrait de l'auteur lui-même. A travers les destinées de ce village, de ses maîtres et de ses esclaves, nous assistons au grand incendie de la guerre qui suscite toutes les passions et toutes les misères et qui ne tarde pas à consumer tous les personnages depuis la belle Judith qui finit comme prostituée dans la grande ville, jusqu'aux deux génies dont le premier qui, au dire des contemporains, présenterait des ressemblances frappantes avec le grand poète Ady, meurt dans l'exaltation morbide de ses sens, en pleine décadence, tandis que le second, le plus fort, trouve sa raison d'être dans le retour et l'attachement définitif à sa terre et à son peuple, emportés à la dérive.

Ce roman qui a paru en 1919, c'est-à-dire au tournant même de la nouvelle Hongrie, a mis aussitôt son auteur à la tête de la littérature hongroise contemporaine. On peut dire que, pendant les années qui suivirent, Szabo fut véritablement l'apôtre de toute la jeunesse universitaire ou intellectuelle et qu'à l'heure actuelle, même, malgré son isolement et son retranchement volontaire, nul n'est plus aimé, ni plus discuté, qu'il n'est personne enfin dont la personnalité, le moindre article soient capables de produire d'aussi vives passions.

Toutes les qualités lyriques et visionnaires de notre auteur atteignent déjà dans *le Village à la dérive* cette ampleur qui caractérise toutes ses œuvres, en même temps que s'y accusent les lacunes qui font pour ainsi dire partie de son génie, je veux dire une absence de discipline artistique, la prédominance d'un certain subjectivisme qui ne méprise pas quelquefois les portraits à clé, un ton général enfin de pamphlet qui, du point de vue purement artistique, semble nuire à la composition et à la durée de ses livres. Par ailleurs, c'est ce ton âpre et passionné de polémiste et de pamphlétaire qui inspire souvent à Szabo ses plus belles pages, lui fait trouver ces images saisissantes qui éclatent partout dans des phrases à la fois musicales et vengeresses.

Il devient alors capable de jouer des ressources de sa langue comme d'un orchestre chatoyant digne de l'exubérance d'un Huysmans ou du Victor Hugo des *Châtiments*.

Pourtant le roman *La vie miraculeuse* qu'il a publié aussitôt après montre de la part de Szabo un effort de renouvellement artistique. Fidèle en ce point à une tendance permanente de la vie artistique hongroise, il puise cette fois son inspiration dans la poésie populaire, si riche et séculaire de son pays. C'est ainsi que dernièrement un Bartok et les musiciens folkloristes, en Hongrie, ont tâché de recréer une école musicale hongroise autochtone en descendant dans les profondeurs, encore inexplorées, du folklore hongrois qu'ils ont élevé au niveau de la grande culture musicale européenne. De même, dans ce roman, Szabo veut élargir les cadres un peu rigides et formels du conte populaire hongrois avec au centre le jeune héros, prince et paysan à la fois, dont toute la vie est une suite ininterrompue d'aventures, d'émerveillements et d'hymnes à la beauté de la terre, un genre littéraire qui marque la fusion si attrayante et si curieuse du fatalisme oriental et du réalisme des grandes plaines.

Quant à ses recueils de contes postérieurs, ils contiennent, à côté de quelques satires trop voyantes, de purs chefs-d'œuvre, telle cette légende populaire sur le Christ qui seule suffirait à consacrer la gloire d'un écrivain.

Dans son troisième grand roman, *Au secours!* il reprend sa meilleure inspiration de romancier polémiste et « activiste » qui, ainsi qu'il le répète souvent dans ses préfaces, ne se contente pas de faire une œuvre d'art, mais accomplit une action humaine. Il brosse là une fresque impitoyable des fantoches et des spectres de la vie sociale de son pays, après la guerre, et l'on ne sait ce qu'il faut davantage admirer ou bien le courage, très rare aujourd'hui, surtout dans les milieux littéraires, avec lequel il stigmatise les plaies et les travers, ou encore une verve étincelante, inépuisable, telle qu'il a l'air d'improviser et de créer, au moment même, sa langue drue, savoureuse, pleine de suc, d'images, de traits qui vont au but et qui tracent, comme au vol, en quelques

mots, des silhouettes, des situations ou des portraits inoubliables.

Autant les beautés purement poétiques de ses œuvres ont attiré et même nourri les jeunes générations, autant son dégoût de tout compromis, son courage, parfois intempestif, de tout dire, l'ont fait reculer dans une sorte d'opposition politique, sociale et même littéraire. Il n'en est pas moins vrai pourtant qu'à côté de Sigismond Moricz, l'autre grand romancier contemporain, Szabo est le seul qui ait su créer, involontairement d'ailleurs, une école de **jeunes romanciers** originaires pour la plupart de la Transylvanie.

Parmi ceux-ci, un ancien prêtre catholique, Nyirö, a publié un roman autobiographique : *Sous le joug de Dieu*, qui rappelle plutôt par son lyrisme que par son sujet l'influence de Szabo. Tamasi, qui avait déjà publié une sorte de légende poétique : *Le prince de la Vierge Marie*, vient de donner une nouvelle preuve de son grand talent avec un roman paru récemment, *Armes et blasons*. C'est un tableau saisissant et plein de dynamisme de la débâcle en Transylvanie, débâcle qui trouve son symbole dans la figure d'une jeune fille de la haute bourgeoisie qui, poussée par ses instincts et plus encore par les circonstances chaotiques qui l'entourent, devient la proie de tous ceux qu'elle rencontre, pour finir dans l'écroulement général de son milieu. Il est curieux de constater que le courage avec lequel Tamasi a osé traduire les réalités de son époque, sans épargner ceux qui s'en trouvent les protagonistes, lui a valu presque autant de haines et de reproches que tel ou tel de ses romans à Szabo.

Quant à ce dernier, en partie, peut-être, par sa faute, par celle de son farouche tempérament, avant tout par suite des circonstances mesquines qui l'entourent, il vit aujourd'hui en grand isolé, loin de la vie littéraire proprement dite et cependant plein de force créatrice et d'une activité presque juvénile. Il vient d'en fournir la preuve dans son dernier roman, paru ces temps-ci, *La pluie commence à tomber* et qui, d'après la conception de son auteur, est comme la deuxième partie d'une trilogie dont la première, *Le village à la dérive*, était consacré à la guerre, tandis que ce nouveau livre dépeint la révolution d'octobre. Le centre de ce roman

est encore le héros favori de Szabo, un jeune hongrois fort, courageux, génial et sympathique, professeur cette fois dans un lycée de Budapest et qui, séparé de sa famille tragique et décadente, tombe, en rentrant du front, au milieu des révolutionnaires intellectuels. Tour à tour, l'auteur nous montre la vie paisible des petits bourgeois bornés, celle des jeunes gens avides de nouveauté et de révolte, celle surtout des conspirateurs politiques, mais, pour des raisons personnelles, il n'a pu achever ce roman qui se termine par la description du lycée, révolutionné par les événements de 1918 et pareil dans la vie des professeurs et des élèves à une fourmilière en débâcle. Comme dans les autres livres de Szabo on retrouve ici aussi ce mélange de poésie presque bucolique et d'audace, de rage pamphlétaire qui donne une saveur inimitable à tout ce qu'il écrit. Certes, dans la littérature hongroise d'aujourd'hui il existe peut-être des artistes plus parfaits, des romanciers plus habiles et des stylistes plus châtiés, mais on peut, sans exagération, affirmer qu'il n'est pas de tempérament plus riche, plus varié, plus ample et qui réunisse à la fois un don aussi spontané de la langue et une vision aussi hardie, aussi franche et aussi spécialement hongroise. Tel qu'il apparait, avec ses immenses qualités et ses sensibles lacunes, Szabo représente merveilleusement son pays et sa race dont il aurait pu, en des temps plus heureux et avec une économie plus équilibrée, devenir le porte-parole en Europe et dont il demeure, en tous cas, l'un des plus vigoureux représentants. FRANÇOIS GACHOT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

R. Poincaré : *Au Service de la France*, VIII, Verdun, 1916, Plon. — Memento.

M. Poincaré poursuit la publication de ses *Souvenirs;* le tome VIII en est consacré à **Verdun.** Il a été écrit suivant la même méthode que les autres : à un *choix* de ses notes journalières l'illustre auteur ajoute quelques renseignements puisés à diverses sources. Il a ainsi érigé un admirable monument qui permet de se rendre compte de ce qui s'est passé *dans le gouvernement* pendant l'année la plus tragique de la guerre.

Le 1er janvier 1916, on ne savait encore qui, des ennemis ou de nous, attaquerait sur notre front. Au commencement de décembre 1915, les représentants des armées alliées réunis à Chantilly avaient décidé d'entreprendre une série d'offensives concertées; mais les ennemis semblaient menacer l'Argonne et Nancy; certaines informations du service des renseignements disaient même que ce serait sur Verdun que l'attaque aurait lieu. D'un peu partout arrivaient aussi des renseignements comme ceux de Boudenoot, le vice-président de la commission de l'armée, qui, dans une note sur ce qu'il avait vu dans le Pas-de-Calais, signalait que l'état des tranchées était défectueux, que les vêtements d'hiver étaient insuffisants et que le moral des soldats déclinait. Mais Herr, qui commandait à Verdun, étant venu à Paris pour s'expliquer au sujet des informations peu rassurantes de Driant, affirma qu'autour de cette place les lignes de défense étaient très solides et que les troupes, précédemment un peu fatiguées par les opérations de Champagne étaient de nouveau en très bonne forme. Poincaré lui signala qu'il avait constaté lui-même l'insuffisance de nos lignes en face de Saint-Mihiel. Herr répliqua qu'il ne croyait pas que les Allemands puissent passer par Chauvoncourt, mais reconnut qu'il serait utile d'avoir une position transversale pour fermer la vallée de l'Aire.

L'ennemi ayant bombardé Nancy, Poincaré y alla le 7; il y vit notre infériorité en grosse artillerie; le 9, il alla à Saint-Pol et Bully-Grenay (Pas-de-Calais) et y constata que d'Urbal ignorait les fatigues excessives des troupes. Pendant ce temps l'évacuation de Gallipoli se terminait heureusement (9 janv.); le 12, on occupa Corfou pour y reconstituer l'armée serbe. Le 15, Galliéni donna lecture d'une note où il exposait qu'il y avait peu de chances de percer le front allemand en France et que mieux valait chercher la décision dans les Balkans avec 20 corps d'armée; il prenait donc une position contraire à celle de Joffre; les ministres se divisèrent sur cette question. La mode était d'ailleurs à la centralisation et Briand, qui avait déjà fait des propositions aux Alliés pour celle de leur diplomatie à Paris, continua à insister à Rome pour l'obtenir; il alla à Londres et y obtint la création d'un

comité interallié à Paris; il avait été reçu par le roi qui lui avait dit : « Il ne faut pas malmener la Grèce. » Poincaré lui signala en vain les télégrammes inquiétants de nos attachés à Athènes : « sous l'influence du prince Georges de Grèce, il resta très confiant dans le roi Constantin ».

Le 6 février, Poincaré va à Toul avec Joffre; ce dernier retourne alors à Chantilly et Poincaré va visiter Verdun; il y fait observer à Herr que nous avons peu de troupes sur le front et trop en réserve. A son retour, Poincaré reçoit Etienne qui lui dit : « Galliéni est tout à fait grisé; il m'a déclaré qu'il n'y avait qu'une force dans tout le pays : le Parlement, et qu'il était résolu à s'appuyer sur elle. Il a ajouté que Joffre était fatigué et qu'il fallait, à tout prix, le remplacer. « Je rencontrerai l'opposition du Président, mais je le convaincrai. » Poincaré et Etienne conviennent d'en parler à Briand. Le 19, discussion au Conseil sur des incidents Joffre-Galliéni : « suivant une habitude qu'il a prise, Briand quitte le Conseil pendant un quart d'heure et va fumer ».

Le 21, on apprend que, comme prévu, l'ennemi a commencé à bombarder Verdun. A des remarques de Poincaré sur les changements trop fréquents dans le commandement, Briand répond : « Nous sommes d'accord..., mais, de plus, je trouve très fâcheux que Joffre ait fait revenir au G. Q. G. le colonel Buat, ancien chef de Cabinet de Millerand, parce qu'il passe à la Chambre pour animé d'un esprit fort peu libéral. Sous ces réserves, je suis résolu à défendre Joffre contre Galliéni et au besoin à remplacer Galliéni; je lui ai parlé avec sévérité. » Le 22, Forgeot vient dire à Poincaré : « On n'a plus confiance en Joffre »; Poincaré « tâche de lui faire voir la difficulté de trouver mieux ». Le 23, les nouvelles de Verdun ne sont pas bonnes. Le pessimisme de Galliéni serait-il justifié? Mais alors, pourquoi n'a-t-il pas dit au gouvernement, tous les jours derniers, un seul mot qui permît de rectifier les directives de Joffre? » Le 24 et le 25, nouvelles confuses sur Verdun.

Le 26, Poincaré note :

C'est décidément bien Verdun que vise l'Allemagne... Hier, Castelnau a ordonné que sa défense se fît sur la rive droite de la Meuse, c'est-à-dire que, pour plus de sécurité, on n'abandonnât

rien de la région fortifiée. Il vient d'envoyer à Souilly, près de la ville, l'état-major de la 2e armée... à la tête duquel il a fait placer Pétain... Herr lui remettra la direction de la bataille... Anxiété... Impossible d'avoir des renseignements précis... Une fois de plus, on nous dissimule une partie de la vérité... Peu après [le Conseil], j'apprends par le g. Pénelon que le fort de Douaumont vient d'être pris... De 3 h. à 5 h. 1/2, discussion entre Galliéni et ses sous-secrétaires (Thierry, Thomas, Godard)... Les deux premiers exposent leurs griefs contre le cabinet du ministre, dont les officiers s'ingèrent dans leurs administrations... Briand et moi nous lui faisons remarquer... qu'il vaudrait mieux qu'il vît lui-même les sous-secrétaires d'Etat et travaillât avec eux. « Mais, dit-il, pour causer avec eux, il faut d'abord que je fasse étudier les questions par les officiers de mon cabinet. » Bref, il ne travaille pas par lui-même, d'où tout le mal... Cependant, après deux heures de conversation, il paraît avoir cédé sur tout...

Le 27, Freycinet est « inquiet de l'attitude de Galliéni ». Dubost est « également en défiance vis-à-vis de ce général; il le soupçonne de comploter avec Doumer ».

Le 4 mars, Briand propose de remplacer « tout de suite » de Langle de Cary par Pétain. Poincaré fait remarquer que ce n'était pas très opportun de remplacer de Langle en pleine bataille.

S'il ne s'y était pas opposé, on aurait, il y a quelques semaines, remplacé de Langle par Herr à qui tout le monde attribuait des qualités exceptionnelles, mais depuis!... Après le Conseil, Clémentel, Ribot, Malvy s'entretiennent de Gallieni et de son entourage. Malvy déclare qu'autour de Gallieni, on conspire contre le Parlement... Gallieni a toutes les ambitions, toutes. Il faut, le plus tôt possible, avoir à Paris un gouverneur militaire sûr. Ribot et Clémentel expriment l'avis qu'il conviendrait de nommer Brugère... Clémentel croit que Galliéni conspire plutôt contre le gouvernement... Ribot remarque avec sagesse que tous ces périls s'évanouiront si les événements militaires tournent bien... En tout cas, dis-je, aux termes de la constitution, c'est moi qui dispose de la force armée et je ne la laisserai pas employer à une besogne de coup d'Etat. » — « Oui, me répond Ribot, mais on pourrait commencer par l'employer contre vous. » ...Freycinet, aussi, est inquiet des allures de Gallieni.

5 mars. Dubost croit qu'il est indispensable d'obliger Gallieni à se débarrasser de son entourage; il a d'ailleurs confiance dans

le g. Clergerie, du gouvernement militaire. « Tout en ayant été sous les ordres de Gallieni, il n'hésiterait pas à l'arrêter s'il se laissait aller à quelque aventure. » Dubost me dit qu'hier, à la Commission du Sénat, Gallieni a été incapable de répondre à certaines questions de Le Hérissé sur l'artillerie lourde et qu'il a gardé un silence complet. Dubost le croit déprimé par sa maladie. »

Le 7 mars, au Conseil, Galliéni, « de son ton négligent, lit contre Joffre un long réquisitoire... plein de prophéties faites après coup ». Briand réplique qu'il serait plus utile que le ministre de la guerre signalât au Conseil, espèces par espèces, les réformes à introduire dans les rapports du gouvernement et du G. Q. G. Galliéni a interrompu, de sa voix molle, pour dire qu'il demandera au Président de la République de le recevoir après la séance. Le Conseil est d'avis que la note doit demeurer secrète, mais Malvy fait observer que le mémoire était déjà connu la veille au soir. « C'est à n'y rien comprendre, répond Galliéni. J'ai confié le travail à un officier très sûr. » Après le Conseil, Bourgeois, Clémentel, Malvy, Painlevé, Thomas et Thierry restent à causer avec Poincaré: « ils jugent sévèrement l'attitude de Galliéni; ils la croient concertée avec Clemenceau; Painlevé et Malvy paraissent convaincus qu'il y a également accord entre Galliéni et Castelnau, dont l'entourage prétend qu'il a sauvé la situation malgré Joffre. Mais jusqu'à plus ample informé, je ne suppose pas Castelnau capable de tremper dans une intrigue. Tous les ministres sont d'ailleurs d'accord pour trouver que Galliéni n'a pas le droit de démissionner en pleine bataille.

A 5 heures, Galliéni et Briand viennent dans le Cabinet de Poincaré. Galliéni prend aussitôt la parole :

Je proteste, dit-il, contre ce que Briand a dit... que je me mettais en opposition avec le gouvernement... Lorsque je suis revenu de Madagascar, j'ai trouvé à la Guerre Coppée, Déroulède, toute la Ligue des Patriotes. Ils voulaient m'entraîner je ne sais où. J'ai répondu : « Je monte dans l'auto de mon chef, le ministre des colonies, et je vais prendre ses ordres... La question n'a d'ailleurs qu'un intérêt rétrospectif... Voici une consultation de trois médecins... Ils constatent une infection de l'urètre postérieur... Je suis incapable de tout travail: je ne mange plus; je

suis au lait, je ne dors plus... Il me faut, au total, deux mois pour me préparer à l'opération, la subir et me rétablir. Dans deux mois, vous ferez de moi ce que vous voudrez, soit au ministère, soit même si vous le jugez bon dans un poste plus actif. » Je fais remarquer à Gallieni tout ce que son départ en pleine bataille aurait de grave... J'en appelle à son patriotisme. Briand ne m'appuie que faiblement... Gallieni consent à ne pas donner sa démission avant le Conseil de jeudi, mais il l'a annoncée à tous ses collaborateurs.

Galliéni entra immédiatement après dans une clinique à Versailles. Le 14, Briand sollicita Poincaré d'aller lui demander sa démission. Le 16, Galliéni démissionna. Il mourut à la fin de mai. Poincaré se contente de noter le 1er juin : « Pour toute la population parisienne, il était non seulement un grand chef, mais un sauveur. » Et pour M. Poincaré, qu'était-il? Il ne le dit pas, mais en ce qui concerne l'appréciation des généraux, M. Poincaré semble avoir été incompétence et hésitation!

Le volume continue aussi émouvant jusqu'au bout; il se termine le 13 septembre.

ÉMILE LALOY.

Mémento des périodiques. — *Affaires étrangères*, Paris, 22, rue Soufflot (25 déc. 1931 : La Société des Nations a un rôle permanent à remplir dans la lente élaboration du droit et de l'idéal internationaux; or, comme clearing-house des doctrines politiques, le Conseil a pleinement [dans le conflit sino-japonais] rempli la mission assignée à la Société). — *Europa orientale*, Roma, Anonima Romana Editoriale (octobre 1931 : Si le Corridor était enlevé à la Pologne, on ne peut nier qu'on serait à la veille d'un quatrième partage de celle-ci, car cette amputation la priverait de son indépendance économique). — *Europäische Gespräche*, Berlin-Grunewald, W. Rothschild (nov. 1931 : On ne peut contester toute justice à la demande française, d'obtenir la « sûreté », quoique la France ait déjà toutes les sûretés qu'on peut obtenir en ce monde sauf celle d'une bonne conscience; elle a la sûreté : 1° par son armement défensif; 2° par des traités d'assurance [celui de Locarno lui assure l'appui de l'Angleterre et de l'Italie si elle est attaquée]; 3° par la démilitarisation de la zone voisine en Allemagne; cette garantie, la France pourrait l'augmenter par la démilitarisation d'une zone égale en France:

alors, elle jouirait de la sécurité que donne la bonne volonté du voisin, mais celle-ci fera défaut aussi longtemps qu'il n'y aura qu'en Allemagne une bande de territoire neutralisée). — *Die Neue Rundschau*, Berlin, S. Fischer (mars 1931 : Clemenceau « avait un énorme talent et des dons extraordinaires; quel Allemand admirateur de la force pourrait-on mettre en parallèle avec lui? aucun, car il ne peut être mis dans le voisinage de Bismarck; il avait comme lui quelque chose de démoniaque, mais sa fantaisie créatrice lui manquait; comme lui, il avait une capacité énorme pour haïr, mais il n'avait pas comme lui la faculté de la subordonner à la raison politique; il avait d'ailleurs de commun avec l'école allemande des politiciens de la force la croyance qu'avec elle on peut dominer tout mouvement intellectuel). — *Przeglad współczesny*, Cracovie, ul. Sw. Filipa 25 (L'affaire mandchourienne est la première où la Société des Nations se soit heurtée à un refus d'une grande puissance; la Société s'est montrée dans ce cas sans énergie et sans force). — *V. O. K. S., organe de la Société pour les relations culturelles entre l'U. R. S. S. et l'étranger*, Moscou, rue Malaïa Nikitskaïa 6 (janvier 1931 : la principale cause du chômage dans l'U. R. S. S. était le surpeuplement rural, que l'industrie ne pouvait absorber avant la reconstruction socialiste; à l'heure actuelle, l'essor prodigieux de l'industrie socialiste a mis un terme au chômage et rendu impossible son retour à l'avenir).

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

F. Le Vaillant : *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique 1781-1785*, publiés par Jacques Boulenger. Avec 9 grav. h. t., dont 1 carte; Plon, 2 vol. 30 »

Art

Robert Rey : *La peinture française à la fin du XIXe siècle. La renaissance du sentiment classique.* Degas. Renoir. Gauguin. Cézanne. Seurat. Avec un fac-similé en couleurs et 32 planches h.-t.; Les Beaux-Arts. Edit. Van Oest. 7 »

Robert Rey : *Quelques satellites de Watteau.* Antoine Pesne et Philippe Mercier. François Octavien. Bonaventure de Bar. François-Jérôme Chantereau. Avec des reproductions; Libr. de France. [illegible]

Esotérisme et Sciences psychiques

Abbé Lambert et Joseph Gaillard : *Le mystère du sourcier.* Avec des figures; Libr. Gallimard. 9 »

Littérature

Henry Adams : *Mon éducation.* Traduction et notes de Régis Michaud et Frank Schœll; Boivin. 18 »

Paul Dottin : *La littérature anglaise;* Colin. 10,50

Georges Duhamel : *Querelles de famille;* Mercure de France. 12 »

Félix Gaiffe : *Le rire et la scène française;* Boivin. 18 »

Jean Ithurriague : *Les idées de Platon sur la condition de la femme au regard des traditions antiques;* Gamber. » »

Pierre de Labriolle : *Les Satires de Juvénal,* étude et analyse; Mellottée. » »

Pierre Lavedan : *Dictionnaire illustré de la Mythologie et des Antiquités grecques et romaines.* Avec 1015 illust.; Hachette. » »

Walter Scott : *Œuvres choisies.* Notices et annotations par Georges Roth; Delagrave. » »

René Lote : *Les dernières modes littéraires en Allemagne.* Dessins de Roger Ramus; Edit. Didier et Richard, Grenoble. » »

Mario Meunier : *Sappho.* Anacréon et anacréontiques; Grasset. » »

Elie Moroy : *La littérature féminine définie par les femmes-écrivains,* enquête sur les lettres de ce temps; Edit. de la Semaine à Genève, Genève.

Charles Péguy : *Clio;* Nouv. Revue française. 15 »

J.-J. Rabearivelo : *Enfants d'Orphée;* The General Printing et Stationery, Port-Louis, Ile Maurice. » »

Lucien Rosenblatt : *L'idée de l'art pour l'art dans la littérature anglaise pendant la période victorienne;* Champion. » »

P. Van Tieghem : *La littérature comparée;* Colin. 10,50

Guillaume de Tudèle : *La Chanson de la Croisade albigeoise,* éditée et traduite du provençal par Eugène Martin-Chabot. Tome I : *La Chanson de Guillaume de Tudèle;* Champion. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

César Fauxbras : *Jean Le Gouin,* journal d'un simple matelot de la Grande guerre; Flammarion. 12 »

Ministère des Affaires étrangères : *Documents diplomatiques français 1871-1914.* 2ᵉ série (1901-1911). Tome III : *3 janvier-4 octobre 1903*); Coster. » »

Bernadette E. Schmitt : *Comment vint la guerre 1914.* Tome I, traduit par F. Debyser. Tome II, traduit par Ch. Appuhn; Costes. 150 »

Philosophie

I. Gromer : *Pour mieux comprendre Leibnitz.* De la théorie philosophique à la pratique quotidienne; Presses universitaires. 6 »

Paul Perrier : *L'unité humaine,* histoire de la civilisation et de l'esprit humain; Alcan, 2 vol. 120 »

Poésie

Divers : *Florilège 1931,* précédé d'un poème-préface de Pierre Parceval; Nouv. Editions réunies. 12,50

Yvonne Ferraud-Weyher : *Poèmes d'amour et d'absence;* Le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. » »

Jeanne Mayeur : *Offrandes fraternelles;* Imp. Brunin-Libert, Mons. » »

Lucien Rolmer : *Chants perdus.* Avec une introduction de Jean Desthieux; Messein. 10 »

Jacques Sizam : *Oppositions;* Figuière. 12 »

Politique

Grégoire Bessedowski et Maurice Laporte : *Staline, l'homme d'acier;* Redier. 15 »

Albert Londres : *Les Comitadjis ou le terrorisme dans les Balkans;* Albin Michel. 15 »

Victor Margueritte : *Aristide Briand;* Flammarion. 12 »

André Philip : *Sécurité et désarmement;* Valois. 5 »

Georges Roux : *L'Italie fasciste;* Stock. 12 »

George Soulié de Morant : *Soun Iat-Senn;* Nouv. Revue franç. 15 »

Questions médicales

Marc Rubinstein : *Traité pratique de sérologie et de sérodiagnostic*, nouv. édition revue et mise à jour. Avec 25 fig. et 2 pl. en couleurs; Maloine. » »

R. Targowla et J. Dublineau : *L'intuition délirante;* (Coll. *Bibliothèque de neuro-psychiatrie*); Maloine. » »

Questions militaires et maritimes

Lieutenant-colonel Reboul : *Non, l'Allemagne n'a pas désarmé;* Charles-Lavauzelle. 15 »

Questions religieuses

Abbé Félix Klein : *L'enfance du Christ.* Avec des illust.; Bloud et Gay. 5 »

Jean Moura et Paul Louvet : *Calvin;* Grasset. 25 »

Roman

Pierre Chardon : *L'expérience inutile;* Nouv. Libr. française. 12 »

Marie Dugard : *Etapes;* Edit. Je Sers. 18 »

Félix Faure : *Le diable dans la brousse*, contes nègres; Edit. Je sers. 12 »

André Foucault : *L'Angevine;* Flammarion. 12 »

Franz Hellens : *Réalités fantastiques*, contes choisis 1909-1929; Nouv. Revue franç. 15 »

D. H. Lawrence : *L'amant de Lady Chatterley*, traduit de l'anglais par Roger Cornaz. Préface d'André Malraux; Nouv. Revue française. 15 »

Lucien Marsaux : *L'enfance perdue et retrouvée;* Plon. 12 »

Emile Moselly : *La Houle.* Avec des bois originaux de Germaine Moselly; Edit. Bourrelier-Chimènes. 7 »

Rachilde : *L'amazone rouge;* Lemerre. 12 »

J.-H. Rosny aîné : *Les femmes de Setné;* Flammarion. 12 »

Thierry Sandre : *Monsieur Jules;* Albin Michel. 15 »

Victorien Sardou : *Carlin;* Albin Michel. 15 »

Alain Serdac : *Détresse du « Samoa »;* Edit. des Portiques. 12 »

Elisabeth Tasset-Nissolle : *Le massacre des innocents;* Edit. Je Sers. 12 »

Noël Vindry : *La maison qui tue.* (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue française. 12 »

Edgar Wallace : *Le tueur*, traduit de l'anglais par L. Rieffel Don. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue française. 12 »

Sciences

F. P. et W. D. Treadwell : *Manuel de chimie analytique.* Tome I : *Analyse qualitative.* 5e édit. française, transcrite d'après la 14e édit. allemande par Marcel Boll; Dunod. 18 »

Sociologie

Louis Faure : *Le service d'entretien dans les usines.* Avec des figures et tableaux documentaires; Dunod. 24 »

Just Haristoy : *L'épargne des travailleurs. La spéculation et le néo-capitalisme aux Etats-Unis;* Giard. 60 »

André Joussain : *Petit traité de sociologie économique.* Essai sur l'organisation des sociétés humaines et leur évolution de l'antiquité à nos jours; Lemerre. » »

Alexandre Périéteanu : *Traité de mécanique économique;* Giard. 40 »

Marc Sangnier : *Albert de Mun.* (Coll. *Réformateurs sociaux*); Alcan. 15 »

Varia

Francis Ambrière : *La vie secrète des grands magasins;* Flammarion. 12 »

Index Generalis. Tome I. Annuaire général des Universités, Grandes Ecoles, Académies, Archives, Bibliothèques, Instituts scientifiques, Jardins botaniques et zoologiques, Musées, Observatoires, Sociétés savantes; Edit. Spès. 225 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Un dictionnaire. — Au sujet d'une « actualité »... de 1866 : Paul Foucher et Mélanie Waldor. — Clemenceau père et la révolution de Février. — La physico-chimie de la sexualité. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Un dictionnaire. — Faut-il qu'un dictionnaire soit l'œuvre d'un seul auteur ou de plusieurs? Sans doute est-il inutile de dire que l'Académie Française s'est prononcée en faveur de l'exécution collective. Elle s'exprimait ainsi dans sa préface au dictionnaire de 1740 :

> S'il y a quelque ouvrage qui demande d'être exécuté par une compagnie, c'est le dictionnaire d'une langue vivante. Comme il doit donner l'explication des sens différents des mots qui sont en usage, il faut que ceux qui entreprennent d'y travailler aient une multitude de connaissances qu'il est comme impossible de trouver rassemblées dans une même personne.

Furetière et Littré ont donné, l'un au XVIIe siècle, l'autre de nos jours, le plus flagrant démenti à cette opinion. Ce qui est d'ailleurs certain, c'est que l'édition du dictionnaire que l'Académie Française nous présente aujourd'hui contient des choses si extraordinaires que la compétence de ses rédacteurs peut être très sérieusement mise en doute.

Prenons le premier fascicule et dans ce fascicule le mot *autel*. Il le définit : « Table, monument en bois ou en pierre à l'usage des sacrifices. » Or, chacun sait qu'il y a des autels qui sont en d'autres matériaux que le bois ou la pierre. On en connaît en métal, et

Saint-Wulfran, à Abbeville, en a un qui est en cuir de Cordoue. Ce qui est amusant, c'est que, immédiatement après avoir dit que les autels sont en bois ou en pierre, le dictionnaire de l'Académie donne parmi les exemples : Un autel de gazon.

Mais passons à « autel portatif ». L'Académie le décrit « Pierre plate et carrée, bénite selon les formes ordinaires de l'Eglise, pour célébrer la messe en pleine campagne. » Pourquoi en pleine campagne? Un prêtre peut avoir un autel portatif chez lui, s'il est autorisé à y dire la messe. Un tel autel est fait pour célébrer le sacrifice en dehors d'une église et il n'est pas du tout nécessaire que ce soit en pleine campagne.

Dans le même ordre d'idées, à propos du verbe *biner*, on peut s'étonner que l'Académie y voie l'acte d'un prêtre autorisé à dire la messe le même jour dans deux églises *différentes*. « Deux églises » aurait suffi. Si elles sont deux, elles sont nécessairement différentes. On peut d'ailleurs biner au même autel.

Mais j'aurais dû d'abord m'arrêter à la préface. A propos de certains termes : *affront, blâmer, chagrin* (nom) et *chagrin* (adj.), l'Académie écrit : « Une idée générale, qui leur est commune, *apparente* sans doute les différents termes de ces séries, mais chacun garde son sens particulier.

Vous cherchez dans le dictionnaire le mot *apparenter* et vous trouvez : « Rendre parent par alliance. Par extension, s'apparenter se dit en parlant de deux choses qui ont ensemble des rapports d'analogie, de ressemblance. Ex. : ces deux teintes s'apparentent bien. » Il s'ensuit qu'en se servant du verbe apparenter comme elle le fait dans sa préface, l'Académie commet une faute que son dictionnaire même condamne.

Il y a du reste bien d'autres conclusions que l'on peut tirer de tout cela. Elles viendront certainement d'elles-mêmes à l'esprit de nos lecteurs qui, s'ils en ont l'inclination, pourront se reporter à ce fascicule et continuer avec les autres, où ils ne feront pas de moins amusantes trouvailles. Il est permis de penser que le dictionnaire de l'Académie constitue un petit scandale. Je dis petit, car il ne faut rien exagérer. — A. BARTHÉLEMY.

§

Au sujet d'une « actualité »... de 1855 : Paul Foucher et Mélanie Waldor. — Dans l'intéressant article qu'il a consacré à *Paul Foucher et Mélanie Waldor* (*Mercure de France*, 1er novembre 1931), M. Edouard Beaufils reproduit (p. 595) quelques lignes de Victor Cochinat qui précédaient, le 4 novembre 1855, la publica-

tion, d'ailleurs incomplète, par le *Figaro*, du fameux poème de Musset si féroce pour Mélanie :

Quand Madame W... à son danseur s'accroche
Montrant le tartre de ses dents...

Nous avons retrouvé au fond de notre tiroir une pièce de vers qui est devenue presque une actualité », écrivait Victor Cochinat. Et M. Edouard Beaufils de se demander à la suite de quelles circonstances ce poème, écrit aux environs de 1833, pouvait « presque » redevenir une actualité en 1855.

Vapereau, dans la première édition de son *Dictionnaire des Contemporains* (1858) nous fournit peut-être une piste... On voit dans cet ouvrage, page 684, qu'en 1855 Paul Foucher fit représenter *La Joconde*, comédie en cinq actes en collaboration avec Régnier; renseignement qui nous est précisé par M. Auguste Rondel : *La Joconde* a été représentée le 19 novembre 1855, au Théâtre-Français.

Or, « le danseur » du cruel poème, c'était, on le sait, le beau-frère d'Hugo, Paul Foucher; le texte publié par *la Gazette anecdotique*, le 15 septembre 1881, rétablit ainsi le premier vers :

Quand Madame Waldor à Paul Foucher s'accroche...

Il est donc permis de supposer que le 4 novembre 1855 on parlait déjà de la prochaine « première » de Paul Foucher, ce qui donnait quelque « actualité » à la citation faite, quinze jours avant la représentation, par Cochinat, le rédacteur du *Figaro*. — L. DX.

§

Clemenceau père et la révolution de Février. — Un jour Clemenceau a demandé, contrairement à son habitude, à son ancien secrétaire M. Jean Martet : « Je vous ai dit que j'avais assisté aux journées de février? — De février? répéta avec étonnement M. Jean Martet. — En 1848, continua Clemenceau, nous habitions à Nantes, 22, rue du Calvaire. Au rez-de-chaussée. Je me rappelle cette maison... Il y avait une cour où je jouais. Un jour, j'étais à la fenêtre avec ma sœur... Mon père est arrivé avec un air... et il nous a demandé : Où est votre mère? — Ma sœur m'a dit : Le roi est mort! — C'était bien quelque chose comme ça... »

Cette note figure dans l'ouvrage de M. Jean Martet, *M. Clemenceau peint par lui-même* (p. 295). Paul-Benjamin Clemenceau, père du grand homme d'Etat, né à Aubraie le 28 avril 1810 et mort dans la même localité le 23 juillet 1897, exerçait la médecine comme son père et habitait Nantes. Les événements de février 1848 de Paris avaient dû fortement l'émouvoir : il embrassait les opinions

avancées et s'intéressait à la vie politique. Il faisait partie de la « Commission républicaine nantaise », qui se forma dès la proclamation de la République à Paris. Parmi les papiers conservés aux Archives nationales, on peut lire une adresse votée par cette « Commission » au Gouvernement provisoire. Voici son texte :

La Commission républicaine nantaise aux membres du Gouvernement.

Une révolution sans égale dans l'histoire, aussi glorieuse et plus rapide encore que celle de 1830, vient d'être accomplie par l'héroïque peuple de Paris, avec le concours d'une partie de l'armée.

Le résultat de ces généreux efforts et du noble sang répandu pour la cause du Droit et de la Liberté a été l'établissement du Gouvernement dont vous êtes membres.

Dans ces solennelles circonstances, la Commission républicaine nantaise, au nom du peuple de Nantes, vient offrir son dévouement et ses félicitations.

Fort comme le Droit et beau comme la Liberté, que le règne de la Nation se fonde par l'amour et la concorde.

Vive le Gouvernement républicain!

Vive la souveraineté du peuple!

L'adresse est signée de douze personnes. La signature du Docteur B. Clemenceau figure au milieu de la page, à la deuxième place. Il ne présidait pas la société; le président en était un nommé M. Douard. La comparaison de la dignature du Docteur B. Clemenceau avec l'écriture de l'adresse fait penser que cette dernière a été composée par le père du Père La Victoire. — S. POSENER.

§

La physico-chimie de la sexualité.

Bois-Colombes, le 28 janvier 1932.

Monsieur le Directeur,

Dans l'analyse que vous donnez sur notre ouvrage *La Physico-Chimie de la sexualité* (*Mercure de France*, n° du 1er janvier 1932, page 163) se trouvent quelques erreurs de documentation que nous désirons signaler à vos lecteurs. Nous vous serions très reconnaissant de bien vouloir insérer, dans le prochain numéro de votre Revue, la réponse ci-dessous aux critiques faites.

Notre livre n'a pas été écrit pour une collection scientifique allemande, mais bien pour une collection scientifique internationale dont le comité de rédaction est constitué par des savants de toutes les grandes nations.

M. Bohn, trouvant que notre exposé manque de clarté, écrit à ce sujet : « il est difficile de se rendre compte quelle est sa part dans les expériences et théories » et il nous en apporte les raisons : Manoïloff, dit-il, a trouvé un test chimique de la sexualisation du

protoplasma... et, plus loin, « M. Joyet-Lavergne s'est engagé dans cette voie ». Ceci laisse supposer : 1° que la notion de sexualisation du protoplasma est due à Manoïloff et 2° que nous n'avons fait qu'appliquer les méthodes trouvées par d'autres. Or : 1° la notion de sexualisation du protoplasma a été introduite par nous dans la science, Manoïloff n'en a jamais parlé. Mieux que cela, l'interprétation de sa réaction n'est devenue claire que grâce aux résultats que nous avons obtenus dans les recherches sur la sexualisation cytoplasmique (voir pages 174, 175, 176); 2° nous n'avons appliqué, dans nos recherches, aucune des réactions chimiques du sexe préconisées par d'autres, mais, seulement, nos propres méthodes, connues d'ailleurs des auteurs sous le nom de réaction Joyet-Lavergne (voir page 174).

Les raisons données par M. Bohn, à l'appui de son affirmation, sont donc sans valeur. Est-il si difficile de voir, dans l'ouvrage critiqué, quel est l'apport original dû à l'auteur? Un coup d'œil sur l'index alphabétique et sur la liste bibliographique montre vite l'importance de cet apport. D'ailleurs, un chapitre tout entier du livre, le chapitre VIII, est uniquement constitué par le résumé d'expériences ou de conceptions de l'auteur.

Contrairement à ce qu'écrit M. Bohn, ce n'est pas pour démontrer l'importance des lois de sexualisation que nous avons parlé de l'avitominose B; cette importance ressort de l'étude des chapitres X, XI et XII. Nous avons parlé des vitamines pour apporter la démonstration expérimentale des lois, ce qui n'est pas la même chose. M. Bohn a parfaitement résumé la première partie de cette démonstration, mais la deuxième partie lui a échappé : il cite seulement, en effet, à ce sujet, les résultats d'Osborne et Mandel qui n'ont, précisément, à ce point de vue, qu'un intérêt tout à fait secondaire.

Notre éminent contradicteur fait remarquer, avec raison, que pour opposer la sexualisation cytoplasmique à la sexualisation nucléaire, il faut démontrer que la première n'est pas simplement la conséquence de la seconde. Cette démonstration que M. Bohn déclare avoir cherchée en vain dans notre livre se trouve établie au chapitre VIII. Il convient de lire, plus spécialement, à ce sujet, le deuxième paragraphe de ce chapitre, de la page 189 à la page 193.

Après cette mise au point, nous ne voyons pas ce qui peut rester des critiques faites.

En ce qui concerne les formes neutres, ce que M. Bohn dit des expériences qu'aurait pu faire Pézard nous fait supposer que nos idées sur cette question ne sont peut-être pas très éloignées de celles de notre savant critique. Conformément à notre programme,

nous avons simplement montré ce que les recherches physico-chimiques ont apporté sur ce sujet en dégageant la notion de sexualisation somatique.

Enfin, nous sommes tout à fait d'accord avec M. Bohn pour regretter, avec lui, que le cadre de notre ouvrage ne nous ait pas permis de donner un plus grand développement à l'étude des hormones. Nos regrets se trouvent cependant atténués par ce fait que la question est abondamment traitée dans d'autres publications, par des auteurs infiniment plus compétents que nous sur ce sujet.

Veuillez agréer, etc. PH. JOYET-LAVERGNE.

§

Le Sottisier universel.

Les Chinois auraient eu plus de deux cents tués. Ceux-ci, aux dernières nouvelles, auraient fait appel au maréchal Tchang-Kaï-Chek. — *Figaro*, 30 janvier.

Cette immense couronne métallique flottante, véritable monolithe d'acier... — Indication figurant sur un plan de ville flottante exposé au musée de Marseille.

Casablanca, 20 janvier. — Le résident général a reçu du ministre de la guerre un télégramme de félicitations à la suite des opérations d'occupation du Tafilalet. M. Manceron partira dimanche dans la matinée pour se rendre dans la zone annexée. — *Le Journal*, 21 janvier 1932.

HIER SOIR, A VILLEMOMBLE, UN PÈRE A TUÉ SA FILLE D'UN COUP DE FUSIL. — Titre en première page d'un article dont la suite, en deuxième page, porte le titre : LE PARRICIDE DE VILLEMOMBLE. — *Le Petit Journal*, 26 janvier.

§

Publications du « Mercure de France ».

QUERELLES DE FAMILLE, par Georges Duhamel. Volume in-16 double-couronne, 12 francs. La première édition a été tirée à 1650 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, savoir : 1625 ex. numérotés de 320 à 1944, à 40 francs (*souscrits*); 25 ex. marqués à la presse de A à Z (*hors commerce*). Il a été tiré dans le format in-8 raisin : 66 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 66, à 175 francs; 220 exemplaires sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 67 à 286, à 120 francs; 33 exemplaires sur Ingres crème, numérotés à la presse de 287 à 319, à 120 francs (*souscrits*).

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1932.